Les Grimpeurs de montagnes, par L. Bailleul

776

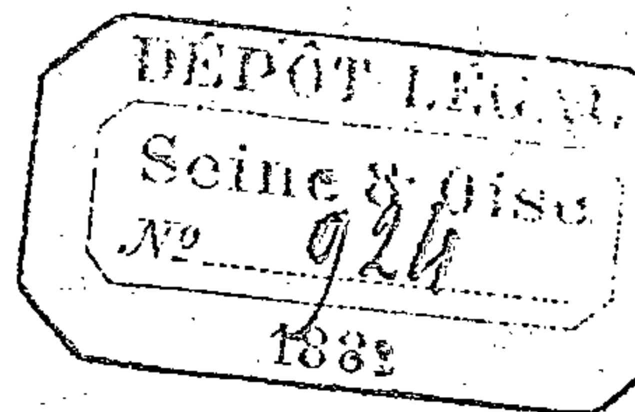
LES GRIMPEURS

DE

MONTAGNES



UNE ASCENSION AU MONT BLANC



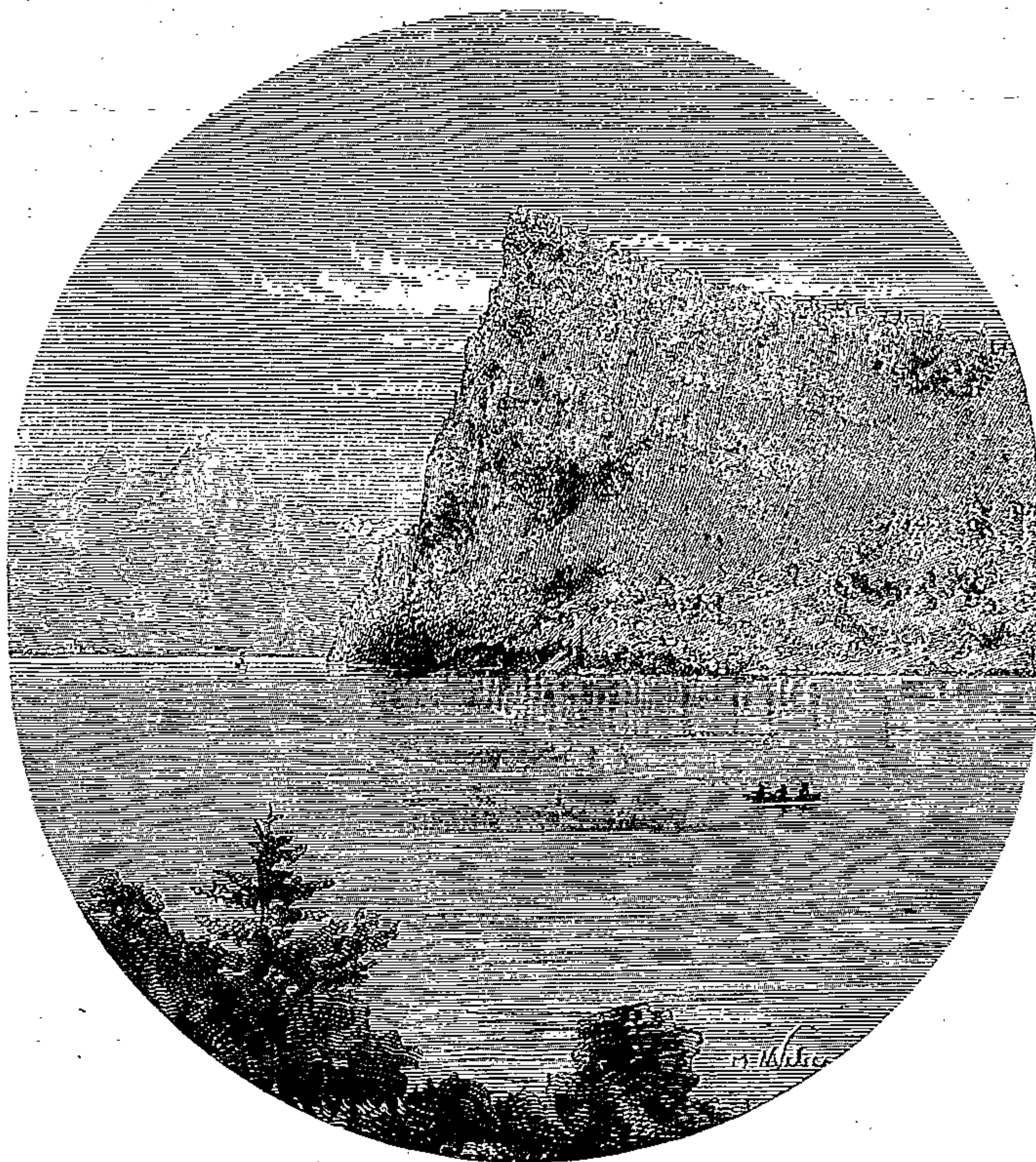
LES GRIMPEURS

DE

MONTAGNES

PAR

L. BAILLEUL



PARIS

LIBRAIRIE THÉODORE LEFÈVRE ET Cie

RUE DES POITEVINS, 2



5778-82 — CORBEIL, typ. et stér. CRÉTÉ.

LES

GRIMPEURS DE MONTAGNES

CHAPITRE PREMIER

LE JEUNE ARTISTE. — L'EXPOSITION. — UNE PENSÉE DÉLICATE.

Madame Séverin habitait, avec son fils, un modeste appartement au quatrième étage d'une maison située rue Nollet, à Paris.

Cet appartement, malgré la simplicité de son ameublement, témoignait par son arrangement des goûts délicats et même artistiques de ceux qui l'occupaient. Des tableaux de petites dimensions, mais d'une valeur réelle, des dessins, des paysages, ornaient les murs du salon ; sur la cheminée, sur des étagères, étaient divers objets de luxe ou d'art qu'on ne rencontre guère que dans les maisons où règne une certaine aisance.

Ces objets étaient pour madame Séverin des souvenirs du passé, des souvenirs du temps où, entourée de l'affection de son mari et de l'amour de ses enfants, elle ne voyait dans l'avenir que des promesses de bonheur et de joie.

Mais, en moins d'une année, la mort lui avait enlevé sa petite-fille, sa fille ensuite, et son mari dont la fin tragique était encore un mystère.

La gêne et les privations avaient succédé à une opulence relative, et ce n'est qu'en réunissant tous les débris de sa fortune évanouie qu'elle avait jusqu'alors échappé aux étreintes de la misère.

Elle s'était réfugiée à Batignolles et s'était consacrée à l'éducation de son fils, qui paraissait doué de grandes dispositions pour la

peinture et dont on vantait déjà le talent. Longtemps elle avait hésité à le laisser entrer dans cette voie; mais, convaincue que c'était chez lui une vocation, elle avait dépensé ses dernières ressources à lui faciliter ses études, à lui assurer les conseils de maîtres habiles. Elle en avait été récompensée par ses progrès rapides.

A vingt-quatre ans, Paul Séverin n'était déjà plus un inconnu. En voyant son ardeur au travail, en lisant les éloges dont ses tableaux étaient l'objet de la part des critiques les plus redoutés, Mme Séverin ne pouvait se défendre d'un mouvement d'orgueil, et s'il lui arrivait d'oublier sa douleur, c'était lorsqu'elle rêvait pour son fils un avenir d'honneur et de gloire.

Un matin du mois de mai, Madame Séverin était debout près de la cheminée du salon, tenant à la main une lettre qu'on venait de lui remettre et dont la lecture avait été pour elle un coup cruel.

Des larmes coulaient sur ses joues pâlies. La main tombante, la tête penchée sur le côté, elle aurait pu, avec ses vêtements de deuil, personnifier l'image de la douleur.

« Pauvre enfant! murmura-t-elle; c'est lui, surtout, que ce nouveau malheur atteindra. Il était si heureux à l'idée qu'il irait en Suisse étudier la nature dans ce qu'elle a de plus sublime, et préparer ce tableau qui devait établir et consacrer sa réputation! Comment lui apprendre... comment lui dire qu'à présent ce voyage est impossible! »

Elle cacha la lettre, en entendant marcher dans l'appartement voisin; elle essuya ses larmes, se redressa et prit un air souriant. A ce moment la porte s'ouvrait vivement.

C'était Paul Séverin.

Grand, mince, le front haut et intelligent, il était rayonnant.

« Mère! s'écria-t-il, j'apporte une bonne nouvelle, mon tableau est admis à l'exposition, admis à l'unanimité, et des flatteurs assurent qu'il pourrait bien avoir une médaille. »

Il embrassa sa mère et la serra sur son cœur.

« Je te félicite, mon fils; tu sais que personne plus que moi n'est heureuse de tes succès, dit madame Séverin.

— Sans doute, chère mère, répliqua le jeune artiste. Mais, au lieu d'être joyeuse, tu es triste, ta voix tremble...

— L'émotion, mon enfant; tu sais que je ne suis pas très forte, les tourments passés ont ébranlé ma santé. »

Le jeune homme fit un pas en arrière et la regarda avec inquiétude.

« Mère, chère mère, dit-il, tes yeux sont pleins de larmes, qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé pendant mon absence? Parle. Pourquoi hésites-tu? Ne suis-je pas ton fils chéri? N'as-tu plus confiance en moi? S'il y a un nouveau malheur, n'ai-je pas droit de le partager?

— Je connais tout ton courage, toute la générosité de ton cœur, mon enfant, répliqua madame Séverin. J'aurais voulu t'épargner ce chagrin, mais tu as raison, tu es un homme déjà par le cœur et les années; car on mûrit vite à l'école de l'adversité. Le moment est donc arrivé où je crois devoir te communiquer divers incidents qui concernent notre famille.

— Parle, chère mère, dit le jeune homme, je serai digne de ta confiance. »

Madame Séverin prit un siège et lui fit signe de s'asseoir en face d'elle.

Au bout d'un instant, elle commença ainsi :

« Ta sœur était âgée de dix-huit ans lorsqu'elle épousa M. Prémartin, un jeune homme intelligent, sorti de l'École des mines, et qui faisait concevoir les plus belles espérances. Deux ans à peine après son mariage, son mari périt dans un incendie, victime de son courage et de son dévouement. Il succomba en arrachant aux flammes des femmes et des enfants.

— On m'a souvent raconté ce drame, dit le jeune artiste; une fin pareille est une gloire pour une famille. »

Madame Séverin reprit :

« Ta sœur restait veuve avec une petite fille sur la tête de laquelle reposait une fortune considérable. En cas de mort de l'enfant, cette fortune devait faire retour à des membres de la famille Prémartin.

— Et l'enfant mourut, fit observer le jeune homme.

— Elle avait quinze mois lorsqu'elle fut atteinte de la fièvre scarlatine. Dès les premiers jours, la maladie eut un aspect menaçant; cependant, grâce à des soins intelligents, le danger paraissait être écarté, lorsque, dans l'espace d'une nuit, le mal empira de la façon la plus alarmante. Le lendemain à dix heures, l'enfant était morte.

— La fortune sur laquelle ma sœur avait droit de compter fut ainsi perdue? demanda le jeune homme.

— Oui, mais cette perte passa inaperçue au milieu de notre chagrin, répondit madame Séverin. Ton père avait une grande réputation comme ingénieur; il avait des travaux dans toutes les parties de l'Europe, et il gagnait beaucoup. Mais tout ce qu'il possédait était engagé dans des entreprises, de sorte qu'après cet accident où il perdit la vie, lorsqu'il fallut liquider la situation, nous eûmes beaucoup à payer et peu à recevoir.

— Ma chère mère, dit Paul, je ne voudrais pas raviver des blessures à peine cicatrisées ; mais je tiendrais tant à connaître les particularités de la mort de mon père ! J'étais au collège à cette époque, et tout ce qu'on m'a dit se borne à des renseignements bien vagues.

— Hélas ! répliqua madame Séverin, malgré mes recherches, je n'ai pu recueillir moi-même rien de précis. Ce que je sais, c'est qu'en traversant la Suisse où il avait été appelé par ses affaires, il s'était arrêté à Chamounix, qu'il avait fait une excursion dans les environs et qu'il était tombé dans un abîme près du Montanvert.

— Et l'on ne retrouva pas son corps ? demanda le jeune homme.

— Toutes les tentatives furent inutiles. On présume qu'il fut entraîné par le torrent jusque dans les entrailles de la montagne.

— Mais mon père n'était pas seul, il avait avec lui des amis, au moins un compagnon de voyage, fit observer Paul.

— Oui, il avait fait l'ascension de Montanvert avec M. Aubry, qui eut la triste mission de m'apprendre la catastrophe.

— Mais, dit Paul, ce M. Aubry n'est-il pas un des membres de cette famille à laquelle faisait retour la fortune de ma sœur ?

— Justement, répondit madame Séverin. Ton père était avec lui en relations d'affaires. Je sais que nous avions sur lui des créances s'élevant à une somme importante.

— On en a réclamé le paiement, sans doute ? demanda Paul.

— J'ai chargé de ce soin un avoué, répondit madame Séverin ; car, dans la situation difficile où nous nous trouvions, mon devoir était d'opérer le recouvrement de tout ce qui appartenait à mes enfants.

— Eh bien ?

— J'ai reçu, tout à l'heure, la réponse de l'avoué. On ne renie pas la dette ; mais il ajoute qu'en l'absence de M. Aubry, son associé réclame absolument les titres que nous devons, dit-il, avoir entre les mains. »

Le jeune homme eut un sourire plein d'amertume.

« Mère, dit-il, au bout d'un instant, lorsque j'avais formé le projet d'aller en Suisse, je n'avais d'autre but que celui de l'artiste désireux de contempler, d'étudier la création dans son aspect le plus sublime, le plus grandiose. A présent, j'ai pour accomplir ce voyage un motif impérieux, sacré : mon père est mort là, et c'est peut-être une main coupable qui l'a poussé dans l'abîme. Il y a là un mystère que j'approfondirai; et dans tous les cas, c'est un pèlerinage que je veux accomplir. »

Paul s'était levé, et sa mère fut frappée de son animation.

Elle entrevit les dangers auxquels il allait être exposé, le péril qu'il courrait en s'attaquant à un homme puissant, et elle eut peur.

« Mon cher enfant, dit-elle avec émotion, je n'ai plus que toi au monde et je crains de te perdre. Renonce à ce voyage, poursuis tranquillement tes travaux, et laisse à ieu le soin de punir les coupables, si parfois il en existe.

— Non, mère, répliqua l'artiste ; ce serait oublier les leçons dont tu as nourri ma jeunesse. N'avais-tu pas coutume de me répéter : « Fais ce que te dicte ta conscience, et t'en remets au ciel pour le reste. » Le moment est venu de mettre ce précepte en action, et tu m'aimerais moins si j'étais infidèle à mon devoir. »

Sa mère l'attira vers elle et le serra sur son cœur.

« Mais il te faudra de l'argent, murmura-t-elle, et nous n'en avons pas.

— Dieu y pourvoira, » répondit l'artiste.

L'exposition de peinture, cette année-là, avait un grand succès. On signalait plusieurs tableaux très remarquables.

Parmi ceux qui attiraient particulièrement l'attention, il en était un, placé au milieu de la salle VI, qui charmait par son ensemble, par l'habile disposition des objets, par la perfection des couleurs, et dont on aimait à étudier les détails.

Aussi la foule était-elle grande à l'entour.

Un homme d'une cinquantaine d'années, et un garçon de dix-sept ou dix-huit ans venaient d'entrer dans la salle.

Le jeune homme, avec son impétuosité naturelle, entraîna son père vers l'endroit où l'on se pressait devant le tableau que nous avons signalé, et s'écria :

« Père, le voilà, c'est le tableau de Paul Séverin. Examine-le et tu me diras ce que tu en penses. »

Le père, M. de Vibraye, s'approcha et étudia longuement le tableau.

« L'artiste a certainement du mérite, dit-il ; s'il tient ce qu'il promet, il aura de la réputation et ses toiles se vendront un bon prix.

— De sorte que celui qui achèterait aujourd'hui ce tableau ferait un bon marché ? demanda l'enfant.

— Assurément, mon cher Ernest, répondit M. de Vibraye ; car ce Paul Séverin qui, m'as-tu dit, est encore à ses débuts, ne saurait avoir des prétentions exagérées.

— Non, probablement, répliqua Ernest ; je suis même persuadé qu'il se contenterait d'un prix modeste.

— Mais où veux-tu en venir avec ces observations ? demanda M. de Vibraye. Depuis huit jours tu me proposais de venir à cette exposition, et ce n'était pas, sans doute, uniquement pour que je voie le tableau de ton ami M. Séverin. Il y avait un motif derrière cette insistance.

— Tu as raison, cher père, répondit Ernest; tu sais combien

j'aime Paul Séverin, et tu n'as pas oublié que, lorsqu'il était au collège, il se jeta bravement dans la rivière où j'étais en train de me noyer. Il me sauva la vie, et il est naturel que je lui aie gardé de la reconnaissance. Quoiqu'il soit de six ou sept ans plus âgé que moi, nous sommes tous restés ses amis, et nous nous faisions une joie de l'idée qu'il ferait partie de notre excursion en Suisse. Le temps que nous mettrons à escalader les montagnes, il comptait l'employer à étudier et à dessiner.

— Et pourquoi a-t-il renoncé à son projet ?

— Il n'est pas riche, répondit Ernest ; sa mère a éprouvé de grands chagrins, des revers de fortune, et son amour-propre ne lui permettait pas d'entreprendre un voyage où il ne supporterait pas sa part des frais.

— Je comprends ta pensée, mon enfant, et elle te fait honneur, dit M. de Vibraye. J'ajoute que celui qui l'a inspirée doit être digne de ta générosité. Tu sais où demeure M. Séverin ?

— Oui, mon père, rue Nollet, à Batignolles.

— Demain nous nous rendrons chez lui, et s'il consent à vendre son tableau, nous l'achèterons. »

M. de Vibraye tint parole. Il était deux heures, le lendemain, lorsqu'il se présenta à la maison de l'artiste, accompagné de son fils.

Il fut reçu par madame Séverin, à qui il fit connaître l'objet de sa visite, et qui les conduisit à l'atelier du peintre.

Celui-ci, en les apercevant, quitta son travail, s'avança vers M. de Vibraye et tendit la main à Ernest.

« Je sais que vous êtes des amis, dit M. de Vibraye, et, à ce titre, je compte que vous nous excuserez de vous déranger.

— Votre présence ici est pour moi un honneur que j'apprécie, répliqua l'artiste. En quoi puis-je vous être agréable ?

— Vous avez là des esquisses, des ébauches qui témoignent d'un véritable talent, dit M. de Vibraye, en portant ses regards autour de lui. »

Paul Séverin fit les honneurs de son atelier et reçut, avec modestie, les compliments qui lui furent adressés.

« Je ne m'étonne pas que vous soyez l'objet d'éloges unanimes, dit M. de Vibraye; il n'y a qu'une opinion sur votre compte dans la presse, et un jour viendra où l'on couvrira vos toiles de pièces d'or.

— Vous me flattez, répliqua Paul Séverin, en souriant. Je n'ai point d'aussi ambitieuses prétentions, et je m'estimerai heureux si je parviens à me faire une place honorable.

— Je répète qu'on se disputera vos tableaux, s'écria M. de Vibraye, avec enthousiasme. Vous n'avez pas vingt-cinq ans et vous êtes déjà connu ! J'ai vu votre paysage à l'exposition.

— Comment le trouvez-vous ? demanda vivement l'artiste.

— Tout simplement superbe, répondit M. de Vibraye. Ce tableau a la touche du génie, il contient des espérances que, je n'en doute pas, vous réaliserez. Mon intention, en venant vous voir, était de vous demander de me le vendre. »

Paul Séverin eut un mouvement de satisfaction. Vendre son tableau, c'était s'assurer les moyens de faire son voyage en Suisse.

Cependant, il demeura calme et fut quelques instants sans répondre.

Madame Séverin, qui était présente, comprit quels étaient les sentiments de son fils.

« Peut-être tenez-vous à le garder, reprit M. de Vibraye, en voyant que l'artiste continuait à être silencieux. Je le regretterais, car ce tableau m'a plu, et je le payerais le prix que vous voudriez.

— Un artiste est toujours satisfait de trouver le placement de ses œuvres, répliqua Paul Séverin. Votre proposition me flatte, puisqu'elle montre que ce tableau n'est peut-être pas sans quelque mérite.

— Ainsi vous consentez à le vendre ? demanda M. de Vibraye.

— C'est dans cet espoir que je travaille, répondit l'artiste.

— Combien en demandez-vous ?

— J'avoue que je n'avais pas encore songé à cela, dit Paul Séverin. A mon âge, encore inconnu, il serait ridicule d'avoir des prétentions exagérées ; d'un autre côté, ce tableau m'a coûté plus de six mois de travail, j'y ai mis toute mon intelligence...

— Voyons, dit M. de Vibraye, en l'interrompant, le donnez-vous pour cinq mille francs ? »

L'artiste resta muet d'étonnement. Cette somme dépassait de beaucoup ce qu'il avait rêvé.

« Vous trouvez que ce n'est pas assez? demanda M. de Vibraye; fixez vous-même le prix.

— Pardonnez-moi, monsieur, répliqua Paul Séverin; mais j'étais loin de m'attendre à une offre si généreuse.

— Vous acceptez, et le tableau est moi?

— Il est à vous, monsieur. A la clôture de l'exposition je le ferai porter chez vous.

— C'est entendu, dit M. de Vibraye, et j'espère que ce n'est pas la dernière affaire que nous ferons ensemble. Dans quelques années ce tableau vaudra dix mille francs; vous voyez donc que tout l'avantage est pour moi. »

Au bout de quelques minutes de conversation, et au moment où il se disposait à partir, M. de Vibraye se tourna vers Paul Séverin et dit :

« A propos, j'ai un service à vous demander ; on m'a dit que vous comptez faire un voyage en Suisse?

— J'ai eu, en effet, cette intention, répondit l'artiste.

— J'ai promis à mon fils qu'il visiterait cette contrée à l'époque des vacances, reprit M. de Vibraye, et ce serait une satisfaction pour moi s'il pouvait vous accompagner. Vous avez rendu à Ernest, dans une circonstance importante de sa vie, un de ces services qu'on n'oublie pas, et je serais plus rassuré si je vous savais avec lui.

— Je serai heureux d'avoir votre fils pour compagnon de route, et je suis persuadé que nous nous entendrons à merveille, dit l'artiste, en tendant la main au jeune homme.

— Je vous remercie sincèrement, répliqua M. de Vibraye. Vous connaissez M. Marcellus?

— Il a été mon professeur au collège, répondit Paul Séverin. C'est un digne et excellent homme, aussi savant qu'érudit; il n'y a pas un de ses anciens élèves qui ne l'aime et ne le respecte.

— Il mérite, en effet, tous ces éloges, dit M. de Vibraye, et je

vois avec plaisir que votre opinion concorde avec la mienne. M. Marcellus a accepté la mission de conduire en Suisse deux ou trois jeunes gens, au nombre desquels est mon fils. Il sera leur guide, leur mentor et leur donnera, en route, les explications qui pourront les intéresser.

— M. Marcellus m'avait fait part de ce projet, répliqua Paul Séverin ; je lui avais même donné l'assurance que je serais de la partie.

— Vous avez changé de résolution ? demanda M. de Vibraye avec une certaine inquiétude.

— Au contraire, répondit l'artiste ; ne vous ai-je pas dit que je serais le compagnon de route de votre fils.

— En ce cas, je suis content, et il ne me reste plus qu'à vous serrer la main, » dit M. de Vibraye.

Paul Séverin les accompagna jusqu'au seuil de la porte. Là, madame Séverin prit la main de M. de Vibraye, et, à la façon dont elle la lui serra, celui-ci comprit qu'elle avait lu dans son cœur.

Quelques jours plus tard, Paul Séverin se rendit chez son ami M. Marcellus, et ils parlèrent de l'itinéraire qu'ils suivraient dans leur voyage. Lorsque tout fut convenu, les jeunes gens furent convoqués chez le savant professeur.

« Mes enfants, leur dit-il, je vous annonce que la date de notre départ est fixée au 1er août. »

Il y eut un murmure de satisfaction.

« Une nouvelle qui vous sera non moins agréable, reprit Marcellus, c'est que notre ami Paul Séverin sera des nôtres.

— Bravo ! crièrent les jeunes gens.

— Oui, dit Paul, j'aurai ce plaisir ; mais il pourra arriver que, tandis que vous escaladerez les montagnes, je resterai dans une vallée ou sur un rocher à dessiner ou à faire des esquisses.

— Parfaitement, mais nous nous retrouverons le soir, fit observer Ernest de Vibraye.

— A présent, dit Marcellus, il est certaines conditions que je désire vous poser, dans notre intérêt commun. Un voyage en Suisse vous

procurera certainement beaucoup de plaisir, mais il ne sera pas absolument sans danger. Comme votre guide et votre maître, j'aurai la responsabilité de vos personnes. Je tiens à ce que vous preniez l'engagement de m'obéir scrupuleusement.

— Nous le prenons, crièrent les jeunes gens d'une seule voix.

— Ensuite, continua Marcellus, afin que ce voyage vous soit utile, nous ne nous bornerons pas, à l'exemple des illustres membres du Club Alpin, à grimper jusqu'au sommet des monts les plus inaccessibles; nous étudierons l'histoire des lieux que nous traverserons, nous chercherons l'explication des phénomènes de ce pays si curieux, nous pénétrerons dans ses cavernes, et nous examinerons ses fleurs et ses forêts.

Nous ne nous astreindrons pas à un itinéraire rigoureux; nous irons un peu selon notre fantaisie du jour. Cependant, nous mettrons de la méthode dans nos excursions, poursuivit Marcellus; et afin qu'elles soient profitables, il sera nécessaire que, toutes les fois qu'il sera possible, vous preniez des notes qui vous serviront ensuite à faire un récit de votre voyage. »

Cette condition fut également acceptée, mais nous devons le dire, avec moins d'enthousiasme.

« Je n'ai plus qu'une recommandation à vous adresser, et elle est relative à votre équipement, dit Marcellus. Vous aurez soin de vous munir d'un havre-sac qui devra contenir, outre le costume que vous aurez sur vous, une chemise de flanelle, une paire de chaussettes de laine, quelques cols, des mouchoirs de poche. Vous aurez une solide chaussure à double semelle, avec des talons bas et larges, se laçant sur le cou-de-pied et offrant une place suffisante aux orteils. Ces détails sont essentiels, si vous tenez à ne pas être gênés dans le voyage. Quant au reste, je me chargerai de vous le procurer. Et maintenant, mes enfants, n'oubliez pas que le départ aura lieu le 1er août et que le rendez-vous est à sept heures du matin, à la gare de l'Est.

CHAPITRE II

EN ROUTE POUR LES MONTAGNES. — BALE. — LE CHAMP DE BATAILLE DE SEMPACH. — LUCERNE.

Nul ne manqua à l'appel, et tous se trouvèrent bientôt installés dans un même compartiment.

Le sifflet de la locomotive se fit entendre. On échangea un dernier adieu avec les parents et les amis, et le train se mit en marche.

Lorsque les premières exclamations de plaisir furent calmées, lorsque les écoliers furent fatigués de contempler les arbres, les champs et les maisons qui fuyaient derrière eux, Marcellus prit la parole.

« Mes chers enfants, dit-il, dès à présent notre voyage est commincé. Si nous essayions de nous faire une idée générale du pays que nous allons visiter ?

— Accepté, accepté, s'écrièrent les écoliers.

— Et d'abord, qu'est-ce que c'est que les Alpes ? » demanda Ernest de Vibraye.

Voyant qu'on ne répondait pas, Marcellus répliqua :

« Selon la théorie généralement admise, les Alpes sont un anneau de cette arête colossale qui, sous le nom de Pyrénées, Apennins, et Balkans, supporte les péninsules espagnole, italienne et grecque. Elles sont le résultat de la cristallisation et des dépôts accumulés dans les anciens océans depuis des milliers d'années. Aucune autre chaîne de montagnes, en Europe, ne présente, au même degré que les Alpes, la flore des trois zones.

La zone arctique et la zone tempérée donnent la main à la zone

des tropiques, et on trouve là, dans un court espace, la végétation de plus de trente degrés de latitude.

— Ce pays, si curieux en été, doit avoir en hiver un aspect bien lugubre, fit observer un des écoliers, nommé Henri Dujardin. Je me demande comment font les habitants pour y vivre.

— La vérité est que la Suisse ne doit et ne peut être visitée que pendant deux mois ou deux mois et demi de l'année, répondit Marcellus. Ceux qui ont traversé une ville d'eaux en Allemagne après que les oiseaux de passage se sont enfuis se rappelleront l'air de ces lieux. Les hôtels sont fermés et déserts, les propriétaires ont regagné les grandes villes pour y jouir de la fortune amassée durant l'été, et tout paraît sombre, abandonné.

La Suisse offre précisément le même aspect, et la nature semble être partie aussi. On dirait qu'elle s'est enfermée derrière des volets de neige et des serrures de glace. Et cependant, la Suisse est très belle à cette époque. La neige se durcit, et sa surface brillante réfléchit les mille feux du soleil. Le cours des torrents s'arrête, les lacs se couvrent d'un immense miroir, et l'hiver règne dans tout son triomphe. Mais l'homme ne se laisse pas vaincre par ces obstacles, et, au milieu des plus grands froids, les habitants des vallées vont, armés de leurs haches, dans les bois voisins. Les arbres gémissent et tombent ; les troncs, dépouillés de leurs branches, roulent le long des précipices, et sont traînés jusqu'aux portes des châlets. La nuit, le renard aboie dans les buissons ; le jour, les chiens courent dans les forêts, et l'écho répercute les coups de fusil des chasseurs. Le merle, la mésange, les pierrots, voltigent sur le bord des ruisseaux, et plus est grand le silence de la nature, plus grand est le plaisir que causent ces signes de vie.

— Le printemps doit être bien long à venir dans de pareilles solitudes, fit observer l'un des jeunes gens.

— Pas autant que vous le pensez, répliqua Marcellus. Il annonce son retour par des brises douces, tièdes, qui aident le soleil à pénétrer la couche de neige. Les bois et les ruisseaux secouent leur fardeau ; la verdure se fraie son chemin, et de tous côtés apparaissent des fleurs bleues, blanches et jaunes. Le murmure des

eaux recommence, — d'abord pendant une heure ou deux au milieu de la journée, — puis durant toute l'après-midi, et enfin ne cesse plus. Les ruisseaux se creusent une route à travers les montagnes de neige et les masses de glace, et ils sont grossis par d'autres qui leur apportent leur tribut. Les colonnes de glace craquent et tombent dans les abîmes avec un bruit de tonnerre. Il faut ajouter à cela les montagnes avec leurs avalanches et leurs glaciers, le roulement des rochers délogés de leur base et précipités vers les vallées.

La voix de la nature animale n'est pas non plus silencieuse. Le pivert, le coucou, le geai et la pie, — le pinson, la mésange, l'aigle et le passereau, font retentir les bois de leurs chants et de leurs jeux. A leur voix viennent bientôt se joindre celles du martin, de l'écureuil, des abeilles, des guêpes et des mouches; et tous ces bruits sont enfin dominés par ceux des animaux domestiques, la chèvre, le cheval, le bœuf et les coqs.

— D'après ce que je comprends, ce n'est pas durant l'hiver que les habitants des vallées courent le plus de danger, fit observer Henri Dujardin.

— Non, assurément, répondit Marcellus. Pendant l'été et jusqu'en automne, les torrents des montagnes sont un phénomène terrible. Ils sont plus formidables que les tempêtes et les avalanches qui, généralement, vont se perdre, sans faire beaucoup de mal, dans les gorges et dans les bassins. Si les pluies sont trop abondantes, ou si la neige vient à fondre trop rapidement sous le souffle du vent d'ouest, les ruisseaux se changent en torrents, dans l'espace de quelques heures. Ils bondissent par dessus les rochers, avec fracas, et débordent de tous côtés. Dans les saisons sèches, on ne voit dans le lit de ces torrents qu'un mince filet d'eau; mais on est étonné de l'immensité des débris dont il est rempli et des masses de rochers qui gisent tout autour. On ne saurait concevoir rien de plus effrayant que la vue de ces démons aquatiques dans leur œuvre de destruction. Le flot s'amasse dans les montagnes; soudain, il bondit, entraînant d'énormes rochers, des arbres, du sable, de la terre qu'il répand au loin sur les champs

cultivés. La vallée est inondée et les habitants sont saisis d'horreur. Ils s'arment de perches, de pelles, de fourches, pour enlever les obstacles. Les cris, les lamentations se mêlent au mugissement des eaux, aux craquements des rochers. Quiconque a jamais été témoin d'une pareille scène au milieu des heures sombres de la nuit ne saurait l'oublier. Beaucoup des plus belles vallées de la Suisse ont été ainsi ruinées, et le peu de soins qu'on prend des bois semble rendre ces accidents plus fréquents, en dépit des ouvrages que l'on construit pour arrêter les torrents. »

Ce récit intéressait les écoliers au point que Marcellus avait cessé de parler que tous écoutaient encore.

« Il y a pourtant un phénomène naturel qui surpasse en horreur ces déluges périodiques, dit Paul Séverin; ce sont les chutes de montagnes. Celle de Conto, en 1718, qui ensevelit sous ses débris la ville de Pleurs et le village de Scilano, avec 2,340 habitants, n'épargnant que trois personnes et une maison; les deux chutes des Diablerets, en 1714 et 1749; celle du Rossberg en 1806, qui écrasa cinq villages, avec 475 hommes; et le Flesberg dont les pics sont constamment en mouvement et menacent de s'écrouler d'un moment à l'autre, — ont atteint une célébrité européenne.

— Vous avez raison, répliqua Marcellus, et il y a même à propos de la première chute des Diablerets une circonstance digne de remarque. Un berger du Valais fut enseveli d'une façon singulière. Une masse énorme de roc s'arrêta sur son châlet, comme pour empêcher qu'il fût broyé par les débris qui s'accumulèrent à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Pendant des semaines et des mois il vécut dans sa prison, privé d'air et de lumière, mais ayant pour se nourrir une provision de fromage. Chaque jour, il tournait autour de sa cellule, sans rencontrer une issue. Enfin, il suivit le cours d'un petit ruisseau, et, après des semaines de travail, il se fraya un chemin à travers la terre. Épuisé par la faim, à demi nu et couvert de sang, il frappa à la porte de sa maison dans la vallée. Sa femme et ses enfants furent saisis de frayeur, croyant voir son spectre, et il fallut longtemps au pasteur du village pour leur expliquer le mystère. Heureusement, ajouta Marcellus, que

ces révolutions sont rares; néanmoins, elles se produisent assez fréquemment dans de moindres proportions, et elles sont une preuve de la désagrégation graduelle mais ininterrompue de ces remparts qui, lentement, deviendront un chaos.

— La Suisse est assurément une contrée étrange, mais il n'y fait pas aussi bon vivre que dans notre pays de France, dit Henri Dujardin.

— C'est possible, répliqua Marcellus, mais ce qui vous étonnera, c'est l'amour du paysan suisse pour sa vallée, pour la montagne qui a été témoin des jeux de son enfance. S'il est obligé de s'en éloigner, son cœur se fend, et il pleure en les revoyant. Cette contrée, d'ailleurs, n'est pas si pauvre que vous vous imaginez. Le montagnard est sobre, et peu suffit à ses besoins. Il n'y a pas de vallée qui ne possède ses curiosités qui sont pour les habitants une source de revenus. La nature, inépuisable dans ses créations, a placé, jusque dans les régions les plus reculées des montagnes, des phénomènes qui leur donnent un charme particulier et mystérieux. La base entière des hautes Alpes contient non seulement de nombreuses sources fraîches qui jaillissent des rochers en jets vigoureux, mais aussi des sources chaudes et intermittentes, qu'on appelle maibrunnen ou puits de mai. Il n'est pas douteux qu'elles ne soient produites par la fonte des neiges, et que, arrêtées dans leur cours naturel par le trop-plein des eaux, elles sont forcées de chercher une issue au-dessus de leur niveau primitif. On rencontre aussi de nombreuses cavernes dans les Alpes, et d'une nature souvent très intéressante. Il y en a de toutes formes, de toutes variétés. Tantôt on dirait un refuge taillé dans un rocher, avec un toit parfaitement imité; tantôt elles pénètrent à de longues distances dans les profondeurs des montagnes. Souvent la tradition associe à ces cavernes de pieux souvenirs de saints et de missionnaires, et parfois, on rencontre dans leur voisinage une chapelle ou la hutte d'un ermite. L'intérieur de ces cavités est quelquefois étrangement formé; il contient d'étroits passages, des galeries, des ruisseaux souterrains, et des routes jusqu'à présent inexplorées. Ce qui prouve qu'elles servirent autrefois de refuge à des personnes persécutées ou à des malfaiteurs,

c'est qu'on y découvre des pièces de monnaie romaines; dans d'autres, on a trouvé des os pétrifiés et des restes d'animaux disparus depuis des siècles. La plupart des cavernes sont couvertes d'une incrustation de stalactites. On peut citer, comme l'une des plus curieuses, le Cual sanct, près de Fettan, où les paysans croient voir dans son étonnante architecture un autel naturel, avec des vases et des flambeaux.

Je signalerai encore à votre attention, continua Marcellus, les vastes et merveilleuses grottes de glace qu'on voit dans les montagnes, bien au-dessous de la ligne des neiges, et qui, durant toute l'année, contiennent des masses énormes de glace. L'une des plus remarquables est la grotte de Saint-Georges, près du lac de Genève, qui renferme plus de cent tonnes de glace formée, même durant l'été, par l'eau qui tombe des parois. La plus célèbre, cependant, est le Schaf-Loch, sur le lac de Thun. En dépit de son aspect peu hospitalier, les bergers y cherchent un refuge contre les orages ou la trop grande chaleur, et il arrive souvent que plus de mille moutons y trouvent place à la fois. »

Marcellus fut interrompu par la voix du chef du train criant : « Troyes, vingt minutes d'arrêt. »

« Allons, mes enfants, dit Marcellus, profitons des quelques instants qu'on nous accorde pour satisfaire notre appétit. »

Tous descendirent.

Une demi-heure plus tard, chacun avait repris sa place. La conversation, toutefois, devint languissante; quelques-uns sommeillaient, et Marcellus lui-même gardait le silence.

Soudain, Henri Dujardin, qui lisait un journal, s'écria :

« Tiens, un article sur le percement du Saint-Gothard!

— C'est, en effet, un des grands événements de notre temps, que le percement de cette montagne, fit observer Marcellus; le centre de l'Europe se trouve ainsi mis en communication directe avec le midi, et la France, notre chère patrie, aura à faire de prodigieux efforts si elle désire que le transit dont elle avait jusqu'ici le monopole ne lui échappe pas.

— Sans parler des conséquences politiques qui résulteront de ce travail merveilleux, ajouta Paul Séverin.

— De tout temps, dit Marcellus, une route à travers les Alpes a eu une grande importance, au point de vue commercial comme au point de vue politique. Vous vous rappelez qu'on raconte qu'Annibal dissolvait les rochers des Alpes avec du vinaigre? ce n'est probablement qu'une fable; mais il est certain que Jules César traversa ces montagnes par le mont Penninat, ou Grand Saint-Bernard, et après la fondation de la colonie de Pretoria Augusta, cette voie fut très fréquentée. Les plus grands capitaines se sont disputé la possession des passes des Alpes, et on voit encore sur les hauteurs les plus isolées et au milieu des neiges éternelles les restes des retranchements élevés par eux. Souwarow livra de brillants combats sur le Saint-Gothard, et ce fut par le Saint-Bernard que Napoléon descendit en Italie pour gagner la bataille de Marengo. Voyons, ajouta Marcellus, il y a un historien qui a fait une description de ces passes dans les montagnes des Alpes...

— Oui, von Tschudi, répliqua Paul Séverin, et, si ma mémoire est exacte, voici à peu près comment il s'exprime :

« Étrange et sauvage est l'aspect de ces montagnes. Le voyageur s'arrête stupéfait devant la majesté de ces pics immenses, que n'avait jamais foulés le pied de l'homme. Aucun naturaliste n'a encore examiné les lois de leur monde animal ou végétal; mais à leur base se suivent de longues caravanes de marchands. Les échos répercutent les sons des cors auxquels se mêlent les tintements des clochettes attachées au cou des mulets. Les géants de la montagne contemplent avec dédain cette agitation humaine. Avec leur couronne de diamants, ils continuent leur sommeil séculaire, rêvant, peut-être, à ces époques où les vagues de l'Océan venaient se briser contre leurs flancs, et où des feux volcaniques les soulevaient des entrailles de la terre. »

— Mais, dit Ernest de Vibraye, il y a, au milieu de ces montagnes, des hospices qui en facilitent le passage et qui offrent des refuges aux voyageurs?

— Oui, répondit Marcellus. On en a compté jusqu'à quinze. Leur mission est, selon leurs ressources, de donner un abri à ceux qui sont en péril, d'offrir gratuitement un repas aux pauvres, et

de guider ceux qui se sont égarés au moyen de clochettes qu'ils sonnent ou de chiens qui courent dans la montagne. Le tableau que l'on fait du Saint-Gothard n'est pas de nature à donner envie d'y passer l'hiver. La neige commence généralement à tomber en octobre, et dure presque sans interruption jusqu'à la fin de mai. Il y fait souvent si froid en juillet et août, que les fleurs gèlent aux fenêtres. Le thermomètre descend aussi bas qu'au Spitzberg ou à la Nouvelle-Zemble. De gros nuages demeurent amassés sur l'hospice durant la plus grande partie de l'année, tandis que le pied des montagnes et les vallées sont inondés de soleil. Sur le Saint-Bernard, l'hiver dure neuf mois, et il faut aller chercher à plusieurs kilomètres le bois nécessaire pour se chauffer. La neige, empilée par les ouragans, atteint des élévations de dix mètres : elle couvre tous les sentiers, toutes les passes, et le moindre mouvement suffit pour la précipiter dans les profondeurs, sous forme d'avalanches.

— Nous avons tous lu les périls que présente le passage du Saint-Bernard, dit Dujardin ; mais je m'étais imaginé qu'on les exagérait à dessein.

— Il est certain, répliqua Marcellus, que, en été, par un beau temps, le danger n'existe pas : mais, en hiver, à travers les neiges, c'est tout différent. Annuellement la montagne compte toujours un certain nombre de victimes qu'on garde dans une morgue construite tout exprès. Parfois, le voyageur tombe dans une crevasse, ou est enseveli sous une avalanche ; d'autres fois, il survient un brouillard qui lui fait perdre son chemin : alors il marche à l'aventure, jusqu'à ce qu'il périsse de faim et de fatigue, ou qu'il se laisse aller à un sommeil sans réveil. Ce désir de dormir, auquel on ne résiste que par une volonté énergique, est si grand qu'il vous surprend dans les positions les plus étranges. Ainsi, les moines de l'hospice trouvèrent, en 1829, un homme au milieu de la route, debout, son bâton à la main, et un pied levé. Il était raide et mort.

— Il faut avoir un fameux dévouement pour se condamner à vivre sur ces montagnes, fit observer l'un des écoliers.

— Il est certain, répliqua Marcellus, que sans l'abnégation et

l'activité des moines, le passage du Saint-Bernard ne serait praticable que pendant quelques semaines de l'année. Voilà huit siècles qu'ils sont occupés à sauver et à soigner les voyageurs. Deux incendies ont détruit les archives de l'hospice. L'habitation actuelle, qui date du seizième siècle, est occupée par douze moines augustins et un certain nombre de frères servants. On calcule qu'ils donnent, chaque année, l'hospitalité à vingt mille voyageurs. La maison, où on ne laisse jamais éteindre le feu, peut abriter jusqu'à deux cents personnes à la fois. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'organisation du service de sûreté, dans lequel les chiens connus du monde entier jouent un rôle si important.

— Nous en avons un à la campagne, et il a déjà sauvé plusieurs existences, dit un des jeunes gens.

— Tais-toi et écoute ! » s'écria un de ses camarades.

Marcellus sourit et continua :

« Tous les jours, deux frères lais traversent les parties les plus dangereuses de la passe, l'un en montant, l'autre en descendant. Dans les ouragans, et quand on signale des avalanches, des moines se joignent à eux, après s'être munis de pelles, de perches, de litières et de rafraîchissements. Toute trace qui apparaît est soigneusement suivie, on échange des signaux, et on surveille les chemins. Les chiens dont ils se font suivre ont un instinct merveilleux, et lorsqu'ils ont découvert une piste, ils parcourent parfois, durant des jours entiers, les ravins et les précipices. S'ils trouvent un homme gelé, ils galopent au monastère, par le plus court chemin, aboient violemment, et conduisent les moines qui se tiennent toujours prêts, vers le malheureux. S'ils rencontrent une avalanche, ils l'examinent avec une extrême attention, et s'il y a signe de présence humaine, ils grattent la neige pour dégager la victime. S'ils n'y réussissent pas, ils regagnent l'hospice pour y chercher du secours. Ils portent ordinairement autour du cou un panier contenant un flacon d'eau-de-vie et divers autres objets, et sur leur dos des couvertures de laine. Le nombre des personnes sauvées par ces intelligents animaux est considérable, et on en lit le détail dans les annales de l'hospice. Le plus célèbre de ces chiens est Barry,

aussi fidèle qu'infatigable, et qui sauva durant sa vie plus de quarante personnes. Le zèle de ce chien était extraordinaire, et s'il apercevait à distance signe d'une tempête de neige ou de brouillard, rien ne pouvait le retenir à la maison. Toujours fouillant, toujours aboyant, il poursuivait ses recherches jusque dans les régions les plus dangereuses. Son plus bel exploit, pendant une carrière de douze années, est celui-ci : il trouva dans une grotte de glace un petit garçon, à moitié gelé, qui avait déjà cédé au fatal sommeil. Il le lécha jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé, et, à force de caresse, il le décida à monter sur son dos, et à s'attacher à son cou. Barry arriva triomphant au monastère avec son fardeau. Nous verrons au musée de Berne son corps qu'on a fait empailler. Malheureusement la race des chiens de Saint-Bernard s'éteint, et les croisements qu'on a essayés n'ont eu jusqu'à présent que peu de succès. Mais, mes enfants, s'écria Marcellus, nous voilà à Bâle. »

Le voyage n'avait paru ni long ni fatigant, grâce aux causeries du savant ; néanmoins, il y avait douze heures qu'on avait quitté Paris. Il faisait nuit, et nos jeunes écoliers auraient été embarrassés où trouver un lit si le savant professeur n'eût pas été là.

La ville était encombrée de voyageurs ; aussi durent-ils se contenter de matelas étendus sur le plancher de l'hôtel des Trois-Rois. Mais à vingt ans, on n'a pas besoin d'un lit moelleux pour bien dormir.

Le lendemain, au lever du jour, tout le monde fut debout, et, après qu'ils eurent déjeuné, Marcellus dit à ses amis :

« Mes enfants, il faut que nous couchions ce soir à Lucerne, ne perdons donc pas de temps pour visiter Bâle. »

Ils se dirigèrent vers la terrasse, plantée de marronniers qui, de sa situation élevée, commande une vue superbe du Rhin et de la Forêt-Noire. Après une demi-heure de promenade, ils entrèrent dans la cathédrale qui se trouve juste derrière.

« Y a-t-il des légendes se rapportant à cette cathédrale ? demanda Ernest de Vibraye à Marcellus, lorsqu'ils en eurent examiné les parties curieuses.

— Je n'en connais pas, répondit le savant ; mais le Münster,

comme on nomme cet édifice, est intéressant par son architecture, et aussi par son histoire. Vous savez que c'est dans cette église que commencèrent, en 1431, les séances du concile œcuménique de Bâle composé de plus de cinq cents ecclésiastiques, mais qui se dispersa, en 1448, après de longues contestations.

— Oui, répondit Ernest de Vibraye, et si je ne me trompe, nous y trouverons la tablette en marbre rouge qui fut placée sur le tombeau d'Érasme.

— Voici justement la chapelle, » dit Marcellus.

Le savant montra également les monuments élevés aux trois réformateurs Œcolampade, Grynœus, et Meyer.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Marcellus prit la parole, en s'adressant à Ernest de Vibraye.

« Je vous ai dit tout à l'heure qu'il n'y avait pas de légendes touchant cette cathédrale; j'avais oublié celle de l'horloge qui sonnait toujours une heure en avance sur toutes les autres, habitude qui s'est perpétuée jusqu'au commencement de ce siècle.

— Comme c'est singulier! s'écrièrent les jeunes gens. Comment et pourquoi cela avait-il lieu?

— Je crois que la cause en était celle-ci, répondit Marcellus: il y a des centaines d'années, et lorsque Bâle était assiégée par ses ennemis, des traîtres s'engagèrent à leur ouvrir les portes lorsque une heure après minuit sonnerait à l'horloge. Le complot fut découvert au dernier moment par le veilleur dont l'embarras et le désespoir furent grands, car il était trop tard pour qu'il pût avertir l'évêque et le conseil. Minuit allait sonner. Mais il lui vint une pensée sublime: il monta vite au sommet de la tour, arriva à temps pour faire tourner les aiguilles, et l'horloge ne sonna qu'un coup au lieu de douze. Les traîtres, étonnés, s'imaginèrent qu'ils s'étaient endormis, ils furent déconcertés et n'osèrent mettre leur plan à exécution. Le lendemain, quand le conseil apprit comment l'horloge avait sauvé l'État, on décida que, en commémoration de l'événement, elle sonnerait toujours une heure en avance.

— Et Érasme, dit Dujardin, rappelez-nous donc son histoire, en quelques mots.

— Érasme naquit à Rotterdam, en 1467. Les Hollandais sont très fiers de leur illustre compatriote. Trois statues lui ont été élevées au lieu de sa naissance ; on conserve avec le plus grand soin la maison où il est venu au monde, et on a bâti à sa mémoire un collège où l'on enseigne le grec et le latin.

Érasme resté orphelin de bonne heure suivit, un peu malgré lui, le conseil que lui donnèrent des amis de sa famille, et entra au couvent de Stein. Pendant cinq ans, il étudia avec une ardeur infatigable, et au bout de ce temps il quitta le monastère avec l'évêque de Cambrai, qui avait besoin d'un savant latiniste pour en faire son secrétaire particulier. Sa réputation grandit rapidement et il compta de nombreux élèves à Paris et même en Angleterre. Ce fut durant son séjour dans ce dernier pays qu'il se lia d'amitié avec Thomas More, célèbre par ses vertus et sa mort qui fut celle d'un martyr.

— Qui donc le fit mourir? demanda Ernest de Vibraye.

— Henri VIII, au temps de la Réforme, répondit Marcellus. More était catholique romain, et ne voulant pas renoncer à la foi dans laquelle il avait été élevé, il fut condamné à être brûlé. Érasme publia plusieurs ouvrages ; mais ses écrits, quoiqu'on les lût et qu'on les admirât pour leur talent, étaient considérés comme dangereux. Chose singulière, il vint tour à tour en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, et jamais il ne parla la langue de l'un ou l'autre de ces pays. Toujours il écrivait et parlait en latin.

— Mais est-ce qu'il ne fut pas obligé de retourner à son monastère? demanda Paul Séverin.

— Non ; il fut délié de ses vœux, et libre de vivre où il lui plairait. Il était devenu si fameux que toutes les grandes villes sollicitaient l'honneur de le recevoir dans leurs murs. Après avoir vécu quelques années à Bâle, il se retira à Fribourg, mais il retourna dans la première de ces villes avant sa mort. La perte de More lui était très sensible. Usé par la vieillesse, le chagrin et la maladie, il ne lui survécut que quelques mois et mourut en 1535. »

Les voyageurs rentrèrent à l'hôtel, et, après un repas substantiel, ils chargèrent leur havre-sac sur leur dos et prirent le chemin de

fer pour Lucerne. Bientôt Bâle, la Reine du Rhin, comme on la nomme, n'apparut plus que dans le lointain, derrière eux. La route ne tarda pas à devenir plus rapide ; mais la contrée était magnifique, il faisait un temps splendide, et partout apparaissaient des villages pittoresques avec leurs châlets aux toits avancés et leurs escaliers placés à l'extérieur.

Au bout de quelques kilomètres, ils commencèrent à découvrir les Alpes aux sommets neigeux. Ce furent alors des cris de joie et des exclamations sans fin.

Le soleil était si brillant qu'il n'y avait pas un nuage, pas le moindre brouillard.

— Quel est le nom de ce lac que l'on aperçoit sur la gauche ? demanda Henri Dujardin.

— C'est le Sempach, qui a donné son nom à une bataille fameuse, répondit Marcellus. C'est là que, en 1386, sur le terrain que nous traversons en ce moment, les Suisses remportèrent sur les Autrichiens une de ces victoires qui contribuèrent à assurer leur indépendance.

La bataille tournait au désavantage des Suisses qui, malgré leur bravoure, ne parvenaient pas à entamer les rangs de leurs ennemis; à chaque effort ils étaient repoussés. Alors un chevalier d'Unterwalden, nommé Arnold de Winkelried, voyant l'inutilité de leurs attaques, se sacrifia pour sa patrie. Il forma ses hommes en triangle derrière lui, puis se précipita en avant, et saisissant les lances qu'on lui opposait, il en enfonça les pointes dans sa poitrine. Il désarma ainsi quelques-uns des ennemis, et ouvrit une trouée par laquelle se jetèrent ses compagnons. On se battit alors corps à corps, et les Autrichiens furent complètement défaits.

— Quelle noble action! s'écrièrent les collégiens, avec enthousiasme. On aurait dû composer un poème sur ce trait de courage.

— Il en existe plusieurs, répliqua Marcellus, — sans compter une ballade que je regrette de ne pouvoir vous raconter, mais où il est beaucoup question d'un Struth Winkelried, le tueur de dragons.

— C'était un parent d'Arnold ? demanda Paul Séverin.

— C'était un de ses ancêtres, un chevalier qui avait été banni de

Stanz, son pays natal, parce qu'il avait tué un homme. Profondément affligé, il passait ses jours dans le chagrin et le repentir, n'ayant qu'un seul désir, celui d'être enterré à côté de ses pères. Un jour vint où ses souhaits parurent devoir se réaliser. La nouvelle arriva jusqu'à lui que son pays était ravagé par un dragon, et que les habitants, saisis de frayeur, s'étaient enfuis dans les montagnes. Struth envoya un messager aux chefs du canton pour demander qu'on lui permît de venir combattre le dragon, ajoutant que son vœu le plus cher était de mourir pour sa patrie. On lui accorda cette faveur, et, abordant sur les rives natales, il fut entouré d'une foule qui le conduisit triomphalement à Stanz.

Le jour même il voulut attaquer le dragon; et, disant adieu à ses amis, il revêtit son armure, attacha un bouquet d'églantier à la pointe de sa lance et gravit la colline où se tenait le monstre. En entendant les cris de Struth, le dragon sortit de son antre, en sifflant et écumant, et s'élança du haut du rocher sur sa nouvelle proie. Mais, au moment où il ouvrait la gueule, Struth saisit sa lance, l'enfonça avec le bouquet d'églantier dans la gueule, et l'y tint ferme, la tournant et la retournant jusqu'à ce que le dragon, étouffé, et le gosier ensanglanté, tombât épuisé et expirant.

— Comme cela Struth ne fut pas tué? demanda l'un des collégiens.

— Si, répondit Marcellus; car, au moment où il brandissait sa lance, en criant: « Victoire! » du sang du dragon tomba sur son visage et l'empoisonna. Ses compatriotes accouraient vers lui des hauteurs voisines pour le remercier de leur délivrance, lorsqu'il rendit le dernier soupir.

— Mais le désir qu'il avait exprimé d'être enterré dans sa patrie était exaucé, » dit Paul Séverin

Ces récits et la beauté du chemin faisaient oublier l'ennui du wagon. Cependant, ce fut avec une satisfaction réelle que les touristes atteignirent Lucerne, à une heure avancée de la soirée.

Une nuit de repos et de sommeil suffit pour les remettre, et le lendemain, ils se trouvèrent prêts à commencer leurs excursions.

CHAPITRE III

LUCERNE. — WITZNAU. — UNE ASCENSION EN CHEMIN DE FER. — STAFFEL. — LE KÆNZELI. — LE RIGHI KULM.

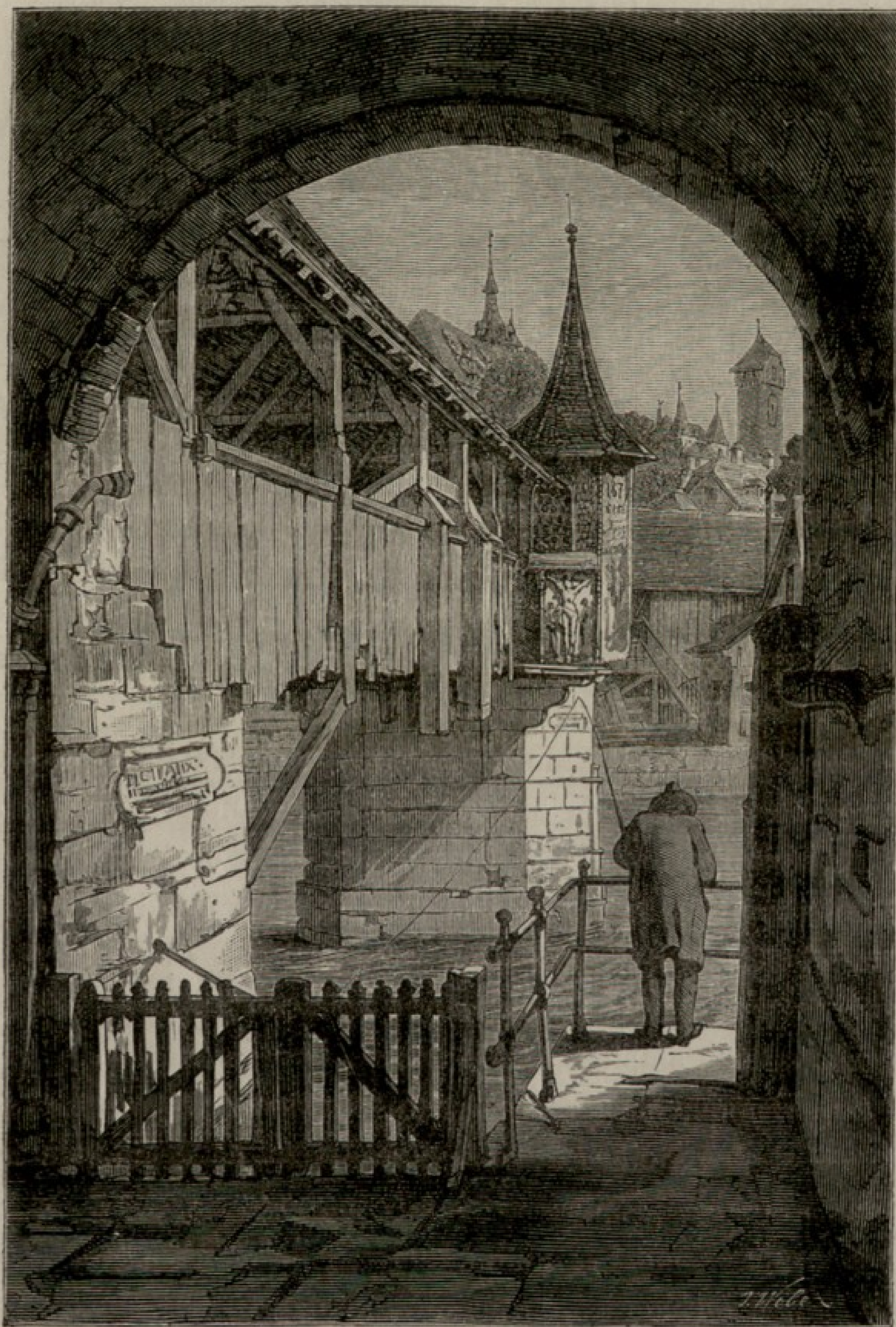
Lucerne, avec ses neuf tours et ses murs parfaitement conservés, qui datent du XIVe siècle, produit une excellente impression sur l'esprit du voyageur. Sa situation en amphithéâtre sur le lac des Quatre-Cantons, le plus pittoresque de la Suisse, entre le Righi et le Pilate, en vue des glaciers d'Uri et d'Engelberg, lui donne un attrait particulier.

La Reuss, aux eaux limpides et d'un vert d'émeraude, sort du lac des Quatre-Cantons, avec l'impétuosité d'un torrent; c'est le plus fougueux des affluents du Rhin.

Marcellus et ses amis passèrent une partie de la matinée à errer par la ville, qui dans plusieurs de ses parties, a une architecture élégante et pittoresque; mais, comme pour ne pas renier son passé, elle a gardé son aspect du moyen âge. Sur la Reus qui la divise, sont plusieurs ponts de bois remarquables, dont quelques-uns sont couverts, et dont les toits sont ornés de tableaux très curieux représentant des scènes de l'histoire suisse. L'un de ces ponts, celui qui traverse l'embouchure de la rivière, est particulièrement curieux, et on se plaît à y passer une heure, surtout lorsque le temps est chaud; car on y trouve de l'ombre, et les yeux et les oreilles sont charmés par la vue et le bruit des eaux qui se précipitent à quelques mètres au-dessous.

Marcellus n'eut garde d'oublier la principale curiosité de Lucerne, — le célèbre monument élevé à la mémoire des gardes-suisses qui succombèrent, le 10 août 1792, en défendant Louis XVI et sa

famille, aux Tuileries. Un lion percé d'une lance brisée expire en défendant de sa griffe un bouclier fleurdelisé. Il est sculpté en relief sur la paroi d'un énorme rocher.



UN PONT DE LUCERNE

« Voici, dit Marcellus à ses compagnons, en indiquant des lettres gravées au-dessous du lion, voici les noms des officiers qui péri-

rent en combattant vaillamment. Seize seulement échappèrent au massacre. Mais comme tout est changé! La dernière fois que je passai par ici, on lisait distinctement les noms, et à présent il est presque impossible de les déchiffrer. Ce bassin, aussi, où tombe un filet d'eau, et qui était destiné à refléter le monument, était clair comme un miroir, et ce n'est plus qu'une eau stagnante. Mais, mes chers enfants, je pourrais ajouter que j'étais jeune alors, et que maintenant j'ai des cheveux gris.

— Le changement n'est-il pas une loi de la nature? fit observer Paul Séverin. Cependant, quoique tout, autour de nous, paraisse avoir subi des modifications, je crois que le monument est toujours ce qu'il était.

— Je dirai même qu'il est plus grand que jamais, répliqua Marcellus. Le temps n'a fait qu'ajouter à sa consécration. L'expression de la figure du lion est admirablement touchante; voyez comme il saisit le bouclier, et qu'on voit bien que la mort seule le lui arrachera! Les Suisses ont certainement raison d'être fiers de leur lion de Lucerne, car quoique le modèle ait été fait par un étranger, ce fut un habitant de Constance qui le sculpta.

— Et par qui a-t-il été modelé? demanda Ernest de Vibraye.

— Par Thorwaldsen, le fameux sculpteur danois, répondit Marcellus. Il était fils d'un pauvre graveur sur bois de Copenhague, et naquit vers la fin du dernier siècle. Ses concitoyens, lui reconnaissant du talent, l'envoyèrent étudier à Rome, où il s'établit.

— Ce fut une terrible journée que celle du 10 Août, dit Henri Dujardin, en contemplant le lion expirant.

— Oui, répondit Marcellus, la garde suisse périt presque totalement, — et deux mille victimes marquèrent ce drame de la révolution. »

Après avoir examiné la petite chapelle qui se trouve à côté du monument, et où l'on dit, aux anniversaires du 10 août, la messe en commémoration des victimes, nos voyageurs se dirigèrent vers le fameux jardin des glaciers. Ce jardin renferme dix-huit cavités, en forme d'entonnoirs, qui sont les restes d'un glacier. Le principal a $8^{m},50$ de diamètre et 10 mètres de profondeur. On y voit,

aussi, des roches polies par le glacier et qui, sous l'action de leur pesanteur, ont perforé la terre. D'une petite terrasse à laquelle on arrive par des escaliers, on a une vue remarquable sur la ville, sur le lac et sur plusieurs glaciers de l'Oberland.

« Voyons, mes enfants, dit Marcellus, il est une heure et demie, qu'allons-nous faire à présent? Je vous propose une promenade sur le lac des Quatre-Cantons, et une ascension au Righi.

— Bravo! bravo! crièrent les écoliers. Nous n'avons pas encore escaladé de montagne, allons au Righi.

— Le temps est splendide et nous aurons un magnifique coucher de soleil, fit observer Marcellus.

— En route, et montrez-nous le chemin, dit Henri Dujardin.

— Bien, mais je vous avertis que nous monterons au sommet du Righi en chemin de fer, dit Marcellus.

— Comment, en chemin de fer! s'écria-t-on. C'est donc une taupinière que cette montagne?

— Elle a 1828 mètres au-dessus du niveau de la mer.

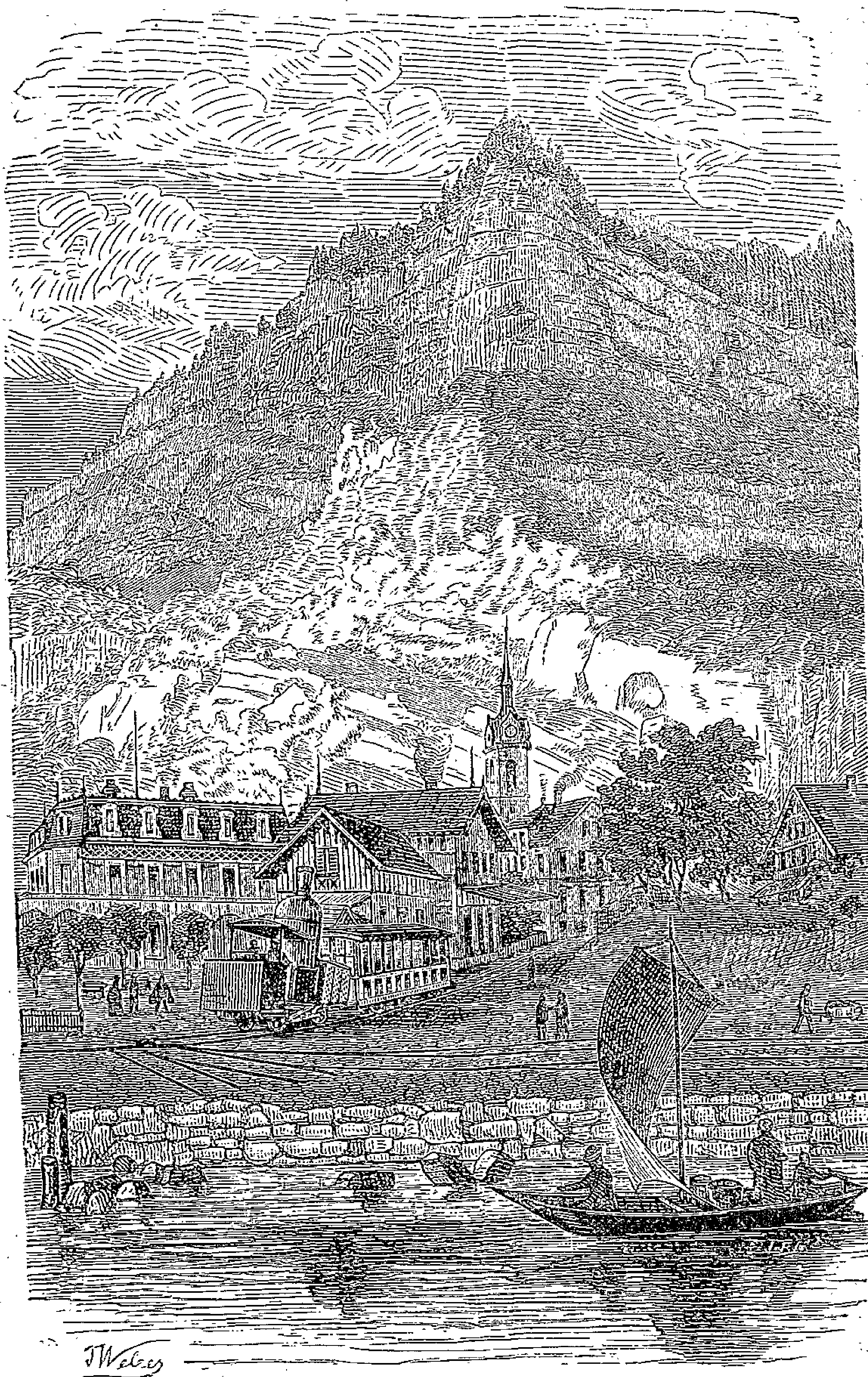
— Et le chemin de fer arrive jusqu'en haut? Eh bien, c'est assez curieux pour qu'on en fasse ainsi l'ascension; nous aurons d'autres occasions de nous servir de nos jambes, » dit Ernest de Vibraye.

Ils prirent le bateau à vapeur pour Vitznau. La distance est de trois quarts d'heure, une heure au plus.

Le lac des Quatre-Cantons, ainsi nommé des cantons d'Uri, d'Unterwalden, de Schwyz et de Lucerne qui l'entourent, est d'une beauté splendide. Un seul en Suisse, et même en Europe, pourrait lui être comparé pour le pittoresque et pour son aspect grandiose, — c'est celui de Wallenstadt. L'impression que fait le paysage est encore rehaussée par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, et dont Schiller a tracé un si brillant tableau dans *Guillaume Tell.* Ce lac, dont la longueur est de 37 kilomètres, a la forme d'une croix, sa largeur est de 3 kilomètres en moyenne, mais elle atteint près de 20 kilomètres aux deux bras.

A peine le bateau eut-il quitté le port, qu'en se retournant, nos touristes furent frappés de l'aspect pittoresque que présentait la ville de Lucerne, qui se déployait en amphithéâtre, avec ses vieilles

murailles et ses antiques tours, les belles façades de ses hôtels et ses ponts. Sur leur droite était le Pilate, couronné de rochers à



GARE DE VITZNAU.

pics, coupé de gorges et de cannelures, et dont les pentes inférieures étaient recouvertes de pâturages et de forêts.

Marcellus indiqua à ses compagnons, tout au bord du lac, la

campagne *Triebschen*, résidence de Richard Wagner, jusqu'au jour où il alla s'établir à Bayreuth. C'est là que ce compositeur, porté aux nues par les uns, et si maltraité par les autres, a composé une partie de ses opéras.

Par-dessus les montagnes de Saxelen, apparaissaient les Alpes Bernoises, la Jungfrau, l'Eiger, le Wetterhorn, le Schreckhorn.

Le spectacle était si beau que les amis de Marcellus n'étaient pas revenus de leur admiration, lorsque le bateau aborda à Vitznau.

Ils avaient eu la précaution de prendre leurs billets à Lucerne, de sorte que, sitôt débarqués, ils montèrent en wagon et s'installèrent dans les places de coin.

« Choisissons les coins de droite, dit Marcellus, du côté du lac; c'est de ce côté que la vue sera le plus magnifique. »

Le wagon était rempli.

On dépassa l'église de Vitznau, le cimetière, à l'air rustique, et les dernières maisons cachées, pour ainsi dire, dans les vergers, et alors on commença à gravir les pentes de la montagne.

La ligne monte par une rampe de plus en plus forte, et, à mesure qu'on avance, on voit se dérouler un tableau de plus en plus grandiose. On traverse des tunnels, on longe des rochers escarpés, des précipices qui donnent le vertige, et au milieu desquels se précipitent des ruisseaux qui, l'hiver, doivent former des torrents. Un viaduc en fer, supporté par des piliers aussi en fer, décrit une courbe de cent quatre-vingts mètres.

Marcellus désigna à ses compagnons une maison pittoresque, située à gauche, sous des rochers de poudingue, qui la surplombaient.

« C'est la Krapfenbalm, dit-il.

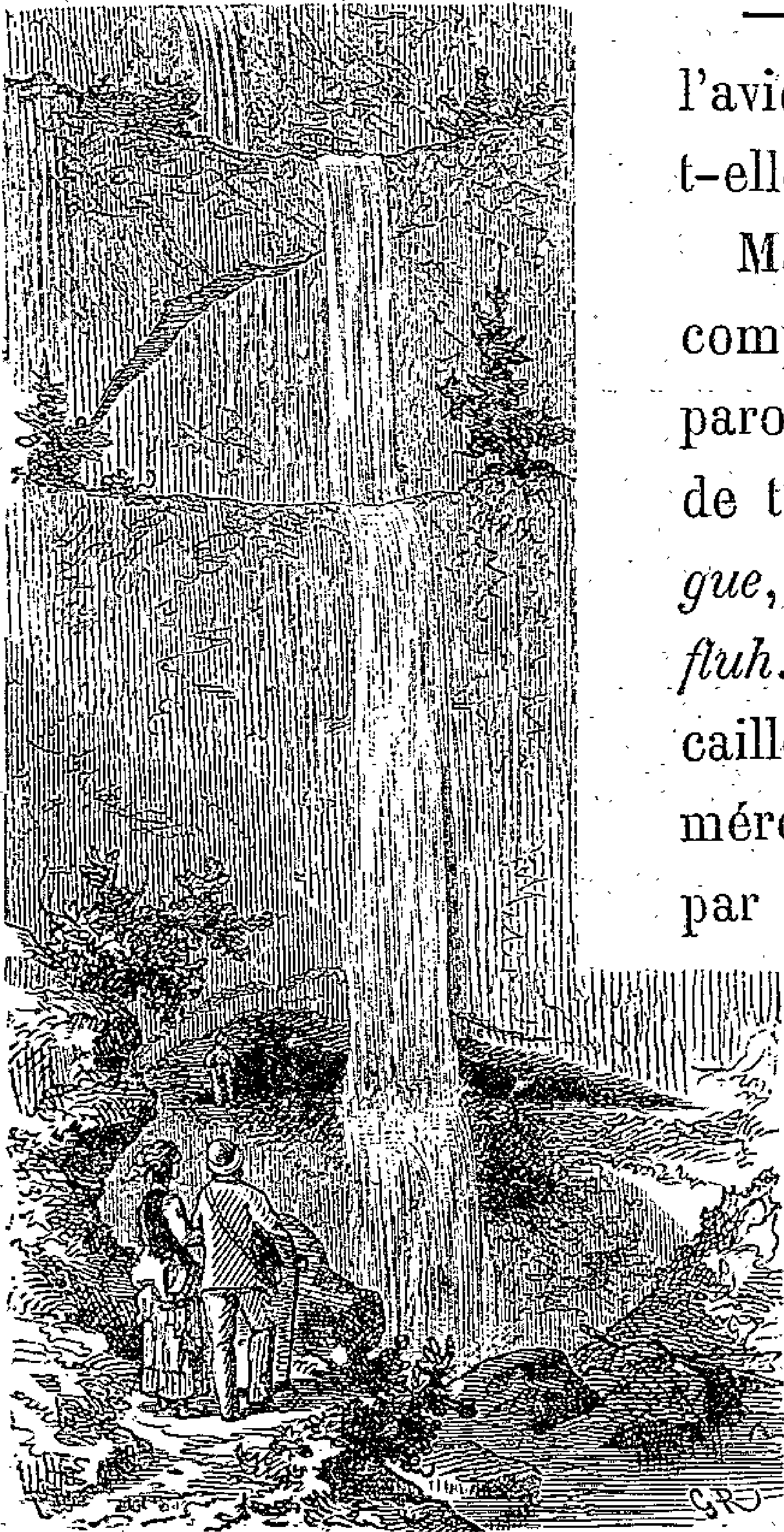
— Ce mot de « Balm » reparaît souvent dans ce pays, fit observer Henri Dujardin ; quelle est donc sa signification?

— Ce mot s'applique généralement aux excavations d'une montagne, répliqua Marcellus. Ainsi vous voyez comme cette petite habitation est abritée dans le « balm », sous le rocher qui lui sert de toit, ne dirait-on pas qu'elle semble nous regarder à la dérobée par-dessous cet énorme bloc de rochers ?

— Sa modestie doit bien souffrir ! » s'écria Ernest de Vibraye.

Ses compagnons le regardèrent, pour lui demander l'explication de ses paroles.

« Sans doute, répliqua-t-il ; vous ne voyez pas, collée sur son front, l'abominable affiche d'un marchand de chocolat?



CASCADE DU GRUBIS-BALM

— C'est vrai, dit Paul Séverin. Où l'avidité de l'homme ne se manifeste-t-elle pas ! »

Marcellus leur fit aussi remarquer la composition de la roche formant la paroi des tranchées que l'on traversait de temps en temps. C'était un *poudingue*, ce qu'on appelle en Suisse *Nagelfluh*. Ces roches sont un composé de cailloux de toute grosseur, roulés, agglomérés et si fortement reliés entre eux par un ciment calcaire entremêlé d'un sable à gros grains, que lorsqu'il y a rupture, ces galets se brisent par le milieu plutôt que de se dégager de leur gaine de ciment. C'est une des formations les plus récentes, un produit probablement des dix mille dernières années. On en distingue deux variétés principales : 1° le Nagelfluh bigarré, dont les galets sont liés par un ciment rouge argileux et riche en fer : on le rencontre partout au Righi ; et 2° le Nagelfluh calcaire, dont la couleur dominante est le gris, variant plus ou moins du blanc au noir.

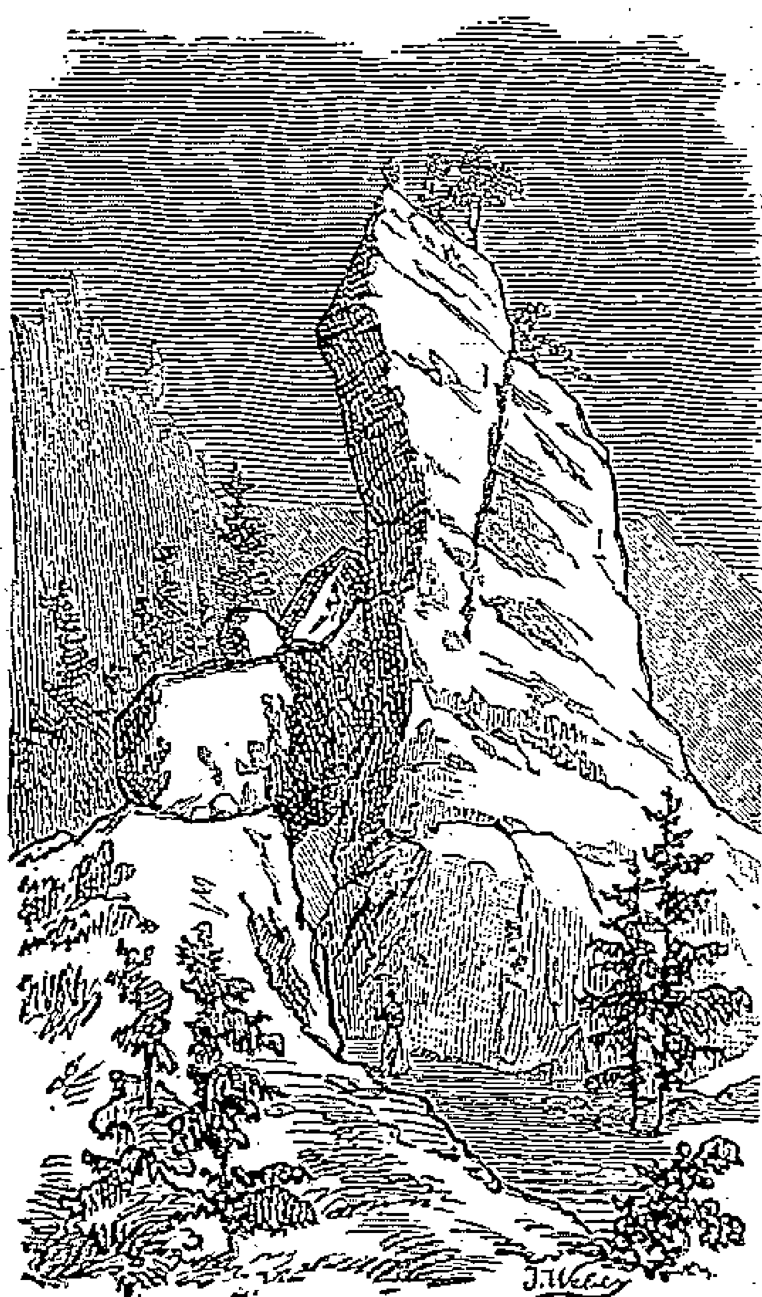
Cette seconde variété forme au Righi des assises puissantes dirigées du nord-ouest au sud-est ; elle constitue le fondement rocheux sur lequel repose le chemin de fer de Vitznau.

La vue devenait plus étendue. Le Pilate apparaissait entièrement

découvert; les Alpes grandissaient en hauteur, le tableau se déroulait en panorama.

Le train s'engagea sur le pont de *Schnurtobel*, que nous avons signalé plus haut, et dont l'inclinaison nouvelle est de 25 centimètres par mètre. L'impression produite était effrayante; du fond de la gorge et des bords du torrent parsemé de blocs se dressaient des sapins dont les cimes n'atteignaient pas le tablier du pont.

Du milieu des parois de ces rochers gigantesques tombait la cascade du Grubis-balm, une de ces cascades comme il y en a beaucoup au Righi, peu abondantes en été, mais qui prennent des proportions considérables après les orages ou la fonte des neiges.



LE FELSENTHOR.

Ils admirèrent encore la chute du *Gross-Grubis* ou d'*Eichenbach*, dont le spectacle est vraiment grandiose.

A dix minutes de là, dans la direction du nord-ouest, est le site sauvage et romantique du *Felsenthor*. Ce curieux phénomène d'éboulement est formé par quatre gigantesques blocs de poudingue. Deux de ces blocs ont arrêté dans sa chute un troisième qui est resté enchâssé et est devenu l'architrave d'une immense porte.

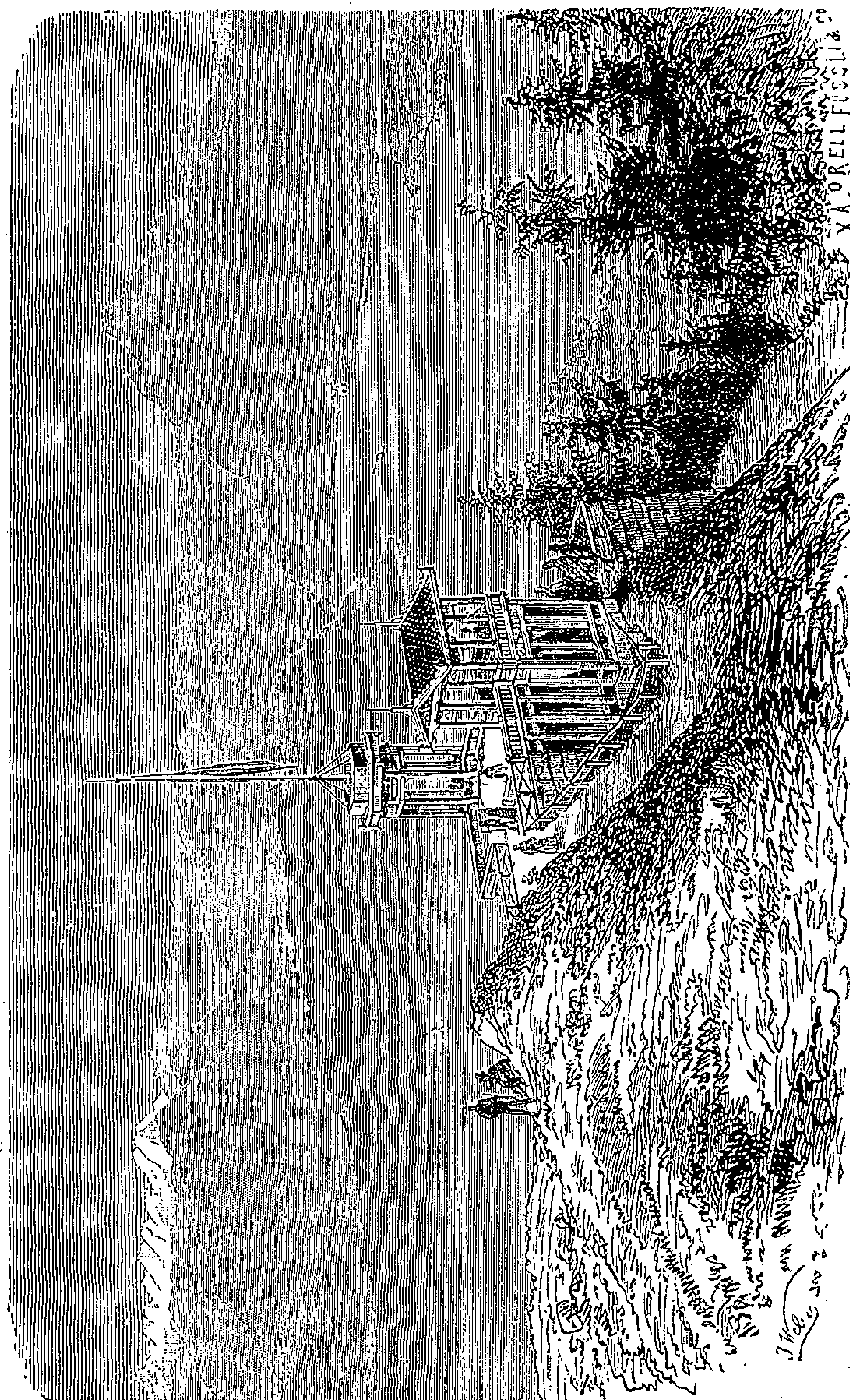
On atteignit la station de Kaltbad, la moins élevée des terrasses du Righi, où se sont établis des hôtels.

Marcellus signala à ses amis le *Känzeli*, point de vue célèbre, posé pour ainsi dire sur l'épaulement de la montagne, et d'où le regard embrasse la plaine de la Suisse centrale, jusqu'au Jura, sur une étendue de quarante lieues, avec les innombrables villes et villages, lacs et rivières qui l'animent.

Après avoir franchi la station de Staffel ils remarquèrent, à gauche,

un curieux spécimen de rocher, le *Grindstein*, fort intéressant pour les naturalistes.

On approchait du *Righi-Kulm*, la dernière cime de la montagne, le terme et le but de la course.



VUE DE KANZELI

La locomotive avait escaladé, à partir de Vitznau, une hauteur de 1310 mètres, sur un parcours de sept kilomètres.

« Tout cela est magnifique, dit Ernest de Vibraye ; mais ce qui

m'étonne le plus, c'est qu'on ait réussi à établir ce chemin de fer.

— Cela seul, en effet, mériterait de longs détails, répliqua Marcellus. Vous comprenez qu'il a fallu des machines différentes de celles qu'on connaissait jusqu'alors, je tâcherai de vous en expliquer le mécanisme. »

Ce qui frappa d'abord l'attention des jeunes touristes, lorsqu'ils furent descendus de wagon, ce fut l'immense chaîne des Alpes avec ses neiges éternelles.

Marcellus leur désigna le Titlis, le plus haut sommet d'Unterwalden, reconnaissable à son immense couverture de glace, et aussi les Alpes Bernoises qui dominent tout le paysage de leurs cimes éternellement blanches. A l'ouest, bornant l'horizon, apparaissait la chaîne du Jura, au-dessus de laquelle s'élevaient quelques sommets des Vosges.

— A combien s'étend ce panorama? demanda Ernest de Vibraye.

— A près de cent lieues à la ronde, répondit Marcellus. Il n'y a peut-être pas de montagne en Suisse d'où l'on puisse voir si loin. Beaucoup, en effet, ont leurs sommets enveloppés de brouillards, et d'autres sont entourées de cimes qui bornent l'horizon.

— Tiens, il me semble que le vent change, fit observer Paul Séverin. Il faisait tout à l'heure très chaud et à présent j'ai froid.

— C'est en prévision de ces changements atmosphériques que je vous ai recommandé de prendre votre pardessus, répliqua Marcellus. Dans ces régions, la température varie souvent de 20 degrés en quelques heures. Cependant, le vent froid ne paraît pas devoir persister.

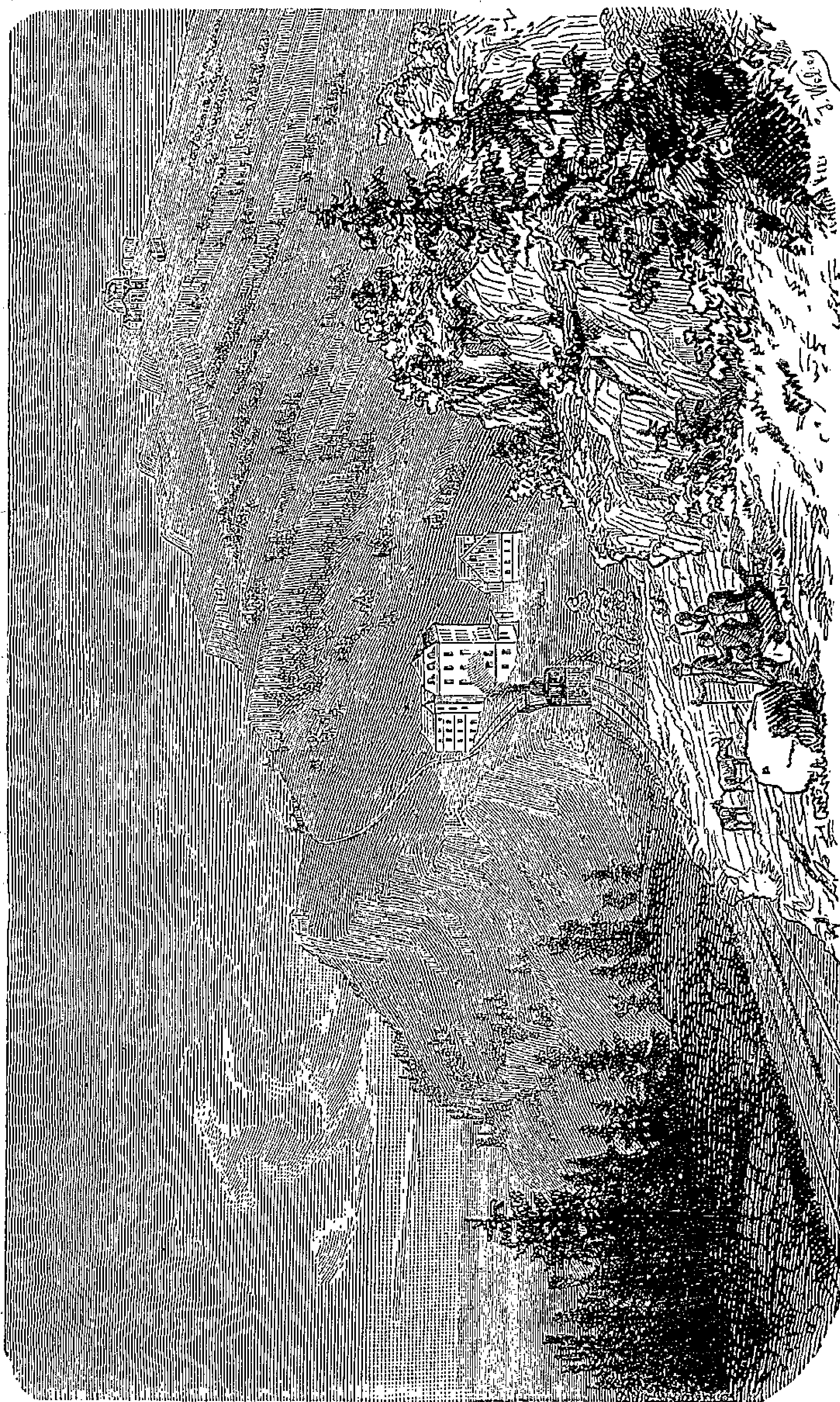
— A quoi voyez-vous cela ? demanda Paul Séverin.

— A un indice bien simple : le Fœhn, c'est-à-dire le vent d'ouest, domine. La preuve en est, que la chaîne des Alpes semble se rapprocher ; ne remarquez-vous pas que la silhouette de ses dentelures devient plus précise ? répliqua Marcellus. Le même effet s'observe sur le Jura, et dans les deux cas, c'est un signe de pluie. En attendant, profitons de notre journée. »

Ils montèrent au belvédère en bois qui couronne le sommet du Righi-Kulm.

Dans le court intervalle qu'ils avaient mis à faire cette ascension,

il s'était produit un phénomène singulier, mais assez fréquent sur les hautes montagnes. Les nuages s'étaient élevés perpendiculairement du fond des vallées, à l'opposé du soleil, de sorte que le



VUE DE STAFFEL ET KULM

Righi se trouvait entre l'astre et les brouillards. Les personnes et les objets qui étaient sur la montagne projetaient sur ces nuages des ombres gigantesques, entourées d'une vapeur qui se colorait de toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Les jeunes gens étaient stupéfaits.

« C'est le spectre, » leur dit Marcellus.

Et il leur expliqua la cause très compréhensible de cet effet de lumière.

« J'avais espéré vous procurer le plaisir d'un beau coucher de soleil, ajouta le savant professeur; mais les brouillards sont déjà si épais qu'il faudra y renoncer. Si vous voulez, nous descendrons au Righi-Staffel, et quand viendra la nuit, nous entrerons à l'hôtel situé à 130 pas de la cime, où nous trouverons bon souper et bon gîte. »

Marcellus s'était trop avancé, en faisant cette dernière promesse.

Soudain, nos touristes furent arrachés à leur contemplation par un bruit sonore et strident. C'était un artiste qui régalait le public d'un air de cor des Alpes, en sonnant la « retraite » du soleil, quoique l'astre eût depuis longtemps disparu derrière les nuages.

En quelques instants, la foule qui se réunit devant l'hôtel fut considérable. Elle était composée des éléments les plus divers et formait un curieux spectacle pour l'observateur sans préjugés. Des gens de toutes les nations étaient réunis là dans le même but, et on y entendait parler toutes les langues de l'Europe.

Puis, comme par enchantement, tout le monde se précipita dans l'hôtel afin de s'assurer une place à table.

Nos jeunes gens avaient trouvé à se caser tant bien que mal.

Ils dormaient encore, le lendemain, lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut.

« Qu'y a-t-il donc ? crièrent-ils, pourquoi ce bruit ?

— C'est toujours le cor des Alpes, répondit Marcellus; il nous annonce le lever du soleil; dépêchez-vous. »

Ils furent debout en une seconde, et en cinq minutes ils furent prêts à suivre leur professeur.

« Venez, » dit celui-ci.

Ils sortirent, et le spectacle le plus curieux frappa leurs yeux. La montagne était couverte de monde. On courait, on se hâtait; les chambres se vidaient, et l'on voyait les plus étranges figures enve-

loppées de châles, de manteaux, de couvertures. Chacun voulait saluer les premiers rayons du soleil. Mais c'est à peine s'il y a place pour cinquante personnes sur le sommet de la montagne, et souvent le brouillard, la pluie, la neige causent bien des déceptions.



LE RICHI-KULM AU LEVER DU SOLEIL

Mais Marcellus et ses compagnons furent favorisés. Un faible crépuscule, avant-coureur du jour naissant, fit pâlir les étoiles. Cette clarté douteuse fit place à une bande dorée apparaissant à l'extrémité de l'horizon; les pics des Alpes et leurs neiges s'empourprèrent de reflets diaphanes; les villes, les villages sortirent successivement de la brume matinale, et les nuages embrasés s'élevaient et se heurtaient comme pour fuir devant cet océan en flammes. Tout à coup le soleil surgit de derrière les montagnes et inonda le paysage de lumière.

Mais ni le chant de l'alouette, ni le bourdonnement des insectes ne fêtaient ce moment solennel. L'homme seul était sur cette montagne où l'on ne rencontre même qu'accidentellement l'aigle et le chamois.

CHAPITRE IV

AUTOUR DU LAC. — SARNEM. — LE GRÜTLI. — L'ÉBOULEMENT DU ROSSBERG. LA LOCOMOTIVE DE MONTAGNE. — NOUVELLE ASCENSION.

Le temps, si beau le matin, avait pris un aspect menaçant, et bientôt la pluie tomba à torrents.

La journée se passa sans qu'il fût possible de risquer la moindre excursion. Paul Séverin profita de ce contre-temps pour dessiner et travailler ; mais les heures semblaient marcher avec une extrême lenteur pour les jeunes gens.

Heureusement, le lendemain, le ciel s'éclaircit, et ils purent faire une promenade jusqu'au mont Pilate. En trente-cinq minutes, ils arrivèrent en bateau, à Hergiswil, village situé au pied de la montagne. Ils furent frappés de la richesse des pâturages et des forêts qui recouvrent la partie inférieure du Pilate, et de l'aspect dénudé, aride et crevassé de ses sommets.

« Autrefois, dit Marcellus, cette montagne portait le nom de Frac-mont (*fractus mons*), et vous voyez qu'il était bien mérité.

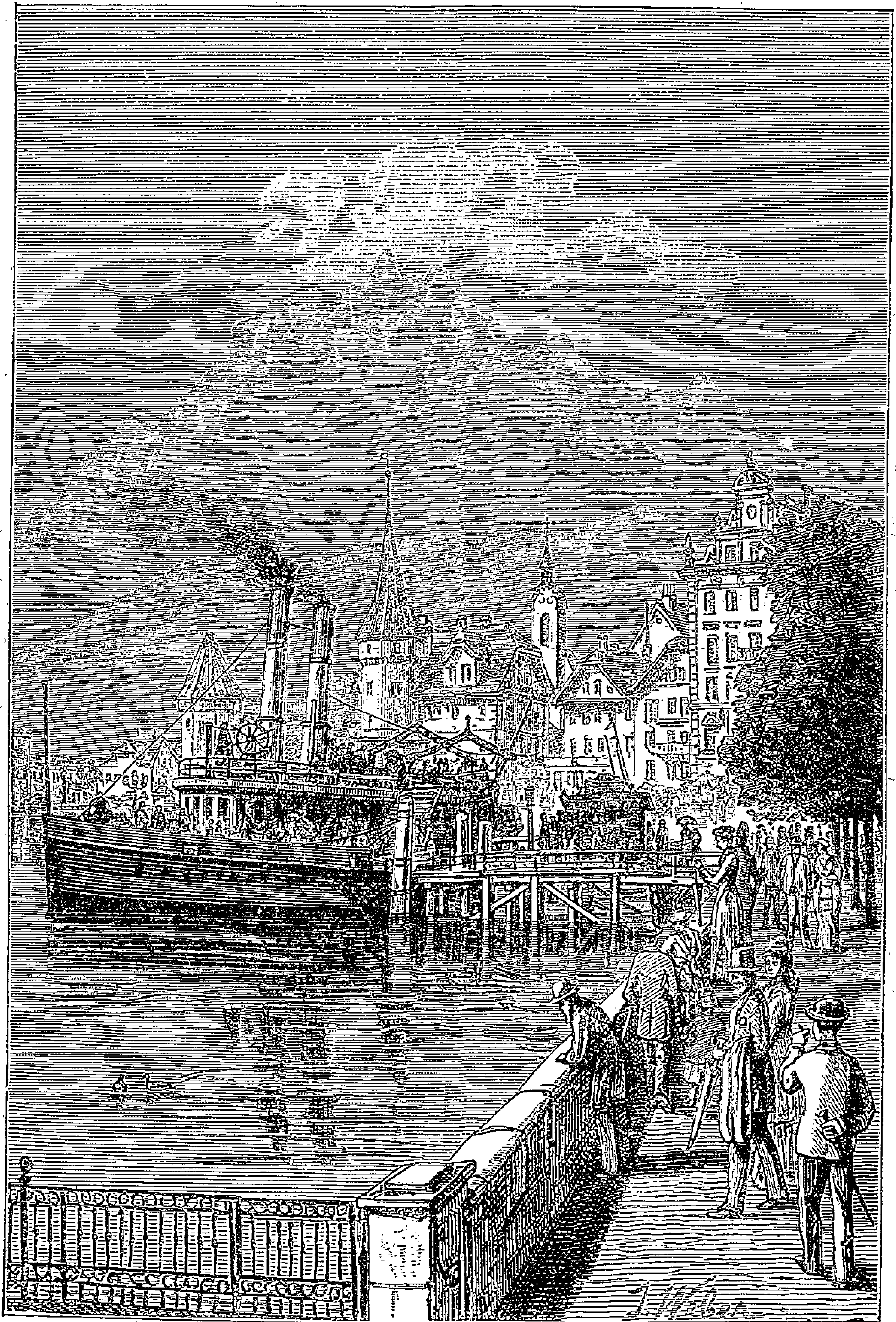
— Mais d'où lui vient son nom actuel de mont Pilate ? demanda quelqu'un.

— Ce nom (*Pileatus*, qui porte un chapeau) date seulement du siècle dernier, répondit Marcellus. Regardez ces rochers perpendiculaires qui plongent dans le lac, et sa tête chauve qui parle si vivement à l'imagination. Le Pilate, plus élevé que le Righi, se compose de dix sommets dont l'altitude varie entre 1,900 et 2,300 mètres. »

Ernest de Vibraye aperçut du côté d'une sombre forêt, un sentier où il lut cette inscription sur un poteau : « Ascension du mont Pilate. »

« Si nous montions ! s'écria-t-il.

— Ce serait très volontiers, répliqua Marcellus, si le temps était favorable. Cette excursion, sans être bien fatigante, offre un véri-



LE PILATE DU QUAI DE LUCERNE

table plaisir. Il est même des points, d'où la vue est plus grandiose que celle qu'on a du Righi, et les gouffres qu'on doit traverser sont de nature à donner le vertige aux plus intrépides.

Mais aujourd'hui, l'ascension serait dangereuse et à peu près sans profit.

— Pourquoi? demanda Henri Dujardin.

— Il arrive souvent, répondit Marcellus, que, tandis que son voisin, le Righi, est éclairé par le soleil, le Pilate est enveloppé de nuages et de brouillards, comme en ce moment. Ce phénomène se reproduit avec une telle régularité, que le Pilate est un baromètre pour les habitants du pays.

— Oui, dit Ernest de Vibraye, j'ai lu dans un récit, à ce sujet, un dicton :

S'il a son chapeau,
Le temps sera beau,
A-t-il un collier,
On peut se risquer,
S'il porte une épée,
Il vient une ondée.

— Et vous voyez, ajouta le savant, qu'en ce moment le dicton a raison.

— Mais comment explique-t-on ce phénomène? demanda Ernest de Vibraye.

— De la façon la plus simple et la plus naturelle, répondit Marcellus. Les pics du Pilates ont les plus avancés du côté de la chaîne des Alpes, de sorte que, dès qu'il vient du mauvais temps du nord ou de l'ouest, d'épais nuages s'amoncellent autour de leurs cimes.

— N'y a-t-il pas une certaine légende qui se rattache à cette montagne? demanda l'un des jeunes gens.

— Il y en a plusieurs, répondit Marcellus. Les cavernes du *Trou de la lune*, et de *Saint-Dominique*, qui sont d'ailleurs très curieuses, ont leurs traditions. Mais la plus importante est celle du lac qui se trouve au sommet de la montagne ; on prétend que Ponce-Pilate, le gouverneur romain, le même qui condamna Jésus-Christ à mort, après qu'il eut été banni en Gaule par Tibère, erra dans ces contrées, en proie au chagrin et au désespoir, et qu'il mit fin à sa vie en se précipitant dans ce lac. Les paysans assurent

que l'on aperçoit son esprit inquiet au milieu des brouillards qui obscurcissent les cimes. Cette superstition était même autrefois si enracinée, que le gouvernement de Lucerne avait interdit l'ascension de la montagne.

— C'est pour cela que je regretterais de ne pas grimper jusqu'au haut, dit Henri Dujardin.

— Consolez-vous, répliqua Marcellus; je vous promets pour un de ces jours une ascension qui sera autrement intéressante, celle du Glœrnisch. En attendant, nous visiterons la chapelle de Tell; nous n'avons pas encore vu cette partie du lac.

Le Fœhn soufflait avec une certaine violence, et les vagues s'élevaient à une hauteur menaçante ; mais rien ne saurait donner une idée des beautés que présentait la nature.

Nos touristes parcoururent successivement Alpnach et Sarnem, où vivait le bailli autrichien Beringen de Landenberg, qui fit arracher les yeux au vénérable Henry der Hulden, père d'Arnold von Melchtal, l'un des héros de la révolution suisse.

« Quelques-uns de vous ont assisté à la représentation de *Guillaume Tell?* demanda Marcellus à ses jeunes amis.

— Oui, répondirent-ils.

— Eh bien, reprit le savant, vous rappelez-vous la scène où Stauffacher arrive, et, sans prendre garde à la présence d'Arnold, raconte comment le pauvre vieillard a été maltraité, et comment le bailli lui fit arracher les yeux?

— Oui, répliqua Ernest de Vibraye, et ce qui m'impressionna, ce fut la douleur du pauvre Arnold lorsqu'il sut que c'était lui-même qui était la cause de cette cruauté, parce qu'il avait frappé le domestique du bailli, venu pour lui prendre ses bœufs.

— Toute cette pièce est très belle, dit Marcellus, elle nous rappelle des événements qui donnèrent naissance à l'insurrection suisse.

Car peu de jours après, au moment où Landenberg sortait du château pour aller à l'église, vingt paysans vinrent au-devant de lui, apportant comme présents d'usage, des poules, des chèvres, des agneaux, etc. Landenberg leur dit d'entrer au château et continua sa route. Lorsqu'ils furent arrivés dans la cour du manoir, l'un d'eux

donna un signal avec sa corne; tous alors tirèrent de dessous leurs habits des fers bien aiguisés, les mirent au bout de leurs bâtons et s'emparèrent du château. A cette nouvelle, Landenberg saisi de frayeur s'enfuit à Alpnach, mais les insurgés l'arrêtèrent et lui firent jurer de quitter à jamais le canton. »

La soirée se passa à faire une promenade sur le lac de Sarnem, et le lendemain de grand matin, ils se rembarquèrent à Alpnach et descendirent, après deux heures d'une magnifique promenade, au Grütli, charmant endroit abrité par des rochers.

« C'est ici, dit Marcellus, que les trois champions suisses se donnèrent rendez-vous, et jurèrent de délivrer leur patrie ou de mourir.

— Tell était-il un des trois ? demanda Dujardin.

— Non; c'étaient Walter Furst, Stauffacher et Arnold von Melchtal, dont nous parlions tout à l'heure. Tell avait épousé la fille de Furst et faisait partie de la conspiration, quoiqu'il n'y prît pas une part très active. Il était célèbre comme tireur, mais jusqu'au jour où eut lieu l'épisode que vous connaissez, et où il refusa de saluer le chapeau, que Gessler avait fait planter sur une perche, au milieu de la place d'Altorf, il paraît avoir mené une existence paisible. Vous savez tous, continua Marcellus, l'histoire de la pomme que Gessler fit poser sur la tête du fils de Tell, et comment celui-ci, à une distance de cinquante pas, coupa de sa flèche la pomme en deux, sans blesser l'enfant. Ce sont des faits qu'on enseigne dans toutes les écoles et qu'il ne serait pas permis d'ignorer.

— Depuis combien de temps la Suisse était-elle soumise à l'Autriche ? demanda Ernest de Vibraye.

— Depuis le onzième siècle, répondit Marcellus ; mais ce ne fut qu'au commencement du quatorzième que le joug commença à se faire sentir. L'empereur Rudolf traita toujours les Suisses avec bonté, mais son fils Albert, qui monta sur le trône en 1298, se conduisit tout différemment, et envoya dans plusieurs cantons des gouverneurs qui traitèrent le peuple avec inhumanité et dont la tyrannie dépassa toute croyance. Tell était du canton d'Uri, et Hermann Gessler en était gouverneur. Sa cruauté devint si intolérable que, malgré eux, les habitants furent poussés à la révolte.

— Guillaume Tell avait été offensé et humilié par Gessler, mais il se vengea, fit observer l'un des touristes.

— Oui, dit Marcellus, il se cacha parmi les arbres dans un étroit



LE SERMENT DU GRÜTLI

défilé où le gouverneur devait passer, et décochant une flèche d'une main sûre, il le frappa au cœur. Cet acte ne saurait être justifié, ajouta le savant; mais il ne faut pas oublier que les provoca-

tions avaient été nombreuses, et c'est à peu près la seule tache qu'il y ait sur la révolution suisse. Savez-vous comment mourut Guillaume Tell?

— Oui, répondit Ernest, en essayant de sauver un enfant tombé dans le torrent d'une montagne.

— Parfaitement, dit Marcellus. Il était vieux alors, et ce fut une mort digne de sa vie. »

Tout en causant ainsi, ils arrivèrent au pied du Niederbauen, et en deux heures ils en firent l'ascension; en descendant, ils eurent la bonne fortune de trouver sur leur route les Hœllenlœcher, autrement dit, les soupiraux de l'enfer. Ce sont deux gouffres dont la profondeur est inconnue. Le bruit des pierres que l'on y jette se fait entendre pendant seize secondes; nos jeunes gens en répétèrent plusieurs fois l'expérience.

La descente du Niederbauen s'étant faite du côté opposé, nos touristes furent très surpris de se retrouver au bord du lac des Quatre-Cantons; pendant qu'ils se reposaient tous étendus sur l'herbe, Paul Séverin observait avec intérêt un point sur la rive opposée. Aux questions qui lui furent faites, il répondit: « Si je ne me trompe, nous devons nous trouver en face de la chapelle construite en l'honneur de Guillaume Tell. » La lorgnette fut passée de main en main, et Marcellus leur dit en souriant: « Vous vous figurez vraiment avoir découvert l'Amérique, mais ayez un peu de patience, et vous allez voir arriver le batelier qui, prévenu ce matin à notre départ de Grütli, doit venir nous prendre pour nous faire traverser le lac, et de là nous ramener coucher à Brunnen. » Effectivement, au bout d'un quart d'heure, on vit arriver une barque conduite par deux rameurs, et en peu de temps ils abordèrent à la chapelle de Tell (1) bâtie sur les bords du lac, tout près de l'endroit où le héros suisse sauta sur la rive lorsqu'il était conduit par Gessler au donjon de Kussnacht.

Les touristes s'assirent sur l'herbe, et quelques-uns dessinèrent la

(1) Cette petite chapelle si pittoresque a malheureusement été détruite depuis peu par le passage du chemin de fer du Saint-Gothard.

chapelle sur la porte de laquelle est une peinture représentant la mort de Gessler, avec cette inscription :

Ici fut tué par Tell l'arrogant Gessler,
Et naquit la noble liberté suisse.
Combien de temps vivra-t-elle ?
Longtemps si nous étions nos aïeux.

« Vous vous souvenez, dit Marcellus, que, dans notre voyage de Paris à Troyes, nous avons fait allusion à la chute du Rossberg, qui causa la mort de tant de pauvres gens ; — je propose que demain nous visitions cette montagne, cela servira de prélude à nos ascensions sérieuses. »

On remonta en barque pour venir coucher à Brunnen. Insensiblement tout le monde se laissa aller au charme poétique du calme de cette soirée passée sur le lac; la lune commençait à se montrer et les hautes silhouettes des montagnes se détachaient sur le ciel, l'effet était sévère et grandiose. En abordant tout le monde était vivement impressionné et l'on se sépara en silence.

Le lendemain, on fut matinal, et Marcellus en descendant à la salle à manger y trouva tout le monde réuni.

« En avant ! » crièrent les jeunes gens, et l'on se mit en marche.

Le Rossberg, comme le Righi, est formé de couches de brêches, c'est-à-dire de cailloux arrondis, comme ceux que charrient les rivières, et reliés par un ciment argilo-calcaire entremêlé de couches de sable. Durant les saisons pluvieuses, l'eau s'infiltre dans la terre ; le sable est entraîné par l'action du temps, et les couches solides, manquant de base, finissent par se précipiter dans la vallée.

Marcellus conduisit ses compagnons à travers le dédale de rochers et de débris qui s'étend du sommet du Rossberg jusqu'aux flancs du Righi. Il leur fit remarquer que, si le temps les avait couverts de mousse et d'une nouvelle végétation, il existait en plusieurs endroits des réservoirs d'eau stagnante. Il leur fit suivre sur le versant de la montagne le chemin qu'avait tracé l'éboulement, et où tout est encore dévasté et nu.

A la demande générale, Marcellus expliqua à ses compagnons dans quelles circonstances la catastrophe eut lieu.

« Sur tout le versant méridional du Rossberg, où notre œil n'a-



L'ÉBOULEMENT DU ROSSBERG PRÈS DE GOLDAU

perçoit qu'une étendue inculte, inhospitalière et déserte, se dressait autrefois un immense rocher calcaire formant une montagne, dont les parois dénudées surplombaient au-dessus de la vallée.

L'autre flanc de la montagne était couvert de forêts de sapins ou de gras pâturages au pied desquels se trouvait l'une des plus belles vallées de l'ancienne Helvétie. C'est sous cette masse formidable qu'était caché le danger. En effet, la couche d'argile (marne cendrée) constituant la base du rocher s'était amollie à la suite de pluies persistantes.

Les habitants des maisons éparses sur le flanc méridional du Rossberg avaient pris la fuite, avertis par les grondements répétés de la montagne; mais ceux de la vallée étaient loin de prévoir un danger aussi imminent, quand, le 2 septembre 1806, dans l'après-midi, ils furent tout à coup surpris par la catastrophe. Des fragments de rochers se détachèrent avec un craquement épouvantable, les forêts se mirent en mouvement, des vols considérables d'oiseaux se réfugièrent dans la direction du Righi, en poussant des cris lamentables; — un fracas semblable à celui du tonnerre retentit, répété par les mille échos des montagnes environnantes. Les sommets de la montagne et les masses inférieures de rochers s'ébranlèrent en remplissant l'air de bruits indescriptibles et s'élancèrent sur la vallée avec la rapidité de la foudre. Des blocs de rochers de la grosseur d'une maison, d'énormes sapins, bondirent comme des flèches en décrivant d'immenses courbes. Habitations, hommes et animaux, tout fut précipité de la même manière. Les flots du lac de Lowerz, d'habitude si calmes, furent repoussés en arrière, formèrent d'immenses vagues qui submergèrent les deux petites îles, et s'élancèrent dans la direction de Seeven en détruisant tout sur leur passage. La masse éboulée prit la direction du Righi et en couvrit le flanc sur une assez grande étendue. Un nuage de poussière noirâtre étouffa les derniers cris de détresse des pauvres habitants de la vallée et répandit une morne obscurité sur cette scène de désolation ! En moins de cinq minutes, l'œuvre de dévastation fut consommée.

Sur une étendue de plus de cinq kilomètres carrés, dans une vallée ressemblant à un vrai paradis terrestre, et où l'on trouvait les villages de Goldau, Bussingen, Roethen et une partie de Lowerz, l'œil n'aperçoit plus maintenant qu'un chaos informe. Près de 300

bâtiments, parmi lesquels se trouvaient plus de 100 maisons d'habitations, 2 églises, des chapelles et de nombreux troupeaux furent enterrés sous une couche de décombres de plus de 50 mètres de profondeur, avec 457 personnes parmi lesquelles une société de touristes bernois. L'ancien Goldau était à 35 mètres au-dessus du nouveau Goldau, qui ne se compose que de l'église et de quelques maisons. On pratiqua des fouilles qui amenèrent la découverte de la cloche de l'ancienne église de Goldau; elle se trouve actuellement dans celle qui a été reconstruite depuis, où un tableau commémoratif conserve à la postérité les noms des victimes de la catastrophe.

— Un autre éboulement n'est-il pas à craindre? fit observer Henri Dujardin.

— C'est mon avis, répondit Marcellus. Mais il en est ici comme aux environs du Vésuve. Les habitants ne s'arrêtent pas à l'idée d'une pareille catastrophe; ils ne croient pas, du moins, qu'elle se produira pendant leur existence, et quant à leurs descendants, ils leur laissent le soin de veiller sur eux-mêmes. »

Marcellus finissait à peine de parler qu'un strident coup de sifflet retentit à peu de distance. C'était un train de la ligne Arth-Righi qui descendait vers Goldau.

« Je propose une nouvelle ascension au Righi, dit Ernest de Vibraye. Il n'est pas tard, la gare n'est pas loin et le point de vue du Kulm est si magnifique que nous ne saurions regretter d'en jouir encore une fois.

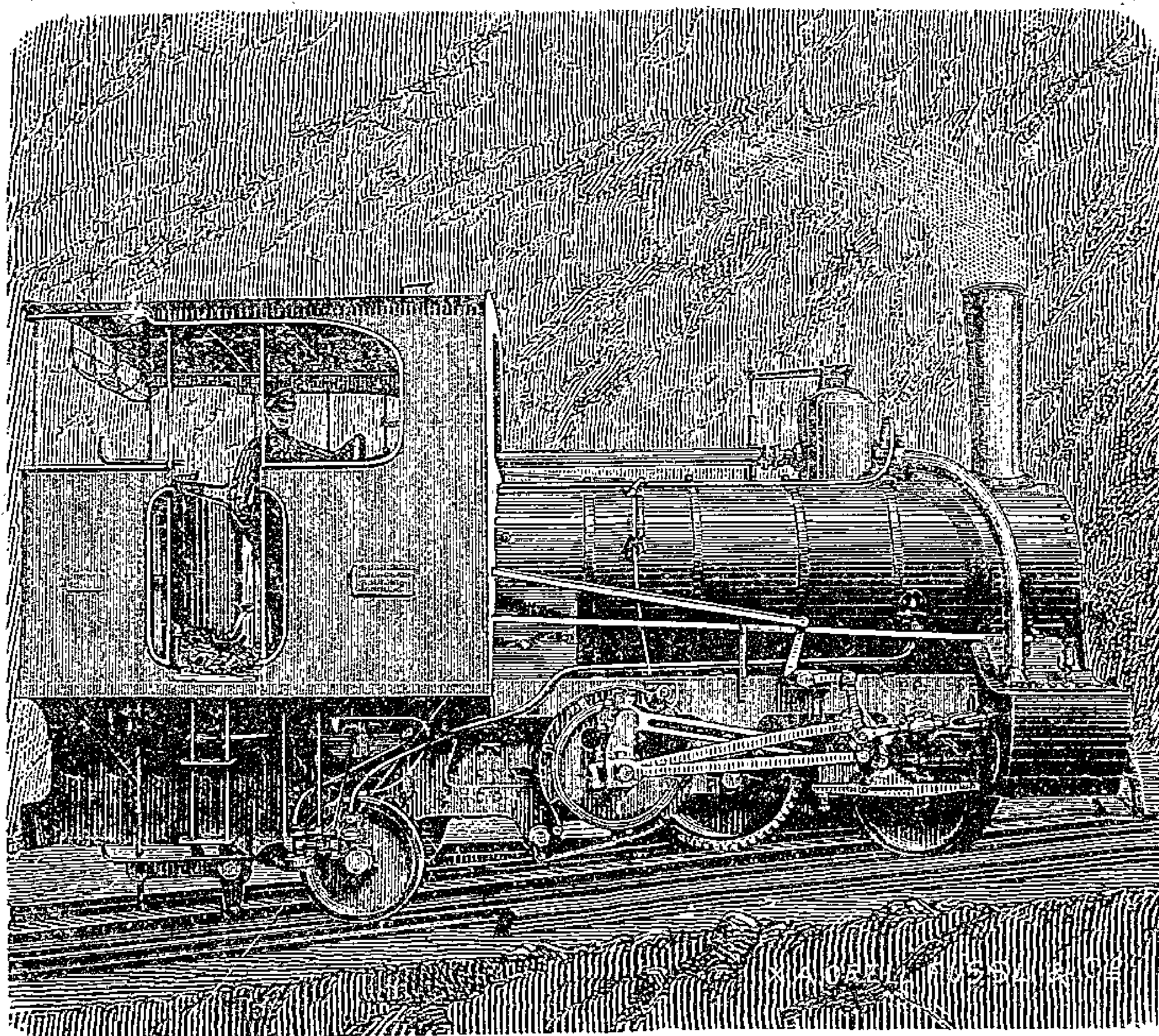
— Oui, oui, au Righi ! s'écrièrent tous les jeunes touristes.

— Je partage d'autant mieux votre avis, observa Marcellus, que nous aurons ainsi l'occasion de connaître la montagne sous des aspects différents de ceux que présente la ligne Vitznau-Righi. Allons, en route pour la gare. »

Ils atteignirent bientôt la station de Goldau. Un train venant d'Oberarth arrivait précisément, poussé par une des locomotives de montagne du système Riggenbach et Zschokke.

Ces locomotives unissent une grande force de traction et une vitesse accélérée à une marche tranquille et sûre. Au lieu d'être ver-

ticales comme celles des machines de la ligne de Vitznau-Righi, les chaudières de ces locomotives sont inclinées, de sorte que sur une rampe de 10 p. 100 elles se trouvent dans une position entièrement horizontale ; sur un terrain complètement plat, le devant de la chaudière s'abaisse un peu vers le sol. Les appareils des freins offrent une triple sécurité, savoir : 1° le frein du mécanicien, agissant directement sur l'essieu qui commande les bielles ; 2° le frein du



LA LOCOMOTIVE DE MONTAGNE

chauffeur, qui agit sur l'essieu de devant, et 3° le frein à air, qui au moyen de l'air comprimé dans les cylindres agit directement sur la roue dentée par les bielles et la denture. Enfin, comme quatrième sûreté, on pourrait aussi employer la contre-vapeur.

La force de la machine est de 160 chevaux. Le maximum de ce qu'on exige d'elle est la traction d'un grand et d'un petit wagon contenant 72 personnes avec leurs bagages ou 84 personnes sans bagages, c'est-à-dire d'un poids brut d'environ 13 000 kilogrammes. Le poids de la locomotive prête à fonctionner est de 17 000 kilo-

grammes. Un train avec deux voitures complètement garnies de voyageurs pèse donc environ 30 tonnes, soit 600 quintaux. La vitesse du trajet est de 8 kilomètres à l'heure. La force motrice de la machine s'exerce par l'engrenage de la roue dentée dans la crémaillère et au moyen de l'essieu moteur à manivelles et de la transmission des roues dentées. C'est par la rotation de la grande roue dentée que tout le poids du train doit cheminer sur la forte rampe de la ligne, aussi est-elle en acier fondu d'une qualité supérieure.

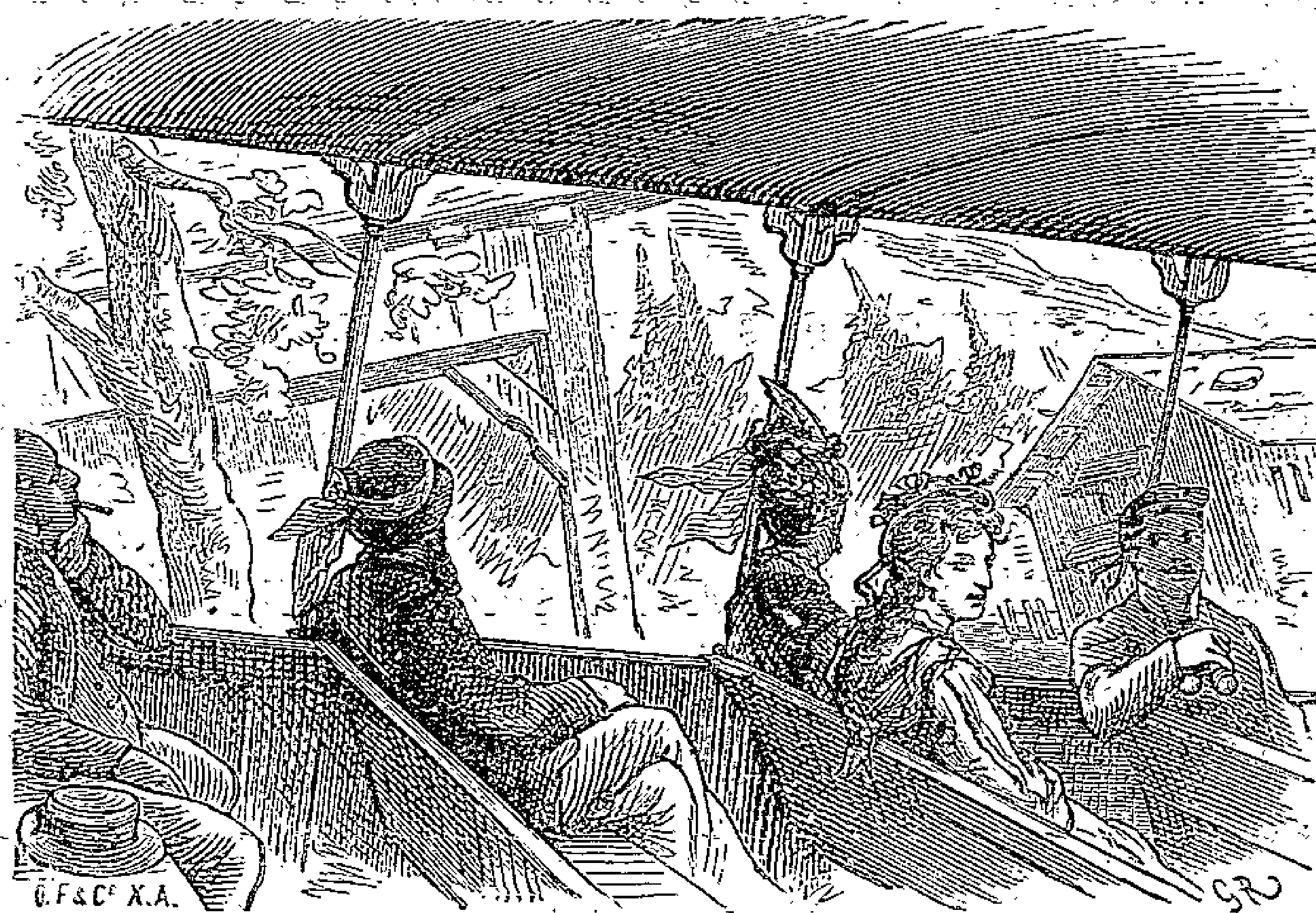
A l'essieu de devant de chaque voiture, se trouve adaptée une roue dentée avec un frein agissant sur le côté de la roue. Lorsque le frein est desserré, la roue s'engrène librement dans la crémaillère ; si l'on serre le frein, les dents de cette roue font résistance contre celles de la crémaillère et la voiture s'arrête immédiatement. La locomotive et les wagons ne sont point accouplés, en sorte que chaque voiture, comme aussi la locomotive, peut être arrêtée immédiatement et indépendamment des autres.

La locomotive se trouve toujours à l'arrière du train en marche, et ce mode de locomotion si prudent, si mesuré, laisse une impression de confiance infiniment plus considérable qu'un train de plaine lancé à toute vapeur. La marche du train n'est pas plus rapide que celle d'un homme agile et vigoureux, à telles enseignes que chaque train est précédé d'un gardien qui marche à 50 ou 100 pas en avant pour veiller à ce qu'une pierre, une branche d'arbre, ou tel autre obstacle, n'osbtrue pas l'engrenage, et ne vienne ainsi distraire le train de son cours toujours égal. Il est vrai qu'à la montée un homme, même le mieux doué en fait de poumons, ne peut prolonger ce service plus de 6 à 7 minutes et qu'il se fait relayer ; mais à la descente il le peut parfaitement. Si ce garde-voie découvre le moindre obstacle qui puisse déranger la course, il suffit d'un simple signal pour arrêter subitement le train dans sa marche. Dans les locomotives de plaine, c'est la contre-vapeur qui permet d'arrêter, sinon instantanément, du moins dans un court espace de temps, la marche de la machine ; pour la locomotive de montagne, une simple et ingénieuse disposition fait arrêter subitement le train à la descente par l'interruption totale de la sortie de l'air comprimé,

dont la fonction est de régler le mouvement des pistons dans les cylindres.

Mais revenons à nos touristes que nous avons laissés à la gare de Goldau. Ils furent bientôt installés dans un wagon ouvert des deux côtés, semblable à ceux de la ligne de Vitznau-Righi ; ils purent donc à leur aise admirer le paysage grandiose qui défilait sous leurs yeux.

En quittant Goldau, le train traverse la route de Schwyz sur un

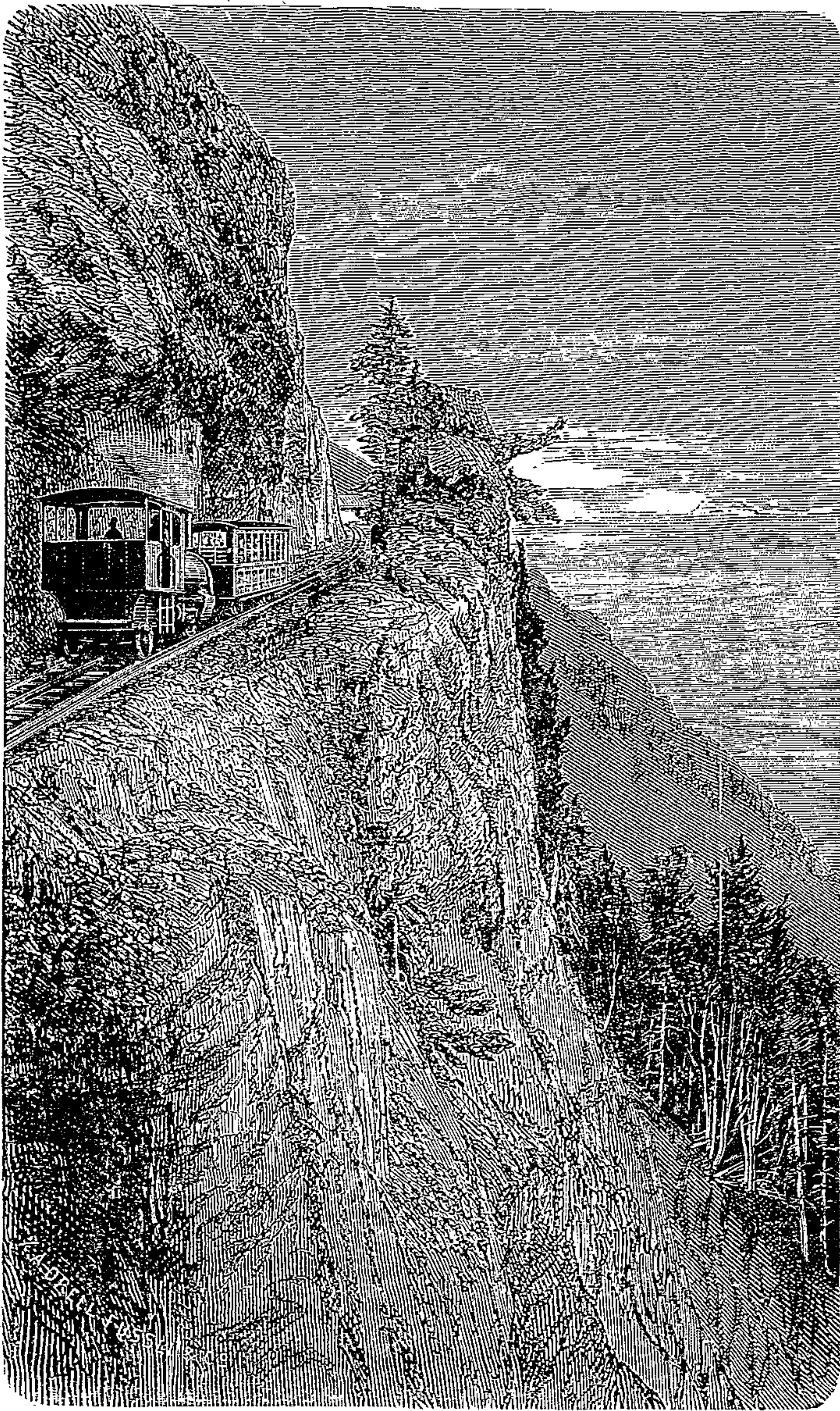


INTÉRIEUR D'UN WAGON

superbe viaduc, et aussitôt après commence l'ascension de la montagne. A partir de ce point, le voyageur jouit d'une vue magnifique, et qui se développe de plus en plus jusqu'à l'entrée du tunnel de Rothenfluh.

« A gauche, sur la hauteur, fit observer Marcellus, nous apercevons le Righi-Kulm, à ses pieds le lac de Zoug et la vallée d'Arth, devant nous, le Rossberg avec son imposante surface éboulée, qui s'étend à nos pieds, semblable à un affreux désert dans un parc riant. En face de nous, sur la colline derrière l'éboulement, est situé Steinerberg, lieu de pèlerinage, et à ses pieds, le village de Steiners, où naquit Stauffacher. Derrière ces montagnes, l'horizon est comme encadré par les Alpes orientales, c'est-à-dire les

groupes du Saentis et du Glœrnisch. Devant nous s'étend la pittoresque vallée de Schwyz avec le gracieux lac de Lowerz, et ses deux



PASSAGE KRŒBELWAND

jolies îles. Sur la plus grande, appelée Schwanau, on peut encore voir les ruines de l'ancien manoir de Lauerzbourg appartenant au bailli Gessler et qui fut détruit par Stauffacher et les Schwyzois en 1308. »

Tandis que ce tableau se déroule sous les yeux des voyageurs, on arrive bientôt au Krœbelwand, rocher calcaire placé perpendiculairement et dans les parois duquel il a fallu tailler la ligne du chemin de



PONT DU ROTHENFLUHBACH

fer. Pour la construire, on a été obligé de descendre avec des cordes les ouvriers chargés de ce travail, en sorte qu'on peut dire que le tracé actuel n'a pu s'exécuter qu'avec des échelles de cordes et des câbles, jusqu'à ce que la dynamite en eut frayé l'accès. L'aspect que

présente ce tronçon de la ligne au milieu d'un rocher à pic est vraiment admirable. Des murs de soutènement ayant jusqu'à 30 mètres de hauteur augmentent encore la solidité de la voie, qui repose elle-même sur le roc.

Après avoir traversé le tunnel de Rothenfluh, le train franchit au moyen d'un pont le ruisseau de Rothenfluh (Rothenfluhbach), qui forme en cet endroit une jolie cascade. Il croise à Fruttli le train descendant et traverse, peu de temps après, le pont de Dossenbach; on arrive alors au tunnel de Pfedernwald situé dans un endroit complètement solitaire de la forêt de ce nom. Au sortir de ce tunnel la ligne franchit le pont de Schilbach. Encore quelques tours de la roue dentée et l'on arrive à l'hospice des Capucins de Notre-Dame des Neiges (Klœrsterli Maria huns Schnée), situé à 1317 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Du Klœrsterli on continue à gravir la montagne, la végétation est de plus en plus maigre et n'est plus représentée que par quelques sapins noueux et rabougris. Les pâturages sont cependant d'excellente qualité et nourrissent de superbes bestiaux; les cimes du Righi apparaissent distinctement et, entre elles, on aperçoit la chaîne des Alpes se dessinant à l'horizon.

Bientôt on arrive à la station de Staffel.

« Nous voici, dit Marcellus, au point où la ligne qui vient de Arth rejoint celle de Vitznau. Vous reconnaissez du reste cette station : nous y sommes passés l'autre jour. »

Quelques minutes après, le train s'arrêtait à Righi-Kulm, où nos touristes admirèrent de nouveau le panorama grandiose que l'on découvre du belvédère qui en couronne le sommet.

Ils reprirent ensuite le train qui, en une heure environ, les ramena à Goldau, où ils passèrent la nuit.

CHAPITRE V

LA VALLÉE DE MUOTTATHAL. — LE PONT DE KLOSTERBERG.
LES AVALANCHES. — LA CABANE DU PATRE. — ASCENSION AU GLŒRNISCH.
LE TROU DU DIABLE

« Allons, vite, debout! cria Marcellus, en réveillant ses jeunes amis. Le temps promet d'être beau et il faut en profiter.

— Où irons-nous? demanda l'un des touristes, en se frottant les yeux ; j'ai encore grande envie de dormir.

— Alors vous ne serez pas de la partie, dit Marcellus. Avez-vous oublié que nous devons faire une excursion au Glœrnisch ? Nous devrions déjà être en route. »

Les jeunes gens étaient déjà à moitié habillés. Vingt minutes suffirent pour le déjeuner et l'on partit.

De Goldau, où l'on avait couché, à Schwyz on prit une petite charrette, et ils arrivèrent à cette dernière place juste à temps pour monter dans la diligence qui, deux fois par jour, se rend à Muotta par la vallée de Muottathal. Ils traversèrent une contrée remarquable par la quantité de fruits qu'elle produit et ensuite la voiture pénétra dans une gorge boisée, au pied du Gibel, sur le bord de la Muotta, qui coule dans un lit profond.

« Tenez, cria Marcellus, voici, à droite, Ober-Schœnenbuch, jusqu'où Souwarow repoussa les Français, en 1799. Plus loin, dans la gorge de la Muotta, nous trouverons le pont de Souwarow, pour la possession duquel on se battit deux jours.

— Oui, mais les Français prirent leur revanche au col de Kinzig, fit observer Paul Séverin. Là, le général russe fut obligé de battre en retraite, et le chemin des quatre cantons lui ayant été coupé, il dut passer par la vallée de la Muotta et de là marcher sur Glaris par le Pragel.

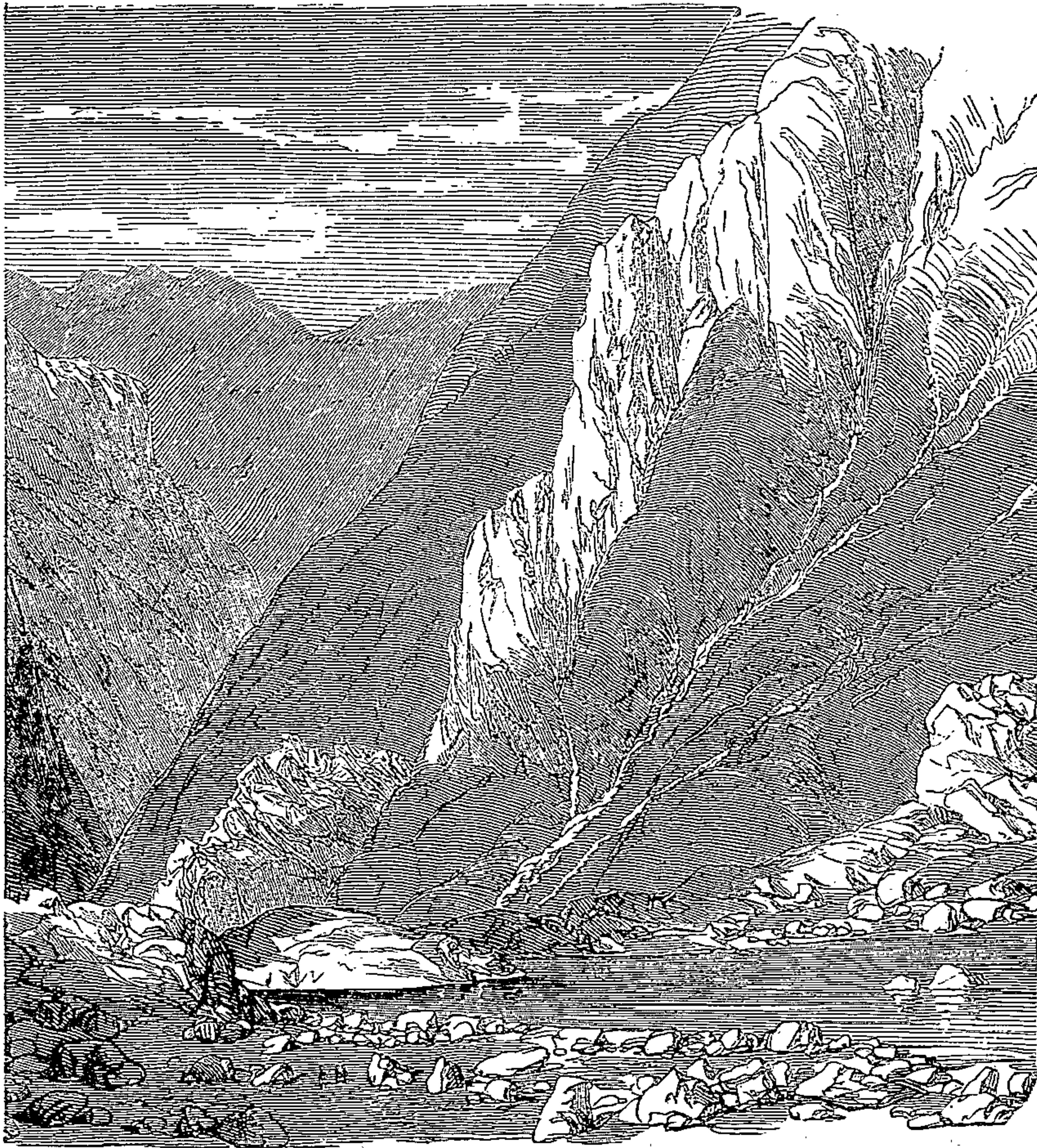


L'AVALANCHE

— C'est en partie, le chemin que nous aurons à suivre, dit Marcellus; mais, ajouta-t-il, nous aurons occasion de reparler des Russes, quand nous serons sur les lieux témoins de leurs défaites. »

Au bout de deux heures, ils arrivèrent à Muotta.

« A présent, mes enfants, dit Marcellus, assujettissez bien votre



AU PIED DU STALDEN

sac sur votre dos, et du courage! Jusqu'à présent, nous avons vu plus d'étrangers que de véritables Suisses; mais le pays où nous allons pénétrer est relativement peu fréquenté. Nous y rencontrerons donc le paysan avec son costume traditionnel, ses mœurs et ses usages primitifs. Les routes seront escarpées, difficiles, mais je me

suis aperçu déjà que vous avez tous de bonnes jambes et une tête solide. Donc, en avant !

Ils s'engagèrent dans un chemin creux, au bout duquel ils entrèrent dans une forêt de sapins. Les branches des arbres se rejoignaient au-dessus d'eux et formaient un dôme si épais que l'obscurité était presque complète. C'est à peine si le sentier était visible.

Peu à peu, cependant, les sapins devinrent moins serrés, le terrain reprit sa nature rocailleuse, et ils atteignirent le pied du Stalden.

« Est-ce qu'il nous faudra gravir cette montagne ? demanda Ernest de Vibraye.

— C'est à peine une colline, en comparaison du Glœrnisch, fit observer Marcellus. Cependant, le passage n'est pas sans présenter des difficultés. Nous nous arrêterons aux châlets de Pragel, faites donc provision de patience.

Cependant la route devenait de plus en plus raide, et l'on n'avançait que lentement. Un abîme côtoyait le sentier, et au fond mugissait un torrent, dont les eaux tumultueuses se précipitaient de gouffre en gouffre, de rochers en rochers. Aucun autre bruit ne frappait les oreilles, et il semblait qu'on était dans une immense solitude.

« Attention ! cria Marcellus, nous voilà au pont de Klosterberg, tâchons de ne pas tomber dans le Starzlenbach. »

La recommandation n'était pas inutile, car ce pont jeté sur un abîme, se composait simplement d'un tronc d'arbre, à peine équarri.

Il y eut un moment d'hésitation parmi les jeunes touristes ; mais enfin le passage s'effectua heureusement.

« Il y a vingt ans, lorsque je passai par ce même endroit, dit Marcellus, je fus témoin d'un terrible accident : une jeune Anglaise qui voyageait avec ses parents voulut franchir ce même pont ; mais elle fut prise d'un vertige, tomba et fut emportée par le torrent.

— Il fut impossible de la sauver ? demanda Dujardin.

— Ce ne fut que deux jours après qu'on retrouva son corps au bord de la rivière.

— Quel chagrin pour les parents ! dit Paul Séverin.

— Leur désespoir était effrayant. Le père, surtout, faisait pitié ; il ne prononçait pas une plainte, il était silencieux, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Une croix en bois était plantée à quelques pas, sur le bord du torrent.

« Tiens, dit Marcellus, cette croix qui n'existait pas, lors de mon premier voyage, a sans doute été mise là en commémoration de la catastrophe que je viens de raconter.

Cette aventure avait causé une certaine tristesse, et l'on poursuivit la route en silence.

Le froid devint sensible et l'on fut obligé de traverser une couche encore épaisse de neige.

« Nous ne sommes pourtant pas à une très grande altitude ! dit Paul Séverin, que cette vue étonna.

— A 1,550 mètres environ, répondit Marcellus. Mais vous remarquerez que nous avons pénétré dans une sorte d'entonnoir où le soleil pénètre difficilement. Bientôt nous aurons un paysage différent.

En effet, au bout d'une demi-heure, ils se trouvèrent en face d'un vallon verdoyant, semé de beaux arbres.

Là, la température était relativement élevée. La journée était avancée, et les jeunes touristes commençaient à souffrir de la chaleur et de la fatigue.

Quelques-uns restaient en arrière.

« Asseyons-nous sur le bord de ce ruisseau, dont le nom, si j'ai bonne mémoire, est Sennebrunnen, dit Marcellus ; son eau avait la réputation d'être délicieuse, et nous verrons si elle la mérite toujours.

Il détacha son sac et s'étendit sur l'herbe.

Ses compagnons imitèrent son exemple.

Avant de quitter l'hôtel, ils avaient fait provision de vivres, et grâce à l'air vif des montagnes, ils firent un repas délicieux qu'ils arrosèrent d'une tasse d'eau puisée au Sennebrunnen.

Lorsque les appétits furent satisfaits, les touristes portèrent leurs regards devant eux. Ils étaient sur le pic le plus élevé du Stalden, et à une distance, qui semblait être très rapprochée, se dressait le Glœrnisch, dont les flancs couverts de neige étincelaient sous les rayons du soleil.

« C'est cette montagne dont nous devons faire l'ascension? demanda Ernest de Vibraye.

— Oui, dit Marcellus; vous pouvez juger si vos jambes et votre intrépidité seront mises à l'épreuve.

— Mais, comment passerons-nous à travers ces neiges? fit observer Henry Dujardin.

— Comme tant d'autres, en suivant les sentiers tracés par les membres du Club Alpin.

— Quel dommage qu'il ne se produise pas une avalanche, dit Paul Séverin; nous serions aux premières loges pour assister à ce spectacle.

J'avoue que j'avais l' espoir de vous procurer ce plaisir, en vous amenant ici, répliqua Marcellus.

— En vérité ! vous croyez donc que le phénomène va se présenter ainsi, juste à propos, pour satisfaire notre curiosité? s'écria l'un des collégiens.

— Ma prétention n'était pas de vous faire assister à la chute d'une de ces avalanches, dont la majesté est aussi grande que leur pouvoir est terrible, répliqua Marcellus. Et cependant, ces avalanches se produisent périodiquement, et ont leurs stations et leurs points de réunion parfaitement fixes. On peut même dire que leurs mouvements sont si précis qu' on prédit leur chute à un jour, à une heure près.

Qu'est-ce que c'est qu'une avalanche de poussière? demanda Henry Dujardin; j'en ai souvent entendu parler, sans bien m'en rendre compte.

— Ce sont les plus dangereuses, répondit Marcellus. Elles n'ont lieu qu'en hiver ou au commencement du printemps, et sont produites par de grandes masses de neige tombant sur des bancs de neige déjà durcie. Si la pente est rapide, la nouvelle neige n'a pas

de prise. Le moindre accident, le pied d'un chamois ou d'un lièvre, même un souffle de vent, suffisent pour mettre la masse en mouvement. Elle glisse lentement d'abord, puis roule et se disperse pour se relever en parcelles de poussière. La partie la plus importante se précipite dans l'abîme, avec un bruit étourdissant, envahit la vallée sous forme d'un flot immense, arrache les rochers et les arbres, et soudainement, tout redevient silencieux.

— Je n'aurais pas cru que ce fût si terrible, dit Ernest de Vibraye.

— Les habitants des plaines se forment rarement une idée du phénomène qui accompagne ces sortes d'avalanches, continua Marcellus. Elles poussent devant elles d'effroyables coups de vent qui emportent les fenêtres et les portes des maisons, enlèvent les cheminées des toits et les lancent à des distances d'une demi-lieue. Ce vent déracine sur son passage les arbres les plus robustes, soulève les hommes et les animaux, qu'il jette par-dessus les précipices, brise au loin des arbres fruitiers et renverse jusqu'à de lourdes voitures. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ses limites sont exactement définies et qu'à droite et à gauche de sa route pas une feuille ne bouge.

— Et la marche de ce vent est-elle rapide ? demanda Paul Séverin.

— Pour vous en donner une idée, je vous citerai ce fait, dit Marcellus. Un homme vit, un jour, une de ces chutes de neige sur le flanc d'une montagne, à environ deux kilomètres de lui. Pour se mettre à l'abri, il courut vers une étable qui était dans une position relativement sûre. Quoiqu'il n'en fût qu'à une cinquantaine de pas, il ne put l'atteindre. Il fut saisi par le tourbillon, lancé par-dessus les rochers, et enseveli sous l'avalanche qui arriva avec la vitesse de l'éclair. En 1754, une avalanche de poussière tomba sur la vallée de Saint-Placis, et un coup de vent emporta la coupole du monastère à Dissentis qui se trouvait à près de trois kilomètres.

— Mais celles qui se produisent en été, offrent-elles les mêmes dangers ? demanda Henri Dujardin.

— Non, elles sont d'une nature différente, répondit Marcellus. Elles sont régulières dans leurs mouvements, et sont détachées des

champs de neige par l'action du soleil et du vent. Ces sortes d'avalanches ne répandent pas de nuages de poussière et elles ne nuisent qu'à ce qui se trouve immédiatement sur leur route. La neige s'empile à des hauteurs de quinze à vingt mètres dans les bassins où quelquefois elle est si fortement cimentée qu'elle devient aussi dure que du fer. Une circonstance curieuse, c'est que les personnes ensevelies par cette avalanche entendent distinctement chaque mot prononcé par ceux qui sont à leur recherche, tandis que leurs propres cris ne parviennent pas à traverser la couche qui les enveloppe.

— Et ces avalanches dont vous voulez nous donner un spécimen ? dit Paul Séverin.

— Elles sont beaucoup plus petites, et elles ont lieu constamment durant l'été, sur les pics qui s'élèvent brusquement du fond d'abîmes incommensurables, comme la Jungfrau, le Weggis et le Glœrnisch que voilà devant nous, répliqua Marcellus. Von Tschudi en a compté jusqu'à six à la fois sur une montagne, et, dans des circonstances favorables, on peut en voir plusieurs en quelques heures, chacune possédant sa forme et sa beauté particulières. Vous voyez donc que ma présomption n'était pas exagérée.

— En somme, dit Paul Séverin, ces avalanches sont-elles un bien ou un mal? car tout, dans la nature, a une cause et un but.

— Elles sont un bien, assurément, répondit Marcellus. Sans cette disparition soudaine de grandes masses de neige, la végétation serait impossible. Si elle devait se fondre graduellement, elle durerait jusqu'à la fin de l'été, et on la verrait encore amoncelée aux endroits où le faucheur coupe aujourd'hui son herbe aromatique. Quand une avalanche a transporté un champ de neige des hauteurs dans la vallée, le soleil et la pluie opèrent avec un redoublement de force sur l'endroit devenu libre. Les corneilles, les corbeaux, les ptarmigans, s'y donnent rendez-vous avec tous les oiseaux qui se nourrissent d'insectes ; car, au bout de quelques jours, l'oasis fourmille de mouches, de guêpes et d'araignées.

— Ce qui m'étonne, dit un des touristes, c'est qu'on veuille habiter à proximité des avalanches.

— C'est une observation qu'on a faite souvent, répliqua Marcellus. Mais il est dans le caractère de l'homme d'opposer une résistance opiniâtre aux forces de la nature. Il construit hardiment son chalet sur le chemin de l'avalanche, et quoiqu'il soit emporté comme une simple taupinière, il le rebâtira à la même place. Dans le Valais, les avalanches emportent les chapelles de Lugein et de Koppigtein presque tous les printemps; mais, invariablement, les habitants les reconstruisent sur le même emplacement.

— Regardez! regardez! une avalanche! cria soudainement Paul Séverin.

Tous les yeux se portèrent sur le Glœrnisch.

On entendit un bruit lointain, comme celui du tonnerre. Une quantité considérable de neige se détacha du flanc de la montagne; la masse s'augmenta rapidement, glissa, avec la rapidité de l'éclair d'un point à un autre; puis, il y eut comme un rugissement, et une immensité de glace tomba et se brisa en atomes, avant d'être précipitée dans le gouffre.

Cela n'avait duré que quelques secondes.

Mais le spectacle était si étrange, si grandiose, que les touristes restaient muets et saisis d'étonnement.

« A présent, reprenons nos sacs, et en route, cria Marcellus. La journée est avancée, et il ne faut pas que nous couchions dans cette solitude.

Au bout d'une demi-heure de marche, les touristes furent surpris du changement d'aspect qu'offrit la route. Ils étaient descendus par une pente douce dans un sentier escarpé et rocailleux, où la vue était extrêmement bornée. Ils dépassèrent les chalets de la *Schwellaui*, traversèrent *Richisau*, gras paturage, semé de beaux bouquets d'arbres, et s'engagèrent dans un chemin qui semblait remonter, en tournant le vallon.

On marchait depuis le matin, et les jambes commençaient à être raides.

« Est-ce que nous allons retourner sur nos pas? s'écria Ernest de Vibraye; nous avons tout l'air de regagner le sommet du Stalden.

— Pourvu que nous ayons un gîte pour la nuit, ajouta Henri

Dujardin ; voilà le soleil qui va disparaître, l'obscurité va venir, et l'on croirait que nous sommes à cent lieues de toute habitation.

— Quand nous serons au bout de cette prairie, répliqua Marcellus, en indiquant une vaste étendue d'herbages qui s'étendait devant eux, nous trouverons un asile, et, j'espère, un bon souper. »

Mais la prairie ne tarda pas à se changer en un marécage où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, et au milieu duquel la nuit vint les surprendre.

Ils ne savaient plus de quel côté diriger leurs pas, et les jeunes collégiens commençaient à sérieusement s'alarmer, quand le son d'un cor frappa leurs oreilles.

Les touristes se redressèrent avec étonnement.

« Écoutez ! dit Marcellus, vous voyez que nous ne sommes pas aussi perdus que vous imaginiez. Ce que vous entendez, c'est le ranz des vaches, l'air national des Suisses, que Rossini a immortalisé dans son *Guillaume Tell*. »

Plusieurs autres sons, partant de directions différentes, se joignirent au premier. Rien de plus poétique que cet air au milieu des montagnes, au moment où la nuit étend ses voiles sur la nature, et que répètent tous les échos.

« Ce n'est pas simplement par plaisir et en manière de distraction que les montagnards chantent ainsi le ranz des vaches, tous les jours aux mêmes heures? dit Paul Séverin.

— Non, assurément, répondit Marcellus. C'est pour le berger un moyen d'appeler son troupeau, lorsque le moment est venu de traire les vaches; et cette dénomination de ranz des vaches provient de l'ordre dans lequel marchent ces animaux, en se rendant à leur étable. Dans certains villages éloignés, le cor rappelle l'heure de la prière, et vous seriez étonné de voir avec quel recueillement tout le monde se découvre et s'agenouille, n'importe où l'on se trouve, dans la hutte, sur le chemin, au milieu des pâturages ou des rochers, pour prier à haute voix. C'est que le sentiment religieux est encore vivace dans ces solitudes. »

Ils étaient sortis du marais; mais l'obscurité était devenue si profonde qu'ils ne distinguaient plus le sentier.



L'APPEL DANS LA MONTAGNE

Marcellus hésitait, et il fut bientôt évident pour tous qu'il était égaré.

Ils errèrent ainsi pendant plus d'une heure.

Soudain, ils entendirent le bruit d'une clochette.

« Nous sommes sauvés! cria Marcellus. Il y a un troupeau tout près, dans ces pâturages, et la demeure du berger ne doit pas être loin. »

En effet, ils aperçurent une fumée bleue qui s'échappait d'un chalet caché dans un pli de terrain.

Ils frappèrent à la porte.

« Qui est là ? cria une voix.

— Des voyageurs qui demandent l'hospitalité, répondit Marcellus.

La porte s'ouvrit, et un montagnard d'une quarantaine d'années les invita à entrer, en disant, selon la coutume du pays, « Dieu vous bénisse, » et en tendant à chacun une poignée de main.

L'habitation était de la plus grande simplicité. D'un côté, était un lit composé de mousse et de couvertures. Le milieu de la pièce était occupé par une grande table faite avec des planches enfoncées aux extrémités dans de gros pieux. Dans le foyer pétillaient des branches de sapin, et la fumée s'en allait comme elle pouvait par la cheminée et par les fissures des portes et des fenêtres. Une sorte de caverne, creusée dans un rocher, renfermait la laiterie et la fromagerie, objets particuliers des soins du berger.

Les touristes étaient harassés de fatigue. Ils ôtèrent leurs sacs et s'étendirent de leur mieux autour de l'âtre.

Le montagnard, gardant toujours le silence, plaça au milieu d'eux une énorme gamelle d'un lait magnifiquement jaune, cassa dedans un demi-pain, leur présenta à tous une cuiller en bois, et les invita à manger.

Le lait était bon, parfumé, comme on n'en trouve dans aucun pays, et tout le monde fit un repas délicieux.

Lorsque les appétits furent satisfaits, le montagnard offrit du tabac à Paul Séverin et à Marcellus ; lui-même tira sa pipe de sa poche et l'alluma.

« Est-ce que vous habitez seul ici? demanda Paul Séverin.

— J'ai un camarade avec moi ; il est, en ce moment, aux pâturages, répondit le montagnard.

— Mais ce n'est pas là votre demeure toute l'année? dit Ernest de Vibraye. Dans l'hiver, vous seriez exposé à mourir de froid.

— J'ai ma maison, ma femme et mes enfants dans le village, répliqua le berger. Comme il faut bien gagner sa vie, je les quitte au commencement de mai, lorsque les gazons poussent et que les fleurs éclosent. A mesure que la saison avance, nous gagnons des pâturages plus élevés dans la montagne ; puis, à l'automne, nous redescendons pour revenir passer l'hiver dans la vallée.

— Votre existence doit être bien triste, fit observer Henri Dujardin.

— Triste! vous vous trompez, dit le berger; nous aimons nos montagnes, et mon seul chagrin est d'être trop longtemps privé du plaisir d'embrasser les enfants. Mais le bonheur est plus grand quand la saison a été bonne.

— Combien avez-vous de vaches? demanda Marcellus.

—Soixante et six cents chèvres, répondit le montagnard.

— Et que faites-vous de tant de lait? demanda Paul Séverin avec étonnement.

— On le vend aux gens des villes environnantes, et on en fait du fromage, répondit le berger. On a du mal, mais on est récompensé par les bénéfices. Est-ce que vous allez au Glœrnisch? ajouta le berger.

— Oui, répondit Marcellus. Auriez-vous quelque renseignement à nous donner?

— Je voulais seulement vous dire qu'il est passé tantôt par ici des membres du Club Alpin qui comptent en faire demain l'ascension.

— Cela se trouve bien, s'écria Paul Séverin, nous les accompagnerons.

— Oui, mais pour cela, il faut que nous soyons, au lever du jour, au pied de la montagne, et nous avons, pour y arriver, la vallée de Klœn à traverser, dit Marcellus. Profitons donc des quelques heures qui nous restent pour nous reposer et dormir. »

Le montagnard étendit par terre des couvertures sur lesquelles ils se couchèrent. Le lendemain, deux heures avant le jour, ils se mirent en route pour le Glœrnisch.

En arrivant au pied de la montagne, les jeunes touristes furent frappés de stupeur.

Ce sont ces rochers que vous voulez que nous escaladions ! s'écrièrent-ils ; mais ils sont à pic, et il n'y a pas trace de sentier ! Un chamois ne trouverait pas où poser les pieds !



ASCENSION DE GLŒRNISCH

— Je vous ai dit que le Glœrnisch est une des plus belles montagnes de la Suisse, et quand vous en aurez fait l'ascension, vous n'aurez rien à envier aux plus intrépides clubistes, répliqua Marcellus. Mais

si les premières difficultés vous arrêtent, mieux vaut ne pas tenter l'aventure.

— Marchez et nous vous suivrons, dit Paul Séverin.

— Jusqu'à la lune, si vous connaissez le chemin, ajouta Henri Dujardin.

Ils tournèrent à gauche, et, non loin du lac de Klœn, dans les eaux duquel la montagne entière se réfléchit comme dans un miroir, ils aperçurent un escalier dont les marches sont taillées dans le roc.

« Attention ! cria Marcellus, en se mettant à la tête de la colonne; vous voyez que ce sentier raide et rocailleux mettra, dès les premiers pas, votre énergie et votre prudence à l'épreuve, aussi n'oubliez pas mes recommandations. »

Ils s'engagèrent à la file à la suite de Marcellus, et tous marchèrent d'abord en silence. La pente était aussi escarpée que le toit d'une maison ; parfois, un rocher forçait à incliner en arrière, et il fallait un véritable effort pour ne pas perdre l'équilibre.

De cinq minutes en cinq minutes, Marcellus criait « halte ! » et aussitôt la marche était interrompue. Cette précaution était nécessaire, car le moindre faux pas, un choc contre le voisin suffit pour vous précipiter dans l'abîme.

« Qui est-ce qui a creusé cet escalier? demanda Ernest de Vibraye.

— Le Club Alpin, répondit Marcellus; c'est grâce à lui que le sommet de Glœrnisch et de tant d'autres montagnes et devenu accessible.

Nous rencontrerons de nouvelles preuves de l'intelligence et de l'activité de ses membres. »

A une de ces haltes, les jeunes touristes jetèrent un regard en arrière, et la vallée, sous leurs pieds, leur apparut comme un immense abîme.

Tout à coup, un océan de feu embrasa l'horizon et la montagne fut inondée de lumière. Au même moment, les touristes entendirent un cor résonner au-dessus de leurs têtes.

« Qu'est-ce que cela? demanda Ernest de Vibraye.

— Ce sont les clubistes qui nous ont devancés, et qui saluent le lever du soleil, répondit Marcellus. »

Ils auraient désiré contempler le magnifique spectacle qui se déroulait devant eux, mais leur situation leur semblait trop périlleuse pour qu'elle ne réclamât pas toute leur attention.

Le sentier les conduisit sur le bord d'un ravin d'une profondeur de plusieurs centaines de mètres, au milieu duquel se précipitait un torrent produit par la fonte des neiges. Une barre de fer servait de garde-fou aux endroits les plus vertigineux.

« Attention ! cria de nouveau Marcellus ; ne regardez pas en bas, de peur que vous soyez pris de vertige !

Lorsque tous furent de l'autre côté, on s'arrêta quelques instants pour souffler et respirer.

« Mais si un bloc se détachait ! dit un des touristes.

— Cela arrive quelquefois, et alors malheur à ceux qui sont sur son passage, répliqua Marcellus.

— Mais comment nomme-t-on cet endroit ? demanda Paul Séverin.

— Le Trou du Diable, répondit Marcellus. »

Au bout de quelques pas, des rochers presque perpendiculaires leur barrèrent le chemin ; ils pendaient au-dessus de leurs têtes, leur fermaient tout horizon et menaçaient continuellement de les ensevelir.

« Nous voilà dans une gorge de plus de cinquante pieds de profondeur, s'écria un des jeunes gens ; Dieu veuille que nous n'allions pas nous jeter dans un abîme.

— Je suis certain que nous sommes sur le sentier, répliqua Marcellus.

— C'est égal, fit observer Ernest de Vibraye, je crois que nous aurions agi prudemment en prenant un guide. Mais à présent, en avant !

— En avant ! répétèrent ses compagnons.

Ils débouchèrent sur un rocher de quelques mètres de largeur, mais où l'on n'apercevait pas trace de route. Ils continuèrent à avancer, néanmoins, jusqu'au moment où ils furent arrêtés par un vaste champ de neige.

L'embarras fut grand ; nulle part on ne voyait vestige de pas.

« Cependant, les clubistes ont passé par là ! » s'écria Dujardin.

Paul Séverin se jette hardiment dans la neige, mais il enfonce jusqu'à la ceinture et est obligé de reculer.

Marcellus, à demi penché, examinait le terrain avec la sagacité d'un Indien.

« Par ici ! cria-t-il, par ici ! »

Il avait retrouvé le sentier, et ses compagnons le suivirent en contournant des rochers près desquels était un gouffre béant. Ils se traînèrent, en fermant les yeux pour ne pas mesurer le péril, et en se tenant aux cordes et aux barres placées aux endroits les plus difficiles, par la vigilance du Club Alpin.

« A présent, dit Marcellus, encore un effort et les obstacles les plus à redouter seront franchis, du moins pour aujourd'hui.

— Comment pour aujourd'hui ? demanda Henri Dujardin ; nous ne redescendrons donc pas, avant la fin du jour, dans la vallée ?

— Nous coucherons à la cabane du club, dans le *Steinthœli,* et demain, nous grimperons à la cime de la montagne, répondit Marcellus. »

Enfin, ils arrivèrent à des rochers couverts de mousse et d'herbes, et à une immense mer de rochers, dont la vue stupéfia les jeunes touristes.

Devant eux s'étendait un vaste plateau couvert de rocs dénudés, environné d'abîmes, crevassé et semé de larges raies qui ressemblaient assez à des vagues.

« Asseyons-nous là, dit Marcellus, et déjeunons ; l'exercice nous a donné de l'appétit. »

CHAPITRE VI

LA ROSE DES ALPES. — LES FAUCHEURS. — LE LŒMMERGEYER. — BERNE. — UNE RENCONTRE.

Les jeunes touristes avaient autour d'eux un superbe champ d'observations, et ils lui consacrèrent toute leur attention.

Ils admirèrent ces plantes et ces fleurs dont les couleurs magiques prêtent un si grand charme aux célèbres pâturages des Alpes. Ce qui les surprit, ce fut le parfum si remarquable de ces fleurs, dont la rose est la reine.

« Est-ce qu'il n'y a pas une légende relative à l'origine de la Rose des Alpes? dit Paul Séverin.

— Parfaitement, répliqua Marcellus. C'est celle-ci: autrefois vivait à Oberhausen un riche paysan, ayant une fille unique, la plus belle du pays. Quoiqu'elle eût beaucoup d'adorateurs, aucun ne paraissait lui convenir. Il y en avait un, cependant, qui lui était dévoué de tout son cœur; mais Eisi le refusa comme les autres. Un dimanche soir, pourtant, elle sembla prêter l'oreille à ses protestations et elle lui dit qu'elle serait sa femme s'il allait lui chercher une fleur qui croissait au bord d'un précipice, près du lac de Thun. Hans partit au lever du jour, et il avait mis la main sur les fleurs quand une pierre se détachant, lui fit perdre pied, et il roula jusqu'en bas où il resta inanimé. Quelques heures plus tard, Eisi passa par ce chemin, en chantant joyeusement, et quand elle aperçut l'homme que son orgueil avait tué, elle tomba près de lui évanouie. Hans tenait encore les fleurs entre ses doigts; Eisi eut le cœur brisé. Mais à l'endroit où gisait son fiancé, une fleur s'éleva de son sang, et c'est la rose des Alpes.

— Je veux en cueillir un bouquet, s'écria Ernest, et je l'emporterai à Paris.

— Etudiez cette fleur, reprit Marcellus, et vous verrez que ce n'est pas en réalité une rose, mais un rhododendron. Dans certains districts, de grands espaces en sont littéralement couverts, et ils ressemblent, à distance, à des flammes pleines de rubis. La rose des Alpes est une plante obstinée et elle ne se laisse pas transplanter dans les basses terres. C'est, de plus, le plus charmant symbole d'innocence et de pureté. La pluie et la tempête, la chaleur et le froid, tous les assauts de la nature, elle les supporte avec patience et courage, et est heureuse quand elle reçoit un rayon de soleil. Mais au contact de la main de l'homme, elle tremble et perd sa couleur, car ce contact la fait mourir.

— Mais il y a dans ces régions d'autres plantes curieuses, fit observer Paul Séverin.

— Oui, répliqua Marcellus, la reine des Alpes est entourée d'une cour brillante, mais nul de ses membres n'ose lui disputer la palme de beauté. Il y a la famille des gentiens, aux couleurs variées, les campanules, les pieds de chat, et les azelées qui croissent à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques-unes de ces plantes ornent la surface nue des rochers, d'autres le lit des glaciers, et il y en a, enfin, qui se plaisent au milieu des neiges. »

Ernest de Vibraye, qui était peu éloigné de ses compagnons, leur fit signe de venir vers lui. Il leur montra, avec étonnement, un homme qui, penché en haut d'un rocher, fauchait un gazon. L'abîme au-dessous de lui était effroyable, et il se prolongeait de précipice en précipice jusqu'à la base de la montagne.

Les jeunes touristes, muets de terreur, examinèrent la façon dont cet homme procédait : il enfonçait un piquet dans la terre, passait une corde autour de son corps, et avec sa faux, enlevait l'herbe à une distance de plusieurs pieds; puis il allait recommencer plus loin, arrachant son piquet pour aller le replanter de nouveau. Il travailla ainsi sur des parois inaccessibles et qui paraissaient propres tout au plus à recéler des nids d'aigle.

« Quel métier! cet homme est certainement condamné à une mort tragique! dit Paul Séverin.

— Et il y en a, comme lui, des milliers dans les Alpes, répliqua



LES FAUCHEURS DES ALPES

Marcellus. Ce n'est qu'en juillet et en août qu'il exerce sa profession de faucheur; mais, à cette époque, tous les jours, il arrive dès l'aube, à l'endroit qu'il a choisi pour sa récolte. Une faux, un bâton ferré, des crampons, un filet pour envelopper le foin, et quelques provisions: voilà son bagage. Quelquefois, il emmène avec lui sa femme et ses enfants pour les familiariser avec ces courses périlleuses. Ces pics sont trop souvent le théâtre de luttes terribles.

— Comment cela? demanda Dujardin.

— Ces gazons sont aux premiers qui les coupent, répondit Marcellus.

Les montagnards les guettent des mois entiers, et si, par malheur, quelqu'un les a devancés, ils se livrent entre eux un combat qui est fatal pour l'un ou l'autre. Imaginez-vous rien de plus effrayant que cette lutte sur une pierre large de quelques mètres au-dessus d'un gouffre?

— Et cela pour un peu d'herbe et de foin, quand il y en a tant dans les vallées! fit observer Ernest.

— C'est que ce foin est excellent pour les bestiaux, qu'il guérit d'une foule de maladies: aussi les montagnards en gardent-ils une provision d'une année pour l'autre. Quand le temps est favorable, un homme en apporte jusqu'à cent livres par jour à la maison. Il gagne ainsi trois ou quatre francs. Mais qu'il survienne une tempête, une trombe, et tout le foin s'envole. Si la paroi sur laquelle le fauchage a eu lieu est assez élevée, le faucheur serre le foin dans des filets et le jette simplement sur une saillie inférieure ou dans la vallée. Si le ballot reste attaché à des broussailles ou aux anfractuosités des rochers, au moyen de cordes et de crampons, il descend les chercher.

Enfin, quand il n'a pas d'autre moyen, il le charge sur ses épaules et le descend par des sentiers où l'on a peine à mettre le pied. Ce qu'il y a le plus à craindre, c'est que le fardeau ne heurte contre quelque projection de rocher et qu'il ne soit précipité dans le gouffre.

— Les accidents doivent être fréquents? fit observer Paul Séverin.

— Il n'y a pas d'année qu'on n'en ait plusieurs à déplorer, répliqua Marcellus. La vérité est que le faucheur ne quitte jamais sa

chaumière sans dire adieu pour toujours à sa femme et à ses enfants. Mais, malgré tout, ces hommes paraissent aimer le danger pour le danger, et ils se fient à leur bon génie pour échapper aux abîmes.

— Et tout cela pour gagner une vingtaine de francs, pendant deux mois de l'année ! » dit Henri Dujardin.

Les touristes reprirent leur marche ascensionnelle.

Ils traversèrent la mer de rochers, et ne purent se défendre d'un sentiment de tristesse à l'aspect de cette immense désolation.



PASSAGE DANS LES ROCHERS

« A quoi attribue-t-on l'origine de ces champs de rochers? demanda Paul Séverin.

— On cherche à l'expliquer par l'effet du temps, répliqua Marcellus. Chaque goutte de pluie qui tombe sur un point emporte avec elle une portion infinitésimale du roc; les gouttes qui succèdent agissent de même, et dans le cours des siècles elles finissent par creuser des sillons. La neige, la glace continuent l'opération par des frictions constantes, de sorte que ce qui présentait autrefois une immense surface, devient à la longue une sorte de squelette. Pas une parcelle de terre ne trouve place sur ces rocs qui, en été, réfléchissent une chaleur intolérable. On y

rencontre parfois des marmottes et des renards; les chamois se tiennent habituellement plus haut dans la montagne.

— Ces rochers doivent être l'objet de superstitions? dit Ernest de Vibraye.

— Les montagnards imaginent, en effet, qu'ils ont été ainsi creusés par des nains et des gnomes, répliqua Marcellus. Il existe encore une autre légende qui a sa morale. Dans un temps, le Schratten était le meilleur pâturage du pays; il appartenait à deux frères qui les cultivaient en commun. L'un d'eux étant devenu aveugle, ils résolurent de diviser leurs possessions, et ce soin fut confié à celui qui avait le bonheur de voir. Mais, profitant de l'infortune de son frère, il plaça arbitrairement les bornes, et prit pour lui la meilleure et la plus grande partie du champ. L'aveugle en fut informé, et il en fit l'observation à son frère qui protesta en disant que le diable pouvait prendre sa part, s'il n'avait pas agi consciencieusement et de bonne foi. Alors s'éleva un ouragan terrible; la montagne trembla sur sa base, le diable apparut et prit au mot le parjure. Il enleva toute l'herbe et toute la terre de la montagne, et cela avec une telle énergie que la trace de ses griffes y est restée. Le champ de l'aveugle, au contraire, demeura intact.

Les touristes arrivèrent à la cabane du club, où ils trouvèrent les hardis montagnards qui les avaient précédés. Ils y firent un repas frugal, et la soirée s'écoula égayée par les récits des membres du Club Alpin. On dormit sur la mousse, et, le lendemain, on reprit l'ascension.

Parvenus à une hauteur de 2,300 mètres, ils eurent à traverser, en s'aidant mutuellement des rochers éboulés, des escaliers tournants, taillés dans le roc, ce trajet leur causa une fatigue inouïe. Mais ce fut autre chose encore, lorsque, entourés de crevasses produites par les gelées et ouvrant une bouche béante, ils n'eurent d'autres guides que des raies rouges, marquées de distance en distance.

Ils débouchèrent sur un énorme glacier qu'ils franchirent, et s'engagèrent, de nouveau, sur un sentier rocailleux. La végétation avait disparu, et ils n'apercevaient plus que quelques végétaux maigres et souffreteux des régions polaires.

Tout à coup, le cri de « halte! » retentit à la tête de la colonne.

Les jeunes touristes levèrent la tête et ils virent l'étendard suisse qui flottait sur le plus haut sommet du Glœrnisch.

Au même instant, les clubistes sonnent du cor et entonnent un chant national.

Soudain, un coup de fusil vint les interrompre, et nos voyageurs furent tout surpris de voir deux chamois bondir sur deux pics de glace, et de l'autre côté, sur un rocher surplombant l'abîme, deux hardis montagnards à l'affût.

Ces deux chamois, qui étaient en sentinelles, s'enfuirent, et furent immédiatement suivis de plusieurs autres.

Mais ils avaient compté sans le traqueur qui leur envoya deux balles et leur fit rebrousser chemin.

Cependant un des chamois avait été atteint. Les chasseurs se mirent à sa poursuite, emportés par une sorte de délire, et descendirent la montagne avec une vitesse qui tenait du vertige.

Tout le monde suivait avec anxiété les péripéties de la lutte.

Tous furent saisis d'un frémissement, quand ils virent l'un des chasseurs, dont le fusil était déchargé, s'avancer vers le chamois réfugié dans un passage formé par deux blocs de rochers. Il s'élança sur l'animal, qui ne pouvait ni avancer ni reculer, le saisit, et un combat terrible s'engagea.

Le chamois, quoique blessé, entraîna son ennemi jusqu'au bord de l'abîme, où ils allaient rouler l'un et l'autre, quand le chasseur réussit à se cramponner à la branche d'un pin rabougri. Ce fut son salut, car son compagnon eut le temps d'arriver, et, d'un coup de son long couteau, mit fin aux souffrances de la pauvre bête.

« On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la vaillance de l'homme ou de celle du chamois ! dit Henri Dujardin.

— L'un et l'autre sont également intrépides ! » fit observer Ernest.

On reprit l'ascension que cet épisode avait interrompue.

Un dernier obstacle, mais plus effrayant que tous les autres, restait à franchir. C'était un pont, large de deux pieds, jeté sur un abîme qui se perdait dans les profondeurs de la montagne. Mais

heureusement ce pont était, à droite et à gauche, protégé par de solides barres de fer.

Ernest et Henri hésitèrent; mais ils ne voulurent pas échouer si près du but; encouragés par leurs compagnons, et guidés par les clubistes, ils fermèrent les yeux et passèrent.

Le reste du chemin jusqu'à la cime la plus élevée n'offrit plus de difficultés.

Ils étaient à une hauteur de 2,731 mètres!

La vue qui se déroulait devant eux était grandiose. Il n'y a pas de description qui puisse en donner une idée.

Les touristes se disposaient à descendre, lorsque l'un d'eux aperçut et indiqua à ses compagnons un énorme oiseau, au cou nu, au dos voûté, et au bec arqué, qui était posé sur la pointe d'un rocher.

« C'est un lœmmergeyer! dit Marcellus; c'est le seul habitant de ces régions glacées où il règne en maître.

— Un oiseau maudit ! s'écria l'un des clubistes, qui était présent.

— Pourquoi ? on dirait que vous avez de la colère contre cet aigle? dit Marcellus.

— Ce n'est pas de la colère, c'est de la haine, répliqua le clubiste.

— Que vous a-t-il fait?

— J'avais un fils, un de ces oiseaux fondit un jour sur le village, saisit mon enfant qui dormait devant la chaumière et l'emporta. »

Les jeunes touristes restèrent rêveurs devant cette douleur si simplement exprimée.

La descente s'opéra non sans difficultés, mais sans accident.

« On nous accusera de voyager en zigs-zags, dit Marcellus; mais nous sommes convenus que nous ne serions pas esclaves de la ligne droite. Nous sommes venus en Suisse non seulement pour voir, mais aussi pour étudier. Ne trouvez-vous pas, d'ailleurs, que cette ascension du Glœrnisch valait la peine qu'on la fît?

— Certainement, s'écrièrent ses compagnons.

— Je propose donc qu'on regagne Lucerne, où nous prendrons le chemin de fer pour Berne.

— Accepté! »

Les jeunes touristes furent enchantés de Berne, grande et belle ville, remarquable par ses arcades, ses fontaines, ses statues et ses



SUISSESSE DE L'OBERLAND

ours. Là aussi, ils retrouvèrent le costume suisse, qui, à Lucerne, est presque entièrement abandonné, et qui tend à disparaître même à Berne. Les robes aux couleurs variées, les corsages de velours, les rubans éclatants, et les larges chapeaux de paille produisent le plus joli effet. On ne peut s'empêcher de regretter la prochaine disparition de ce costume national.

Mais si nos voyageurs furent charmés des curiosités de la ville, quels ne furent pas leurs sentiments quand, de la terrasse qui est derrière la cathédrale, ils contemplèrent cette vue splendide qui est la merveille de Berne!

Ils admirèrent la charmante vallée à travers laquelle coule la rivière, aux eaux dorées; tandis que, derrière, s'élevant l'un au-dessus de l'autre, se dressent sept pics couronnés de neige et réfléchissant, sous les rayons du soleil, toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Paul Séverin ne trouvait pas de paroles pour exprimer le plaisir que lui causait ce spectacle.

« N'est-ce pas véritablement beau? » lui dit Marcellus.

Pour toute réponse, l'artiste serra la main de son ami.

Une immense admiration emplissait son cœur, tant il est vrai qu'il y a quelque chose de religieux dans un profond amour de la nature, et qu'on ne saurait voir sans émotion les sublimes ouvrages du Créateur.

Ce qui amusa beaucoup les jeunes gens, ce furent les ours qu'on rencontre à chaque instant, dans les divers quartiers de la ville, dans les attitudes et les accoutrements les plus grotesques. Deux, de grandeur plus que naturelle, se tiennent en sentinelle de chaque côté de la porte par laquelle on entre. Il y a toujours, en outre, quatre ou cinq ours vivants entretenus aux frais de la ville.

« Nous voilà devant la tour, dit Marcellus; deux heures vont sonner dans cinq minutes, voulez-vous attendre?

— Assurément, répondirent les jeunes touristes; qu'allons-nous voir?

— Je préfère vous laisser la surprise, » dit Marcellus.

Tout à coup, l'heure sonna, et aussitôt une porte s'ouvrit au sommet de la tour; il en sortit un coq, battant des ailes, et chantant d'une voix automatique. Puis, apparurent des ours, marchant en procession, passant devant un personnage figurant le temps, et qui, assis sur un trône, les saluait en levant et abaissant son sceptre. Tous rentrèrent par la petite porte, pour se reposer et attendre le moment d'une nouvelle répétition.

« D'où vient que l'ours soit ici en si grande estime? demanda Henri; car, si je ne me trompe, c'est cet animal qu'on appelle en allemand *Baer*, qui a donné son nom à la ville?

— Vous avez raison, dit Marcellus. Ce fut un nommé Berthold de Zœhringen qui fut le fondateur de la cité, et ne sachant quel nom lui attribuer, il proposa, dans une réunion des seigneurs du voisinage, de donner à la nouvelle ville le nom du premier animal que l'on tuerait le lendemain, à la chasse. Il se trouva que ce fut un ours. Plusieurs siècles plus tard, une vieille fille fort riche mourut en laissant soixante mille francs de rentes aux ours, et le capital ayant été versé au trésor, les intérêts servirent à l'entretien d'un certain nombre de ces animaux. Comme toutes les choses de ce monde, les ours de Berne ont eu leurs vicissitudes, mais vous avez vu qu'on leur a construit de nouvelles fosses où ils se disputent les morceaux de pain qu'on leur jette.

— Ils n'ont pas l'air bien méchants, dit Dujardin.

— Cela n'empêche pas qu'il y a, quelques années, un Anglais qui tomba dans la fosse fut bel et bien déchiré et étouffé, malgré ses cris et une lutte acharnée. »

Les touristes rentrèrent à l'hôtel.

Paul Séverin était depuis une heure dans sa chambre, occupé à ranger des dessins, lorsque la porte s'ouvrit.

Il se retourna et reconnut Ernest.

« En voilà une surprise, s'écria celui-ci.

— Qu'est-ce donc, qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'artiste.

— Mon père qui est là, à Berne, à l'hôtel !

— Comment, il est venu en Suisse !

— Oui, répliqua Ernest, il est avec Hélène. Ils ont quitté Paris deux jours après nous, et ils se sont rendus de Zurich ici. »

Paul Séverin ne demanda pas qui était Hélène ; il s'imagina tout naturellement qu'elle était la sœur de son jeune ami.

Mais il se trompait.

Au dîner, on se rencontra à la table d'hôte. M. de Vibraye se montra affable pour le jeune artiste qui était placé entre lui et mademoiselle Hélène.

Celle-ci était âgée de dix-huit ans, de taille moyenne, jolie, très intelligente et bonne, sans la moindre affectation de coquetterie.

Il fut évident que Paul Séverin trouvait plaisir à sa conversation.

Le lendemain, le temps fut pluvieux. On dut ajourner toute promenade. M. de Vibraye emmena Paul Séverin dans l'appartement où se trouvait Hélène, avec quelques jeunes filles, ses amies.

Après que l'on eut causé de la Suisse, des villes et des sites qu'ils avaient visités, M. de Vibraye exprima le désir de voir les dessins que l'artiste avait rapportés. Celui-ci montra diverses esquisses qui reçurent des éloges.

« Hélène aussi, a beaucoup dessiné, dit M. de Vibraye ; vous allez nous dire, Monsieur Séverin, si elle a des dispositions. »

La jeune fille ouvrit son carton, simplement, sans embarras, comme sans prétention.

Paul Séverin fut étonné de l'originalité des dessins.

« Voilà une vue de Bâle qui est parfaite, dit-il.

— Ne l'avais-je pas dit, Hélène, s'écria l'une des jeunes filles présentes. Je voudrais absolument l'avoir.

— Impossible, répliqua Hélène; elle est destinée à mademoiselle Rivière, qui habite Bâle et qui m'a accompagnée durant notre séjour dans cette ville. J'ai promis de lui envoyer ce dessin.

— Mademoiselle Rivière? répéta Paul Séverin.

— Oui, dit Hélène, une personne de vingt-sept ou vingt-huit ans, environ, distinguée. Est-ce que vous la connaissez ?

— J'ai connu une jeune fille qui s'appelait ainsi, répondit Paul Séverin; mais ce nom de Rivière n'est pas rare, et il se peut que ce ne soit pas la même personne.

« Le hasard amène parfois dans la vie des rencontres, des situations qui paraîtraient invraisemblables dans les romans. Dites-moi, mademoiselle, la cousine de mademoiselle Rivière, dont vous n'avez pas prononcé le nom, n'avait-elle pas épousé un monsieur de Prémartin ?

— En effet, répondit Hélène; vous l'avez connue?

— Elle était ma sœur, et elle est morte », dit l'artiste avec émotion.

CHAPITRE VII

LE LAC DE GENÈVE. — LE CHATEAU DE CHILLON. — LAUSANNE. — LE MONT SAINT-EYRARD. — MARCELLUS GÉOLOGUE. — UN CAUCHEMAR.

Dans la soirée, M. de Vibraye et Marcellus se consultèrent sur leurs intentions réciproques.

« Quels sont vos projets ? demanda M. de Vibraye.

— Je comptais descendre rapidement à Genève et de là gagner par des chemins détournés les glaciers du Mont-Blanc, répondit le savant. Il y a, en route, certaines curiosités que je désire montrer à nos jeunes touristes. Vous nous accompagnerez?

— Non, répondit M. de Vibraye. Hélène n'est pas en état de supporter de grandes fatigues ; nous nous rendrons, à petites journées, à Chamounix, où nous vous attendrons. »

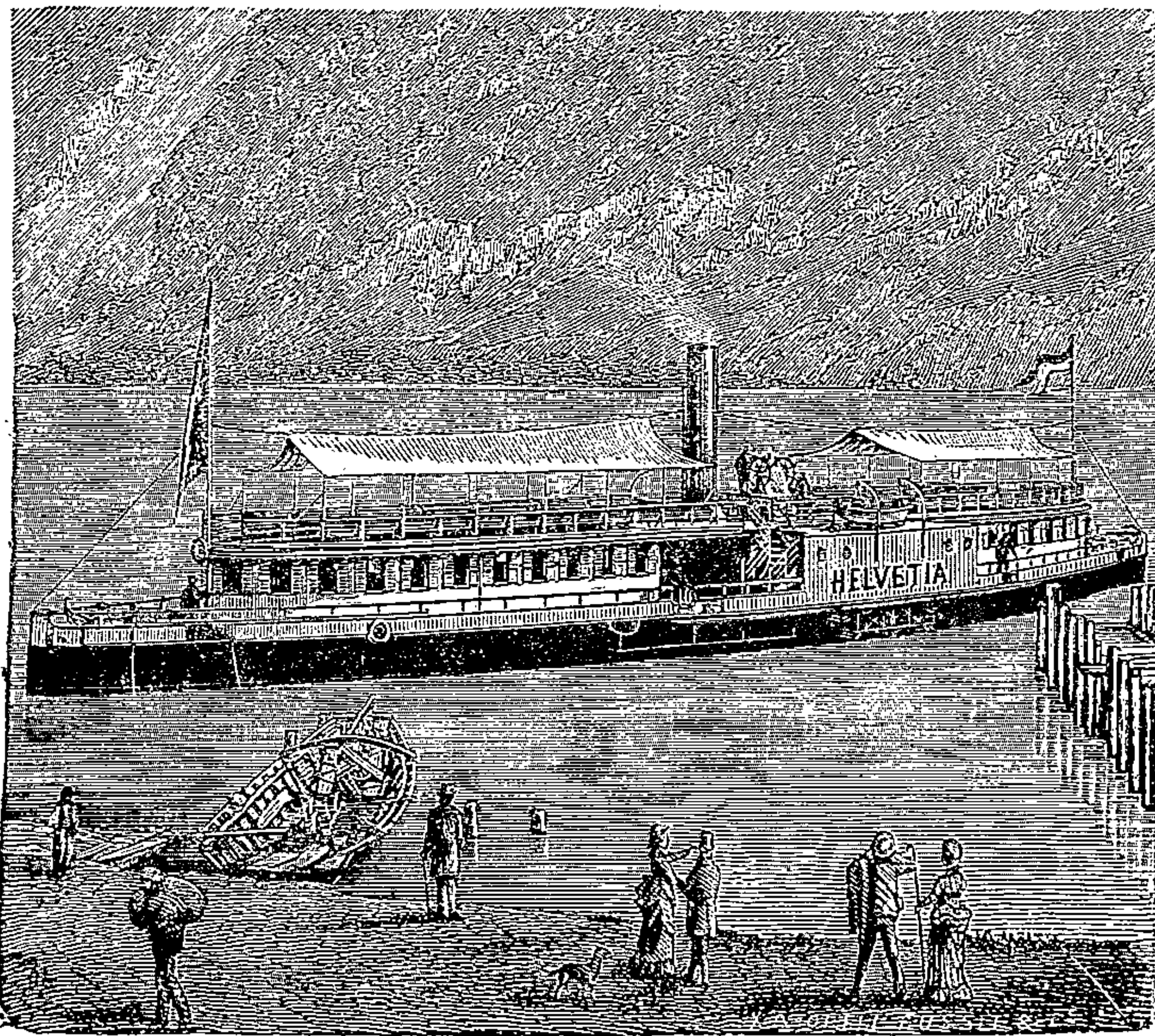
Ils se quittèrent sur cette promesse.

Le lendemain, dès l'aube, Marcellus et ses jeunes amis partirent pour Fribourg, une ancienne ville pittoresque, qui n'est pas éloignée de Berne. Elle est remarquable par la beauté de sa situation, et est, pour ainsi dire, suspendue sur la gorge de la Sarine. On admire, aussi, ses ponts, et surtout l'orgue merveilleux qui est dans la cathédrale de Saint-Nicolas.

Marcellus était très désireux de faire entendre cet orgue à ses compagnons, et ils se joignirent à une société de touristes qui s'étaient rendus, en même temps qu'eux, à l'église.

Le morceau joué sur l'orgue finit par l'imitation d'une tempête. D'abord très doux et presque sourds, les sons s'élevèrent graduellement, simulèrent le tonnerre, les éclairs, le vent et la pluie ; au milieu du déchaînement des éléments, se faisaient entendre les

cris et les gémissements des malheureux dont la vie était en péril. Puis, soudain, le calme se fit, et l'on distingua, comme à une petite distance, des voix humaines chantant des cantiques et remerciant Dieu de sa protection. Cette dernière partie fut admirablement exécutée. Il était presque impossible de croire qu'il n'y eût d'autre instrument que l'orgue, et que les voix imitées n'étaient pas réel-



LE BATEAU-SALON « HELVETIA »

les. Elles étaient vibrantes et si douces qu'on aurait dit des voix d'enfants de chœur.

« Cela seul vaudrait la peine de venir à Fribourg, dit Paul Séverin.

— Vous savez que cet orgue est, assure-t-on, le plus beau qu'il y ait en Europe ! » fit observer Marcellus.

En quittant l'église, ils allèrent voir le grand pont suspendu, de 246 mètres de long, et qui s'élève à 51 mètres au-dessus de la Sarine. Le tablier est supporté par quatre câbles composés chacun de 1056 fils, qui ne forment qu'un seul arc renversé. Quand ce pont fut achevé, il avait l'air si fragile qu'on avait de très grandes craintes au sujet de sa solidité. Mais les appréhensions s'évanoui-

rent quand on vit que quinze pièces d'artillerie, soixante chevaux et trois cents personnes, pouvaient le traverser en même temps, et même se tenir au centre, sans que le pont éprouvât la moindre vibration. Ce magnifique travail est dû à un ingénieur français, M. Chaley.

Nos touristes visitèrent ensuite Lausanne, sur les bords du lac de Genève, et ils en firent pendant quelques jours le point central de leurs excursions en bateau.

« C'est superbe, dit Paul Séverin. Cependant, je ne partage pas l'avis de Voltaire qui le plaçait au-dessus de tous les autres lacs suisses.

— Il y a un écrivain anglais qui a décrit la partie occidentale du lac de Genève, dit Marcellus à ses jeunes compagnons ; savez-vous lequel ?

— Lord Byron, dans son poème de *Childe Harold*, répondit Ernest de Vibraye. Dans la première partie, il fait la description du lac par un temps pur et calme, et il finit en montrant ses flots soulevés par la tempête.

— Très bien, je vous accorde un bon point », répliqua Marcellus.

Entre Vevey et Villeneuve, deux villes situées à l'extrémité sud du lac, est le fameux château de Chillon. Situé sur un rocher, il est presque complètement entouré d'eau, de sorte qu'on ne peut en approcher que par un pont-levis. Il fut bâti, il y a environ six cents ans, par les ducs de Savoie, car dans ces temps Genève appartenait à la Savoie et non à la Suisse, et il servit de prison d'État. Beaucoup de réformateurs, et tous ceux qui osaient se révolter contre le gouvernement de fer des ducs furent enfermés dans les donjons du château.

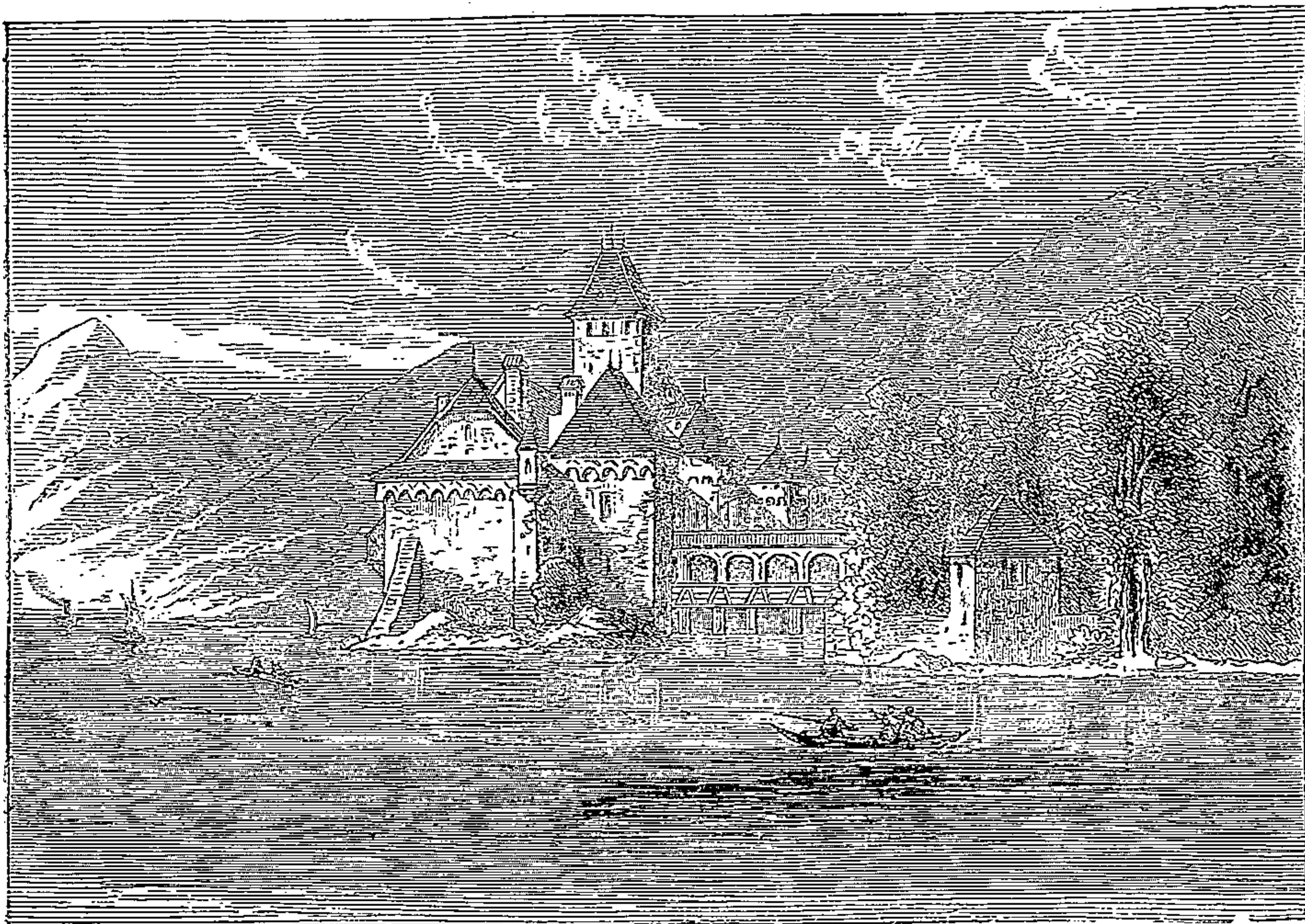
« A ce propos, vous avez lu l'histoire du *prisonnier de Chillon* de Lord Byron? demanda Marcellus.

— Oui, répondit Ernest de Vibraye, mais je n'en ai pas un souvenir très distinct.

— D'ailleurs, dit Marcellus, le poème de Lord Byron ne donne pas l'histoire véritable du prisonnier Bonnivard, qui, en 1530, par suite de ses efforts pour délivrer Genève de la tyrannie des ducs de

Savoie, fut arrêté par ordre du duc et emmené au château où il demeura, pendant six longues années, enseveli dans les plus noirs cachots. »

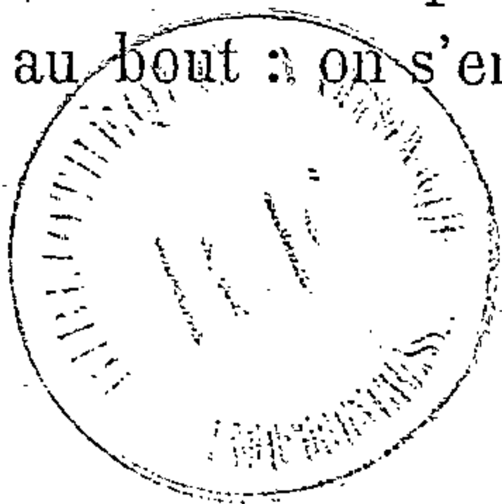
Les touristes entrèrent dans le château, qui était bien la prison la plus sombre qu'on pût imaginer ; de niveau avec les eaux du lac, elle a été beaucoup améliorée depuis l'époque de Bonnivard. Le donjon était alors divisé par plusieurs murs, de façon à former



LE CHATEAU DE CHILLON

de nombreuses petites cellules. C'était dans une de ces cellules qu'était le prisonnier. Une chaîne, qui n'avait certainement pas plus de un mètre cinquante de long, était passée autour de son corps, et attachée à un anneau en fer à l'autre bout de la cellule. C'est dans cet espace étroit qu'il languissait depuis six ans, lorsqu'il fut délivré par les Génevois, qui, aidés des Bernois, secouèrent le joug des ducs de Savoie.

On leur montra divers endroits où étaient conservés les instruments de torture des ducs. Dans une pièce ils virent une grande perche avec une poulie au bout : on s'en servait pour tourmenter



les prisonniers qui ne voulaient pas avouer leurs fautes. On les hissait au haut de la perche, et là on leur disloquait les épaules, ou on leur brisait les doigts jusqu'à ce que la douleur leur arrachât un aveu vrai ou faux.

Dans une niche qu'on indiqua aux touristes, était autrefois une image de la vierge Marie devant laquelle était invité à s'agenouiller et à prier le prisonnier condamné à mourir. Ensuite, on le jetait par une ouverture pratiquée dans le plancher, sur une multitude de couteaux aigus qui tournaient au moyen d'un mécanisme, et le hachaient en pièces.

C'est ce qu'on appelait *les oubliettes*.

Quoiqu'ils fussent intéressés par le château de Chillon et ses sombres souvenirs, nos jeunes voyageurs eurent un soupir de soulagement lorsqu'ils se retrouvèrent au soleil et en plein air.

A Vevey, le bateau s'arrêta pour prendre à bord des jeunes filles que, le matin, il avait déposées là pour y vendre au marché des fruits et des fleurs. Elles étaient remarquables par leur costume, et formaient un joli groupe au bout du steamer. Paul Séverin, en quelques minutes, en fit le croquis sur son carnet, et nos touristes s'amusèrent beaucoup de leur étonnement.

La matinée du lendemain se passa à escalader les rues de Lausanne, par un soleil brûlant, jusqu'aux différentes terrasses qui commandent une charmante vue sur le lac de Genève. C'est sur une de ces terrasses qu'est située la cathédrale. L'extérieur en est pittoresque ; l'intérieur est gothique, très beau, avec des arches et des colonnes superbes.

Parmi les nombreux monuments, il y en a un élevé à la mémoire de Bernard de Menthon, le fondateur de l'hospice qui est sur le mont Saint-Bernard, à qui il a donné son nom.

« A quelle époque vivait ce Bernard de Menthon ? demanda Paul Séverin.

— Vers 923, répondit Marcellus. C'était un prêtre catholique romain, qui se dévoua à la tâche de convertir les habitants de la Savoie, où il était né. C'était alors la coutume de faire des pèlerinages à Rome, et beaucoup de gens traversaient les Alpes. Bernard

de Menthon fut témoin des difficultés et des dangers auxquels on était exposé et l'idée lui vint de construire un couvent sur ces montagnes, dans l'intérêt des pèlerins. Il mit son idée à exécution, et décida quelques moines augustins à s'y établir, pour recevoir les voyageurs et secourir ceux qui seraient perdus dans la neige. Ces hospices sont ceux qu'on appelle aujourd'hui le petit et le grand Saint-Bernard, et dont nous avons déjà eu occasion de parler.

— Y êtes-vous allé, Monsieur Marcellus? demanda Ernest.

— Oui, j'étais jeune alors, et j'avoue que ce voyage m'intéressa beaucoup. D'après ce que j'ai lu, les choses ont bien changé depuis ; de grandes améliorations ont été introduites dans la maison, —il y a des chambres à coucher, des salons pour les dames, des bibliothèques, des tableaux et jusqu'à un piano.

— En sorte qu'on peut y passer assez agréablement un jour ou deux, dit Paul.

— Je crois qu'au bout d'une semaine j'y mourrais d'ennui, répliqua Marcellus. Les moines, qui sont soutenus par un immense dévouement et par un ardent amour pour l'humanité, n'y restent pas plus de quinze ans. Songez donc ce que c'est que de passer sa vie dans un endroit où pas une semaine ne s'écoule sans qu'il neige; pensez aux privations que ces hommes s'imposent, — les liens de parenté, tout ce qui réjouit l'œil, ce qui est doux, ce qui plaît dans la nature n'existe plus pour eux.

— Mais ils ont en face d'eux des scènes sublimes et la conscience du bien qu'ils accomplissent, fit observer Paul.

— Sans doute, c'est leur récompense, répliqua Marcellus. Quant aux grandes scènes, mon opinion est qu'ils doivent vite s'en fatiguer et aspirer après quelque chose de moins grandiose.

— Et Bernard de Menthon vécut-il assez pour voir le succès de son entreprise? demanda Henri.

— Oui, il avait près de quatre-vingt-dix ans lorsqu'il mourut, de sorte qu'il eut la satisfaction de voir apprécié le service qu'il avait rendu à l'humanité, » répondit Marcellus.

Les jeunes touristes avaient hâte d'arriver à Genève qu'ils désiraient visiter. Une journée y fut consacrée.

Avant de quitter cette ville les touristes firent une promenade dans la campagne.

Ils s'arrêtèrent pour voir le confluent des deux rivières, le Rhône et l'Arve qui coulent ensemble, côte à côte, sans mêler leurs eaux. Celles du Rhône sont du plus beau bleu imaginable, tandis que celles de l'Arve sont blanchâtres.

« Est-ce que ces deux rivières coulent ainsi longtemps? demanda Henri Dujardin.

— Jusqu'à une assez grande distance, répondit Marcellus ; mais l'Arve, comme un mauvais compagnon, réussit à ternir la pureté du Rhône. Peu à peu, ce dernier perd sa belle couleur bleue, et les deux fleuves, n'en faisant plus qu'un, continuent leurs cours vers la mer. »

Ils firent une visite à Ferney où vécut Voltaire, pendant près de vingt ans. Outre que Genève servit de refuge à Calvin et à Jean Knox, elle fut le lieu de naissance de beaucoup de personnages célèbres : Rousseau, le philosophe ; Necker, l'infortuné ministre de Louis XVI ; Madame de Staël; Huber, le naturaliste ; Sismondi, l'historien, et quelques autres.

« Pourquoi n'avoir pas été directement de Genève à Chamounix? dit Ernest de Vibraye à Marcellus. Je ne m'explique pas pour quel motif nous sommes ainsi descendus jusque dans la vallée de l'Isère.

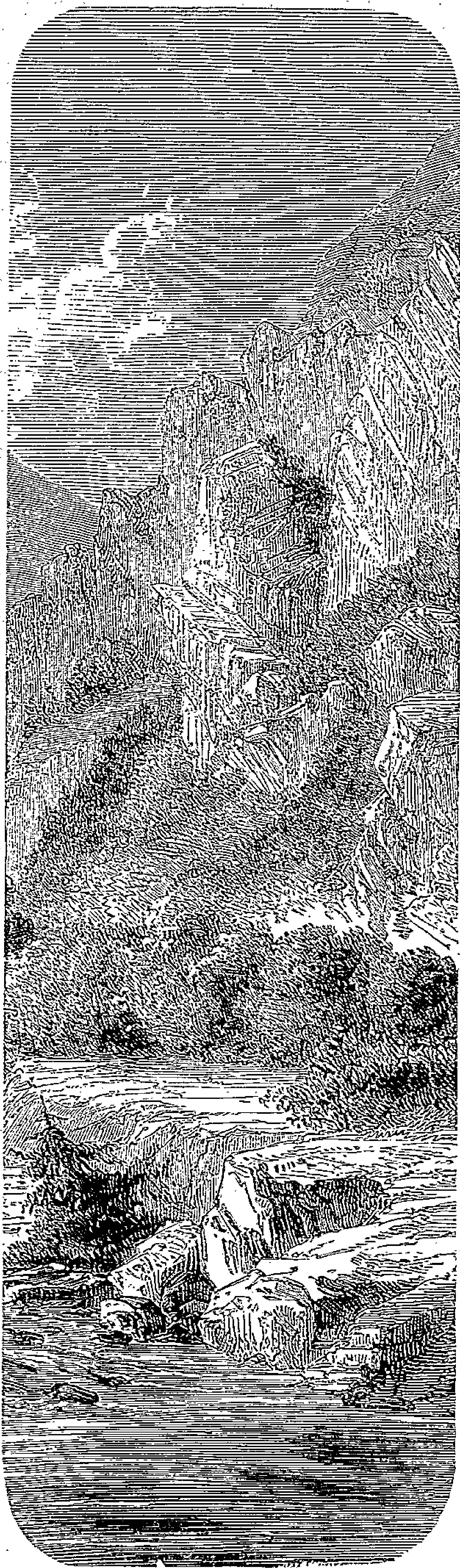
— Ne suis-je pas votre professeur, en même temps que votre guide ? répliqua le savant. Je voulais vous initier aux mystères d'une science qui, je m'en suis assuré, est encore nouvelle pour vous. C'est de la géologie que je parle, et je suis persuadé que vous y trouverez de l'intérêt. D'ailleurs, du moment que vous aurez à escalader des montagnes, ne serez-vous pas dans votre rôle de touristes ?

— Vous avez raison, ô homme illustre, s'écrièrent les touristes ; marchez donc et nous vous suivrons. »

Cette conversation avait lieu pendant que nos voyageurs traversaient la magnifique chaîne de hauteurs qui enserre la vallée de l'Isère.

Bientôt ils se trouvèrent au pied du mont Saint-Eyrard, dont

le sommet atteint une élévation d'environ 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer.



« Avez-vous le courage de tenter aujourd'hui l'ascension de la montagne que voilà devant nous ? demanda Marcellus. Elle a l'air d'un géant d'ici, mais comparée à d'autres, elle n'est pas plus grosse qu'une taupinière. Cependant, les difficultés sont réelles. Je voudrais vous montrer l'un des moyens que la nature emploie pour détruire même les plus hautes montagnes. »

Rien ne donne plus de vigueur aux jambes que la curiosité. Il ne faut pas moins de huit heures de marche pour arriver au sommet de Saint-Eyrard, et il y a certains passages qui sont réellement périlleux.

Mais le spectacle que l'on contemple du haut de la cîme vous récompense amplement de la fatigue. A vos pieds est la superbe vallée de l'Isère, du fort de Barrau au col de Belle-Croix. En face se dresse la chaîne des Hautes-Alpes, en forme d'amphithéâtre, et présentant partout leurs flancs escarpés et leurs sommets bordés d'immenses précipices. Le mont Blanc, avec sa couronne de neige, surmonte le tout. C'est un panorama qui remplit d'admiration.

Après quelques instants accordés au repos et à la contemplation de la vue sublime qu'ils avaient devant les yeux, Marcellus commença ainsi : « Regardez bien, mes enfants, les ruines qui partout sont empilées à nos pieds ; elles montrent l'œuvre de désagrégation qui s'opère sans relâche. Ne croirait-on pas que la main de quelque géant invisible, secouant et déchirant ces rochers, s'est amusée à les réduire en poussière ?

« Les pentes inférieures de la montagne sont semées de débris : elles ressemblent aux restes d'une ville démantelée. En voyant ces rochers empilés les uns sur les autres, comme les murailles et les portiques écroulés d'une cathédrale, on serait tenté de croire qu'il existait ici une cité qu'une éruption a arrachée de ses fondements. La puissance, continua Marcellus, qui réduit d'énormes rochers en de petits fragments est peu de chose en apparence, mais elle agit d'une façon si irrésistible que les plus hautes montagnes doivent infailliblement succomber. Un petit brouillard, quelques flocons de neige, un rayon ou deux de soleil suivis d'un vent froid, et vous aurez un agent de destruction, qui lentement, mais sûrement, précipitera la montagne sur laquelle nous sommes dans la vallée qui s'étend tranquillement à nos pieds.

— Mais comment expliquez-vous cela ? demanda Henri.

— Il faut que vous sachiez d'abord, répondit Marcellus, que sans une certaine loi de la nature, cette œuvre de destruction ne pourrait s'accomplir. La chaleur dilate toutes les substances. Si l'on met dans un creuset une certaine quantité de métal, et qu'on le chauffe, il augmentera graduellement de volume. D'autre part, quand le métal refroidit, son volume subit une contraction. Tous les corps sont soumis à cette loi, et c'est ainsi que l'alcool et le mercure montent dans le thermomètre, et que le verre se brise lorsqu'on le chauffe, et qu'une barre de fer augmente de longueur quand elle est exposée à l'action du soleil. L'eau seule échappe à l'action de la loi générale.

« Nous pouvons donc considérer comme une vérité, qu'un corps en passant de l'état solide à l'état liquide sous l'influence de la chaleur se dilate dans une certaine mesure et qu'il se dilate encore

plus en passant de l'état liquide à l'état gazeux. Mais l'eau n'est pas soumise à la première partie de cette loi. Au degré où s'opère la congélation, la dilatation est considérable, et elle acquiert une telle force, que si vous emplissez d'eau une balle creuse et que, après avoir fermé hermétiquement l'orifice, on expose la balle à l'action du froid à quelques degrés au-dessous de zéro, elle éclatera, avec une véritable explosion.

« Or, c'est à cette puissance formidable que la nature a confié la désagrégation des montagnes. Quelque dur que soit le roc, il ne résistera pas aux attaques incessantes dont il est l'objet. Mais voyons ce qui se produit dans le cas de montagnes de moyenne altitude, et composées de matières perméables, comme celle où nous sommes. Les premiers rayons du soleil d'été fondent la neige accumulée sur sa surface durant l'hiver, et une partie de l'eau pénètre sous l'enveloppe poreuse. Or, comme il gèle toutes les nuits, à cette hauteur, l'eau ainsi infiltrée passe constamment du liquide au solide. Elle se dilate dans la nuit, se contracte le jour, et de cette manière désagrège le rocher dans lequel elle a pénétré. Quand il est enfin déchiré et semé de fissures, l'opération marche avec plus de rapidité ; car l'eau accumulée dans les cavités détache d'énormes blocs de la masse principale.

« Vous savez, ainsi que vous en avez eu la preuve au Rossberg, que souvent des villages sont écrasés par des éboulements de montagnes.

— Mais, fit observer Paul Séverin, quand les flancs escarpés des rochers ont fait place à des pentes doucement inclinées, l'œuvre de destruction doit s'arrêter ; et d'ailleurs, il y a des chaînes entières de montagnes en granit sur lesquelles le phénomène dont vous parlez ne peut produire que peu d'effet.

— Patience, mon ami, répliqua Marcellus, vous apprécierez les moyens énergiques que la nature emploie pour réduire en poudre le granit et le cristal lui-même. Mais d'abord, voyons de plus près ce que nous avons, en ce moment, sous nos yeux. Commençons en suivant la course de ces pierres, petites ou grosses, voyons où elles vont et ce qu'elles deviennent. Ensuite, nous gagnerons la base des hautes chaînes et nous examinerons ce qui s'y passe.

« Vous remarquerez que, sur le plateau où nous sommes, la neige de l'hiver s'accumule jusqu'à vingt mètres d'épaisseur jusque vers la fin de juillet. Tout à coup, sous les rayons ardents du soleil, cette masse de neige commence à fondre et prend la forme d'énormes torrents. Ces eaux, que rien ne peut arrêter, emportent, dans leur course impétueuse, la plus grande partie des pierres détachées de la montagne, en les empilant les unes sur les autres.

« Dans leur chute, les angles de ces pierres s'arrondissent, une friction continue réduit en poudre leurs aspérités. Elles roulent, dès lors, plus aisément, jusque dans les vallées, où le torrent devenant une rivière n'a pas la force de les entraîner plus loin. Ces cailloux forment aujourd'hui une couche profonde dans les vallées des Alpes, dont le sol tend tous les jours à s'élever. Ces vallées étaient autrefois autant de lacs dont on distingue encore les différents niveaux sur les pentes de montagnes qui les entouraient.

« Ces lacs, poussés hors de leur lit par l'élévation du sol, se frayèrent un chemin dans d'autres vallées moins élevées, puis dans les plaines, et finalement vers la mer. A ce point d'arrivée, la matière transportée est réduite à l'état de sable et elle forme à l'embouchure des rivières ces dépôts auxquels on a donné le nom de *deltas*. Si nous pouvions suivre le cours de ces petites pierres, que vous serrez dans votre main, nous les verrions emportées par le torrent dont nous entendons d'ici les premières cascades, et arrivant quelque temps après, arrondies de formes et diminuées de volume, dans l'Isère, aux flots bronzés. De là, mais avec plus de lenteur, nous les suivrions dans le lit du Rhône, de plus en plus réduites, et allant se perdre, enfin, dans le sein de la Méditerranée.

« Eh bien, reprit Marcellus, ce qui s'opère, sur une large échelle, dans les vallées des Alpes, a lieu également, mais à un moindre degré, dans les régions plus élevées. Regardez ces tranchées que présente de tous côtés la montagne, et qui sont toutes verticales; c'est de la matière toute préparée pour la désagrégation. A leur base, vous remarquerez des bassins, qui sont des vallées en minia-

ture, et qui sont presque tous remplis d'eau; leur rôle est analogue à celui des torrents. De chute en chute, les pierres s'émiettent et finissent par n'être plus que du gravois et du sable qui se dissout dans l'océan.

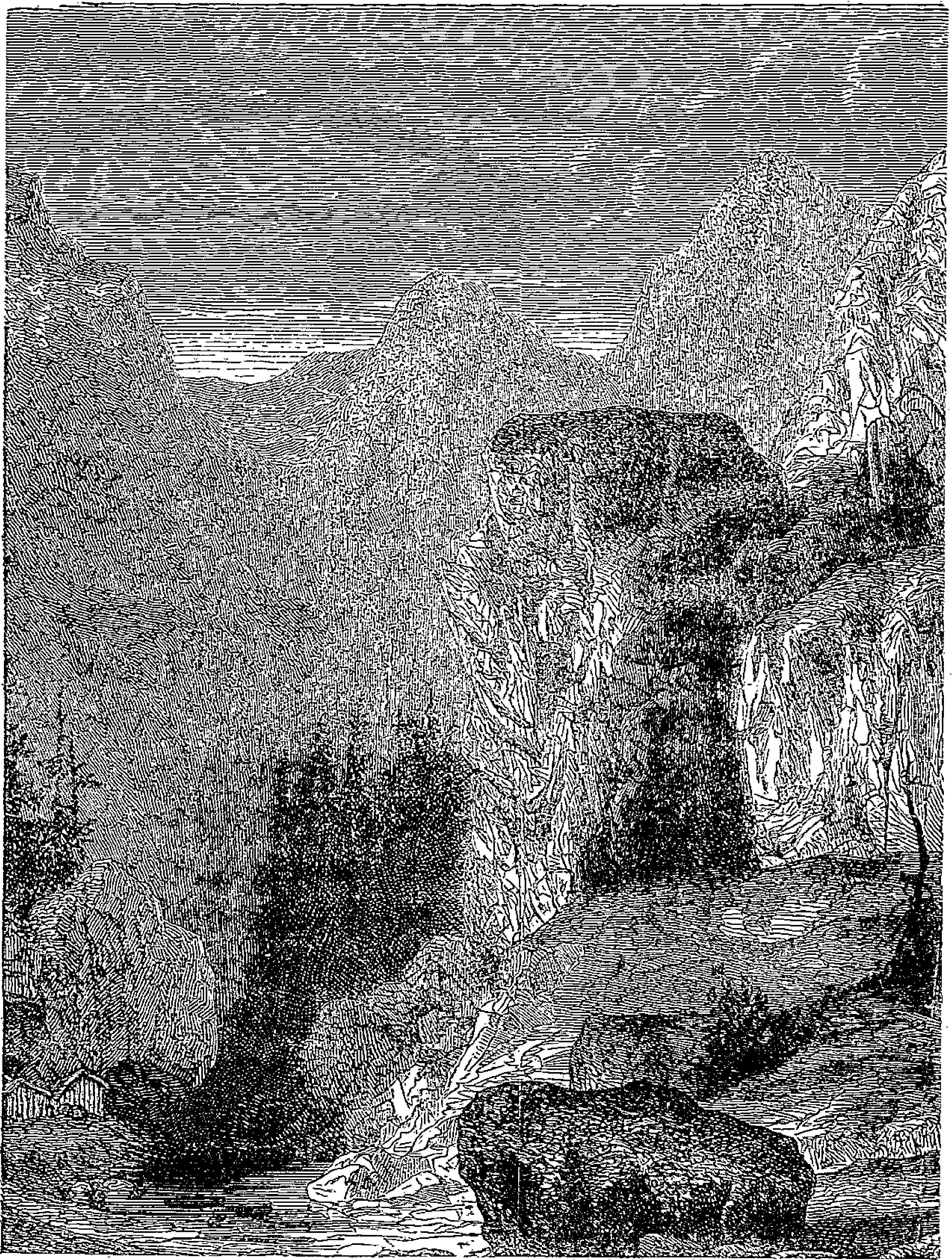
— Quelle logique dans cette série d'opérations! dit Ernest; quelle certitude dans les résultats, et quelle simplicité dans les moyens!

— Le temps et l'espace ne coûtent rien à la nature, répliqua Marcellus, et ce sont ses deux principaux agents. Que sont pour elle les siècles! L'opération est si lente qu'en contemplant les montagnes de notre planète, la riche verdure des vallées qui semblent être l'asile du repos, l'homme superficiel se persuade que toute la nature est calme, que les choses ont été ordonnées en vue de ses désirs particuliers, et que l'ère des convulsions terrestres est close. Et cependant, l'antique sagesse a non seulement perpétué la tradition de la première convulsion connue, elle a non seulement conservé l'histoire du grand déluge, contemporain peut-être du soulèvement de ces montagnes, mais elle nous annonce avec une certitude prophétique de futures commotions, dans lesquelles la famille humaine périra; et qu'on appelle *la fin du monde*. C'est en parfaite conformité avec ces prédictions que la science humaine suit pas à pas les progrès lents mais certains d'événements qui intéressent au suprême degré l'humanité.

« Mais revenons à notre sujet, dit Marcellus. De l'autre côté de la rivière, au milieu des forêts de sapins, qui là atteignent la limite des neiges éternelles, vous apercevez une ligne noire, — c'est ce qu'on appelle une gorge. Une gorge, vous savez, est un défilé étroit entre deux murailles verticales qui ont quelquefois plus de sept cents mètres de haut. Il est impossible d'imaginer rien de plus sauvage, de plus imposant et, en même temps, de plus pittoresque.

« Quelquefois elles existent dans des endroits juste assez larges pour contenir un hameau, pour les habitants duquel le soleil est visible, tout au plus, deux ou trois heures par jour. La gorge que voilà en face de nous est un chemin tortueux, entre deux rochers perpen-

diculaires, et qui conduit de cette vallée à un village. La vérité est qu'il est si étroit qu'il n'y a place que pour le torrent et pour un sentier large comme le pied. Il est impossible de s'engager dans



UNE GORGE DE MONTAGNE

une pareille route sans éprouver un sentiment pénible, car on n'est jamais sûr d'en sortir sain et sauf. La désagrégation s'opère, là, avec une incroyable soudaineté.

Le torrent bondit avec fureur, et le nivellement s'accomplit d'une façon rapide.

« Vous voyez donc, continua Marcellus, que la tranquillité qui vous charme tant est plus apparente que réelle. Et ne perdez pas de vue que nous n'avons encore étudié que les deux agents les moins actifs dans l'œuvre de la transformation. Quand nous serons en présence de la chaîne granitique, vous verrez comment la nature triomphe des plus puissants obstacles. »

Le soleil baissait rapidement, et les touristes n'eurent que le temps de descendre, afin de gagner la vallée, où ils n'arrivèrent que très tard dans la soirée.

Ernest de Vibraye et Henri Dujardin étaient brisés de fatigue; aussi n'eurent-ils rien de plus pressé que de se jeter sur le lit qu'on leur prépara.

A peine Ernest eut-il fermé les yeux qu'il vit les montagnes s'agiter sur leur base, et puis, secouant leurs sommets neigeux, marcher comme des ombres gigantesques, et se diriger vers la mer dans laquelle elles se précipitèrent. Troublés dans leurs profondeurs, les gouffres sous-marins débordèrent et lancèrent leurs eaux jusqu'au centre des continents, emportant les champs, les forêts, les villes et les empires dans leur course furibonde. Tout était confondu, broyé par ce déluge. Les hommes fuyaient en désordre, et partout ce n'étaient que des cris de désespoir et des lamentations. Et ce qui exaspérait le jeune homme, c'était de voir Marcellus souriant tranquillement. Par une de ces fantasmagories communes aux rêves, il voyait le savant penché à la fenêtre, regardant, les bras croisés, et avec un air de stoïque indifférence, cette convulsion qui détruisait un monde.

« Je vous l'avais prédit hier, cria Marcellus au jeune homme qui, réduit à l'état de caillou vivant, était poussé par le flot contre les murs de l'hôtel. »

Et alors Marcellus entama toutes sortes de théories et de raisonnements sans fin. Un mouvement des vagues porta Ernest près de lui, de sorte qu'il n'avait qu'à étendre la main pour le sauver. Mais il ne parut même pas faire attention à lui. « Patience! cria le savant, je ne vous ai pas encore tout dit. Un jour ou l'autre vous reverrez la terre ferme; car des insectes, si petits qu'on ne les

aperçoit qu'au microscope, et qui travaillent depuis des milliers d'années, ont construit, loin d'ici, des habitations qui sont prêtes à vous recevoir; nous irons ensemble en prendre possession. »

Au moment où il allait continuer ses explications, Ernest de Vibraye saisit la barre de la fenêtre, et se jeta sur lui pour l'étrangler. Le cri de joie féroce qu'il poussa à ce moment l'éveilla. En ouvrant les yeux, il vit à côté de lui Marcellus, qui l'avait entendu crier, et qui était accouru.

Ernest raconta son cauchemar.

« Il y a quelque chose de vrai dans tout cela, dit Marcellus. Vous avez vu les montagnes aller s'ensevelir tout d'un coup dans l'océan, tandis que ce n'est que atôme par atôme qu'elles y arrivent. Demain nous reprendrons notre voyage, et verrons de près les géants des Alpes. Vous examinerez la dureté et la solidité de leur base, et serez étonné de la simplicité des moyens que la nature emploie pour avoir raison de ces colosses. »

Quelques jours de marche à travers la contrée la plus pittoresque du monde les conduisirent au pied du mont Blanc, dont les sommets couverts de neige étaient empourprés des feux du soleil couchant.

CHAPITRE VIII

LA NEIGE — LA MER DE GLACE. — LES GLACIERS. — UN OASIS DANS L'OCÉAN DE GLACE.

Le premier rayon du jour trouva les touristes debout.

Les grimpeurs de montagnes qui veulent se reposer et réparer leurs forces durant les heures les plus chaudes de la journée doivent profiter de la fraîcheur des matinées. Un autre motif pour être matinal dans les Alpes, c'est le plaisir que l'on a à assister à la lutte de la lumière et des ombres, qui accompagne le lever de l'aurore.

Marcellus s'était assuré, la veille, que M. de Vibraye n'était pas encore arrivé à Chamounix, et il tenait à utiliser au profit de ses jeunes amis les instants dont il pouvait librement disposer.

De Chamounix à la source de l'Arveyron, la route est courte, et elle ouvre sur des vues si belles que, loin d'être fatigué en arrivant au bout, on regrette que la distance ne soit pas plus longue.

Pendant une partie du chemin, les touristes suivaient le cours de l'Arve, que nous avons déjà vu près de Genève. Devant eux s'étendaient, en amphithéâtre, des montagnes de granit, aux cîmes couronnées de neige, et que dominait la masse imposante du mont Blanc. Puis, l'œil se porte sur les glaciers, environnés par la verdure qui marque le col de Balme et la tête Noire, — et qui s'inclinent jusqu'aux vallées, comme autant de cataractes dont les eaux ont été surprises dans leurs bonds, et gelées par un froid soudain et irrésistible. Les contrastes offerts par cette vue sont frappants, et impressionnent vivement.

« Pour commencer, dit Marcellus à ses amis, savez-vous pourquoi

la neige qui couvre le sommet des hautes montagnes ne fond jamais?

— C'est, répliqua Ernest de Vibraye, parce que plus on s'élève haut dans l'air, plus l'atmosphère devient froide. Je ne saurais expliquer pourquoi il en est ainsi, car il me semble que le contraire serait plus naturel et que les parties supérieures des montagnes étant plus près du soleil, elles devraient être d'autant plus chaudes.

— Écoutez, dit Marcellus. L'air est difficilement chauffé, même par les rayons directs du soleil, par la simple raison qu'il est un gaz transparent qui ne peut arrêter les rayons solaires. Ces rayons arrivent donc sur la surface de la terre presque sans perte de chaleur, et la terre, qui est un corps solide, opaque, les absorbe à peu près entièrement. C'est seulement par la radiation subséquente de la terre que la température de l'air est échauffée, les rayons réfléchis s'élevant en couches successives, ou en vagues de chaleur à travers l'atmosphère, parce qu'ils sont plus légers que l'air froid, qui prend leur place près du sol. Il est inutile de dire que le temps que ces rayons arrivent aux sommets des montagnes, ils ont perdu presque toute leur chaleur. Telle est, avec d'autres encore, la cause de la basse température qui donne aux montagnes leur manteau de neige, ou plutôt de *rime*, car elles sont couvertes en réalité d'une poudre blanche impalpable, produite par la condensation de l'humidité qui est toujours contenue dans l'atmosphère de notre planète. Des expériences ont démontré que la température de l'atmosphère décroît, à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer, dans la proportion d'un degré de chaleur pour chaque cent quatre-vingts pas d'élévation.

« Un fait que vous avez souvent vu sans y faire attention, continua Marcellus, et qui vous permettra de comprendre comment il se fait que les montagnes contiennent les vapeurs dissoutes dans l'air, et pourquoi, quand elles sont à une certaine hauteur, elles conservent leur couronne de neige, même sous l'équateur : vous avez remarqué que, lorsqu'on apporte, par un temps très chaud, une cruche d'eau d'une cave, l'extérieur se couvre aussitôt d'humidité, en forme de gouttelettes, bien que l'air ne paraisse pas être du tout humide. Si

le vase était encore plus froid, ou mieux encore, s'il était rempli de glace, l'humidité à l'extérieur prendrait la forme d'une poudre blanche. Or, ce n'est rien de plus que le résultat de la condensation par le froid du vase de l'eau contenue dans l'air. Eh bien, l'action d'une montagne sur l'air tiède de l'été est précisément la même que celle du vase. Quand l'air chauffé par la terre s'élève à une certaine altitude, il est refroidi par la surface de la montagne, et laisse dessus, sous forme de *rime*, une partie de l'eau qu'il contient. A proprement parler, donc, ce n'est pas de la neige qui couvre les pics des montagnes, car ces pics sont fréquemment au-dessus des nuages; c'est une substance aussi blanche, mais infiniment plus fine, que les vents transportent souvent dans les nuages, comme les sables du désert. »

Durant cet entretien, ils étaient arrivés au pied de Montanvers. Devant eux était le chemin de mulets que l'on prend habituellement pour se rendre à la mer de glace.

Henri Dujardin allait s'engager dans cette voie.

« Non, dit Marcellus en l'arrêtant. Cette route est bonne pour les gens qui viennent en Suisse sans intention d'examiner ou plutôt d'étudier ce qu'il y a à voir. Comme nous voulons faire un bon emploi de notre temps, nous tournerons à gauche, parmi ces rochers, afin de nous tenir à côté du glacier que nous aurons en vue tout le temps. »

Et tout en parlant, Marcellus se dirigea vers un sentier presque perpendiculaire.

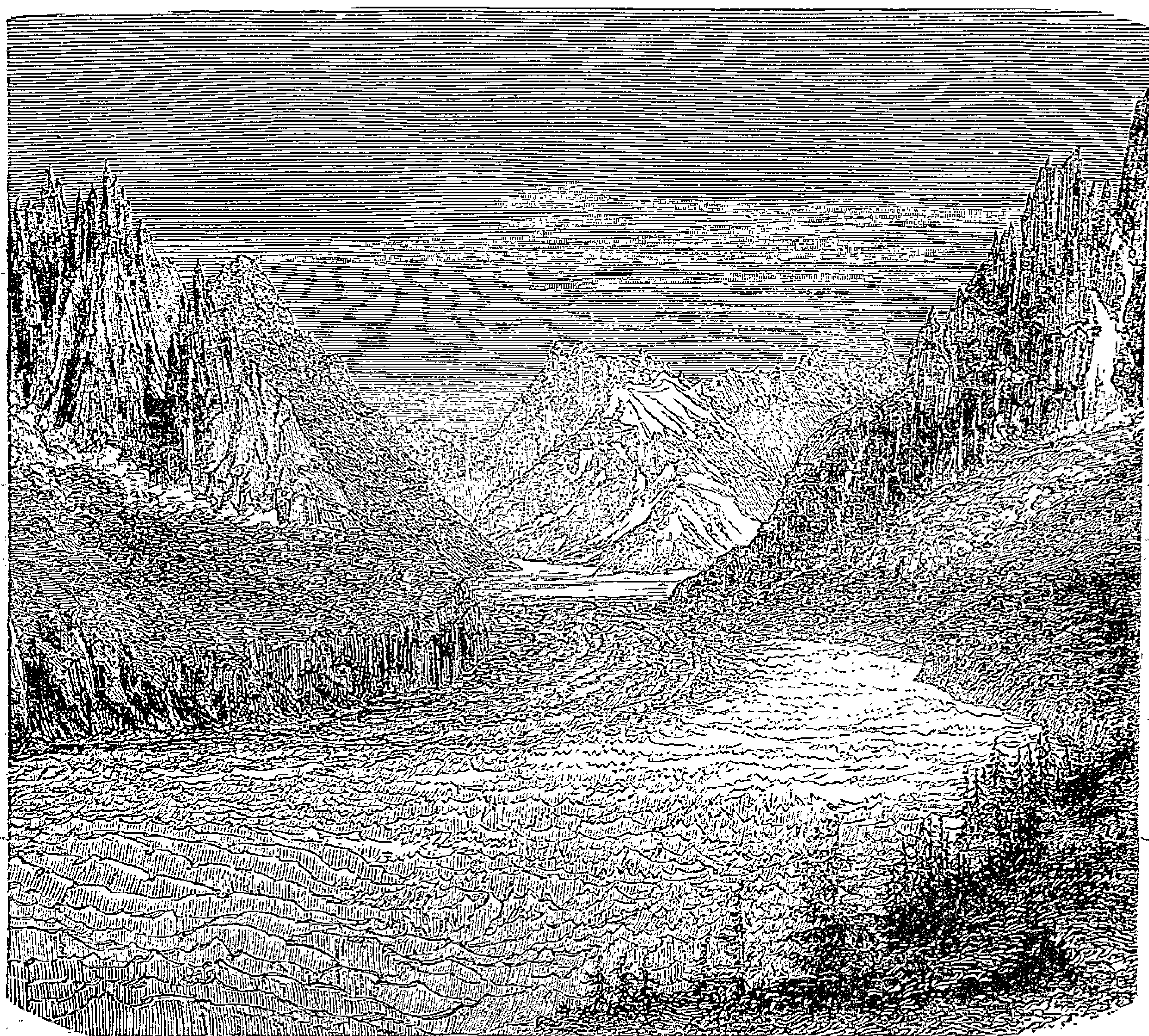
« Mais, mon cher professeur, s'écria Ernest, vous voulez donc que nous nous cassions le cou; c'est à peine si des chèvres pourraient se tenir là en équilibre.

— Des chèvres ou des géologues, répliqua Marcellus; avez-vous oublié déjà que vous avez escaladé le Glœrnirsch? Ce n'est pas cette montée qui vous arrêtera à présent. »

Les jeunes touristes le suivirent, sans autre observation; mais nous devons avouer qu'ils n'étaient pas absolument à l'aise. Après une heure d'ascension, pendant laquelle leurs mains jouèrent un rôle plus important que leurs jambes, ils se sentirent tout à fait épuisés,

mais, aussi, très étonnés de se voir près d'une énorme masse de glace.

« C'est ce qu'on appelle le « Glacier des Bois », qui conduit à la « Mer de Glace », dit Marcellus, en s'asseyant sur un rocher, près de cette rivière d'une nouvelle espèce. « C'est, ajouta-t-il, un des



LA MER DE GLACE A CHAMOUNIX

plus accessibles, et, en même temps, des plus intéressants des glaciers des Alpes. »

Qu'on imagine une large rivière, avec de grandes vagues, coulant sur une pente rapide, et qui semble avoir été saisie soudainement par le froid et arrêtée dans ses mouvements.

A l'endroit où se trouvaient les touristes, la rivière était rétrécie entre deux montagnes, mais plus haut elle s'étendait à une distance considérable, et c'était là que commençait la mer de glace.

« Ces glaciers ou ces champs de glace, continua Marcellus, sont

réellement des rivières; car, malgré leur immobilité apparente, ils ont un mouvement progressif qui est absolument le même que celui de l'eau courante. Comme les rivières, ils marchent lentement ou rapidement selon le degré d'inclinaison du terrain qui forme leur lit; comme les rivières, encore, ils vont plus vite ou plus lentement selon qu'ils sont resserrés entre les limites d'une gorge de montagne, ou qu'ils ont de l'espace pour s'étendre. Ils ont leurs tourbillons, leurs profondeurs et leurs chutes, leurs sources, leurs tributaires et leurs embouchures. Quoique solides leurs vagues emportent tout ce qui tombe sur leur surface, ou ce qui est arraché des rives. Bien plus, ils forment même des deltas, comme les rivières; seulement, au lieu de sable, ils déposent des masses de rochers, assez gros parfois pour porter sur leur surface des villages entiers, ou des forêts.

Pendant que Marcellus parlait, Ernest de Vibraye n'avait pas quitté des yeux les vagues de cette étrange rivière, et, ayant fixé un point sur la rive opposée, il demeura convaincu que le glacier ne bougeait pas. C'est une plaisanterie, se dit-il; Marcellus se moque de notre ignorance et s'amuse à nos dépens. Comment croire, en effet, qu'une si énorme masse de glace dans un canal large d'une centaine de pas, attachée par ses bords aux anfractuosités des rochers, coulerait de la même manière qu'une rivière? Cette idée ne paraissait pas supporter la réflexion.

Mais Marcellus ne plaisantait pas quand il s'agissait de science, et il continua d'un ton grave :

« Ce n'est que depuis vingt-cinq ans qu'on a étudié les glaciers avec un peu de méthode, et déjà bien des questions auparavant insolubles ont été réglées. C'est ainsi qu'on s'est expliqué l'origine de ces blocs et de ces masses de rochers qui, détachés de montagnes de granit, se sont trouvés transportés et déposés à des distances considérables sur le sommet de montagnes d'une formation toute différente. Comment expliquer que quelques-uns de ces blocs, qui ont certainement fait partie du mont Blanc, sont aujourd'hui sur les bords de la Saône, où ils ont été délicatement posés comme par la main d'un géant, qui se serait chargé de leur faire traverser le Jura?

Quand nous aurons pénétré plus loin dans notre sujet, nous verrons que ces géants n'étaient autres que de puissants glaciers, qui, dans les âges passés, couvraient presque complètement les montagnes des Alpes, et s'étendaient en France jusqu'aux départements de l'Ain et de la Haute-Saône, où ils ont laissé des traces indéniables. Comparés avec ces glaciers, ceux d'aujourd'hui ne sont que des ruisseaux, et cependant, les changements qu'ils effectuent autour d'eux sont frappants.

« Il était réservé à M. Agassiz, l'éminent naturaliste, de formuler la théorie des glaciers. Il se convainquit par ses observations que la masse de glace sur laquelle il s'était construit une hutte était, dans l'espace d'une année, descendue de 20 mètres vers la vallée. Le glacier que nous voyons marche beaucoup plus vite; son mouvement est d'environ 50 mètres par an, — quelquefois plus, quelquefois moins.

Ces paroles de Marcellus suggérèrent à Paul Séverin une idée primitive peut-être, mais assez précise de s'assurer si la mer de glace était oui ou non immobile. Il attacha solidement sa lunette au tronc d'un arbuste, et la posa sur la crête d'une vague de façon à ce qu'une longue fissure qui était dans un rocher sur le bois opposé fût complètement invisible à travers le verre. Quelle ne fut pas sa surprise quand, une heure après, il se convainquit que la crête de la vague et la déchirure du rocher étaient l'une et l'autre dans le champ de vision de la lunette?

Le glacier avait parcouru une distance appréciable.

« Ah ! cria Marcellus, en remarquant son observatoire, je vois que vous ne me croyez pas sur parole.

— Si, répliqua l'artiste; mais la chose est si extraordinaire que si, plus tard, on vient à discuter devant moi ce sujet, je veux pouvoir dire que j'en ai eu la preuve de mes propres yeux. Croiriez-vous, ajouta-t-il, que le glacier a descendu même depuis que nous sommes ici!

— Cela ne m'étonne pas, répliqua Marcellus : il est toujours en mouvement, et il avance de 50 centimètres par jour, si l'on s'en rapporte à certains savants. En 1788, de Saussure passa seize jours

près du sommet du géant que voilà là haut sur notre droite, à environ 3,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il descendit le 19 juillet à Courmayeur, tandis que les guides retournaient directement à Chamounix. Or, l'un d'eux, nommé Cautlet, laissa au pied de l'*aiguille naine* une échelle, dont le transport était dangereux à cause de son poids et de ses proportions; en 1832, des morceaux en furent découverts par M. Forbes, un autre explorateur, sur la mer de glace, près des cascades appelées *les moulins*. Ces fragments avaient été transportés par la glace sur une distance d'environ 400 mètres, en quarante ans. Encore, il y a plusieurs années, un touriste quitta le chalet de Montanvert, comme nous ferons demain, pour continuer son ascension. Le guide, Devouasson, devait le conduire à un endroit nommé *le jardin*, une sorte d'oasis dans l'océan de glace qui unit le glacier de Talèfre avec la mer de glace. En marchant le long du glacier, dont la neige cachait les fissures, lemalheureux guide glissa et tomba au fond d'un précipice. Le voyageur demeura frappé de terreur. Mais, au bout d'une minute, recouvrant son sang-froid, il avança sur le ventre au bord de l'abîme, et pendant plus d'une heure cria de toutes ses forces. Mais l'écho de sa voix seul lui répondit. Il ne douta pas que le guide ne fût mort.

« La nuit arrivait, et, inquiet de sa situation, le voyageur dut songer à se retirer. Il tremblait à la pensée qu'il lui serait peut-être impossible de retrouver son chemin. Une marche à travers les vagues glissantes de cet océan, au milieu de gouffres dont on ne pouvait mesurer la profondeur, était périlleuse. Le parti le plus sage, en pareille circonstance, était d'avancer à quatre pieds, en faisant le tour des fissures, au lieu de sauter par dessus. Mais cela demande du temps, et il faut souvent réfléchir avant de faire un pas en avant.

« Il était donc nuit quand le touriste toucha la terre ferme; il était à moitié mort de crainte et de faim, mouillé jusqu'aux os, et tremblait de tous ses membres. Ce fut donc avec un élan de joie qu'il ouvrit la porte de l'auberge et... vous ne devineriez jamais qui est-ce qui poussa un cri de surprise, en le voyant entrer. Ce fut le guide

Devouasson lui-même. Il était arrivé quelques minutes auparavant, et ayant un bandeau à la tête, il se séchait devant le feu.

« J'ai passé trois heures à vous chercher, dit-il au touriste ; vous auriez pu suivre tous les chemins que j'ai pris aux traces de sang que j'ai laissées derrière moi. Trois de mes camarades sont partis pour tâcher de vous retrouver. Comment êtes-vous sorti sain et sauf de la mer de glace, par une nuit pareille? Nous pensions que c'en était fait de vous.

— Mais vous, Monsieur le guide, qui vous a tiré du gouffre où je vous croyais enseveli pour jamais?

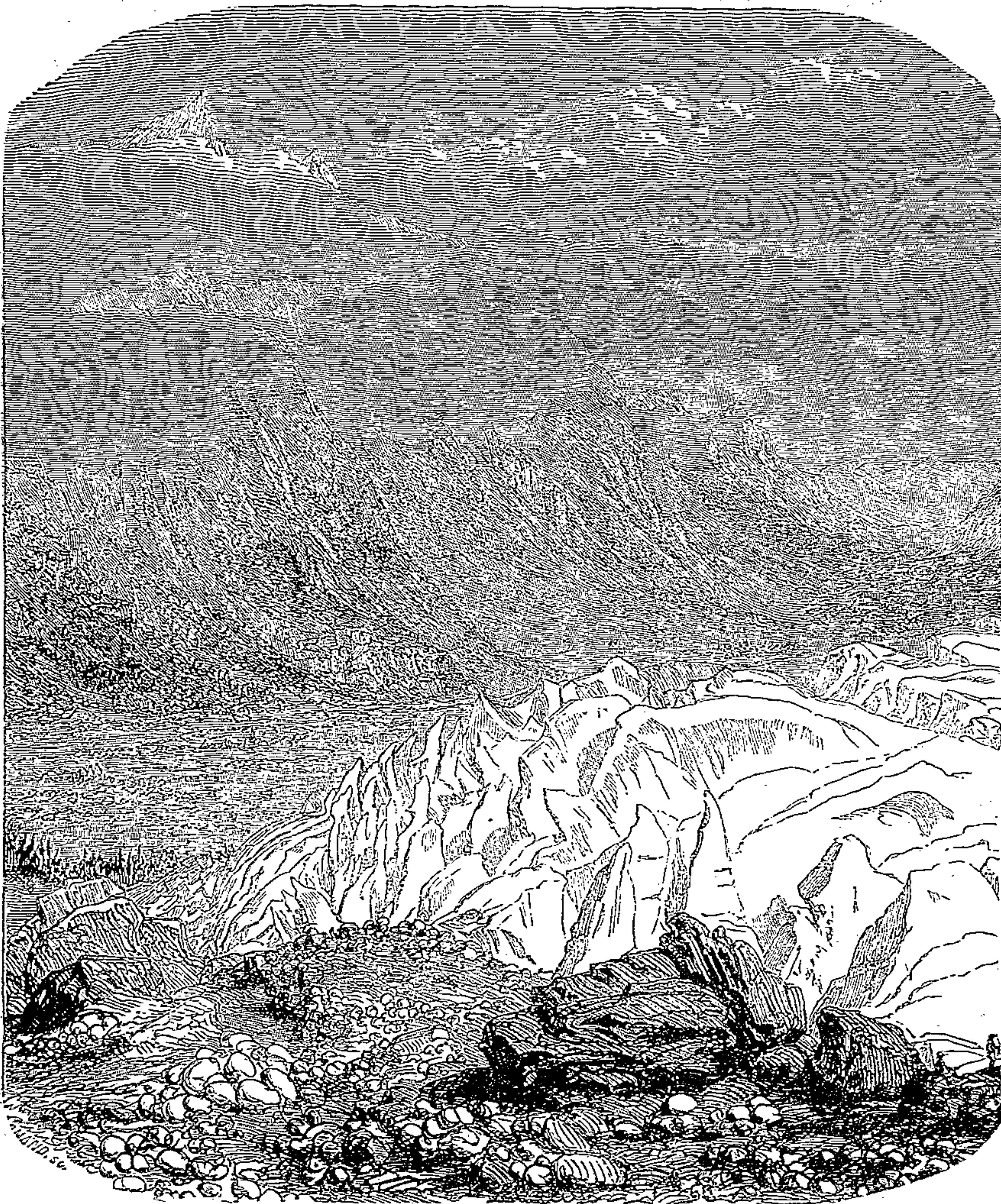
— Moi, tout seul, répondit Devouasson. J'étais seulement étourdi, ma tête ayant porté sur la paroi d'un rocher. L'eau froide m'a ranimé; je me suis débarrassé de mon havre-sac, et en faisant des trous dans la glace avec mon couteau, j'ai grimpé jusqu'en haut, absolument comme un ramoneur grimpe dans une cheminée.

« Je vous laisse à juger si ces deux hommes, dont chacun avait cru l'autre mort, se serrèrent cordialement la main.

« Dix ans après cet accident, M. Forbes trouva le sac du guide, déchiré, mais contenant encore un mouchoir de poche et les fragments d'une bouteille. Il était descendu avec la cascade du glacier de Talèfre, et était monté à la surface, par suite d'une fonte partielle, à une distance de 340 pas plus près de la jonction du glacier avec la mer de glace. »

Après avoir passé une excellente nuit au chalet de Montanvert, les touristes se risquèrent, aussitôt qu'il fit jour, sur les vagues capricieuses de la mer de glace. Ceux qui ne l'ont pas vu ne sauraient imaginer l'aspect sinistre et sauvage de cet océan solide, avec ses vagues, sa surface humide, couverte de débris semblables à ceux d'un navire qui a fait naufrage. Des blocs de pierres, des sapins dépouillés de leurs branches, des bâtons enfoncés de distance en distance par les guides, comme pour marquer des passages impraticables, tous ces objets se présentent à l'œil comme les épaves d'une mer soudainement solidifiée au milieu d'une tempête. Et puis, de tous côtés, des rochers perpendiculaires, des barrières infranchissables, et des rives inhospitalières, plus menaçantes encore que la

mer. Le cœur se serre à la vue de cette désolation. Mais ce qui terrifie plus que tout, ce sont les mille déchirures dans la glace, prêtes, comme autant de gouffres béants, à vous engloutir au premier



LA ROUTE DU JARDIN

faux pas. Ajoutez à cela un immense silence interrompu seulement, à intervalles, par les craquements de la glace ou la chute d'une avalanche. Ces bruits, répétés par les échos, résonnent à l'oreille comme le rugissement d'un canon tiré par un vaisseau en détresse. En présence de ces scènes grandioses les émotions se partagent

entre l'admiration et la crainte, on sent qu'on a pénétré dans un de ces vastes laboratoires où la nature prépare les mystérieuses transformations de la matière.

Du point où nos touristes s'étaient embarqués sur cette mer solidifiée, les crevasses étaient relativement peu nombreuses; mais, plus haut, les passages devinrent rares et difficiles.

Ils firent donc une longue halte sous un abri de rochers, avant de tenter de gagner des régions plus élevées; et tandis qu'ils faisaient un déjeuner léger, mais que l'appétit rendait savoureux, Marcellus leur expliqua la nature et la raison des phénomènes qu'ils avaient sous les yeux.

« Les glaciers, dit-il, sont les réservoirs inépuisables où s'alimentent les plus importantes rivières et une multitude de petits ruisseaux. Leur mission est de condenser une partie des vapeurs que l'air absorbe et enlève à l'océan; et c'est avec les vapeurs ainsi condensées, que la nature forme les cours d'eau qui arrosent et fertilisent la terre, avant de retourner, par mille canaux, se perdre dans la mer. »

Quoiqu'ils fussent sur la glace et entourés de neige, le soleil était assez chaud pour que le froid ne fût pas trop sensible; mais il était nécessaire de songer au moment où cet astre disparaîtrait derrière les sommets des montagnes, et où l'hiver reprendrait dès lors son sceptre.

Ils hâtèrent le pas afin d'atteindre l'abri temporaire qu'on nomme *le jardin*.

« Vous comprenez, dit Marcellus, en marchant, que si un glacier continuait à avancer sans se dissoudre à son extrémité, il envahirait bientôt les plaines voisines; mais il arrive qu'aussitôt qu'il atteint les vallées, où la chaleur de l'été se fait sentir avec plus ou moins d'intensité, il commence à fondre, donne naissance à des cataractes, forme des torrents, des ruisseaux, et finalement des fleuves. Le Rhin et le Rhône, pour ne mentionner que les plus grands, prennent leur source dans les glaciers de la chaîne du Mont-Blanc, d'où descendent également plus de quarante cours d'eau moins importants.

« La position des glaciers varie, selon la quantité de neige tombée durant l'hiver, et l'effet produit par la pluie et la chaleur du soleil pendant le beau temps. Dans les saisons propices, leur base change, et ils pénètrent de plus en plus dans les vallées, tandis que leur extrémité supérieure laisse à découvert des terrains qui étaient cachés depuis des siècles. Les glaciers de Chamounix, après avoir avancé d'une façon continue depuis 1846, sont actuellement dans une période de retraite très marquée. »

L'ascension était difficile, mais enfin les touristes mirent le pied sur le bord de cette île verdoyante qu'ils contemplaient à distance depuis plus de deux heures. Après une marche aussi fatigante, rien ne pouvait leur causer plus de plaisir que la vue de cette oasis au milieu d'un désert de neige; et l'on a quelque difficulté à comprendre comment ce petit paradis a échappé aux avalanches et résisté aux attaques des masses de glace.

« L'existence, dit Marcellus, de ce jardin situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, entouré de neiges éternelles, et au milieu de ces solitudes froides et désolées, semblerait contre nature, si un examen attentif de ces lieux ne nous fournissait pas une explication plausible. Ne vous apercevez-vous pas qu'il fait plus chaud ici qu'au dernier endroit où nous nous sommes arrêtés?

— Certainement, répliquèrent ses compagnons; on éprouve un effet pareil à celui qu'on ressentirait si on vous avait jeté un manteau sur les épaules.

— Eh bien, rappelez-vous que la neige n'absorbe pas la chaleur, mais que, par suite de sa couleur blanche, elle la réfléchit, comme ferait un miroir. Remarquez, en outre, que la surface où nous sommes est le milieu d'un vaste creux, en forme d'entonnoir, vers le centre duquel sont renvoyés tous les rayons du soleil qui tombent sur la neige couvrant les bords. Le jardin est donc ce qu'un homme de science appellerait le centre de la parabole blanche qui l'entoure, et, indépendamment de la chaleur qu'il reçoit directement du soleil, il profite de toute la chaleur additionnelle qui lui vient de l'Est, du Sud et de l'Ouest. »

Tout en donnant ces explications, Marcellus avait conduit ses

compagnons du côté de « l'aiguille du moine », et s'asseyant sur la neige, il ôta son sac et en tira un petit microscope. Tandis que Paul Séverin examinait des fleurs de Rhododendron, il se mit à observer de près, plusieurs petits objets qu'il avait cueillis autour de lui.

Enfin, il cria à ses amis :

« Venez voir quelle admirable symétrie il y a dans l'arrangement des atômes de cette poudre blanche. »

Les touristes appliquèrent, tour à tour, l'œil à l'instrument, et virent des cristaux d'une transparence extraordinaire et merveilleusement taillés. Quelques-uns avaient la forme d'une croix de Malte, — d'autres d'une croix latine; beaucoup ressemblaient à des étoiles, et plusieurs rappelaient à l'esprit les ailes d'un moulin.

« Qu'est-ce que c'est que tout cela? demanda Ernest.

— Peu de chose, répondit Marcellus; simplement un peu de neige. Comme vous voyez, ce n'est pas le hasard qui préside à l'union des globules de vapeur pour produire sous la congélation un grain de cette poudre blanche. Évidemment, une loi mathématique est observée dans leur arrangement. Chacune de ces formes est le résultat d'une réunion de cristaux de proportions encore plus menues, et toutes d'une construction semblable dans l'origine. Les figures sont larges ou petites, simples ou compliquées, selon que le froid est plus ou moins intense, l'air calme ou agité. La glace est faite d'une grande quantité de ces petits cristaux tous dérivés de la même forme, et tous tendant à créer par eux-mêmes un solide représentant, dans de plus larges proportions, la forme du cristal primitif. »

Tandis qu'il examinait ces curieux dessins, Paul Séverin aperçut soudainement quelque chose de vivant, d'une couleur brune-rougeâtre, qui traversa le champ de vision du microscope, mettant en mouvement de longues pattes armées de griffes.

« Ah! dit Marcellus, c'est la puce des neiges qui fut observée pour la première fois par M. Agassiz, lorsqu'il fit son séjour de plusieurs mois sur le glacier de l'Aar. C'est un insecte très curieux, car il vit dans la neige, et il n'est pas aisé d'expliquer de quoi il se nourrit. C'est le dernier être vivant qu'on trouve dans les solitudes gla-

cées des montagnes, mais on ne sait rien de très précis sur son compte, si ce n'est que cet insecte est singulièrement robuste, qu'il trouve le moyen de résister au froid rigoureux de l'hiver, et de se ménager dans ces tristes régions des quartiers habitables.

— Peut-être, fit observer Ernest de Vibraye, peut-être vit-il de l'air, ne fût-ce que pour contredire le dicton qui assure que pareille chose est impossible. »

Marcellus, qui ne plaisantait pas quand il s'agissait de science, haussa les épaules et répliqua gravement qu'il ne croyait pas cela. D'après son opinion, cette étrange créature pourrait être le parasite d'un petit rongeur, qu'on nomme souris des neiges, et qu'on rencontre à une haute élévation dans les Alpes. Cette espèce de petite marmotte vit de lichens et de mousses qui, comme les plantes du *jardin*, sont protégées et abritées au milieu des amphithéâtres neigeux si nombreux dans les montagnes. Il ne serait donc pas étonnant que la puce des neiges se nourrît du sang de cet animal.

L'heure était avancée, car déjà l'*aiguille du moine* projetait une grande ombre sur l'océan de neige où étaient les touristes.

Paul Séverin proposa à Marcellus de partir.

« Vous avez raison, dit le savant, en arrangeant son sac, nous avons à descendre plus de sept kilomètres, et si nous nous laissions gagner par l'obscurité, notre situation serait singulièrement périlleuse. »

Ils reprirent leur voyage, grimpant par dessus les dernières projections de l'aiguille du moine, afin de traverser par le pied du *couvercle*, et sur la terre ferme, le gigantesque escalier appelé les *Séracs* du *Talèfre*. En descendant sur la glace, après avoir surmonté le *col des Egralets* qui est à environ 2,900 mètres au-dessus du niveau de la mer, les touristes se sentirent suffisamment réchauffés pour n'avoir plus à craindre de se refroidir durant le reste du voyage. Une fois dans le large passage nommé la mer de glace, leur tâche devint comparativement aisée, et ils n'eurent qu'à atteindre le glacier des Bois avant que le froid de la nuit ne vînt le durcir.

« Vous comprenez à présent, j'espère, dit Marcellus à ses compagnons, la nature de cette longue série d'opérations qui, sans choc ou sans cataclysme, peuvent, dans le cours du temps, changer la face du monde?

— Oui, mon cher Marcellus, répliqua Paul Séverin ; je vois que la nature partout proportionne la puissance de ses instruments à la force de résistance qu'ils ont à vaincre. C'est à la fois admirable et terrible. Mais, ajouta-t-il, quand je regarde avec ma lunette les immenses clairières creusées dans ces rochers, à des centaines de pas au-dessus de nos têtes, j'ai de la difficulté à imaginer quel aspect avait le glacier sur lequel nous sommes, lorsqu'il était si énormément épais.

— La pente, répondit Marcellus, n'était certainement pas aussi rapide qu'à présent, car les anciens glaciers des Alpes, pour ne parler que de ceux qui sont du côté de la France, remplissaient à peu près toutes les vallées de la Suisse et joignaient la chaîne du Jura, en passant sur quelques-uns de ses sommets les plus élevés. Autrement, comment ces énormes masses de granit, dont plusieurs ont jusqu'à 100 mètres de longueur, auraient-ils été transportés au milieu des plaines? Comment des blocs de porphyre auraient-ils franchi les passages du Jura pour aller se poser sur les bords de rivières, dont les sources sont dans une direction opposée? Ce fut M. Agassiz qui trouva la solution de ce mystère, et cela de la façon la plus simple et la plus satisfaisante.

Les clairières que vous voyez furent pour lui autant de révélations; elles lui prouvèrent qu'autrefois les glaciers atteignaient ces niveaux élevés et emplissaient toutes les vallées que nous traversons aujourd'hui. En suivant leurs traces, il les trouva descendant partout, à des degrés différents, des cimes des Alpes aux bords de la Saône, en passant par dessus les hauteurs qui dominent l'immense vallée au fond de laquelle dorment le lac et la ville de Genève.

« Cette découverte ouvrit un nouvel horizon aux géologistes, et depuis, dans tous les pays du monde, on a recueilli des preuves de la puissance du nivellement des glaciers. »

CHAPITRE IX

AU SOMMET DU MONT BLANC. — LE MONTANVERS. — CHASSEUR DE CHAMOIS. — PLUS HEUREUX QU'UN ROI.

En arrivant à Chamounix, nos touristes furent tout heureux de voir accourir au devant d'eux M. de Vibraye et Hélène.

On se retrouva avec plaisir, on se tendit une cordiale poignée de main, et l'on se raconta les divers incidents du voyage.

Ernest de Vibraye donna à Hélène une montre qu'il avait achetée pour elle à Genève, et la jeune fille témoigna vivement sa satisfaction.

Le souper fut gai et les touristes, dont l'appétit avait été aiguisé par l'air de la montagne, lui firent honneur.

Les jeunes gens firent un magnifique tableau du spectacle qu'ils avaient contemplé dans leur ascension.

« Mais vous n'avez pas monté jusqu'au sommet? dit M. de Vibraye; c'est un exploit qui demande des préparatifs et des précautions.

— Non, répondit Marcellus; j'avais une trop grande responsabilité, et je n'aurais pas pris sur moi de compromettre la sécurité de mes jeunes compagnons. Notre promenade avait un but plus utile que celui de la curiosité, et j'espère qu'elle sera profitable. »

Ernest fit une description des merveilles qu'ils avaient vues.

« Que je voudrais donc aller admirer ces scènes grandioses! s'écria Hélène.

— Demain, je te conduirai à la mer de glace, dit M. de Vibraye; mais, comme il faudra que nous partions de bonne heure, je t'engage, mon enfant, à aller te coucher.

— Et nous serons tous de la partie, s'écrièrent les jeunes gens. Ce sera une promenade délicieuse ! »

Ainsi fut convenu. Mais, le lendemain, le temps était couvert et pluvieux. Il n'y avait pas à songer à se mettre en route, pour le moment.

Chacun s'occupa de son mieux, et selon ses préférences. Mais, dans l'après-midi, le soleil ayant réussi à percer les nuages, la petite société se réunit dans le jardin de l'hôtel ; des amies d'Hélène vinrent se joindre à eux, et la conversation se porta naturellement sur les montagnes qui se dégageaient, à ce moment, du banc de nuages qui les avait obscurcies toute la journée.

Hélène plaisanta spirituellement les jeunes gens, assurant qu'à leur place elle ne se serait pas arrêtée à moitié chemin du mont Blanc, et qu'à tout prix elle aurait grimpé jusqu'au sommet.

Soudain, elle prit un air plus grave, en s'adressant à Marcellus.

« Et vous, monsieur le savant, dit-elle, avez-vous jamais fait l'ascension complète ?

— Oui, certainement, » répondit le professeur.

La jeune fille ouvrit de grands yeux et le regarda d'un air de doute.

« Voilà bien comme sont les jeunes gens, dit Marcellus, en souriant.

Ils ne peuvent imaginer que nous autres vieux, nous ayons jamais été jeunes et actifs. Oui, mademoiselle, j'ai posé mon pied sur la cime la plus élevée de la montagne que vous voyez là haut.

Demandez, d'ailleurs, à ces garçons, si j'ai demandé grâce dans les excursions que nous avons faites ensemble.

— C'est-à-dire que M. Marcellus a des jarrets d'acier et qu'il a toujours tenu la tête ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Je vous en prie, racontez-nous votre ascension ! » dirent les jeunes filles.

Marcellus soupira, et se renversa sur sa chaise.

« J'ai eu bien tort de m'avancer ainsi, murmura-t-il ; la chaleur est lourde, étouffante, et il n'y a pas un souffle d'air ! Si vous me laissiez jouir de cet instant de repos.

— Non, non, dit Hélène; puisque je n'ai pas pu vous montrer aujourd'hui le courage d'une héroïne, il faut que vous nous disiez comment vous devîntes un héros.

— Mais je n'ai jamais eu une telle prétention, répliqua Marcellus.

— C'est possible, mais quiconque a fait l'ascension du mont Blanc, surtout à l'époque dont vous parlez, est un héros, dit Hélène. Ainsi donc, soyez aimable, et résignez-vous à votre sort. Faut-il commencer pour vous ? Il y a quelques cinquante ans....

— Du tout, du tout, je déclare qu'il n'y en a pas plus de trente-cinq, s'écria le savant. Vous voudriez donc me faire passer pour un vieillard décrépit, méchante enfant ?

— Eh bien donc, reprit Hélène, il y a quelques trente-cinq ans, vous voyagiez pour perfectionner votre instruction, sans doute. En faisant votre tour d'Europe, comme c'était l'usage alors, vous vous trouvâtes, comme aujourd'hui, dans cette même vallée de Chamounix.

— Oui, mais il n'y avait pas là un joli lutin, comme vous, pour me taquiner, dit le professeur avec une gravité comique.

— A présent, ajouta Hélène, à présent que je vous ai ouvert la voie, monsieur le savant, vous pouvez marcher seul.

— Eh bien donc, dit Marcellus, voyant que la résistance serait inutile, et en s'animant à mesure qu'il se rappelait ses anciens exploits, comme vous dites, je me trouvai dans cette même vallée, et très probablement dans ce même hôtel. Je me souviens qu'un soir je vis un certain nombre de montagnards rassemblés dans la cour, discutant bâtons ferrés, havre-sacs, gros souliers, gilets de laine, vin, et lunettes vertes. Un homme de bonne façon, évidemment un étranger, paraissait être à la tête de la bande qui se composait d'une douzaine de guides et de porteurs, sans compter les amis qui aidaient à emplir les sacs d'une multitude de choses. C'était, me dit-on, le chevalier Barelli, qui se proposait de faire l'ascension du géant des Alpes. Je demandai s'il n'avait pas de compagnon. On me répondit que le bon vieux Gaspard Caux, alors curé de Chamounix, s'était mis dans la tête de risquer l'aventure, voulant prier pour ses

enfants sur le sommet de la montagne. On ne parlait dans la vallée que de l'ascension, et chacun se montrait, avec admiration, le chevalier Barelli. Les guides même étaient des héros, car, dans ces temps, comme vous l'avez dit, mademoiselle, c'était une grande affaire que d'escalader le mont Blanc. Je fus saisi du désir d'aller avec eux. Après quelques paroles échangées avec l'aubergiste, je m'approchai du chevalier, et lui demandai de me permettre de l'accompagner. Quelques minutes s'écoulèrent, et l'on cria qu'on demandait trois nouveaux guides; puis on se donna des poignées de mains — touristes, et villageois. On n'était pas sans anxiété, car il y avait longtemps que personne n'avait fait l'ascension, et, par suite des continuels changements des glaciers, on appréhendait des difficultés sérieuses. Je ne dormis pas de la nuit, ce qui n'était pas une bonne préparation. Néanmoins, au lever de l'aurore, j'étais frais et dispos.

« Toute la population était sortie pour nous voir partir; quelques-uns pleuraient, d'autres priaient. Beaucoup nous accompagnèrent assez loin, avec le désir de nous aider, portant les sacs, et je crois que, s'ils avaient pu, ils nous auraient portés aussi. La première partie de l'ascension fut peut-être fatigante, mais peu difficile. Je me souviens d'avoir souffert d'une soif intense, et d'avoir conçu, à cette occasion, une grande admiration pour les roses des Alpes et les rhododendrons.

— Mais pourquoi? Pour quelle raison? demanda Hélène.

— Parce que, sur le conseil de l'un des guides, je mâchai les tiges, ce qui contribua beaucoup à me désaltérer.

« Bientôt le sentier devint moins aisé. Il longeait un énorme rocher, et était souvent si étroit que nous étions obligés de marcher de côté, afin de ne pas tomber dans un précipice de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Puis nous atteignîmes la moraine, sur le bord du glacier des Bossons, un détroit rempli de pierres et de débris de toutes sortes. L'ascension devint, là, ennuyeuse et extrêmement fatigante : il nous fallait grimper sur des pierres mouvantes et avancer à travers des masses de gravois. Enfin, nous touchâmes la Pierre de l'Échelle, un énorme rocher dans le

creux duquel on place une échelle qui sert à traverser le glacier, et là nous fîmes halte, pour nous rafraîchir à même le contenu de nos sacs.

« Je vois que vous ne suiviez pas la même route que nous avons prise hier, fit observer Paul.

— Non, dit Marcellus, car les sentiers changent souvent d'une année à l'autre. D'ailleurs, nous étions sur un autre côté de la montagne, et c'eût été rendre l'ascension à peu près impossible.

Le savant continua.

« Les volontaires qui nous avaient accompagnés jusque là nous quittèrent, et il ne resta plus que les hommes qui devaient porter nos paquets plus loin encore. Les dangers réels ne commencèrent que lorsque nous eûmes atteint le glacier ; mais la beauté du spectacle nous récompensa amplement de nos fatigues. Vous trouvez belle la mer de glace, et vous avez raison ; mais la partie supérieure du glacier des Bossons, à l'endroit où il se confond avec le glacier du Taconnaz, est quelque chose de véritablement grandiose, et réellement magnifique. Des pinacles, des tours de glace s'élèvent sous les formes les plus fantastiques au milieu des crevasses. Parmi ces crevasses, il y en a de si étroites qu'on saute par-dessus ; d'autres sont des gouffres béants d'une incommensurable profondeur. Là est une caverne, avec des stalactites gigantesques ; ici on est arrêté par une muraille d'un vert demi-transparent, percée de fenêtres, comme un château en ruines, avec des guirlandes de neige pendant des toits.

— Que ce doit être beau ! s'écria Hélène. Je veux voir tout cela.

— Et il ne vous arriva pas d'aventures ? demanda Ernest.

— Nous eûmes à traverser bien des crevasses difficiles, répliqua Marcellus. Un des ponts qu'il nous fallut franchir était un bloc de glace avec des parois brillantes, haut de plus de 7 mètres, et qui était en travers d'un gouffre large et profond. Vous serez étonnés quand je vous dirai que nous ne grimpâmes pas dessus, mais que nous passâmes sur une de ses faces perpendiculaires, comme des mouches sur un panneau de glace.

— Comment était-ce possible? demanda Paul Séverin.

— Un guide se risqua d'abord, et, se tenant d'une main, tailla des trous dans la glace avec une hache ; il passa ainsi de l'un à l'autre, et arriva de l'autre côté. Rien dans toute l'ascension ne me fit un effet pareil à celui que j'éprouvai, en le voyant accomplir cet exploit prodigieux. J'avoue aussi que j'eus une fameuse émotion quand il me fallut marcher sur ses pas, suspendu par les doigts et les orteils au-dessus de l'abîme. Le danger était assurément grand, car si l'un de nous avait fait un faux pas, plusieurs auraient été entraînés avec lui, attendu que nous étions tous attachés ensemble. Nous traversâmes un autre endroit d'une manière presque aussi singulière. Une tour de glace se dressait au milieu de la crevasse, et sa tête était de quelques pieds au-dessous du niveau où nous étions. On posa l'échelle sur cette tour, et on la tint ferme, tandis qu'un guide descendait. Après avoir fait des entailles pour que le pied fût plus sûr, il souleva l'échelle, et la plaçant de l'autre côté de la crevasse, il remonta. Mais comme il s'en fallait de quelques pieds que l'échelle fût assez longue, il acheva l'ascension au moyen de trous qu'il creusa dans la masse. Nous suivîmes, les uns après les autres, et à chaque tour, on ramenait l'échelle, jusqu'à ce que le dernier fut passé. Le regard n'atteignait pas le fond de l'abîme, et les morceaux de glace qui se détachaient mettaient dans leur chute un temps qui semblait interminablement long. La tête de la tour n'avait pas plus de 30 centimètres de diamètre, elle était extrêmement glissante, et on comprend qu'il fallait du sang-froid pour se maintenir dessus et soulever l'échelle.

« Vers le coucher du soleil, nous atteignîmes les *Grands Mulets*, des petits rochers coniques qui sont près du sommet du glacier. C'est là que nous devions faire halte pour la nuit. Notre abri était formé par un roc, à 80 mètres au-dessus du glacier. Un rempart de pierre avait été formé par de précédents touristes pour empêcher qu'en dormant on ne roulât dans le précipice. La vue était splendide ; en bas on voyait Chamounix, avec ses monts et ses glaciers ; derrière, le Brévent, et au loin brillait le lac de Genève, avec les montagnes du Jura à distance. La scène entière était

empourprée des feux du soleil couchant. Nous soupâmes de poulet froid, arrosé de toutes sortes de vins, depuis le bordeaux jusqu'au champagne. Les guides étaient d'excellente humeur, et ils s'amusèrent à chanter des airs patriotiques et à lancer les bouteilles vides sur les pentes du glacier, pariant les uns contre les autres, et suivant les péripéties de la course avec autant d'intérêt que si de grosses sommes eussent été engagées. Le bon vieux curé termina la journée en remerciant Dieu de nous avoir protégés.

« Nous nous retirâmes dans notre chambre à coucher, sous un drap que l'on avait tendu sur trois bâtons. Il n'y eut, d'abord, que huit ou dix personnes qui se couchèrent, et je crois que tout aurait bien marché, quoique nous fussions serrés comme des harengs; mais, au moment où j'étais dans mon premier sommeil, cinq ou six guides vinrent se glisser entre nous, si bien que, poussé par l'un, repoussé par l'autre, je finis par me trouver avec le curé en travers sur la poitrine, et trois des guides sur les jambes. Je me dégageai le mieux que je pus, et passai le restant de la nuit à sommeiller près du feu.

« Il y avait quelque chose d'étrangement solennel dans ce silence qui régnait autour de nous et qui n'était interrompu, par intervalles, que par les rugissements des avalanches. La nuit était parfaitement calme ; il n'y avait pas un nuage, pas un souffle de vent, et les étoiles brillaient dans un ciel presque pourpre.

« Nous quittâmes le rocher vers trois heures du matin, marchant à la lueur des lanternes que portaient les guides. Le soleil se leva tandis que nous escaladions la pente de neige qui conduit au grand plateau. Jusque-là, nous ne rencontrâmes rien de particulièrement intéressant. Il faisait froid, et j'éprouvai comme une sorte de torpeur. Nous eûmes encore à traverser des crevasses, comme sur le glacier des Bossons, mais presque toujours ce fut une marche lente, monotone, sur une neige molle; puis, il nous fallut grimper sur des rochers escarpés; à l'exception d'un mot prononcé de temps en temps par le chef des guides, personne ne parlait. Quand le soleil fut plus haut dans l'espace, nous reprîmes un peu d'ani-

mation. Nous longeâmes, sur le grand plateau, le bord d'une crevasse véritablement effrayante, où, vingt ans auparavant, trois guides avaient péri, et tous étaient parents de ceux qui nous accompagnaient. Plus loin, nous fûmes arrêtés par une autre presque aussi large, mais nous réussîmes à la traverser au moyen de nos bâtons et des restes d'un ancien pont de neige.

« Deux des guides nous quittèrent à ce point, refusant d'aller plus loin. Nous gagnâmes le pied des rochers rouges où, à l'abri des avalanches, nous fîmes une halte de quelques minutes. Je dis à l'abri, parce que le vent était frais, qu'il soufflait assez fort, et nous couvrait d'une poussière blanche qui fouettait désagréablement le visage.

« Nous nous remîmes en route, tantôt escaladant des rochers de glace dans lesquels chaque pas était creusé avec la hache, et tantôt sur une surface assez unie. Nous dépassâmes ainsi les Rochers Rouges et les derniers rochers dont nous brisâmes des fragments que nous voulions emporter comme trophées. Le mur de la côte, peut-être la partie la plus effrayante de l'ascension, fut franchi sans accident. Imaginez une pente de glace, beaucoup plus raide que le toit d'une église, et ayant environ cent cinquante mètres d'élévation; au lieu des murailles de l'église, vous avez à droite et à gauche un abîme d'une profondeur inconnue. Vous voyez-vous grimpant sur ce toit de glace pendant plus d'une demi-heure, avec un vent qui vous lance dans la figure des morceaux de glace à la fois piquants et tranchants; ajoutez à cela la souffrance que cause la raréfaction de l'air, et vous aurez une idée de la situation où nous étions sur le mur de la côte. Un des hommes laissa échapper son bâton, et en un moment, il roula le long de la pente que nous avions mis si longtemps à escalader, et tomba dans l'abîme au-dessous; un faux pas, et il en aurait été de même de nous.

« Je ne vous dissimulerai pas que je commence à être fatigué, et je crois qu'il en est de même pour vous, dit Marcellus, en changeant de ton; le temps se rafraîchit et nous devrions rentrer, je vais donc achever brièvement mon récit. Nous atteignîmes, enfin, le sommet du mont Blanc, et je sais que je devrais vous dire que la vue merveil-

leuse qui se déroula devant nous nous paya de nos fatigues, etc. Mais, hélas! nous ne pûmes rien voir ou très peu de chose, à cause du nuage qui nous environnait. Il se formait un orage, et, sur le conseil des guides, nous nous hâtâmes de descendre le plus vite possible. Ce fut plus aisé que n'avait été l'ascension, car nous nous laissâmes glisser sur les pentes que nous avions mis des heures à monter. Voici généralement comment on procède : tout le monde s'assied sur une ligne, les uns derrière les autres, changeant de



GLISSADE

direction, ou s'arrêtant, quand il est nécessaire, au moyen de son bâton ferré, qui, plongé dans la neige, sert à vous guider et à vous retenir. C'est ainsi que, riant, criant, culbutant, nous allions quelquefois jusqu'à une faible distance d'une crevasse; alors, on arrêtait court, et nous cherchions l'endroit le plus favorable pour traverser. La descente fut une affaire entièrement différente de l'ascension. La montée paraissait une sérieuse entreprise, sans compter la fatigue; la descente était simplement un plaisir. Nous avions accompli notre projet, et mon opinion, après tout, était que ce n'était pas une chose si terrible. Les seules aventures que nous

avions eues avaient consisté à fuir devant les avalanches. Une fois, nous atteignîmes la projection d'un rocher sous laquelle nous nous serrâmes, juste au moment où une des plus formidables bondit par dessus nos têtes. Ce fut, d'ailleurs, la seule qui nous menaça réellement durant le voyage.

« Quand nous approchâmes de Chamounix, une foule de monde vint au-devant de nous, et au moment de notre entrée dans la ville, plusieurs insistèrent pour nous porter en triomphe. A l'hôtel, nous fûmes considérés comme des héros par les dames qui nous suppliaient de leur donner un des morceaux « des derniers rochers » que nous avions apportés. On m'en demanda tant et tant que je fus obligé de faire appel à la générosité de l'un des guides, qui, très probablement, renouvela sa provision sur l'un des sentiers du voisinage.

« A présent, êtes-vous satisfaits? ajouta Marcellus, en se levant.

— Merci, dit Hélène; votre récit m'a vivement intéressée. Je n'irai pas chercher un morceau « des derniers rochers », mais je tiens à visiter la mer de glace.

— Et nous serons de la partie, » s'écrièrent les jeunes touristes.

Lorsqu'elle descendit déjeuner, le jour suivant, Hélène apprit de M. de Vibraye que les demoiselles du Housset, avec qui elle avait voyagé depuis Berne, les accompagneraient à la mer de glace, avec leur père.

Elles étaient, pour Hélène, d'anciennes amies de pension ; il n'y avait pas eu entre elles d'affection bien vive ; leurs caractères même étaient loin de sympathiser complètement, mais quand on se rencontre loin de son pays, les rapprochements sont faciles, et il semble qu'on s'aime davantage.

M. du Housset, le père de ces jeunes filles, entra dans la salle, et vint s'asseoir à la même table que M. de Vibraye et Hélène. Quelque temps après, les jeunes filles apparurent. Il était aisé de voir d'un regard, que Julie, l'aînée, avait pleuré, et que l'autre, qu'on appelait de son petit nom, Dora, avait été mise à une dure épreuve.

« Allons, cria M. du Housset; vous êtes en retard, nous devrions être partis. »

Toutes deux s'assirent à table, mais Julie mangea à peine, se plaignant du café, des œufs qui, selon elle, ne valaient absolument rien.

« Ils sont pour toi comme pour nous tous, répliqua son père avec impatience. On n'entend personne se plaindre, n'est-ce pas? sois donc plus raisonnable. »

Cette observation calma, pour l'instant, mademoiselle du Housset; mais Hélène savait déjà par expérience qu'elle était de ces gens qui sont toujours mécontents et à qui rien ne plaît. Sa sœur, si elle était étourdie, avait du moins un caractère franc et ouvert. Elle n'était guère sensible aux beautés de la nature et se souciait peu des recherches intellectuelles, mais elle était bonne, gaie et énergique. Elle n'était pas, tant s'en faut, désagréable en voyage, car elle prenait toujours le meilleur côté des choses, et son imagination n'allait jamais se perdre dans les nuages ni dans d'inutiles rêveries.

On commanda des mules pour mademoiselle Julie et pour M. du Housset, qui marchait difficilement. Quant à Hélène et à Dora, elles préférèrent aller à pied.

Au moment de partir, Hélène remarqua l'absence de Paul Séverin.

« Est-ce que votre ami ne vient pas avec nous? demanda-t-elle à Ernest de Vibraye.

— Mais je compte bien que si, répliqua le jeune homme. Lui qui est toujours prêt avant les autres, comment n'est-il pas là? Je vais le chercher. »

Il entra dans l'hôtel, monta l'escalier quatre à quatre et entra, sans frapper, dans la chambre de l'artiste.

« Ils sont tous partis, cria-t-il; pourquoi ne venez-vous pas?

— C'est que j'ai là des dessins que je voudrais finir, dit Paul Séverin.

— N'aurez-vous pas le temps tantôt, demain, quand nous serons rentrés en France? Allons, il fait un temps superbe, ce serait dommage que vous n'en profitiez pas. »

L'artiste se laissa persuader.

Les autres étaient déjà loin.

« Vous avez fait sagement de venir, dit Ernest de Vibraye, en marchant près de son ami. C'est Hélène elle-même qui m'a envoyé vous chercher.

— Votre sœur est une très aimable personne, répliqua l'artiste.

— Comment, ma sœur! s'écria Ernest de Vibraye; je n'ai jamais eu de sœur.

— Mademoiselle Hélène..., murmura Paul Séverin, très étonné.

— Est ma cousine, ma bonne et chère cousine, que j'aime de tout mon cœur; car nous nous connaissons depuis notre enfance et elle a bien droit de me considérer comme son frère.

— J'avais cru..... dit Paul Séverin..... je vous prie, en vérité, de m'excuser.

— Il n'y a pas de quoi, dit Ernest de Vibraye; M. Aubry, le père d'Hélène, est, comme on dit, dans les affaires; il est toujours en voyage, et n'a même pas le temps de s'occuper de sa fille qui a perdu sa mère alors qu'elle était encore enfant. C'est ainsi que mon père, qui est le parrain d'Hélène, a pris près d'elle et peut-être même dans son cœur une place qui était à peu près libre. »

Paul Séverin était en proie à une vive agitation.

« Aubry... murmura-t-il; le père de votre cousine se nomme Aubry?

— Oui, répondit Ernest de Vibraye, en le regardant avec surprise.

— Et ce M. Aubry demeure rue de Ponthieu, il est intéressé dans de grandes entreprises?

— Justement, répondit Ernest; vous le connaissez?

— Il a exercé une grande influence sur notre destinée, dit l'artiste.

— Comment cela?

— Le moment n'est pas venu où je puis parler; mais n'est-il pas étrange que je me sois ainsi rencontré avec la famille, avec l'enfant de celui qui nous a ruinés tous!

— Monsieur! s'écria Ernest.

— Vous avez raison, mon ami, dit l'artiste; j'ai tort de pro-

noncer des paroles que vous ne pouvez comprendre. Soyez persuadé que j'apprécie votre honorabilité, les sentiments nobles et généreux de votre père, et que je ne vous rends en rien responsable de torts dont vous n'avez même pas idée.

— Je vous en prie, expliquez-vous ! dit le jeune homme. Il y a sous vos paroles quelque chose qui m'inquiète, et je ne pourrais vivre dans une incertitude pareille. Mon père sait-il...

— Je suis sûr que non, répondit Paul Séverin. Une heure viendra où je parlerai ouvertement ; mais soyez convaincu que je n'ai pour vous et votre père que des sentiments d'estime et de respect. »

Il tendit la main à Ernest.

« Hâtons-nous, si nous désirons rejoindre nos amis, » dit l'artiste.

Ces derniers, en effet, gravissaient déjà le sentier de la montagne.

Mademoiselle du Housset, malgré les tentatives qu'on avait faites pour la rassurer, avait insisté pour avoir un guide. Mais elle n'était pas plus brave pour cela : chaque fois que sa mule approchait du bord de la route, elle criait de frayeur, déclarant qu'elle allait être précipitée dans l'abîme.

— Tu es folle, lui dit sa sœur, qui marchait près d'elle ; ne vois-tu pas que le guide ne lâche pas la bride !

— Mais cette mule est méchante, répliqua mademoiselle Julie ; regarde comme elle dresse les oreilles. Si papa voulait changer avec moi, il ne faudrait qu'une minute pour enlever et remettre les selles.

— Par exemple, dit sa sœur, voilà une singulière idée ; si ta mule est vicieuse, pourquoi voudrais-tu que papa soit exposé à se tuer ?

— Il n'aurait pas peur comme moi, répondit Julie.

— N'est-ce pas, qu'elle n'a rien à craindre ? dit Dora, en s'adressant au guide.

— Non, mademoiselle, » répondit ce dernier, assurant que l'animal était d'une douceur parfaite.

Et, pour distraire les jeunes filles, il commença à leur parler de ses exploits comme chasseur de chamois ; il raconta des aventures qui intéressèrent Dora plus que les scènes au milieu des-

quelles ils passaient. Il signala plusieurs faits curieux concernant ces animaux, et dit comment ils étaient protégés contre le danger par un extrême developpement des sens, l'odorat, la vue et l'ouïe. Quand ils sont réunis en troupeau, l'un des plus vieux se met à la tête et se charge de veiller au salut commun. Par suite, ils jouent et paissent sans la moindre inquiétude, ayant pleine confiance en leur gardien, qui, perché à distance sur un rocher, remplit consciencieusement son rôle, en reniflant l'air dans toutes les directions. Tout à coup, découvre-t-il quelque chose de nature à l'alarmer, il fait entendre comme un coup de sifflet. Aussitôt le troupeau se rassemble, et tous demeurent immobiles, les oreilles tendues, et le nez dans la direction signalée. Un nouveau sifflement, et le chamois bondit, suivi de tous les autres; ils sautent de rochers en rochers, franchissent des crevasses et des précipices d'une largeur incroyable, et retombent sains et saufs sur leurs pattes sur des surfaces si étroites qu'on est étonné qu'ils puissent s'y tenir en équilibre. Ils reprennent leur course à travers les gouffres béants, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont en sûreté au milieu des cimes où seul un oiseau pourrait les suivre.

— Je voudrais bien en avoir un qui serait apprivoisé, dit Hélène.

— Ils sont trop timides pour qu'on puisse les apprivoiser, répliqua le guide, dont le nom de baptême était Jacques. S'ils étaient moins sauvages, et si l'on pouvait en faire des animaux domestiques, ils seraient aussi utiles que les chèvres, et...

— Aussi stupides, s'écria Dora. Il vaut bien mieux qu'ils restent comme ils sont, craintifs et intelligents, dormant sur les glaciers, et courant sur les sommets neigeux.

— Un lit bien froid et fort peu agréable, à mon avis, fit observer Julie d'un ton languissant.

— Vous n'avez pas à nous raconter une aventure qui vous soit arrivée dans vos chasses? demanda Hélène.

— Cent, mademoiselle, si vous voulez, dit le guide, en souriant. Je vais vous en dire une qui s'est passée il y a des années, quand j'étais très jeune, et au temps où je courais les montagnes pour le seul plaisir de tirer un coup de fusil. Un matin, après plusieurs

heures de marche, j'aperçus soudainement un petit troupeau de chamois sur le col du Géant. Avant que j'eusse fait un pas de leur côté, ils décampèrent; mais je les suivis, jugeant qu'ils se dirigeraient sur un point qui n'était pas très éloigné, et j'atteignis un rocher derrière lequel la vue pouvait se porter à l'entour. Imaginez quelle fut ma joie lorsque, en avançant tout doucement la tête, j'apercus un superbe chamois debout, sur une cime, parfaitement dessiné contre le ciel, et à portée d'une balle.

— Le gardien, sans doute, dit Dora que le récit intéressait.

— Posant prudemment mon fusil sur un angle de rocher, continua Jacques, je tirai, mais juste à temps, car l'animal avait déjà senti le danger, et avant que j'eusse touché la détente, il avait fait un mouvement d'alarme. Ma balle l'arrêta, et il tomba mort au milieu d'un bond. Courant entre les rochers, je vis qu'il me restait encore beaucoup à faire avant que je pusse l'emporter dans la vallée. La cime sur laquelle il était s'élevait perpendiculaire et unie comme une muraille d'au moins vingt-cinq mètres au-dessus de moi, tandis que, de l'autre côté, elle surplombait un effroyable gouffre servant de borne au plateau sur lequel je me trouvais. Longtemps il me fut impossible de voir comment j'arriverais; il était même difficile d'imaginer comment un chamois avait pu aller se percher là. Enfin, en descendant plus bas, il me parut possible d'atteindre un point où étaient de petites anfractuosités, mais du côté du précipice. De là, j'espérais pouvoir gagner une partie moins glissante du roc.

Me débarrassant de tout ce que je portais, je risquai la tentative. Les aspérités étaient si étroites que j'avais à peine place pour poser le bout des orteils. Pour les mains c'était plus facile, parce que je voyais où les mettre et qu'un bon grimpeur n'a rien à craindre tant qu'il a où se cramponner avec les doigts. J'avançai donc lentement mais sûrement, jusqu'au moment où je me trouvai arrêté par une projection du rocher, de l'autre côté de laquelle il y avait prise pour la main et aussi pour le pied. Mais comment atteindre là? Vous voyez ma situation : j'étais debout, le visage, pour ainsi dire, contre un mur, et l'endroit que je voulais atteindre

était à ma droite, et plus haut que la projection que j'ai signalée. Tenant ferme avec le pied et la main gauche, je m'élançai de côté : mon pied droit toucha le but; mais l'angle du rocher me heurta à la poitrine, de sorte que je ne pus m'accrocher qu'avec l'extrémité des doigts et que je reculai en arrière. Quoique tout cela n'eût pas duré plus de deux secondes, je me rappelle distinctement chaque incident de ce moment terrible : les efforts inutiles pour maintenir mon pied droit sur la nouvelle anfractuosité, la sensation que j'éprouvai en me sentant aller en arrière, la certitude que j'avais que mon pied gauche allait manquer; la tentative convulsive que je fis pour que cela n'arrivât pas, et comment, enfin, je restai suspendu rien que par la main gauche. Cette dernière chance allait-elle disparaître aussi! J'adressai à Dieu une prière. Graduellement mes doigts s'engourdirent, l'index céda, et j'étais sur un précipice de plus de cent mètres de profondeur, le dos presque tourné au rocher, le bras à demi tendu, et n'étant plus supporté que par trois doigts! Heureusement, mon corps ne tourna pas davantage, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je recouvrai mon sang-froid et repris courage. Je me retrouvais dans la même position où j'étais avant mon infructueuse tentative.

— C'est effrayant! murmura Hélène.

— Cela me fait mourir de peur, dit mademoiselle Julie.

— Je vous en prie, continuez, cria Dora, que ces interruptions ennuyaient.

— Que devais-je faire? continua Jacques. L'idée de retourner en arrière ne me souriait guère, de sorte que je me déterminai à faire un second effort, d'autant que le premier n'avait manqué que d'une ligne. Je m'avançai le plus possible, et me préoccupant plus de ma main que de mon pied, je tentai de m'accrocher suffisamment pour maintenir ma position. Ce fut, je vous assure, un moment dangereux que celui où je quittai ma gauche pour m'appuyer sur ma droite; car il est difficile de se soutenir les bras tendus horizontalement, et, au moindre glissement des doigts, j'étais perdu.

« Quoi qu'il en soit, je réussis, et me trouvai bientôt à côté de mon chamois. Je dois avouer que mon ardeur était un peu calmée.



PLUS HEUREUX QU'UN ROI

D'abord, j'avais été désireux de tuer la bête; puis, l'ayant abattue, j'étais plus désireux encore de l'emporter à la maison. Mais ce qui m'inquiétait, à présent, c'était de savoir comment nous arriverions lui et moi en bas de la vallée! je n'avais nulle envie de retourner par où j'étais venu. Cela aurait été à peu près impossible, car descendre, en pareille circonstance, est plus difficile que de monter, et puis, j'étais fatigué. Je ne m'en étais pas encore aperçu, mais je sentais que mon pied avait tourné et que je souffrais d'une légère entorse. En un mot, la position était loin d'être rassurante. Il y avait un lammergeier qui ne cessait de tourner et de crier autour de moi, attiré probablement par l'odeur du chamois; mais la pensée me vint que, peut-être avant longtemps, je servirais de pâture à lui et à ses petits.

Il ne vaut jamais rien de désespérer, de sorte que je bus une gorgée de kirschenwasser à même mon flacon, je me recommandai à Dieu, et cherchai si je ne découvrirais pas une meilleure route pour m'en retourner. La pensée ne m'était pas venue de lever la tête. C'est ce que je fis, pourtant, lorsque je vis le lammergeier se percher sur une pile de pierres, au sommet d'un pic peu éloigné du rocher sur lequel j'étais, et auquel il était réuni par un roc anguleux, très étroit et aussi aigu à son extrémité que la lame d'un couteau. Aussitôt que mes yeux se fixèrent sur les pierres, j'eus la conviction qu'elles étaient empilées les unes sur les autres avec trop de régularité pour que ce fût l'effet d'un accident. Un homme évidemment était venu là, et il en était descendu, sans quoi j'en aurais eu connaissance. Et ce qu'un autre avait fait, pourquoi ne le ferais-je pas ?

Je m'avançai sur l'angle du rocher et m'assurai que je ne m'étais pas trompé; les pierres étaient bien posées les unes sur les autres, transversalement, et, à ma grande joie, après m'être laissé glisser sur un escarpement, de quelques mètres au-dessous, je découvris un chemin, qui n'était pas superbe assurément, mais qui était aisé, en comparaison de l'autre. Une fois là le reste n'était rien : j'avais la certitude de pouvoir descendre avec mon chamois, je m'assis, je bus une gorgée de kirschenwasser, et plus heureux qu'un

roi, je fumai une pipe en contemplant mon chamois étendu à mes pieds. Une fois reposé, je chargeai l'animal sur mes épaules, et arrivai le soir à Chamounix.

— J'aurais voulu être avec vous, cria Dora. Quel glorieux exploit !

— Ma bravoure n'irait pas jusque-là, dit Hélène. Vous avez dû avoir bien peur, ajouta-t-elle, en s'adressant au guide.

— Ah! mademoiselle, répondit Jacques, si j'avais eu peur, je ne serais pas là pour vous raconter cette histoire. Le bon Dieu est miséricordieux pour nous, et il ne permet pas que nous ayons peur avant que le danger soit passé.

— Mais cette aventure ne vous inspira-t-elle pas la résolution de ne plus monter dans des endroits si périlleux ?

— Oh, non, répliqua le guide. J'ai été cent fois, depuis, aussi exposé, et toujours j'étais prêt à recommencer le lendemain.

— Mais pourquoi risquer tant pour un chamois ? La chair ou la peau ont-elles donc une si grande valeur ?

— Nullement, mademoiselle, répondit le guide ; c'est pour la gloire de le tuer ; et puis il y a du plaisir et une grande excitation à monter aussi haut qu'il est possible d'aller. Vos compatriotes, et les Anglais surtout, ne viennent-ils pas ici chaque année dépenser leur argent, et souvent exposer leur vie sans autre but que de pouvoir dire qu'ils ont été au sommet des montagnes difficiles à escalader ?

— C'est la vérité ! s'écria Dora ; et si j'étais maîtresse, je me donnerais la même satisfaction.

— Nous n'arriverons donc jamais en haut de cette horrible montée ! dit mademoiselle Julie, en soupirant.

— Comment peux-tu parler ainsi, répliqua sa sœur avec indignation. C'est si beau, au contraire ! Regarde ce pic si merveilleux que nous voyons en face de nous, ajouta-t-elle, en indiquant l'aiguille de Dru, dont le sommet se dressait comme un pic au-dessus des sapins de la forêt.

— Je croyais avoir entendu dire, demanda Hélène, en se tournant vers le guide, qu'il y avait un petit trou percé dans l'un de ces rochers ?

— Vous vous trompez, mademoiselle, répliqua Jacques, le petit trou auquel vous faites allusion est dans l'aiguille du Midi, un pic qui est plus près du mont Blanc. Je vous le ferai voir de la vallée, à notre retour; quoiqu'il soit à une hauteur de deux mille quatre cents mètres, on le distingue parfaitement, d'abord blanc et puis bleu, selon que les nuages passent derrière.

Ils furent rejoints par M. de Vibraye et M. du Housset.

« Nos jeunes amis sont restés en arrière, attendons-les, dit M. du Housset. Pourquoi M. Marcellus n'est-il pas venu ?

— Il a prétendu qu'il avait des lettres à écrire, répondit M. de Vibraye.

— Avouez plutôt qu'une promenade en notre compagnie ne le séduisait guère, fit observer Hélène. Je conçois que pour quelqu'un qui a monté au sommet du mont Blanc, une simple visite à la mer de glace, avec des filles à peu près ignorantes, offre peu de charme.

— M. Marcellus serait désolé s'il vous entendait parler ainsi, dit Henri Dujardin.

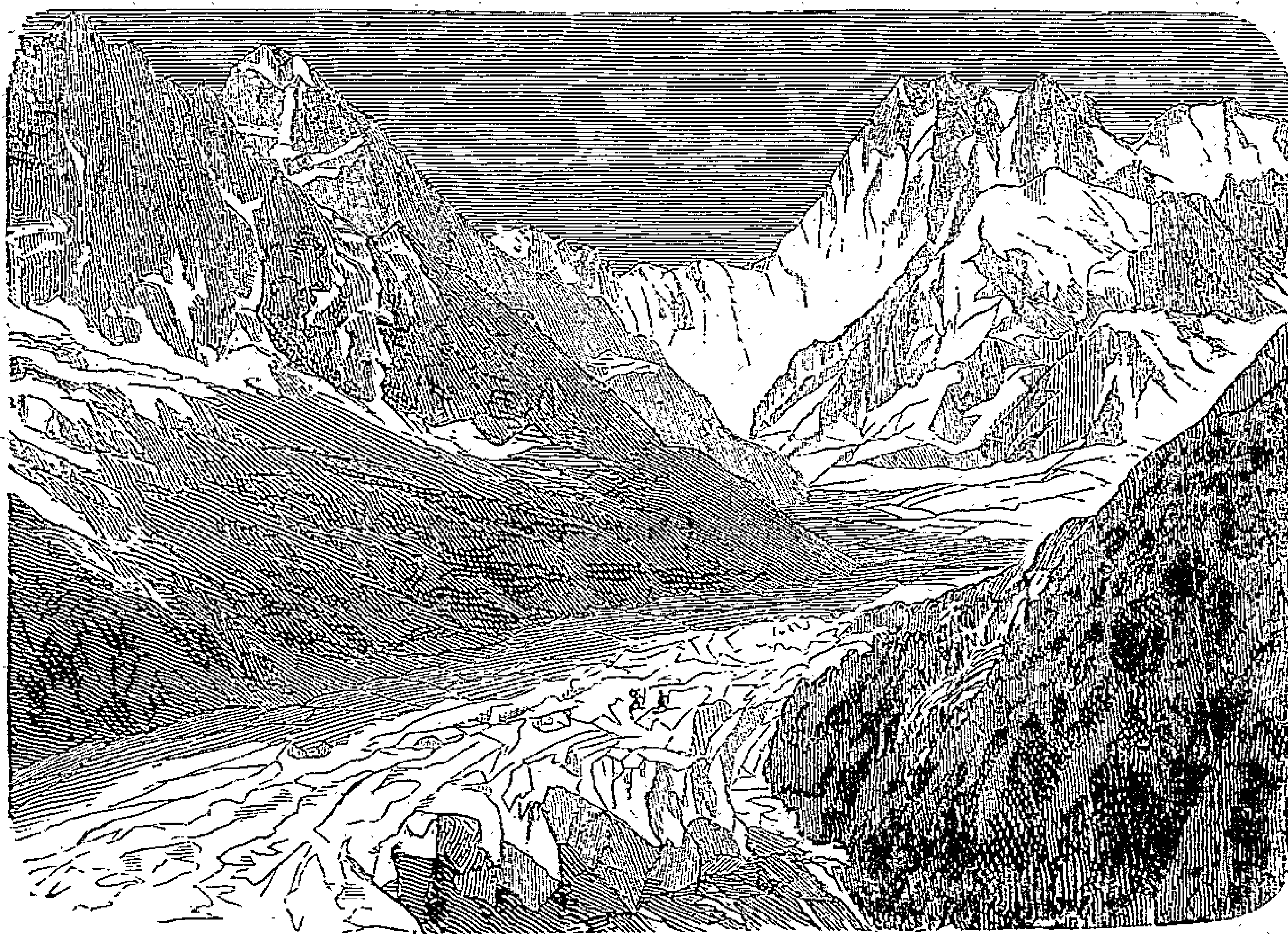
— Vous avez de jolies fleurs, dit M. du Housset à Hélène, en examinant le bouquet que celle-ci tenait à la main. Quels trésors vous avez cueillis le long de la route, et comme elles sont bien arrangées.

— Elles étaient belles certainement, surtout ces roses des Alpes, ces gentianes bleues, et ces saxifrages, répondit Hélène ; mais je crains bien qu'elles ne meurent avant que nous soyons de retour à l'hôtel. Voyez, les roses se fanent déjà. Jacques nous disait tout à l'heure que, quoiqu'elles laissent la nature faire d'elles ce qu'elle veut, elles courbent la tête et s'affaissent dès que la main de l'homme les touche. »

CHAPITRE X

LA MER DE GLACE. — LE CHAPEAU. — LE PUITS DU DIABLE. — AU FOND DU PRÉCIPICE. — SAUVETAGE. — LA CROIX DE FLEGÈRE. — LE BRÉVENT. — LES AIGLES. — UN PETIT DÉNICHEUR. — LA GROTTE DE L'ARVEYRON.

Ils arrivèrent au sommet du Montanvers, et au-dessous d'eux s'étendait la mer de glace, cet océan glacé dont nous avons cherché à donner une idée dans un précédent chapitre.



LA MER DE GLACE.

Hélène et Dora passèrent sur leurs bottines des bas de laine, afin qu'il y eût moins de danger de glisser, et descendirent au milieu des vagues immobiles.

C'était pour elles un plaisir inconnu. Ce qui les étonna, ce fut la pureté et la blancheur du glacier, lorsqu'elles le regardèrent de près.

Elles éprouvaient un véritable enchantement en se trouvant entre les blocs de cristal, et en plongeant leurs regards dans les crevasses au fond desquelles coulaient des ruisseaux d'eau claire.

— C'est magnifique et grandiose, dit Dora ; je ne me lasserais jamais d'un pareil spectacle. »

L'admiration d'Hélène était encore plus profonde, si elle était moins expansive.

Il s'écoula une demi-heure avant qu'elles pussent s'arracher à cette scène et rejoindre leurs amis qui, d'en haut, suivaient leurs mouvements avec une certaine anxiété.

« Enfin, vous voilà, dit M. de Vibraye, en prenant la main d'Hélène.

— Qu'aviez-vous à craindre, cher oncle? demanda la jeune fille; d'ailleurs, le guide n'était-il pas avec nous?

— Vous avez raison, mademoiselle, dit Jacques, et je n'hésiterais pas à me jeter dans l'abîme pour vous en tirer; c'est notre devoir à nous autres, comme notre sort est de ne pas mourir dans notre lit. Mais voyez-vous, cette mer de glace que je traverse tous les ans cent fois m'est aussi inconnue que si je la contemplais pour la première fois. La fonte des glaces bouleverse cet océan, change de place les précipices, met des murs où il y avait des crevasses, ouvre un entonnoir où l'on voyait un pont, et c'est vainement que l'on compterait sur les points de repère de la veille. Vous savez que cette glace avance incessamment vers la vallée, et c'est la partie du milieu qui subit le plus de modifications. Tenez, écoutez: tous ces bruits que l'écho des monts répète prouvent qu'elle se retourne et s'agite dans son lit. »

On avait tant bien que mal traversé la mer de glace, et après avoir, avec beaucoup de peine, remonté la moraine et suivi pendant une demi-heure un épouvantable sentier, on était arrivé à l'endroit qu'on nomme le « mauvais pas », passage relativement difficile, où l'on monte par un escalier taillé dans le roc et dont la descente est protégée par une rampe.

Grâce aux soins du guide, le « mauvais pas » fut franchi sans accident! Quant aux mulets, on les avait laissés au Montanvers d'où

un petit pâtre les fit redescendre et les conduisit par un assez long détour, et au bout d'une demi-heure tout le monde arriva au chapeau; on se retrouva dans un chemin en zigzags dont les pentes capricieuses serpentaient dans une belle forêt mélangée de sapins et de mélèzes. A travers la sombre verdure, on pouvait apercevoir les aiguilles rouges et le Brévent.

« Si vous voulez, dit M. de Vibraye, nous nous arrêterons à la fontaine du Caillet, qui ne doit pas être bien éloignée, et nous ferons une collation.

— Très volontiers, accepté ! » répondirent ses compagnons.

Hélène et Dora s'amusaient à cueillir des fleurs et des plantes.

Ernest et Paul Séverin ne quittaient pas le guide.

« D'où vient, demanda l'artiste, que certains endroits de cette forêt sont creusés, et qu'on laisse ces sapins renversés obstruer le chemin ?

— Ce sont les avalanches d'hiver qui ont causé ce résultat.

— Et la nature recouvre d'un tapis de mousse les ravages occasionnés par les neiges, fit observer l'artiste.

— Mon Dieu oui, monsieur, répliqua le guide. Et la couche est très épaisse ; seulement, il faut se défier. C'est très élastique et ça fait illusion. Quelquefois, cette mousse cache des pierres mal équilibrées, qu'un rien fait rouler dans l'abîme; tenez, comme dans ce sentier à droite. Empêchez ces demoiselles d'y aller ; c'est peut-être plus dangereux que la mer de glace. »

On arriva à la fontaine du Caillet où l'on prit des rafraîchissements dans une petite cabane près de la source.

« Vous voyez cette cabane, dit le guide. Il n'y a pas encore longtemps, elle était ombragée de beaux arbres, et le paysage tout autour était ravissant ; à présent, voilà ce qui en reste.

— A quoi attribuer ces dégâts? demanda M. de Vibraye.

— Aux avalanches, répondit le guide, aux avalanches qui semblent se donner rendez-vous dans cette direction.

— Mais, dit Paul Séverin, cette cabane n'est-elle pas celle-là même où M. de Florian a fait passer le premier chapitre de sa *Claudine?* Cela ne fait pas de doute, si j'ai bonne mémoire.

— J'ai bien peur qu'un de ces jours il n'en reste plus même les débris, dit Henri.

— Voilà comme tout passe et change dans le monde, » s'écria M. du Housset, avec un soupir.

On se remit en route par un sentier assez escarpé, mais qui ne paraissait nullement dangereux, et l'on déboucha sur une délicieuse colline couverte de pâturages où un berger gardait un troupeau de chèvres.

De ce point, la vue était charmante. A droite, au fond d'un précipice courait la rivière l'Arve, dont on entendait les rugissements ; mais de l'autre côté, la nature présentait un tableau champêtre, plein de calme et de repos.

On marchait doucement, chacun suivant ses goûts et ses préférences.

Les jeunes gens, Henri et Ernest, étaient loin en avant, en compagnie du guide et de mademoiselle du Housset. Venaient ensuite le père de cette dernière et M. de Vibraye.

Hélène avec Dora achevait sa collection de mousses foliacées, de lichens, de myrtilles et d'azalées.

Quant à Paul Séverin, dont la préoccupation était visible depuis qu'il était au milieu de ces scènes qui avaient été témoins de la mort de son père, il était resté à distance, en arrière, occupé à étudier une herbe qui lui paraissait posséder une vertu médicinale.

Au moment où il passait près d'un jeune berger qui gardait son troupeau, il admira la beauté du chien qui jouait et bondissait à côté de lui.

« Quel superbe animal ! dit-il à l'enfant.

— Oui, monsieur, répliqua le berger, et il est encore meilleur qu'il n'est beau. Ce n'est pas tout à fait un Saint-Bernard, mais il en a les qualités ; il a déjà sauvé la vie à plusieurs personnes en danger de périr.

— Je voudrais en avoir un comme cela, dit l'artiste ; veux-tu me le vendre ? »

L'enfant secoua la tête.

« Nous sommes pauvres, répondit-il, mais à aucun prix je ne me séparerais de Mouton.

— Tu disais tout à l'heure qu'il a sauvé plusieurs personnes, fit observer Paul Séverin; ce n'est certainement pas sur ce coteau qu'il aurait eu cette occasion, car je ne vois pas où l'on pourrait courir le moindre péril.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, répliqua l'enfant; là-bas, du côté où cette demoiselle cueille des fleurs, ajouta-t-il, en désignant Hélène, mais plus à droite, il y a des précipices d'autant plus dangereux qu'ils sont dissimulés par la mousse et des plantes. Il ne faudrait pas que cette jeune fille s'approche trop du bord; les accidents sont fréquents.

— Et tu as été témoin d'accidents pareils? » demanda le jeune homme, avec une émotion dont il ne pouvait se défendre.

Un pressentiment qu'il ne pouvait définir, mais dont il n'était pas maître, lui disait qu'il était sur le point de faire une importante découverte.

« Oui, répondit le berger, il y a trois ans, comme aujourd'hui, je gardais mon troupeau de chèvres, quand j'aperçus deux hommes qui se rendaient par ce chemin à la mer de glace; l'un d'eux, croyant mettre le pied sur une base solide, glissa et roula dans le précipice, avant que son compagnon, qui était à dix pas de lui en arrière, pût le secourir. »

Paul Séverin était en proie à une émotion indicible. Il avait la conviction que cet homme dont parlait le berger, c'était son père.

Il se disposait à questionner l'enfant, lorsque, soudain, un cri de terreur et d'angoisse le fit tressaillir.

Ce cri était poussé par Hélène.

« Elle est tombée dans le puits du diable! s'écria le berger. Mouton, vite, vite, au secours! »

L'intelligent animal avait entendu le cri, et il comprit l'invitation de son maître.

Il partit d'un bond, et Paul Séverin le suivit, en courant.

En trois minutes il fut près du précipice, sur le bord duquel était Dora, criant, pleurant et se tordant les mains.

Paul Séverin se pencha sur le gouffre, dont il ne put mesurer la profondeur; mais il vit qu'il n'était pas aussi escarpé qu'il avait

craint. Les parois étaient recouvertes d'une terre siliceuse où croissaient des arbustes et des herbes.

Il embrassa ces détails d'un regard.

Le chien s'était déjà lancé sur la pente, et il glissait, en faisant rouler des masses de pierres et de débris.

Paul Séverin cria de toutes ses forces, en appelant « Hélène ».

Mais l'écho seul, du fond de l'abîme, lui répondit.

Alors, n'écoutant que son courage, il se coucha sur le dos, et, en s'accrochant aux gazons, à tout ce qui offrait prise, il se laissa glisser jusqu'à une assez grande profondeur. Là, il rencontra une sorte de plateforme qui allait en s'inclinant et qu'il suivit; puis, il continua la descente, en se retenant aux aspérités du roc qui le meurtrissaient et lui déchiraient le corps. Mais il était dans cet état d'exaltation sublime où l'on ignore la crainte, où l'on ne sent pas la douleur.

Tout à coup, il vit Mouton accourir vers lui, en aboyant.

Il était au fond du gouffre, et il n'était éclairé que par le jour qui descendait d'en haut.

L'animal redoublait ses aboiements et, s'approchant de Paul Séverin, il passa plusieurs fois son museau sur ses mains.

L'artiste comprit ces témoignages de joie, mais, dans la demi-obscurité, il n'avançait que lentement et avec précaution.

Ce fut alors que le chien, toujours en aboyant, saisit le jeune homme par son pantalon et l'entraîna dans la direction opposée à celle qu'il avait suivie.

Son pied toucha un objet inerte. Il se baissa et reconnut Hélène.

Il la souleva, posa sa tête sur ses genoux, et lui parla; mais il ne reçut pas de réponse. Il crut qu'elle était morte.

Il mit la main sur son cœur : il battait encore, mais faiblement.

Cela suffit, toutefois, pour lui donner du courage.

Il la prit dans ses bras, et songea à remonter. Mais il frémit, lorsque, levant la tête, il mesura la distance et les difficultés de l'ascension.

Comment atteindrait-il là haut avec son fardeau?

Il remarqua que le chien, au lieu de grimper perpendiculaire

ment, prenait une direction longitudinale. Il se confia à la sagacité de l'animal qui paraissait parfaitement se rendre compte de la situation ; car, de dix pas en dix pas, il se retournait pour voir s'il était suivi.

Les difficultés que Paul Séverin avait à vaincre étaient extrêmes et des plus pénibles. Il n'avait qu'un bras pour se guider, pour se maintenir en équilibre, et à chaque instant il était menacé de retomber. Mais un moment vint où il sentit que les forces allaient lui manquer. La sueur perlait sur son front, ses jambes tremblaient : il se crut perdu.

Par un dernier effort, il atteignit la plateforme étroite que nous avons signalée, et où il put reprendre haleine.

Pour la première fois, il put voir le visage d'Hélène : il était pâle, mais il lui sembla qu'elle revenait à la vie. En effet, ses lèvres remuèrent, son corps s'agita, et elle ouvrit les yeux.

« Ne craignez rien, dit doucement Paul Séverin. Il vous est arrivé un accident, vous êtes tombée dans un précipice ; mais à présent vous êtes sauvée. »

Elle voulut se redresser, elle n'en eut pas la force ; elle essaya de parler, la voix lui manqua.

Alors, elle serra la main de Paul.

Elle lui témoigna de cette façon sa reconnaissance.

Cet effort l'avait épuisée, et elle redevint inerte.

En haut, on n'était pas resté inactif. Paul Séverin entendit les appels de ses amis, leur répondit, et il s'établit entre eux une communication.

Le guide s'était procuré des cordes, et, sur les indications de l'artiste, il en laissa tomber un bout que celui-ci saisit.

Le guide voulait descendre, mais, sur l'observation que fit le jeune artiste qu'il serait plus utilement employé à tirer sur la corde, il y renonça.

Notre jeune ami ne voulait quitter Hélène que lorsqu'il l'aurait remise dans les bras de M. de Vibraye.

Il passa la corde sous ses jambes de façon à ce qu'elle formât comme un siège, l'enroula sous ses bras, l'attacha solidement,

et, tenant Hélène contre lui, il donna le signal à ses amis.

Les instants qui suivirent furent pleins d'angoisse et d'anxiété. Mais Hélène n'eut pas conscience du danger : elle s'était de nouveau évanouie.

Lorsqu'ils furent en haut, Paul Séverin éprouva une réaction si forte qu'il s'évanouit aussi.

Mouton, qui était remonté sans bruit, lui témoigna son amitié, en lui léchant les mains.

Cet accident n'eut pas de conséquences fâcheuses pour Hélène. Ainsi que nous l'avons dit, la pente du précipice où elle était tombée était loin d'être perpendiculaire, de sorte qu'elle avait, pour ainsi dire, glissé jusqu'en bas. Il est aisé de comprendre, d'ailleurs, que l'émotion et la terreur lui eussent fait perdre connaissance.

Le lendemain, c'est à peine si elle ressentait autre chose qu'une certaine faiblesse et de la lassitude dans les membres.

Néanmoins, M. de Vibraye exigea qu'elle ne sortît pas de sa chambre.

Hélène reçut la visite de ses amis qui lui racontèrent qu'il n'était question que d'elle à Chamounix, de la catastrophe qui avait failli lui coûter la vie, et du courage, du dévouement de Paul Séverin.

« C'est un héros ! » s'écria Diane du Housset.

Hélène rougit, et garda le silence.

A mesure que la journée s'écoula, elle manifesta une sorte d'agitation et une impatience visible.

Plusieurs fois elle fut sur le point de questionner son oncle, mais un sentiment de timidité l'arrêta.

Enfin, voyant la nuit approcher, elle s'arma de courage.

« Mon oncle, dit-elle d'une voix qui tremblait, M. Marcellus, tous nos amis sont venus pour avoir de mes nouvelles, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon enfant, répondit M. de Vibraye; j'ajouterai même que tous les touristes de passage à Chamounix, en ce moment, ont exprimé leur satisfaction de te savoir saine et sauve.

— Comment se fait-il, reprit Hélène, en hésitant, que M. Sé-

verin soit le seul dont nous n'avons pas reçu la visite? Il devait penser, cependant, que je serais heureuse de lui témoigner ma reconnaissance.

— M. Paul Séverin n'est pas venu par une bonne raison, c'est que cela lui est impossible. Comme il ne descendait pas ce matin à déjeuner, M. Marcellus est monté savoir ce qui le retenait et il l'a trouvé malade. Le médecin qui est venu a constaté les symptômes d'une fièvre cérébrale.

— Mon Dieu! dit Hélène; pauvre garçon, seul, loin de sa mère, au milieu d'étrangers!

— Il ne manque pas de soins, dit M. de Vibraye. Il a près de lui la bonne de mademoiselle du Housset, et M. Marcellus ne l'a pas quitté. »

La jeune fille marcha avec agitation.

« Mon oncle, dit-elle, en s'arrêtant soudainement, et avec un accent résolu, si M. Séverin avait une sœur et qu'elle fût ici, elle veillerait à son chevet, elle le soignerait... Je la remplacerai...

— Penses-tu à ce que tu dis? s'écria M. de Vibraye. Impossible, mon enfant; ton bon cœur t'égare, mais ce n'est pas là la place d'une jeune fille qui est tenue de veiller sur ses moindres actions. Réfléchis...

— A-t-il réfléchi, lui, quand il a descendu dans le gouffre et qu'il a risqué sa vie pour sauver la mienne? demanda Hélène. Le monde dira ce qu'il voudra; mais tant que M. Séverin sera en danger, je ne m'éloignerai pas de Chamounix. »

Sa volonté paraissait si ferme que M. de Vibraye cessa de lui faire opposition.

Un quart d'heure plus tard, il l'accompagna dans la chambre où Paul était couché, en proie à une fièvre ardente, et ne reconnaissant déjà plus ceux qui l'entouraient.

Ils trouvèrent là Jeanne, la bonne de mademoiselle du Housset et Marcellus.

Hélène s'assit sur une chaise, près du lit.

« Je passerai la nuit ici, dit-elle à M. Marcellus. La journée a

été longue pour vous : si vous avez besoin de repos, vous pourrez coucher dans la pièce que voilà à côté, et, en cas de besoin, on vous appellerait. »

Le savant regarda avec étonnement cette jeune fille dont le courage et la résolution l'étonnaient.

Hélène s'installa pour la nuit et partagea avec Jeanne les soins que réclamait l'état du malade.

Paul avait le délire, et plusieurs fois, au milieu de ses divagations, elle l'entendit prononcer son nom.

La nuit fut fatigante, et, le lendemain, elle sentit que ses forces ne lui permettraient pas de résister à de nouvelles veilles.

C'est alors qu'elle se souvint de son amie mademoiselle Rivière.

Elle sortit, rédigea un télégramme et le lui adressa à Bâle.

Le lendemain mademoiselle Rivière arriva à Chamounix.

On sait que Paul Séverin était son cousin. Hélène lui dit brièvement ce qui était arrivé, et son dévouement pour elle.

Deux jours après, dès le matin, Marcellus se présenta pour savoir comment allait son ami, comment il avait passé la nuit, et ce qu'avait dit le médecin.

« Il est plus calme, répondit mademoiselle Rivière ; il y a moins de torpeur, et le docteur espère beaucoup. Pour mon compte, je trouve qu'il y a une grande amélioration. »

Marcellus courut porter cette bonne nouvelle à ses jeunes amis qui étaient réunis devant un déjeuner auquel ils ne pouvaient se décider à toucher.

« Mes enfants, leur dit-il, *sursum corda!* Paul Séverin va mieux, et dans quelques jours nous ne nous souviendrons plus de cette maladie que comme d'un cauchemar !

— Bravo ! s'écrièrent les jeunes gens. Ainsi, il est en voie de guérison ?

— Je n'ai pas dit que nous en soyons déjà là, répliqua le savant ; mais cela ne tardera pas.

— Et ma cousine ? demanda Ernest ; vous l'avez vue ?

— Non, elle ne quitte pas le chevet du malade : c'est un ange de charité que cette jeune fille !

— En voilà des aventures! fit observer Henri Dujardin. — Chute dans un précipice, — la jeune fille sauvée par un artiste, jeune et plein de talent; — maladie grave de ce dernier, et dévouement de l'héroïne! c'est plus qu'on n'en trouve dans les romans.

— Voulez-vous que je vous donne mon opinion ? dit Marcellus.

— Parlez, répliquèrent les jeunes gens.

— C'est que cela finira par un mariage.

— Il aurait du moins l'avantage d'être parfaitement assorti, dit Ernest.

— Mes enfants, reprit Marcellus, après quelques instants de silence, vous ne vous êtes guère amusés depuis quelques jours.

— Était-ce possible, anxieux comme nous étions? dit Henri Dujardin.

— Non, certainement, répliqua Marcellus; mais, à présent que l'espérance est rentrée dans nos cœurs, je propose que nous fassions, aujourd'hui, une excursion à la croix de Flegère et au Brévent.

— Accepté! s'écrièrent les jeunes gens.

— En ce cas, dit Marcellus, déjeunons et partons. »

Le voyage fut intéressant.

Ils passèrent par le hameau des Prés et les pâturages qui s'étendent aux pieds des aiguilles rouges. Ils traversèrent des forêts de pins où ils auraient été tentés de rester pour faire de la botanique, des chemins nus, escarpés, sinueux, et après une nouvelle forêt, ils arrivèrent au pied d'une petite auberge, à la croix de Flegère.

« Quelle vue splendide! s'écria Ernest de Vibraye.

— Voyez comme le regard embrasse toute la chaîne du mont Blanc, depuis le col de Balme jusqu'au delà du glacier des Bossons! dit Marcellus. C'est là que le géant se montre de la base au sommet. Remarquez le groupe d'aiguilles qui entourent l'*aiguille verte*, et l'aspect surprenant des *aiguilles rouges*, avec leurs cimes déchirées.

— Et ce glacier qui brille comme un immense miroir? demanda Henri Dujardin.

— C'est le glacier des Bois, autrement dit la mer de glace, que nous avons visitée l'autre jour, répondit Marcellus.

— Si nous faisions une halte d'un instant, dit Ernest. Y a-t-il loin jusqu'au Brévent?

— Deux heures au moins, et une rude montée, dit le savant.

— En ce cas, je propose qu'on se rafraîchisse à la petite auberge que voilà là-bas, dit Henri. J'ai très soif et cela nous donnera des forces. »

Ils se firent servir une bouteille de vin, et s'assirent devant une table à l'entrée de la cabane.

En levant la tête vers le sommet des montagnes qui se dressaient en face d'eux, Ernest de Vibraye distingua dans l'azur du ciel un point qui oscillait, et qui, après avoir paru beaucoup se rapprocher de la terre, remonta avec une rapidité incroyable au-dessus des cimes couvertes de neige.

Il signala ce point à l'attention de ses compagnons.

« C'est un lammergeier ou vautour des Alpes, dit Marcellus. Vous en avez vu un de près, sur le Glœrnisch.

— Oui, et je n'aurais pas voulu avoir à me défendre contre lui, répliqua Henri Dujardin. Je crois que, d'un coup d'aile, il vous casserait une jambe.

— La force du lammergeier est, en effet, remarquable, dit Marcellus. C'est le condor des montagnes d'Europe, et il y a entre lui et son congénère du nouveau monde la même proportion qu'entre les cimes de nos monts et celles de l'Amérique du sud. Cependant, c'est une créature gigantesque, remarquable par son organisation et son mode de vie.

— Mais il est rare, n'est-ce pas? demanda Ernest.

— Autrefois il habitait toutes les parties des hautes Alpes; mais on leur a tant fait la chasse qu'on n'en rencontre plus, d'une manière permanente, que dans le Tessin, les Grisons et le Valais. Dernièrement, il existait encore un vieux vautour qui, depuis des années, venait régulièrement se percher sur un bloc dans la mer de glace

du Grindelwald. Sa position était inaccessible, et hors de portée de fusil. Les bergers du voisinage, qui le connaissaient de vieille date, l'appelaient « la vieille femme » à cause de ses habitudes réservées.

— Je ne me souviens pas d'avoir lu dans Buffon la description de cet oiseau, fit observer Henri.

— C'est que, jusqu'au commencement de ce siècle, il était demeuré un mystère, répliqua Marcellus. Buffon l'identifiait avec le condor. Steinmüller, le savant suisse, est le premier qui en ait fait une monographie, et encore reste-t-il beaucoup à apprendre.

C'est incorrectement qu'on lui donne le nom de vautour. Outre qu'il a la tête chauve, il diffère, sous plusieurs rapports, de la famille des vautours. Comme chez tous les oiseaux de proie, la femelle est toujours plus grosse que le mâle. Les yeux sont particulièrement beaux et brillants ; l'iris est entouré d'un anneau rouge-orange, probablement comme protection contre les rayons obliques quand le lammergeier plane au-dessus des champs de neige.

— Ce qui me surprend le plus, c'est qu'ils puissent s'élever à de pareilles hauteurs, et la facilité avec laquelle ils se maintiennent, dit Ernest.

— La nature leur a fourni à cet effet une construction toute particulière, répliqua Marcellus. Les muscles de la poitrine sont extraordinairement larges et forts. Les os, qui sont creux, comme chez les autres oiseaux, se remplissent d'air par l'action des poumons, — et cet air est plus chaud, et conséquemment plus léger que l'atmosphère environnante. L'oiseau a ainsi la possibilité de s'élever, sans fatigue, à des hauteurs surprenantes.

— Mais on assure que ce vautour avale des os énormes, dit Henri ; comment peut-il les digérer?

— La vigueur de ses organes digestifs est effectivement incroyable, répondit Marcellus. Le jus gastrique, en très peu de temps, décompose les os les plus gros et même les sabots des bœufs et des veaux. L'oiseau est mort que l'opération se continue encore. On a peine à se faire une idée de leur voracité. Ainsi, on trouva une fois, dans l'estomac d'un lammergeier, cinq morceaux d'os de cinq centi-

mètres d'épaisseur sur dix de long, une boucle de poils provenant d'un âne, et la jambe entière d'une jeune chèvre. Les os étaient déjà perforés par le jus gastrique. Le fait est que la nature, par cette organisation, a admirablement pourvu à la conservation de leur vie; car, si leur faim ne pouvait être apaisée que par une nourriture animale, ils finiraient rapidement par succomber.

— L'un des chasseurs que nous avons rencontrés dans l'ascension du Glœrnisch disait qu'un lammergeier avait enlevé son enfant; croyez-vous cela possible? demanda Ernest.

— C'est un fait qui s'est réalisé plusieurs fois, répondit le savant. Cependant, cet oiseau n'emporte généralement que de petits animaux, tels que des renards, des marmottes, des agneaux, des chiens, des chèvres ou des volailles; car ses serres et ses pattes ne sont pas fortes. Ses moyens d'attaque consistent dans ses ailes et dans son bec. Quelquefois il dévore sa proie sur place, d'autres fois il l'emporte sur un rocher, toujours le même. S'il aperçoit un animal trop puissant, une vieille chèvre ou un mouton paissant près d'un précipice, il plane au-dessus, cherche, en l'effrayant, à le pousser vers le bord, et puis, tombant droit dessus, il tâche de le jeter dedans d'un coup d'aile; s'il réussit, il commence par crever les yeux à sa victime, lui ouvre l'estomac à coups de bec, mange les entrailles et ensuite les os. D'un seul coup il fait sauter le crâne d'un chat vivant, et avale d'un trait la cervelle.

— Mais comment se fait-il qu'on ne les aperçoive presque jamais dans la journée? demanda Henri.

— Parce que c'est toujours le matin que le lammergeier va à la chasse, et qu'ensuite il se retire sur son rocher où il reste perché d'un air stupide, répliqua Marcellus. A moins qu'il n'ait des petits à nourrir, ou qu'il ne soit dérangé, on le voit rarement dans le jour.

— J'avais cru que le vautour était un oiseau de passage, dit Ernest.

— Pas dans le sens strict du mot, répliqua Marcellus; mais il change de district, selon les saisons. Au printemps, il visite la partie centrale et supérieure de la région des Alpes, et bâtit son nid sur les pics les plus élevés ou sur les pentes inaccessibles des précipices.

On aperçoit parfois ces nids de loin, mais on ne peut en approcher, et ils sont toujours hors de portée du fusil. La construction de ces nids est à la fois grande et simple : ils se composent d'une couche



LAMMERGEIER ENLEVANT UN LIÈVRE.

formée de paille, de fougères, posée sur des bois et des branches unis transversalement, — et sur cette couche est le nid bordé de duvet et de mousse.

« Dans l'été, continua Marcellus, le lammergeier monte sur les champs de glace les plus élevés, et visite les lieux préférés par les chamois et les chèvres. En hiver, l'extrême désolation des hautes Alpes les oblige à chasser dans la région des montagnes ; mais ils ne descendent jamais dans la plaine, comme font les aigles. Ils s'arrêtent aux flancs des collines, lorsqu'ils sont poussés par la faim, et un renard revenant de la maraude, un lièvre, un chien, un chat, ou de petits oiseaux, voilà tout ce qu'ils peuvent espérer attraper.

— Est-il vrai que, lorsqu'ils sont posés par terre, ces oiseaux ont de la difficulté à s'envoler? demanda Henri.

— Parfaitement, répondit Marcellus. Cela arrive surtout lorsqu'ils sont gorgés, et alors, on les tue avec des bâtons, de la même manière que les Indiens tuent les condors par douzaines dans les Andes. Une prime est accordée à celui qui tue un vautour, et, dans les Grisons, cette prime est assez importante. Les bergers, qui redoutent pour leurs troupeaux ces terribles carnassiers, y joignent souvent des cadeaux de laine. »

Au bout de quelques instants Marcellus reprit :

« Ernest demandait s'il était vrai que le lammergeier pût enlever des enfants. Il me revient, à ce propos, à l'esprit un fait qui est authentique. Une enfant de trois ans avait été emmenée par ses parents dans une montagne de l'Oberland Bernois, où se faisait la moisson, et placée par terre, sur un tablier. L'enfant s'endormit, et le père, après lui avoir couvert la tête avec un chapeau de paille, alla à son ouvrage. Quand il revint, au bout de peu de temps, avec une gerbe, la petite avait disparu, et il la chercha en vain. Durant ce temps, un paysan suivait le chemin de la montagne, quand, à sa grande surprise, il entendit un cri d'enfant. Il courut dans la direction d'où provenait ce cri, et il vit un vautour qui s'élevait d'une éminence et qui plana un instant au-dessus de l'abîme.

Le paysan trouva l'enfant sur le bord du précipice, n'ayant aucun mal, excepté au bras gauche, par où l'oiseau l'avait saisie. Dans sa course aérienne elle avait perdu ses souliers, ses bas et

son chapeau. On la surnomma Geier Annie, et l'histoire fut relatée sur les registres de l'église. Cette personne vivait encore il y a quelques années.

— J'avais raison de dire que je ne voudrais pas avoir à combattre un lammergeier, s'écria Henri Dujardin. C'est la force unie à la cruauté. Ils peuvent être tranquilles, ce n'est pas moi qui irai dénicher leurs nids.

— Il y a des chasseurs qui recherchent ce genre de plaisir, dit Marcellus. Le danger pour eux a un attrait irrésistible. Je citerai un exemple entre cent. Un Suisse était allé avec ses deux frères dénicher un nid de vautour. Ses deux frères l'aidèrent à descendre la paroi d'un rocher au moyen d'une corde, et tout en étant balancé et en oscillant au-dessus de l'abîme, il tira du nid quatre jeunes vautours.

Tout à coup, les parents l'attaquèrent avec furie. Il les tint en respect avec le sabre dont il s'était muni, et en faisant le moulinet au-dessus de sa tête. Soudain, il sentit une violente oscillation et il vit avec effroi que, dans sa vivacité à se défendre, il avait aux deux tiers coupé la corde. Les derniers fils pouvaient manquer au premier moment, et le moindre mouvement menaçait de le précipiter dans le gouffre. Cependant, ses frères continuèrent à tirer lentement, avec précaution, et il fut sauvé. Mais, durant ces quelques instants, ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Une histoire en amène une autre et celle-ci, dit Marcellus, me fait souvenir de deux événements du même genre, mais le héros était un enfant de dix ans ; il y a bien longtemps de cela, mais j'ai été alors si vivement impressionné que cet événement ne s'effacera jamais de ma mémoire : j'explorais alors l'Oberland ; chaque matin je partais mon fusil sur l'épaule, et ce jour-là je me trouvais sur une montagne qui domine Mürren près de Lauterbrenen.

Le silence de ces solitudes fut inopinément rompu par un cri lamentable, une sorte de hurlement furieux, aigu et plaintif tout à la fois, qui rappelle celui de l'aigle des Alpes ; je tournai rapidement un angle saillant et demeurai frappé de stupeur à la vue du spectacle qui s'offrit à moi. Au bout d'un câble tourné deux fois autour du tronc



LE PETIT DÉNICHEUR D'AIGLES

rabougri d'un vieil arbre, pendait, au-dessus de l'abîme, un petit pâtre attaqué par un aigle formidable, qui, le bec acéré à demi ouvert, les ailes étendues, l'œil rouge et farouche, menaçait l'enfant oscillant au bout de la corde.

Dans le premier moment, je n'aperçus pas même trois autres petits insulaires complices de la témérité de l'enfant; deux s'efforçaient de remonter leur camarade sur le plateau, tandis que le troisième plus hardi, le bâton levé, menaçait l'aigle, mais de trop loin. Impossible de tirer, de peur d'atteindre le bambin ; je n'avais plus ni mouvement ni souffle. Sous son bras il tenait deux aiglons. Pauvre enfant ! le bec de l'aigle allait déchirer sa face lorsqu'il se décida à en lâcher un. J'étais en proie à une angoisse sans nom que je n'aurais pu supporter un moment de plus. L'aigle se précipita pour arrêter dans sa chute son petit qui voletait. Je respirai : les deux petits garçons tiraient de leur mieux, l'enfant approchait du bord. Prompt comme la foudre, l'aigle reparut. A l'aspect du bec effroyable qui s'ouvrait de nouveau, il lâcha le dernier oiseau, et put prendre pied sur le roc.

Quelques secondes plus tard, je serrais dans mes bras le téméraire petit chasseur. A quoi bon dire que, le lendemain, nous revînmes au rocher avec un attirail plus solide et de plus forts auxiliaires bien armés. Je descendis moi-même dans cette crevasse, entre les deux rocs, et je pus examiner l'aire à loisir. Ce plancher presque plat, formé, par couches successives, de bâtons, de roseaux, de bruyères, puis de roseaux encore, pouvait avoir deux mètres de longueur; et comme un vrai charnier, était entouré d'ossements blanchis. J'avais à empailler une famille entière de rapaces.

« Il me semble que notre halte s'est singulièrement prolongée, fit observer Marcellus, et nous ne sommes pas au Brévent. »

On se remit en route par le village de Plansira, à travers des pâturages et des prairies délicieuses. Ils arrivèrent péniblement à la *Cheminée*, roc aux flancs déchirés et perpendiculaires au sommet à pic, qui mérite admirablement son nom.

« S'il nous faut grimper par là, je n'en aurai jamais la force, s'écria Henri Dujardin ; nous marchons depuis longtemps, et

il ne faut pas oublier que nous aurons à regagner Chamounix.

— Nous ferons le tour du roc, dit Marcellus, en s'engageant dans un sentier en zigzags. Vous verrez quel admirable coup d'œil ! »

Marcellus n'exagérait rien ; car on ne saurait concevoir rien de plus grandiose que le spectacle qu'ils contemplaient.

Le Brévent se trouve juste en face du mont Blanc, c'est de là qu'on embrasse le mieux la chaîne du Géant et que l'on distingue clairement chaque pic, chaque glacier.

Mais il fallut redescendre.

« Et la grotte magique ? s'écria Ernest.

— Nous y serons dans un instant, répliqua Marcellus. Je tiens à ce que vous la voyiez, parce que le glacier des Bois recule chaque année, et que par suite, bientôt cette fameuse grotte n'existera plus. »

Ils arrivèrent à la source de l'Arveyron, ce torrent écumeux qui recueille les eaux produites par la fonte.

Ils aperçurent une grotte immense par laquelle jaillissait ce torrent, et dont l'ouverture ressemblait au portail d'un dôme gothique.

— Il y a des années, dit Marcellus, où elle est plus élevée du double. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, elle tend à disparaître parce que le glacier qui l'alimente a beaucoup reculé ; à l'intérieur, on dirait un palais tout scintillant d'azur et de brillants reflets, mais il ne serait pas prudent d'y entrer. »

Les deux jeunes gens ne purent, cependant, résister au désir de s'approcher du seuil de cette féerie.

Mais ils reculèrent en se voyant inondés de couleurs magiques qui donnaient aux traits un aspect verdâtre, une teinte de cadavre.

Mais peu à peu ils s'étaient rapprochés, et ils contemplaient avec curiosité ce spectacle quand ils entendirent, dans l'intérieur de la grotte, des blocs de glace, détachés de la voûte, tomber avec fracas.

« Voilà pourquoi je vous disais de ne pas avancer ! cria Marcellus, à présent, venez ; nous ferons une collation et nous reprendrons le chemin de Chamounix. »

CHAPITRE XI

LA CASDADE DE BÉRARD. — LA VALORSINE. — LES OURS. — LA TÊTE NOIRE.

La maladie de Paul Séverin suivait son cours; il ne survenait pas de complications, et l'on pouvait espérer que, grâce à sa bonne constitution, la guérison serait rapide.

Un soir, le médecin adressa à mademoiselle Rivière, dont le dévouement ne s'était pas ralenti une seconde, des recommandations particulières.

« J'ai lieu de croire qu'il y aura une crise cette nuit, dit-il; veillez bien, vous lui ferez prendre de cette potion une cuillerée à bouche, d'heure en heure. Après, nous verrons demain. »

Mademoiselle Rivière insista pour que Hélène ne passât pas la nuit; elle savait qu'elle était très fatiguée, et d'ailleurs elle désirait lui éviter des émotions pénibles et dangereuses pour sa santé délicate.

Elle garda Jeanne avec elle, et s'assit, selon son habitude, dans un fauteuil, près du chevet de Paul.

Celui-ci demeura plongé dans une profonde torpeur jusque vers minuit. A ce moment, il s'agita et se retourna plusieurs fois. Le délire devint violent, et on l'entendit parler de sa mère, d'Hélène, et de M. Aubry. Tout à coup, il se dressa sur son lit, apostropha vivement des personnages fantastiques et étendit les bras comme pour les repousser.

Mademoiselle Rivière et Jeanne s'étaient approchées et tâchaient de le calmer.

Sa tête se renversa sur l'oreiller, et peu à peu il devint calme et ne présenta pas plus de résistance qu'un enfant.

Au bout de peu de temps, sa tête, son visage, tout son corps se couvrirent d'une sueur abondante.

« La réaction s'opère, murmura mademoiselle Rivière; fasse le ciel que le danger soit passé. »

Le malade s'endormit, et mademoiselle Rivière constata avec joie que ce sommeil était non plus agité, comme précédemment, mais doux et réparateur. La respiration, d'ailleurs, était facile. Le mal était vaincu.

Paul dormit longtemps. Il faisait jour, lorsque, après un long soupir, il ouvrit les yeux.

Son regard se porta lentement autour de la chambre, et il murmura, d'une voix faible :

« Où suis-je ? Qu'est-il arrivé? Il me semble que je sors d'un abîme où j'ai été longtemps plongé dans les ténèbres.

— C'est qu'en effet, vous avez été malade, vous avez eu de la fièvre, répliqua mademoiselle Rivière; mais vous êtes mieux et bientôt vous serez complètement guéri. Ne parlez pas, ajouta-t-elle; vous êtes faible, et le docteur a recommandé la plus grande prudence.

Paul fit signe à mademoiselle Rivière d'approcher, et il la fit placer de manière à ce que le jour éclairât son visage.

« Je vous obéirai, murmura-t-il; mais, auparavant, répondez à une ou deux questions.

— Volontiers, pourvu qu'ensuite vous promettiez de ne plus parler. »

Paul fit un signe de tête affirmatif.

« C'est vous qui m'avez soigné, qui avez veillé sur moi? dit-il.

— J'ai fait une chose toute naturelle, et je suis amplement récompensée en vous voyant hors de danger », répliqua mademoiselle Rivière.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'artiste ferma les yeux, et recueillit ses pensées; il semblait essayer de rattacher le passé au présent, de renouer la chaîne de ses souvenirs.

« Qui êtes-vous, dit-il, vous qui avez consacré vos soins et vos veilles à un étranger; car, si ma raison ne me trompe pas,

c'est loin de mon pays, en Suisse, que je suis tombé malade.

— Vous ne me reconnaissez pas? » demanda mademoiselle Rivière, avec un tremblement dans la voix.

Paul l'examina longuement.

« Oui, dit-il, il me semble que vos traits me sont familiers, que j'ai vécu longtemps près de vous, sous le même toit... mais ma tête est si faible que je ne puis me rappeler...

— Votre cousine, l'amie de votre sœur...

— Ah! s'écria Paul Séverin, mademoiselle Rivière!

— C'est trop parler, dit cette dernière; je vous donnerai toutes les explications quand vous aurez reposé, quand vous serez plus fort. Pour l'instant, je ne répondrai plus. Ainsi restez tranquille.

— Encore une question, et ensuite j'obéirai, dit Paul.

— Laquelle? répliqua mademoiselle Rivière.

— Durant les longues nuits où la fièvre me consumait, il me semblait, dans de courts intervalles de raison, que je voyais se pencher vers moi le visage d'une jeune fille qui ne m'était pas inconnue; sa main, en se posant sur mon front brûlant, le rafraîchissait. Était-ce un ange qui me souriait? Était-ce une illusion de mon cerveau malade, ou la présence de cette jeune fille était-elle une réalité?

— Elle était une réalité, répondit mademoiselle Rivière. La jeune fille que vous avez ainsi entrevue était mademoiselle Hélène Aubry. Elle a veillé avec moi à votre chevet, et ne l'a quitté que sur mes injonctions formelles.

— Étrange fatalité des choses humaines! » murmura l'artiste.

Enfin, cédant aux sollicitations de mademoiselle Rivière, il cessa de parler, et, de nouveau, il s'endormit.

Le médecin déclara qu'aucun danger n'était plus à craindre; mais il insista pour qu'on prît beaucoup de précautions, particulièrement pour la nourriture.

Paul, d'ailleurs, se montrait très obéissant.

Mais une pensée semblait le préoccuper. Chaque fois qu'on entrait dans l'appartement, il dressait la tête, et toujours il la laissait retomber avec un soupir de désappointement.

Mademoiselle Rivière, avec cette intuition que les femmes possèdent à un si haut degré, lut dans son cœur.

Elle s'approcha de lui et dit, d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent :

« Vous vous étonnez, sans doute, que mademoiselle Hélène Aubry ne soit pas encore venue vous féliciter de votre guérison. Tant que vous avez été en danger, elle a été là près de vous ; mais du moment où le médecin a répondu de votre vie, elle a compris l'observation que lui faisait son oncle... vous vous expliquez à quel sentiment elle a obéi ?

— Oui, » dit l'artiste, dont les joues se couvraient d'une légère rougeur.

Il reprit, au bout d'un instant :

« Mais vous, ma cousine, comment avez-vous su que j'étais souffrant ?

— Lors de son passage à Bâle, je m'étais liée avec Hélène Aubry, d'une sincère amitié. J'avais appris à apprécier son caractère solide et droit, ses qualités sérieuses du cœur et de l'esprit. Elle m'informa par un télégramme de votre situation, et j'accourus. Mais, ajouta mademoiselle Rivière, une chose qui me surprit et dont je n'avais pas eu encore le temps de chercher l'explication, c'est comment elle avait su qu'il existait entre nous des liens de parenté.

— D'une façon très simple, répliqua Paul. Mademoiselle Aubry ayant eu occasion de parler devant moi de son amitié pour vous, je ne dissimulai pas que mademoiselle Rivière dont elle faisait un si grand éloge, était ma cousine.

L'artiste fut autorisé à recevoir, mais pendant quelques instants seulement, ses amis, et il leur exprima ses regrets, qu'ils n'eussent pas poursuivi leurs excursions.

« Mais si, dit Henri, nous ne pouvions pas nous éloigner beaucoup vous sachant malade, mais nous avons employé notre temps. Nous avons été au mont Saint-Bernard ; et, en qualité de futur militaire, j'ai étudié, d'une manière particulière, le passage de cette montagne par l'armée de Bonaparte, lorsque ce grand capitaine alla battre si complètement les Autrichiens à Marengo. »

Paul sourit.

« D'ailleurs, ajouta M. Marcellus, vous serez bientôt sur vos jambes, mon cher Paul, et nous reprendrons notre sac et notre bâton.

— Il se passera du temps avant que je sois capable de recommencer l'escalade du Glœrnisch, dit l'artiste.

— Nous nous arrangerons, s'écria Marcellus. L'important est que vous soyez debout. Nous sommes partis de Paris en même temps, nous y rentrerons tous ensemble. Au surplus, nous avons le temps, — ne sommes-nous pas en vacances? »

Cette amitié exprimée si simplement fit du bien au cœur de l'artiste.

Lorsque Paul Séverin fut à peu près rétabli, il fut convenu que lui et mademoiselle Rivière accompagneraient M. de Vibraye et Hélène, et qu'on voyagerait à petites journées.

« C'est parfait, dit Marcellus; nous allons retourner, pour ainsi dire, sur nos pas et continuer nos excursions dont l'itinéraire s'est trouvé modifié par la pointe que nous venons de faire sur Chamounix et nous vous rejoindrons à Interlaken, cette jolie Provence de la Suisse. Vous serez là dans un centre de merveilles et les distractions ne vous manqueront pas. »

Ce fut convenu.

Quant à M. du Housset et ses filles, ils se dirigèrent également vers Martigny.

Le lendemain, à quatre heures du matin, Marcellus, Ernest de Vibraye et Henri Dujardin partirent de Chamounix.

Lorsqu'ils furent à une certaine distance, à la bifurcation de deux routes, Marcellus s'arrêta.

« De ces deux chemins, dit-il, l'un, le col de Balme, est le plus imposant; mais le paysage est à peu près le même que vous avez vu l'autre jour, en allant visiter la croix de Flégère.

— Et l'autre? demanda Ernest.

— L'autre est celui de la Tête noire.

— Je ne connais ni celui-ci ni celui-là, dit Ernest Dujardin : mais je vote pour la Tête noire ; c'est, je crois, celui que se proposent de suivre nos amis, et cette raison me décide.

— Allons donc par la Tête noire ! » répliqua Marcellus.



LE TORRENT DE LA VALORSINE.

Ils admirèrent, en passant, le glacier de l'Argentière, et s'engagèrent dans le défilé sauvage des Montets. A mesure qu'ils avançaient, ils étaient de plus en plus frappés du changement qu'offrait le paysage. La terre était nue, grisâtre, pierreuse, et sillonnée par des lits de ravins.

« Vous voyez ce tas de pierres, dit Marcellus ; il marque la limite des bassins du Rhône et de l'Arve. Si vous voulez adresser un dernier adieu à la chaîne du mont Blanc, hâtez-vous, car, à partir d'ici, nous ne l'apercevrons plus. »

Les jeunes gens se retournèrent et saluèrent le géant dont la blancheur contrastait avec la couleur sombre du paysage qui les entourait.

La route, à mesure qu'ils avançaient, descendait entre d'énormes débris de roches et suivait le lit d'un torrent.

« Tiens, s'écria Ernest, voilà écrit sur un poteau : *cascade de Bérard.*

— C'est effectivement celle que je tiens à vous montrer, dit

Marcellus ; mais il y a tant de cailloux que je vous engage à faire attention où vous mettrez les pieds.

— Quel horrible chemin ! s'écria Henri Dujardin, c'est sombre et lugubre comme une allée de l'enfer. J'ai le cœur serré, comme si nous devions pénétrer dans un antre occupé par un monstre inconnu.

— C'est tout cela qui rend cette vallée si grandiose et si pittoresque, répliqua Ernest.

— Réservez votre étonnement, dit Marcellus, et ne vous éloignez pas de moi. »

Le savant se mit en tête, et prit un sentier en zigzags, tantôt montant, tantôt descendant, ici traversant sur des ponts des crevasses, des rochers, là passant sous des galeries souterraines, tandis que sous leurs pieds bondissaient les eaux d'un torrent.

Encore quelques pas et ils se trouvèrent en face de la cascade.

Ils demeurèrent saisis d'admiration.

Mais ce qui ajoutait à la majesté de cette cascade, c'était la sévérité du paysage, le cadre gothique que lui faisait sa ceinture de rochers, modelés et dentelés par le temps.

« Asseyons-nous là, dit Marcellus, en indiquant un rocher que la cataracte couvrait d'une vapeur blanche, nous mangerons un morceau de pain et de fromage, et nous reprendrons ensuite notre route. »

Les jeunes gens éprouvaient comme une sorte de frayeur, en contemplant cette masse d'eau, dont la chute était étourdissante.

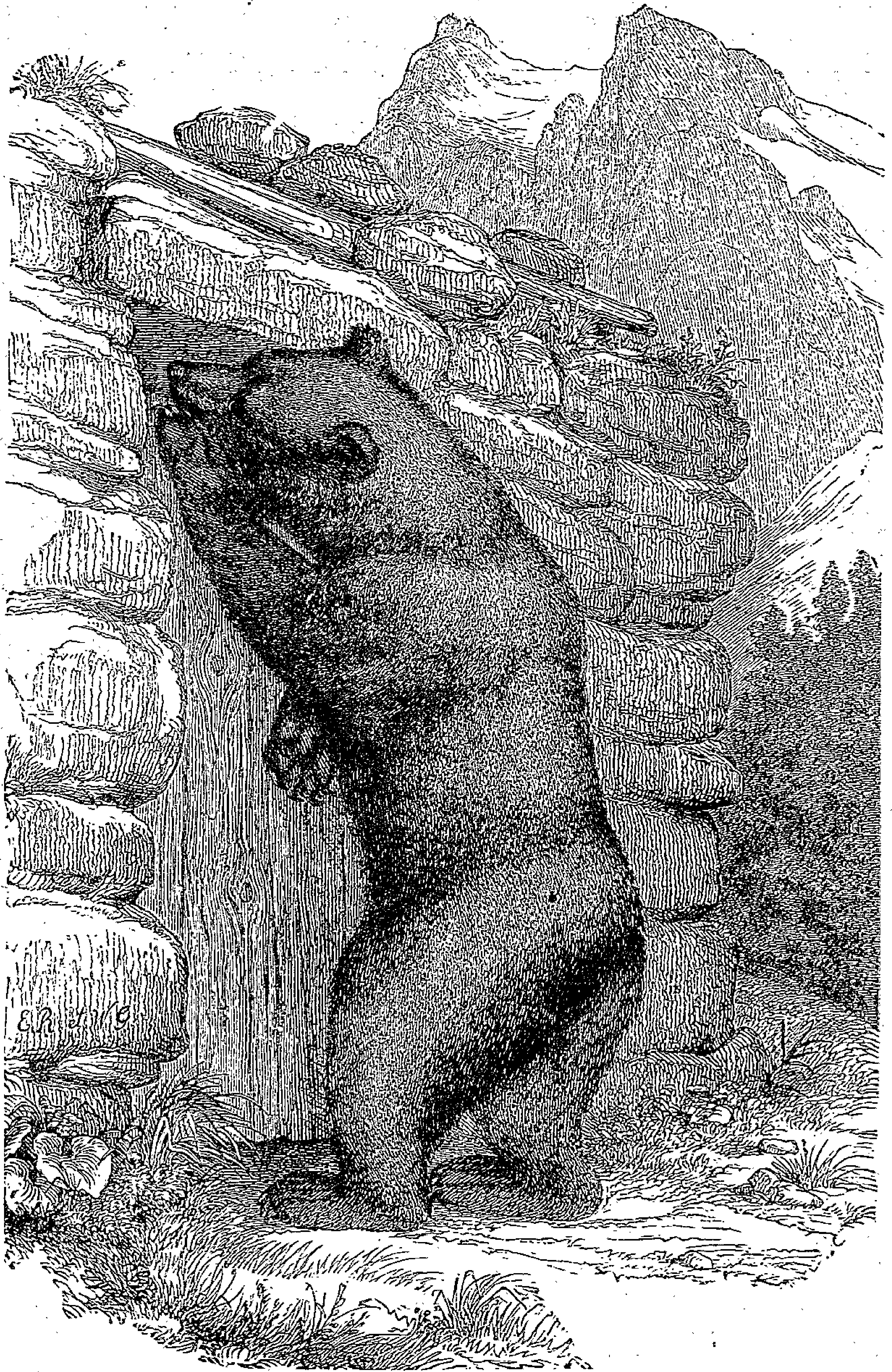
Au bout d'un chemin aussi sauvage que le précédent, ils atteignirent le village de Valorsine.

Leur attention fut attirée par une foule qu'ils aperçurent devant l'une des chaumières.

Ils s'approchèrent et demandèrent quelle était la cause de l'émotion qui agitait tout le monde.

« C'est, répondit un paysan, un ours qu'on a tué ce matin. Il a dévoré bien des chèvres, et il y a longtemps qu'on lui donnait la chasse.

— Racontez-nous donc cela, dit Marcellus, que l'idée d'une aventure mettait en verve.



L'OURS.

— Oui, répliqua le montagnard, des bergers, chargés de veiller sur un petit troupeau de chèvres dans un chalet, sur la montagne,

avaient remarqué que l'herbe était foulée près de la cabane, et qu'il y avait autour des traces de pattes; en outre, la porte avait été grattée et ébranlée. On fit sortir les chèvres, mais pas une ne manquait. Personne ne devinait quel pouvait être le visiteur nocturne. Les uns prétendaient que c'était un lynx, d'autres que c'était un loup; un petit pâtre, cependant, affirmait avoir vu de loin, quelques jours auparavant, un animal qui, debout sur ses pattes de derrière, buvait à une fontaine. Ce ne pouvait être qu'un ours, aussi les bergers résolurent de faire bonne garde, et l'un d'eux s'arma d'un vieux mousquet.

Toute la journée on fit l'observation que les chèvres se tenaient serrées les unes contre les autres, et qu'elles manifestaient une répugnance visible à s'éloigner des vaches qui paissaient dans la basse région de la montagne.

Le soir, on eut de la difficulté à les faire entrer au bercail. Deux des hommes prirent le parti de se cacher derrière un rocher, à portée de fusil, et en cas d'alarme, d'éveiller leurs camarades qui devaient rester dans le châlet. La nuit se passa sans incident, et il en fut de même de la suivante. La troisième, les sentinelles s'endormirent, mais un bruit qu'ils entendirent parmi les chèvres les réveilla. Ils virent un ours qui poussait contre la porte, et cherchait une ouverture. Les chèvres étaient évidemment inquiètes, car on entendait leurs clochettes.

L'un des hommes se glissa jusqu'au chalet, pour avertir ses camarades, tandis que l'autre cherchait vainement à faire usage de son fusil.

Pendant ce temps, l'ours continuait son œuvre contre la porte, et il réussit à l'entr'ouvrir. Les chèvres se précipitèrent dehors, en bêlant, et grimpèrent sur les rochers. L'ours ne tarda pas à reparaître avec une chèvre qu'il avait tuée, et qu'il se mit à dévorer.

Les bergers sont alors arrivés, armés de bâtons, et celui qui avait le fusil lui a envoyé une balle dans le corps. Mais la bête s'est furieusement défendue, et elle a succombé avec honneur. Si vous voulez vous approcher, vous pourrez la voir. »

C'était un ours brun qui pesait cent quarante kilos.

« Il y a donc encore des ours dans ces montagnes? dit Ernest, tandis qu'ils reprenaient leur chemin.

— Comment s'il y en a! s'écria Marcellus. Il n'y a pas d'année que l'on n'en tue un certain nombre, surtout au printemps et à l'automne, quand le vent d'ouest les décide à quitter leurs cavernes. En sortant des Grisons, ils traversent toute la chaîne occidentale des Alpes, et, poussés par la faim, ils descendent dans les plaines, où on leur fait la chasse, comme dans le pays de Vaud et le Valais, où l'on voit dans les châlets des pattes d'ours pendues comme trophées.

— On doit leur faire une telle guerre qu'il est étonnant que la race n'ait pas encore disparu, fit observer Henri.

— Non, répliqua Marcellus, et vous allez le comprendre. L'ours ne se montre, même dans la basse Engadine, où ils sont le plus nombreux, que du mois d'avril au mois de septembre. A cette dernière époque, il se retire dans ses quartiers d'hiver, où il est impossible de l'atteindre à cause de l'amoncellement des neiges. Il est, en outre, protégé par la profondeur des ravins et l'indifférence des habitants. Il n'y a plus de chasseurs de profession, et la prime donnée par le gouvernement n'est pas très attrayante. Un vieux montagnard, qui comptait de nombreux exploits, dit un jour à Von Tschudi, qu'il y avait, à sa connaissance, trente ours dans son district, et nul ne se mettait en peine de leur donner la chasse.

— J'aurais pensé, dit Ernest de Vibraye, que les ours sont une peste pour les habitants, et ce que nous avons vu tout à l'heure est de nature à confirmer cette idée.

— Sans doute, répondit Marcellus ; mais cela n'empêche qu'ils ne sont pas aussi redoutés que vous imaginez. Ainsi, on raconte cette particularité d'un ours qui, s'étant approché d'une jeune fille qui cueillait des fraises, mangea ce qu'elle en avait mis dans son panier, sans lui faire de mal.

— C'est égal, s'écria Henri, je ne me fierais pas à sa générosité.

— Peut-être auriez-vous raison, dit Marcellus ; mais ce que je tenais à vous dire, c'est que cet animal n'est véritablement dangereux que lorsqu'il est dérangé dans son sommeil, lorsqu'il est blessé,

qu'il a très faim, ou lorsque ses petits sont menacés. Alors il marche droit sur son ennemi, l'entoure de ses pattes, et tâche de l'étouffer. Il est rare qu'il morde. Quand il s'attaque aux bestiaux, l'ours se met généralement en embuscade, aux endroits où ils ont l'habitude de venir s'abreuver. Le plus souvent, il saute sur leur dos, et leur mord le cou jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés par la perte de leur sang.

Comme les ours sont d'excellents grimpeurs, continua Marcellus, presque toujours, avant de partir pour leurs expéditions, ils montent dans un arbre, pour examiner la contrée, et tâcher de reconnaître une piste. S'ils n'étaient pas aussi voraces, et s'ils ne commettaient pas tant de ravages, je regretterais qu'on leur fît une guerre acharnée. Aucun autre animal sauvage n'est si drôle, et je dirai même d'aussi bonne composition. Il a une nature ouverte, franche, sans fausseté. Sa ruse et ses moyens d'imagination sont faibles, et il se fie particulièrement à sa force musculaire. Là où le renard a recours à l'habileté, l'aigle à la vitesse, l'ours emploie sa puissance. Il ne se cache pas pour surprendre le chasseur, il ne l'attaque ni de flanc ni par derrière, et il ne fait usage de ses puissantes mâchoires qu'à la dernière extrémité.

— Vous êtes grand apologiste des ours, et si nous en rencontrons un, il serait bien ingrat s'il ne vous témoignait pas sa reconnaissance, fit observer Ernest.

— Voyons, dit Marcellus, en s'animant, l'aspect de l'ours, avec ses longs poils, son nez plat, ses yeux riants, ses larges pattes, sa démarche originale, n'a-t-il pas quelque chose de plus noble, de plus engageant que celui du loup!

— C'est possible, répliqua Henri.

— Il ne touche jamais à un cadavre humain, continua Marcellus, jamais il ne dévore un animal de son espèce, et il ne rôde pas la nuit autour des villages pour enlever les enfants.

— Parfaitement, dit Ernest; mais on l'accuse d'être lourd et incapable de courir.

— C'est encore là, répliqua Marcellus, une double erreur, qu'on se plaît à répandre. Quoique flegmatique, l'ours court sur un terrain

uni assez vite pour qu'un homme ne lui échappe pas, et, outre cela, il grimpe admirablement dans les arbres. Ce n'est que vers le mois de février, alors que ses pieds sont tendres, qu'il court difficilement. Ce ne sont que ceux qui sont usés par l'âge qui marchent lentement et d'une patte sur l'autre. Et encore, se voient-ils en danger, leur caractère change du tout au tout. Un chasseur prudent ne s'avisera jamais de tirer sur un ourson si la mère est dans le voisinage; car il sait à quel péril extrême il s'exposerait. L'ours fuit rarement; — il se retourne généralement, se dresse sur les pattes de derrière, et marche sur son ennemi, quelque bien armé qu'il soit. Il le défie, pour ainsi dire, le provoque au combat, et à moins qu'il n'ait été frappé au cœur, il lutte loyalement, jusqu'à ce que l'un des deux tombe. Il y en a, cependant, qui ont donné des preuves de la vengeance la plus opiniâtre. On en a vu poursuivre un chasseur qui les avait blessés, de forêt en forêt, de rocher en rocher, traverser après lui les rivières à la nage, et ne s'arrêter qu'après l'avoir tué.

— Vous avez vu, comme moi, des ours accrochés à la porte des restaurants à Paris, dit Henri Dujardin; est-ce une nourriture supportable?

— Tout le monde reconnaît que les pattes sont très délicates, répondit le savant. Quant au reste de la chair, les montagnards ont la précaution de la mettre tremper dans l'eau, pour lui faire perdre son goût sucré, et alors elle a beaucoup d'analogie avec le porc. La peau vaut de trente à cinquante francs, et de plus, comme je vous l'ai dit, on accorde, dans divers cantons, une certaine somme pour chaque tête d'ours. Malgré cela, il se passera longtemps, je le répète, avant que le dernier ours disparaisse des montagnes des Alpes, et que ces feux que le voyageur aperçoit si fréquemment sur les sommets de l'Engadine, et qui sont alimentés par les bergers pour éloigner les loups et les ours, soient pour jamais éteints.

— Si vous terminiez cette monographie des ours par le récit d'une aventure? dit Ernest.

— Volontiers, répondit Marcellus. Si je ne vous ai pas intéressés, j'ai l'espoir, du moins, que c'est un sujet que vous sauriez traiter à l'occasion.

— Oui, oui, mais l'aventure! s'écrièrent les jeunes gens.

— Voilà, dit Marcellus. Le village de Dissentis est environné de montagnes où se trouvent d'immenses cavernes. Un chasseur de ce village, nommé Riedi, avait suivi toute une journée la trace d'un ours, et il l'avait perdue devant un rocher qui s'élevait droit comme une muraille. Il demeura convaincu que l'animal avait dû se retirer dans cet effroyable ravin. Le rocher formait là une projection, et la pensée lui vint que, peut-être, l'ours l'attendait derrière, pour lui livrer combat.

« Riedi essaya de l'attirer hors de sa retraite, en faisant du bruit, et, voyant qu'il ne réussissait pas, il s'avança. Lorsqu'il eut fait quelques pas sur l'étroit sentier, il comprit que toute fuite serait impossible, et que l'homme ou la bête resterait sur place. En approchant de l'angle, il découvrit un trou dans le roc, probablement la tanière de l'ours. Au même moment, en effet, il distingua dans la cavité sombre deux yeux étincelants, — une patte étendue en dehors, tandis que le reste du corps était invisible. Riedi résolut de risquer un coup; mais deux fois son fusil fit long feu, et les yeux de l'ours étaient toujours fixés sur lui.

« Enfin, une détonation retentit, et un horrible grognement sortant de la caverne fit trembler les rochers. Le chasseur recula pour échapper de son mieux à la poursuite de l'animal, et rechargea son fusil. Le grognement cessa, et Riedi se rapprocha de la caverne, où les yeux avaient disparu, et où tout était calme. Tout ce qu'il entendit, ce fut une sorte de grattement contre le rocher.

« Le chasseur fut saisi d'une frayeur soudaine et s'enfuit.

« N'était-il pas possible que ce grattement ne fût autre chose que les derniers mouvements convulsifs de l'ours? Ce fut, du moins, la pensée qui vint à Riedi. Le lendemain, il retourna à la caverne, avec trois autres chasseurs, dont deux étaient sans armes. Ils descendirent par un pin, et ce fut un nommé Biscuolm qui marcha le premier, ayant son fusil sur son dos. Mais à peine eut-il fait un pas que l'ours, en deux bonds, fut sur lui et le terrassa. Il appela ses camarades à son secours, de toute la force de ses poumons; car il se sentait prêt à rouler avec la bête. Néanmoins, par un suprême

effort, il réussit à se débarrasser, bondit sur ses pieds et saisit son fusil. Mais l'ours se leva aussi, et prit l'arme par le canon.

« Cet incident avait donné à Riedi le temps d'arriver. Il fit feu, et sa balle atteignit l'ours dans le flanc. L'animal recula pour s'élancer de nouveau, mais Biscuolm put tirer à son tour. C'est alors qu'on s'aperçut que, la veille, alors qu'elle était dans la caverne, la pauvre bête avait eu toute la mâchoire emportée par le coup de feu de Riedi, et que, par suite d'une perte de sang abondante, la dernière lutte avait été relativement peu dangereuse. »

Marcellus s'était aperçu depuis quelques instants qu'un orage s'était formé et qu'il tournait autour d'eux. Malgré la fatigue qu'éprouvaient ses jeunes amis, il leur fit hâter le pas.

« Un orage dans les montagnes, s'écria Ernest, ce doit être superbe !

— Je préférerais que nous fussions à l'abri pour mieux le contempler, répliqua le savant. La pluie pourrait gonfler les ruisseaux, et il ne serait pas agréable de trouver notre route barrée par un torrent.

— Je n'ai cessé d'admirer votre bravoure tempérée par une sage prudence, ô notre cher et illustre maître ! dit Henri. Mais avouez que l'atmosphère est bien lourde et qu'on a de la peine à marcher. »

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les craintes de Marcellus étaient justifiées. Le chemin devenait si difficile, si escarpé qu'ils ne pouvaient se défendre d'une espèce d'épouvante. Il était, pour ainsi dire, suspendu sur des abîmes, traversant et retraversant le torrent de l'*Eau noire*, côtoyant des rochers, bordant la montagne comme un ruban, en se tenant en équilibre sur les précipices.

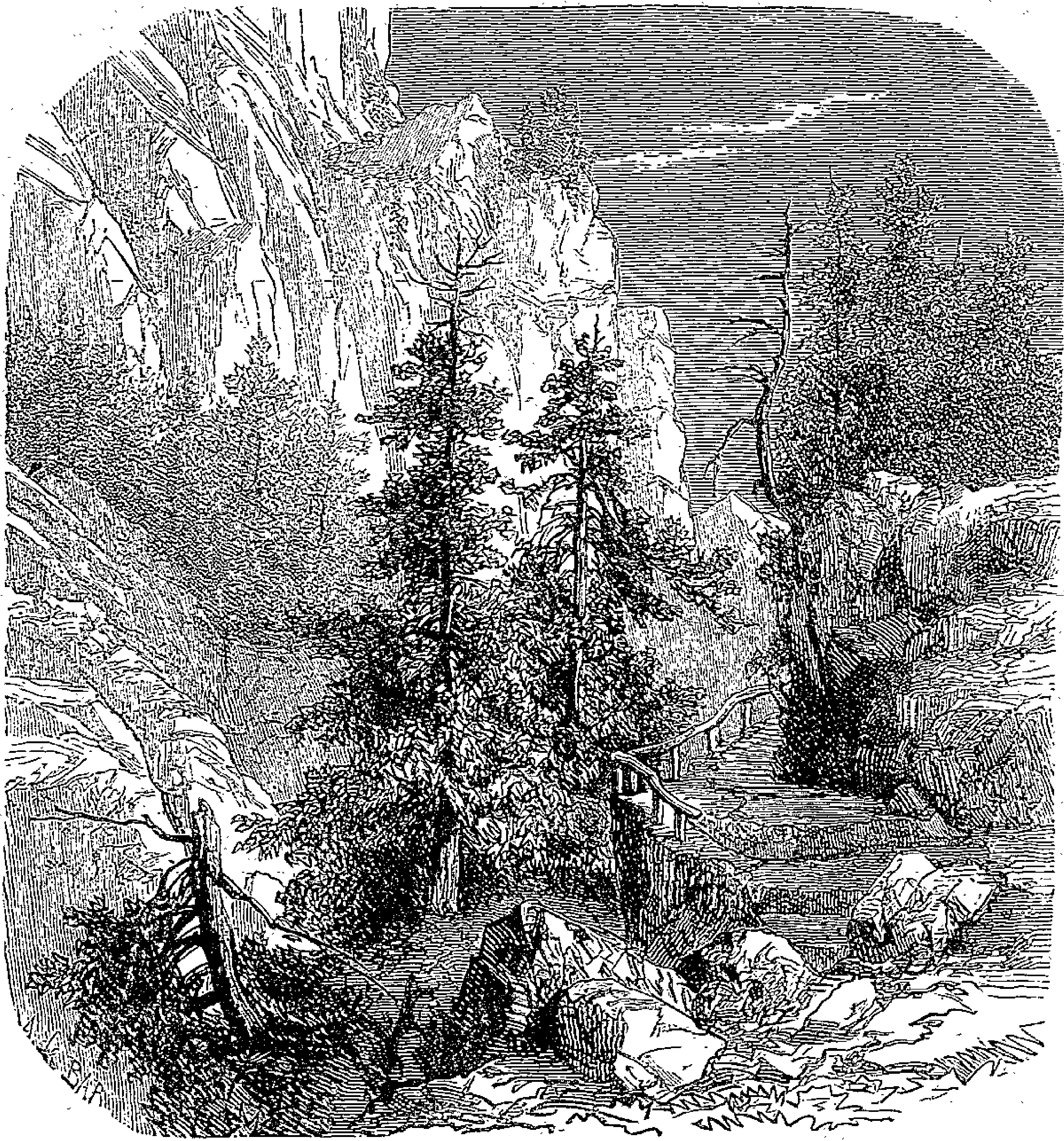
Les jeunes touristes ne respirèrent librement que lorsqu'ils eurent franchi ce passage difficile.

« Je n'aurais pas désiré que nous fussions surpris là par l'orage, dit Marcellus ; c'est pour cela que je ne vous ai pas mené voir la cascade de la Barberine ; mais à présent, nous voilà hors de danger. Nous sommes en vue de la Tête noire, où nous trouverons, j'espère, bon gîte et bon souper. »

Ils comptaient sur le spectacle de l'orage après leur repas ; mais

ils furent déçus, en partie du moins. Au lieu d'éclater dans le voisinage, l'orage fut emporté, comme par une main invisible, dans la direction du col de Balme.

Mais quand le vent déchira les nuages, et que d'immenses éclairs



LE CHEMIN DE LA TÊTE NOIRE

illuminèrent l'horizon, la vallée apparut si sombre et si sauvage que les touristes demeurèrent tout saisis.

Dans le lointain résonnait le tonnerre que répercutaient les échos des montagnes.

« Les voyageurs du col de Balme ont dû être rudement éprouvés, dit Marcellus. Mes enfants, allons nous coucher. »

CHAPITRE XII

LA VALLÉE DU TRIENT. — LE COL DE LA FORCLAZ. — LA VALLÉE DU RHONE. LOUÈCHE. — LES ÉCHELLES.

Marcellus et Henri se disposaient à faire honneur au modeste déjeuner qu'on leur avait servi, et ils s'impatientaient de ne pas voir venir leur ami Ernest, lorsque celui-ci entra, avec un air grave et mystérieux.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Marcellus. Pas de fâcheuses nouvelles?

— Non, répondit le jeune homme. Mais devinez qui j'ai aperçu, tout à l'heure, devant l'hôtel!

— Un de tes anciens camarades de collège?

— Non, M. du Housset...

— Il a quitté Chamounix trois jours avant nous, fit observer Henri Dujardin; ils devraient être, à présent, à Thoune. Qu'est-ce qui a pu les retenir dans cette auberge?

— C'est ce que j'ignore, répliqua Ernest de Vibraye; mais évidemment, ses charmantes filles sont avec lui. Irons-nous leur présenter nos hommages?

— La petite Diane est très agréable, vive, spirituelle, brave comme un garçon; mais, sa sœur! un lys penché, un saule pleureur! dit Henri. Si nous nous rencontrons, nous leur dirons bonjour.

— Ce n'est pas tout, continua Ernest; je me suis assuré que nos amis n'ont pas passé par ici hier, d'où je conclus qu'ils ont été retenus à Chamounix. N'êtes-vous pas d'avis que nous les attendions, ne fût-ce que pour nous assurer que Paul Séverin n'est pas plus mal?

LE RETOUR DES TROUPEAUX

— C'est très facile, dit Marcellus, et, pour occuper notre matinée, nous visiterons les vallées du Trient et le col de la Forclaz.

— Adopté ! » s'écrièrent les jeunes gens.

Le déjeuner fut expédié, et l'on se mit gaiement en route..

Il est étonnant comme une bonne disposition d'esprit prête de charme à tous les objets.

Nos touristes étaient d'humeur parfaite, l'atmosphère avait été rafraîchie par l'orage de la veille, et la nature se redressait avec une vigueur merveilleuse.

Les sites les plus pittoresques, les rochers les plus abrupts, les précipices les plus sauvages, les torrents les plus écumeux, les forêts les plus sombres, défilèrent successivement devant leurs regards.

Ils franchirent le Trient et admirèrent les petits chalets accrochés comme des mouches sur les flancs des rochers.

Mais rien, à leurs yeux, n'était plus saisissant que la vallée du Trient, qui s'étrangle pour ainsi dire entre un glacier et une rivière, dans le fond d'une gorge que le soleil n'éclaire jamais.

« Il est étrange comme la nature est variée dans ses scènes ! dit Ernest de Vibraye. On admire un paysage et l'on s'imagine qu'aucun autre ne pourrait le surpasser en grandeur, — quand, à quelques pas plus loin, on en rencontre un autre dont la sublimité vous épouvante.

— Et ce qui rend ces spectacles plus saisissants, c'est le contraste que la nature se plaît à leur imprimer. Vous allez en avoir une nouvelle preuve tout à l'heure. Venez, » dit Marcellus.

Le savant les conduisit au col de la Forclaz, d'où la vue s'étendait sur la vallée du Rhône.

Les jeunes gens ne purent retenir un cri. Dans une grande longueur apparaissait cette vallée endiguée par des montagnes de neige, et où ils pouvaient, à quinze lieues de profondeur, compter les villes et les villages dont elle est semée, depuis Sion jusqu'à Martigny.

Le retour s'opéra à l'ombre de châtaigniers et de vignes d'une végétation luxuriante.

« Singulier pays, tout de même, que la Suisse, dit Henri; il réunit tous les climats, tous les produits de la nature. Là, on moissonne en mai, ici en octobre. Là, pas un seul fruit, ici des amandiers, des grenadiers, et surtout des vignes qui poussent sans culture.

— Il n'a qu'un défaut, fit observer Ernest, c'est de produire des crétins.

— Il n'y en a pas qu'ici, répliqua Henri Dujardin, et, si tu te rappelles, nous en avons connu plusieurs au collège.

— Il est vrai que si nous pénétrions dans le Valais, nous rencontrerions probablement un certain nombre de ces malheureux, dit Marcellus. Cependant, on constate avec satisfaction que le crétinisme tend à disparaître. Mais le goître y est héréditaire, surtout chez les femmes.

— A quoi attribue-t-on cette calamité, particulière à certaines contrées? demanda Henri.

— La science en a trouvé le principe dans les eaux courantes des montagnes, qui contiennent beaucoup de magnésie et très peu d'iode, » répondit le savant.

A leur retour à la Tête noire, ils eurent l'agréable surprise d'apercevoir leurs amis qui débouchaient du passage et formaient toute une cavalcade.

On se retrouva avec le même plaisir que si l'on eût été séparé depuis un mois.

Paul Séverin allait de mieux en mieux, et le voyage ne paraissait pas l'avoir trop fatigué.

« Pourquoi n'êtes-vous pas partis hier de Chamounix, comme c'était convenu? demanda Marcellus, en marchant près d'Hélène.

— M. Séverin a voulu revoir Mouton, le chien qui lui fut d'un si grand secours, lors de l'accident que vous savez, répliqua la jeune fille.

— Ce qui m'aurait étonné, c'est qu'il eût oublié cet intelligent animal, dit Marcellus.

— Et, continua Hélène, comme il ne trouvait aucun moyen de lui témoigner sa reconnaissance, il s'est adressé au berger, son maître.

— Je suis sûr que vous ne l'avez pas oublié non plus, dit le savant.

— N'est-ce pas à moi qu'il a rendu le plus grand service ? » répondit la jeune fille.

Au moment où ils franchissaient le sentier taillé dans le roc, à quelques pas de la petite auberge, Hélène fut étonnée de voir Diane du Housset accourir vers elle.

— Comment, Dora ! Vous vous êtes donc tous arrêtés ici ? s'écria Hélène. Je croyais que vous aviez hâte de continuer votre voyage.

— Sans doute, répliqua Diane ; mais il est arrivé une chose très triste ! La pauvre Jeanne est tombée en traversant le pont, là-bas ; elle s'est fait beaucoup de mal et a le bras cassé. Nous avons envoyé chercher un médecin à Martigny, mais il était absent, et il n'est arrivé que ce matin. Il a remis le bras, et a dit qu'elle ne devait pas songer à bouger d'ici quelques jours. Nous ne pouvons la laisser seule, et nous voilà condamnés à rester je ne sais combien de temps dans ce misérable trou.

— Pauvre Jeanne ! dit Hélène, je suis fâchée pour elle ; car c'est une bonne fille. Elle a dû beaucoup souffrir, et probablement elle n'est pas encore au bout de ses peines. C'est, en outre, un contre-temps désagréable pour vous, qui désiriez retourner promptement chez vous.

— Oui, dit Dora, avec tristesse. C'est très ennuyeux, et le pire c'est que Julie est d'une humeur insupportable. Je ne sais, en vérité, ce que nous ferons d'elle tout le temps. Si elle se déplaisait à Chamounix, comment se trouvera-t-elle ici où il n'y a d'autre livre que celui sur lequel on inscrit les noms des voyageurs !

— Il faut espérer qu'elle aura de la patience et du courage ; la pensée des souffrances de Jeanne absorbera ses autres préoccupations, » dit M. de Vibraye, qui s'était approché, et qui était prêt à penser que Diane était dure pour sa sœur.

Mais en arrivant à l'auberge, il fut obligé d'avouer qu'il s'était trompé, car mademoiselle Julie ne tarda pas à lasser tout le monde par ses lamentations et ses gémissements. Si elle avait été plus jeune, ou s'il avait été avec elle dans des termes plus familiers,

M. de Vibraye ne lui aurait pas ménagé les observations, et lui aurait reproché son égoïsme.

Il plaignit sincèrement M. du Housset et Diane, et, pour leur venir en aide autant qu'il était en son pouvoir, il proposa que Julie accompagnât Hélène et ses amis à Thoune, où ils comptaient se rendre en traversant la passe de la Gemmi.

« Votre intention, je crois, est de vous rendre à Vevey, ajouta M. de Vibraye; il serait facile à mademoiselle Julie de vous y rejoindre par la diligence. »

Mademoiselle Julie fut enchantée de cette proposition. M. du Housset et Diane se sentirent soulagés plus qu'ils ne voulaient l'avouer; mais Hélène était absolument déconcertée.

« Mon oncle, s'écria-t-elle, aussitôt qu'elle fut seule avec M. de Vibraye, et ayant presque des larmes dans les yeux, comment avez-vous pu demander à Julie de venir avec nous?

— Je regrette que cela te contrarie, mon enfant, répliqua M. de Vibraye; mais ce ne sera que pour quelques jours, et tu pourras toujours te réfugier dans la société de nos autres amis. Il faut bien s'aider les uns les autres, tu sais, et je ne voyais en vérité pas d'autre moyen d'être agréable à ce pauvre M. du Housset et à Diane. Ils seront assez malheureux d'être enchaînés à cette auberge, sans avoir à supporter les mauvaises humeurs de cette jeune fille.

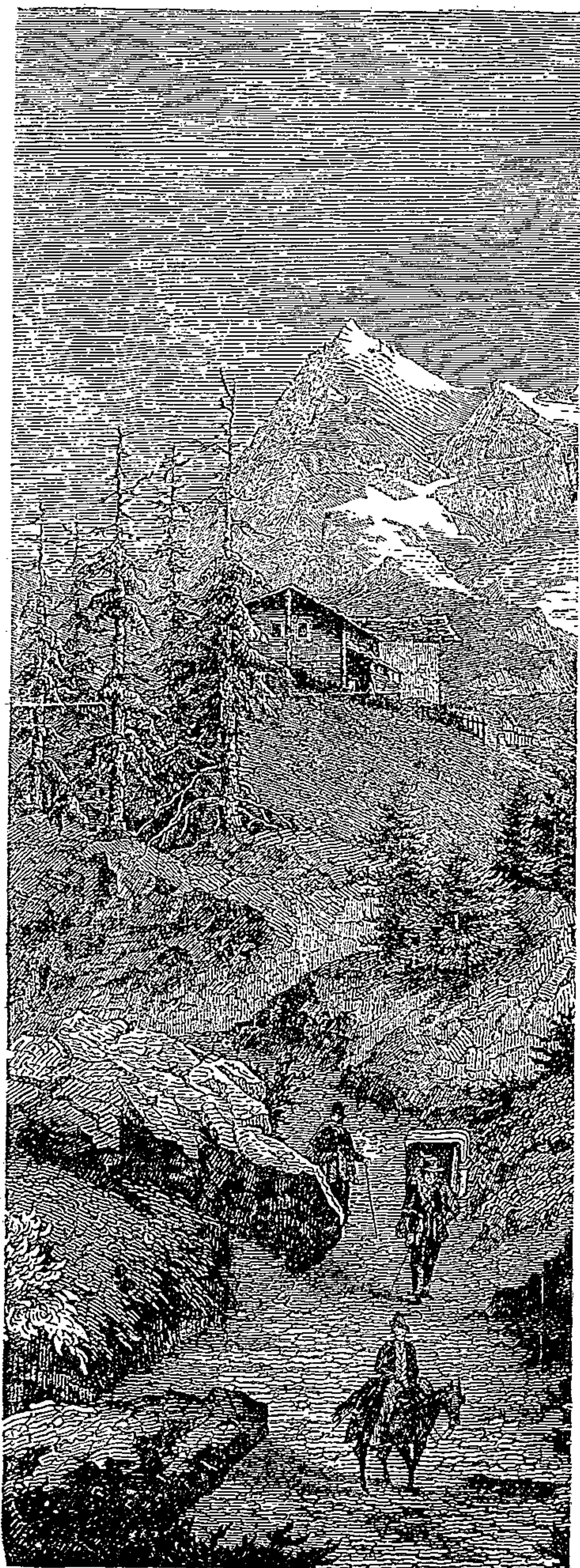
— Oui, mon oncle; mais n'est-ce pas la faute de M. du Housset? Il n'aurait pas dû la gâter comme il a fait, ni céder à tous ses caprices.

— Tu es bien jeune pour juger les autres, Hélène, répliqua M. de Vibraye; et d'ailleurs, ce côté de la question n'est pas notre affaire. Ainsi, reprends ton sourire, mon enfant, et donne le bon exemple à mademoiselle du Housset, en portant allègrement nos petites misères.

— Il ne lui viendra pas à l'idée qu'elle est un inconvénient pour nous! dit Hélène. Je suis persuadée, au contraire, qu'elle croira que nous sommes ses obligés.

— Pauvre petite amie! s'écria M. de Vibraye, en riant. Ne

croirait-on pas que tout notre plaisir va s'en aller, — que nous allons tous être pris d'une tristesse profonde, à cause de la présence de cette jeune fille.


LA DESCENTE DE LA FORCLAZ

— C'est méchant à vous de vous moquer de moi, mon oncle, dit Hélène; mais vous n'imaginez pas combien Julie est désagréable.

— Mais je sais que ma nièce n'est point égoïste, et qu'elle ne voudrait pas faire supporter aux autres l'ennui de ses contrariétés, dit M. de Vibraye.

— Vous avez raison, répliqua Hélène. Autrement, je ne vaudrais pas mieux que Julie. Laissez-moi vous embrasser, mon oncle. »

Le lendemain, vers le milieu de la journée, on se mit en route pour Martigny.

Pendant quelque temps, on suivit un chemin profond creusé sur le flanc de la montagne et qui, à cause des sombres forêts qui l'entourent, a valu le nom de « Tête noire » à la passe.

Après avoir traversé la sombre vallée de Trient, on eut à gravir le dur sentier qui conduit au col de la Forclaz; plusieurs fois, bêtes et gens furent obligés

de s'arrêter pour reprendre haleine, mais quel dédommagement lorsqu'on fut arrivé au sommet.

Nos jeunes gens, qui la veille déjà avaient fait cette ascension, ne pouvaient se lasser d'admirer de nouveau ce splendide paysage de la vallée du Rhône.

Après un arrêt assez long, on se remit en marche, la route tracée en zig-zag dans la montagne est ravissante, elle descend jusqu'à Martigny le bourg, constamment ombragée par de grands châtaigniers.

Mademoiselle Rivière, Paul Séverin, Marcellus et Ernest de Vibraye, marchaient en avant.

Henri Dujardin et Julie du Housset causaient ensemble, autant que le permettait le peu de largeur du sentier.

On s'arrêta à la porte de l'hôtel, à Martigny.

« Une tasse de thé et un lit, voilà ce qu'il te faut, ma chère enfant, dit M. de Vibraye à Hélène, en l'aidant à descendre de sa mule. Je suis sûr que tu es effroyablement fatiguée.

— Je l'avoue franchement, cher oncle, répliqua Hélène. Mais vous me permettrez d'écrire quelques lettres auparavant?

— Crois-moi, remets cela à demain, dit M. de Vibraye. Tu as absolument besoin de te reposer et de dormir.

— Soit, puisque vous le voulez, » répondit Hélène.

Une demi-heure plus tard, elle dormait d'un profond sommeil, et rêvait qu'elle était à Paris, que son père voulait la marier et refusait de lui dire quel était le mari qu'il lui destinait.

Le lendemain matin, elle fut tout étonnée de voir approcher une voiture, dans laquelle son oncle l'invita à prendre place, en face de Paul Séverin et de mademoiselle Rivière.

« Où allons-nous? demanda-t-elle.

— A Louèche, un village qui est assez loin d'ici pour que nous ne puissions pas faire, même en voiture, le trajet dans la même journée et où nous verrons un spectacle qui vous intéressera, répondit M. de Vibraye.

— Et Ernest et ses amis? dit Hélène.

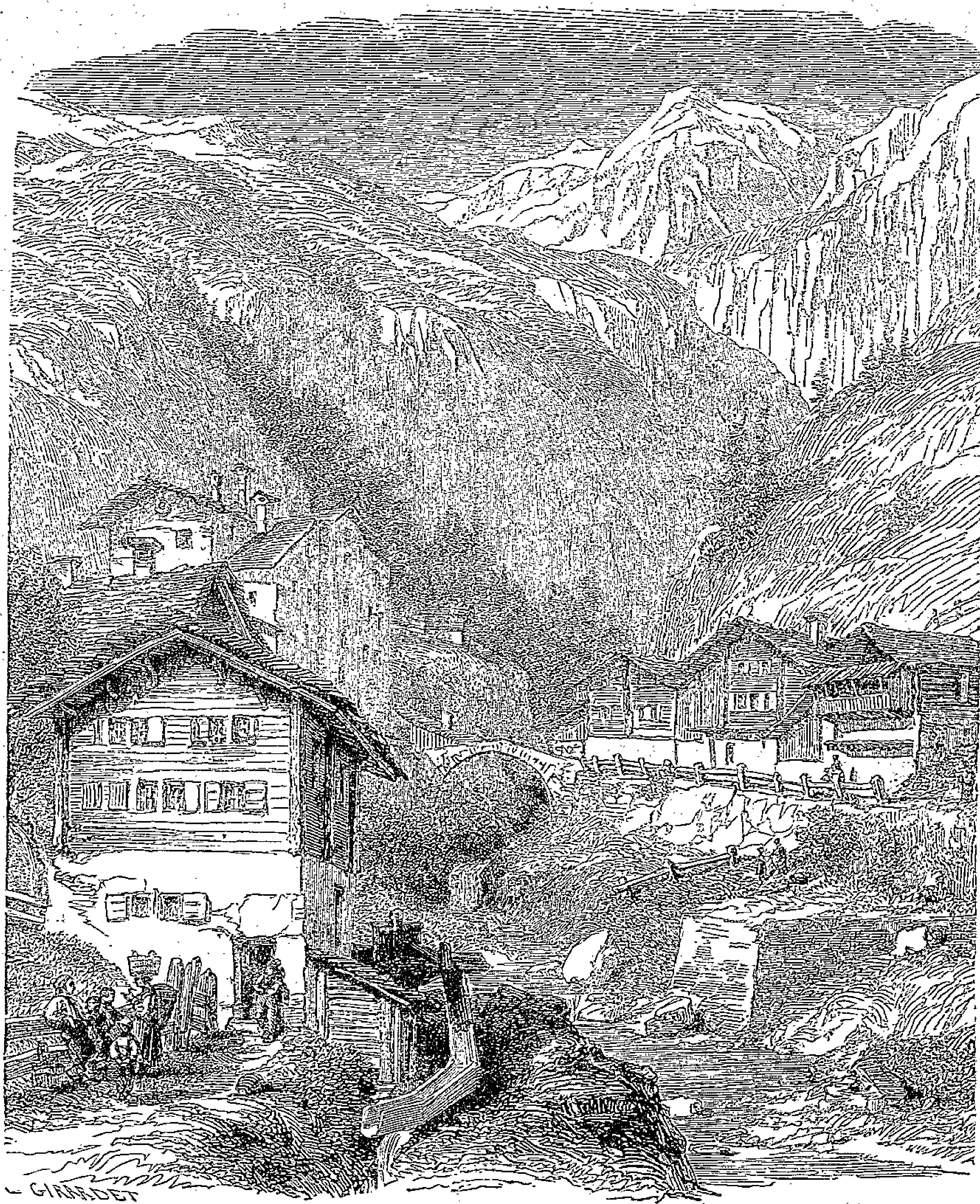
— Il y a deux heures qu'ils sont partis.

— Vous n'avez pas regretté de ne pas être avec eux, monsieur

Séverin ? » demanda Hélène en regardant timidement l'artiste.

Ce dernier, habitué pourtant à être maître de lui, rougit et parut embarrassé.

« Je l'aurais regretté davantage, répondit-il enfin, si je n'avais



DE SIERRE A LOUÈCHE

le plaisir de me trouver en si charmante société. J'espère, ajouta-t-il, que, dans quelques jours, je serai assez fort pour reprendre nos excursions à pied. »

La route à travers la vallée du Rhône était ravissante, et le paysage

présentait des aspects variés. Cependant, rien ne frappa particulièrement l'attention jusqu'au village de Leuk, nommé en français Louèche-les-Bains.

Mais, à partir de là, la scène change complètement. Pendant plusieurs kilomètres on suit une gorge taillée dans le flanc de la montagne. La route, cependant, finit par paraître longue et fatigante, car les chevaux ne peuvent avancer qu'au pas.

Ce fut avec une satisfaction visible que nos touristes saluèrent les rochers et les maisons blanches de Louèche.

Ils se rendirent directement au grand bain, où ils retrouvèrent Marcellus et les jeunes gens.

Leur surprise fut grande, en voyant dans une vaste piscine des hommes, des femmes, des enfants, vêtus uniformément de grandes robes de laine brune, tous pêle-mêle, criant, gesticulant, et faisant un tohu bohu indescriptible.

« C'est très original, dit Ernest à Henri. Regarde donc ceux-là là-bas, qui font nager devant eux de petites tables, supportant les unes des tasses de café, les autres des journaux, des livres, des tabatières et d'autres passe-temps.

— Ne dirait-on pas autant de pommes de terre qui bouillent dans une marmite? s'écria Henri Dujardin.

— Remarquez-vous que sous l'eau il y a des bancs pour ceux qui veulent s'asseoir? dit Marcellus.

— En vérité, en voilà qui jouent aux cartes! dit Hélène.

— Quelle est l'utilité de ces bains? demanda Ernest.

— Ils sont très recommandés par les médecins pour certaines maladies, répondit Marcellus, à cause de leurs qualités salines. Pendant les mois de juillet et d'août, ils ne désemplissent pas. La cure ne dure pas moins de vingt-cinq à trente jours. On débute par un bain d'une demi-heure; puis on augmente la durée par degrés, de façon qu'au bout de trois semaines on reste dans l'eau cinq heures par jour. Ceci vous explique pourquoi les baigneurs sont pourvus de moyens de distraction, qu'on ne peut rendre bien nombreux malgré la meilleure volonté du monde.

— C'est égal, ils sont drôles, avec leurs vêtements de laine! —

Et toutes ces têtes sortant de l'eau et ces figures ayant chacune une expression différente! s'écria Ernest.

— La vérité est que l'effet est si comique qu'on serait tenté d'ou-



LES ÉCHELLES D'ALBINEN

blier que ce sont des êtres humains, et de croire que ce sont des bonshommes placés là pour amuser le public, dit Hélène.

— A présent, aux échelles! dit Marcellus, en invitant ses amis à le suivre.

— Les échelles! répliqua Ernest de Vibraye, qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est un moyen que les habitants du pays ont imaginé pour éviter un détour de trois lieues, lorsqu'ils se rendent de Louèche à Albinen.

— Comment cela? dit Henri Dujardin.

— Le village d'Albinen est situé au sommet d'un énorme rocher, et pour communiquer entre eux, soit pour monter soit pour descendre, les habitants d'en haut comme ceux d'en bas se servent de plusieurs échelles qui sont appliquées contre la paroi du rocher, et assujetties dans les crevasses au moyen de crochets en fer.

— C'est un précipice que ce village de Louèche, dit Ernest, lorsqu'ils furent sortis du grand bain.

— Vous ne vous trompez pas de beaucoup, répliqua Marcellus. Vous voyez qu'il est absolument dominé par la Gemmi. A cinq heures, en plein été, il n'y pénètre pas un rayon de soleil. »

Après trois quarts d'heure de marche, ils arrivèrent au pied des échelles.

Marcellus n'avait rien exagéré.

« Des hommes montent par là? s'écria Ernest.

— Parfaitement, et des femmes, des enfants, des paysans portant leurs fruits, des chasseurs leur gibier, avec la même aisance et la même vitesse que s'ils marchaient sur la pente d'une colline.

— Mais la hauteur est prodigieuse! fit observer Hélène.

— Comptez les échelles, dit Marcellus, il y en a huit.

— Oui, dit Henri Dujardin, et quelques-unes sont cassées. Si encore elles étaient plus rapprochées les unes des autres? Remarquez que deux ou trois sont séparées par des rochers.

— Vous appelez cela simplement les échelles, dit Ernest, c'est les « échelles du diable » qu'il faudrait dire.

— Et quand deux personnes se rencontrent sur cet escalier d'un nouveau genre, dit Hélène, il faut que l'une remonte ou que l'autre redescende?

— Du tout, répondit Marcellus. Celle qui descend fait un demi-tour et descend à l'envers de l'échelle, pendant que celui qui monte continue sa route.

— J'ai bien envie de tenter l'ascension, dit Ernest.

— Ce serait de la folie, Ernest, et je te le défends, s'écria M. de Vibraye.

— Une petite fille là-haut et qui va descendre! » cria subitement Hélène.

Tous levèrent la tête et virent, en effet, une enfant qui posait le pied sur le premier barreau de l'échelle.

Elle n'avait pas plus de sept ans, et portait un gros paquet; mais son pied n'était pas moins sûr, et elle ne fit pas un faux pas.

Lorsqu'elle fut en bas, et au moment où elle se dirigeait vers Louèche, Hélène l'arrêta et lui demanda si elle n'avait pas peur de monter et de descendre ainsi toute seule.

« Oh, non, répondit l'enfant en riant; quand je reviendrai, il fera nuit, et j'aurai un paquet deux fois gros comme celui-ci; je ne serai pas plus effrayée pour cela. »

Au dîner, le soir, Hélène et Julie reconnurent plusieurs figures qu'elles avaient vues dans le bain.

Hélène fut même singulièrement déconcertée quand un monsieur qui était assis près d'elle à table lui dit très tranquillement :

« Je vous ai vue au bain, tantôt, mademoiselle; vous paraissiez vous amuser beaucoup. Notre aspect était donc bien drôle?

— Ce n'était peut-être pas très poli de ma part, répliqua Hélène, en rougissant; mais le spectacle était certainement original. »

CHAPITRE XIII

LA GEMMI. — LE LAC DE DAUBEN. — LE SCHWARENBACH. — KANDERSTEG. — LE CHAMOIS CAPTIF.

Après dîner, M. de Vibraye loua des mules pour Hélène et Julie, et, le lendemain, dès l'aurore, les touristes se dirigèrent vers la passe de la Gemmi.

Les jeunes gens, qui marchaient en avant, s'arrêtèrent soudainement, et regardèrent autour d'eux avec une certaine inquiétude.

« Nous voilà arrêtés par une barrière haute de plus de deux mille mètres, s'écrièrent-ils; et pas un sentier, ni à droite ni à gauche! que faire?

— Marchez toujours, répliqua Marcellus, et ne vous effrayez pas. »

Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent tout près du rocher qu'ils aperçurent, par degrés, une ligne sombre qui serpentait en perpétuels zigzags, à travers la montagne. Il serait impossible d'imaginer une route moins engageante.

« C'est par là? demanda Ernest.

— Oui, répondit Marcellus; suivez le sentier. Malgré son aspect terrifiant, il est sûr comme une route nationale.

— Mais les mules n'auront jamais place pour monter, fit observer Henri Dujardin.

— C'est ce qui vous trompe. Les chevaux et les mulets ont toute permission d'aller de Louèche à Kandersteg, mais on ne permet pas qu'on descende à cheval de ce côté-ci de la Gemmi, à cause de la rapidité de la pente, dit Marcellus. Cette mesure est on ne peut plus sage, et la preuve, c'est qu'en 1861, une comtesse d'Herlincourt qui n'avait pas voulu quitter sa monture, est tombée et a

roulée jusque dans la vallée. Les voyageurs se rendant à Louèche sont donc obligés de mettre pied à terre au commencement de la descente. »

Ernest de Vibraye leva la tête, mesura du regard la montagne qui paraissait se dresser perpendiculairement devant lui, et eut une expression de stupéfaction.

« Allons, dit-il, dans ce pays des merveilles, rien ne doit étonner. »

Pourtant, les touristes remarquèrent que partout la route était large au moins d'un mètre cinquante centimètres. Les courbes sont pratiquées dans le roc avec un art parfait, et souvent elles ressemblent à un escalier tournant; quelquefois la courbe supérieure fait même une saillie sur celle qui passe plus bas; mais on a mis des parapets à tous les endroits dangereux, ou au moins des balustrades.

« Ce chemin est merveilleux, fit observer Ernest.

— C'est certainement un des plus remarquables qu'offrent les Alpes, répliqua Marcellus. Il côtoie la paroi du rocher sur une longueur de 3,287 mètres, et les gouvernements de Berne et du Valais, qui l'ont fait construire, ont rendu un grand service au pays. »

La montagne devenait de plus en plus raide, et l'on ralentit le pas.

« Tenez, dit Marcellus, vous voyez cette cabane en pierre; je me souviens qu'il y a de longues années, lorsque je passai par ici, elle servait à mettre à l'abri du mauvais temps les troupeaux qui paissaient dans la montagne. Je ne saurais assurer que sa destination est toujours la même; mais nous pourrons voir l'abîme profond de plus de deux cents mètres au bord duquel elle est construite. »

Ils s'approchèrent du gouffre, et, en se penchant avec précaution, ils plongèrent un regard dedans.

« Il ne faut pas être sujet au vertige pour se risquer dans ces chemins! fit observer Henri Dujardin.

— Du moins, si l'on a cet inconvénient, il est prudent de ne pas s'éloigner des sentiers battus, » répliqua Marcellus.

Ils atteignirent un endroit appelé « im Lerch ».

« Remarquez, dit Marcellus, cette gorge profonde de deux cents mètres, au bord d'un rocher à pic : voyez-vous les restes d'une

cabane? malheureusement elle est maintenant inabordable; elle cache l'entrée d'une grotte très curieuse, et une particularité singulière, c'est que les sons, répercutés par les rochers d'en face, semblent venir du haut. »

Ils s'assirent sur le bord de la route pour attendre leurs amis.

Ceux-ci n'avançaient que lentement.

Dès l'entrée de la passe, mademoiselle du Housset eut peur, et elle insista pour descendre de cheval et aller à pied. M. de Vibraye, qui savait combien elle était peu habituée à la marche, essaya de la rassurer. Mais, à chaque détour de chemin, elle poussait de tels cris qu'il fallut bien lui céder.

Les autres allèrent bravement en avant.

Cependant, il y eut un moment où Hélène ne se sentit pas rassurée. Ce fut lorsque, au moment où ils rejoignaient Marcellus et les jeunes gens, ils virent venir à leur rencontre deux chevaux chargés de colis; leur conducteur, petit gars de treize ans, marchait assez loin derrière, sans se préoccuper aucunement de ceux qui montaient. Elle pâlit quand il lui fallut faire ranger sa mule près du bord du précipice; mais elle garda pour elle sa frayeur, et se contenta de recommander au guide une grande prudence.

Enfin, après deux heures de marche, on arriva au sommet de la passe, et tous contemplèrent avec une sorte d'épouvante le précipice de neuf cents mètres qu'ils venaient d'escalader.

L'attention se porta sur une partie de la vallée du Rhône, et au-delà, sur les Alpes qui s'élevaient par une série de pyramides.

Seule, mademoiselle du Housset était insensible à ces beautés grandioses.

Elle déclara qu'elle était à bout de forces, et incapable d'aller plus loin.

Enfin on la décida à remonter sur son cheval, pour gagner l'hôtel, dont on n'était heureusement pas éloigné.

Au-delà du col, le sentier traverse d'affreux rochers nus, stériles, polis, recouverts anciennement d'un grand glacier, et bientôt on atteint l'extrémité du petit lac de Dauben, formé par les eaux du glacier de Lœmmern, et qui n'a pas d'écoulement apparent.

Ce lac, profond de 3 ou 4 mètres, est gelé pendant neuf ou dix

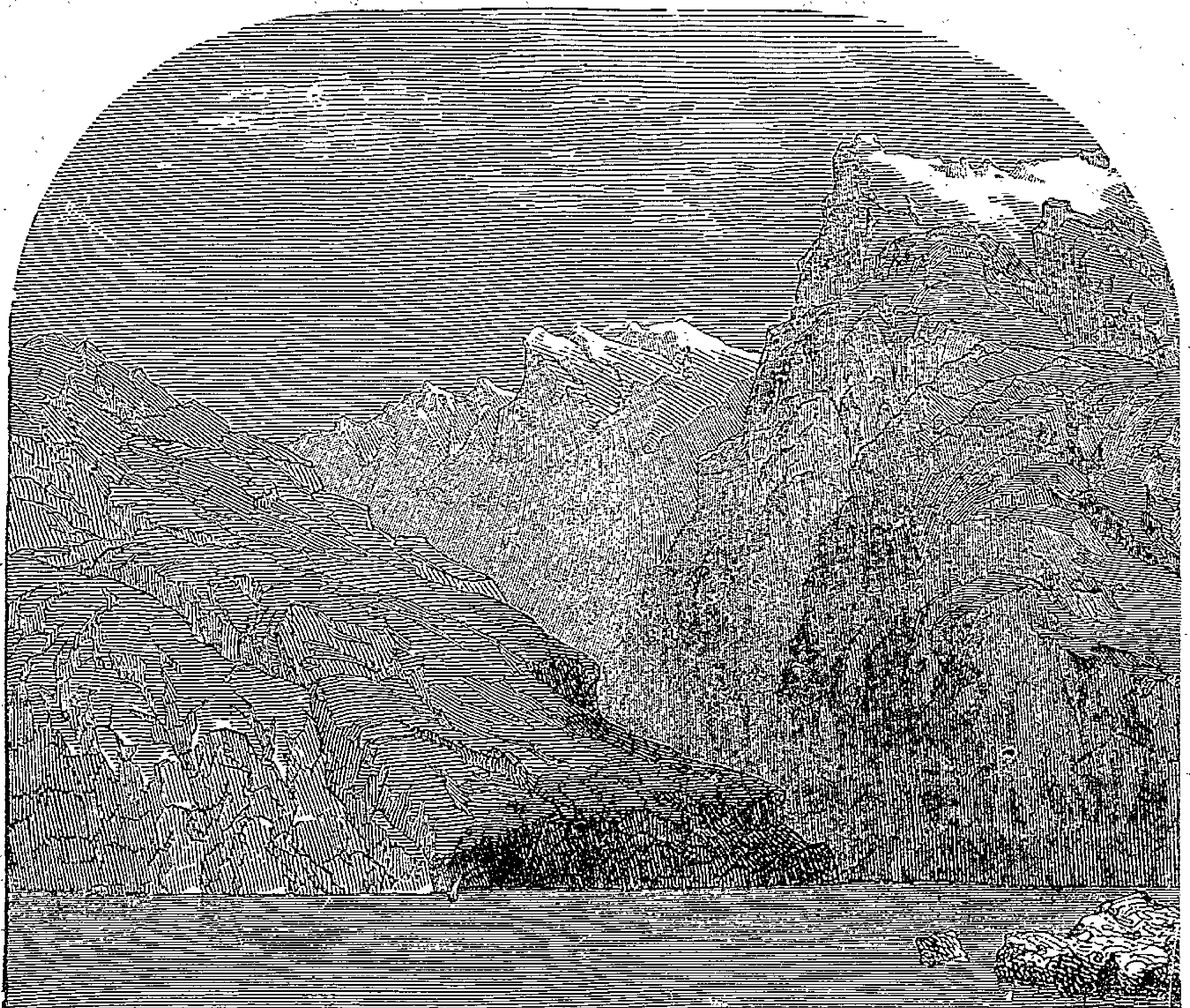


LES CHEVAUX DANS LA MONTAGNE

mois de l'année. Ses eaux ont une couleur d'un gris jaune très sale; de vastes champs de neige et des fragments de montagnes éboulées

entourent de tous côtés ses rives désolées, au bord desquelles on est parfois heureux et surpris de cueillir quelque petite clochette bleue et des myosotis.

Rien de plus triste, de plus nu, de plus sauvage dans toutes les Alpes que cette partie du passage.



LE LAC DE DAUBEN

Arrivé au bout du lac, on descendit, à travers des débris de montagnes, dans une petite auberge, en forme de chalet suisse.

Le lendemain matin, pendant qu'ils étaient réunis autour d'un déjeuner frugal, Marcellus, après avoir donné satisfaction à son appétit, dit brusquement :

« Savez-vous comment se nomme cette auberge où nous avons passé la nuit?

— Non, répondit-on.

— Elle se nomme l'auberge de Schwarenbach, dit le savant, d'un ton lugubre.

— Schwarenbach! répéta Paul Séverin; attendez donc, c'est, si je ne me trompe, le nom de l'auberge où Werner a placé la scène de son drame, le *24 février?*

— Oui, dit Marcellus, ce drame si horrible que l'auteur lui-même en était épouvanté. Vous vous rappelez comment il s'exprime, à ce sujet, dans sa préface: « poème d'horreur, qui, avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux ma raison obscurcie, et qui, lorsque je chantais, retentissait à mes propres oreilles comme le cri des hiboux; poème tissu dans la nuit, semblable au retentissement du râle d'un mourant qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moelle des os! »

— C'est affreux! murmura mademoiselle du Housset; pouvez-vous nous faire peur comme cela!

— Mais le poème? dit Hélène.

— Vous désirez que je vous en donne brièvement l'analyse?

— Beaucoup; puisque la vue de cette maison en doublera l'intérêt.

— Écoutez donc, dit Marcellus. Kuntz habitait avec son vieux père sur une des cimes les plus sauvages des Alpes. Ils vivaient heureux, sans ambition. Mais un jour, Kuntz amena une compagne dans sa maison, et à partir de ce moment, le bonheur s'enfuit. Le vieillard ne pouvait supporter celle qui lui avait pris sa place dans l'affection de son enfant. Les querelles se succédèrent souvent.

— Un soir, le 24 *février*, en revenant de la vallée, Kuntz trouva sa femme en larmes, et entendit son père qui l'insultait. Aveuglé par la colère, il saisit un couteau et frappa le vieillard qui expira en le maudissant.

« Le malheur s'acharna dès lors sur le parricide; un incendie détruisit sa maison, un éboulement de la montagne le réduisit à la misère.

« Il se fit hôtelier.

« Sept ans après, Kuntz avait deux enfants, un garçon et une fille. Le soir du 24 février, son fils, en s'amusant avec le couteau qui avait tué son grand'père, trancha le cou à sa sœur.

« Le père, fou de douleur, maudit son fils comme il avait lui-même été maudit.

« Le fils disparut.

« Kuntz devint de plus en plus pauvre, sans pain, sans vêtements, sans bois pour se chauffer.

« Vingt ans après, le soir du 24 février, il entend frapper à sa porte.

« Le tonnerre grondait sur la montagne, et les torrents étaient débordés. Kuntz va ouvrir et voit un voyageur qui lui demande l'hospitalité. Il remarque que l'étranger a une valise pleine d'or et des provisions. Il le fait entrer et prépare un lit. Quand l'étranger est endormi, il le frappe avec ce même couteau qui avait tué son père.

« La victime fait un effort pour se soulever, et retombe en murmurant ces mots : « Mon père ! »

« Il venait de tuer son fils !

— Mais, c'est *Trente ans ou la vie d'un joueur*, que nous avons vu à l'Ambigu ! s'écria Ernest de Vibraye.

— C'est de là, en effet, qu'est tirée la scène la plus terrible du drame, répliqua Marcellus. Le premier montagnard que vous rencontrerez dans cette région, continua le savant, vous racontera la légende sanglante de Schwarenbach.

— Il faut reconnaître, dit M. de Vibraye, que le décor est en harmonie avec cette horrible scène !

— Nous nous souviendrons de l'auberge maudite ! s'écria Henri Dujardin. Si vous ne nous donnez pas, à présent, quelque chose de plus gai, nous ne verrons plus dans la nuit que le fantôme de Kuntz, et ceux de ses victimes. »

En s'éloignant, ils jetèrent un regard sur l'auberge de Schwarenbach, et se rendirent à Kandersteg.

Il fut décidé, à la grande satisfaction de mademoiselle du Housset, que de là, M. de Vibraye prendrait une voiture qui les conduirait à Thoune.

Marcellus, Ernest et Henri continueraient seuls, à pied, leurs excursions à travers les montagnes.

Pendant que nos touristes attendaient devant l'hôtel l'heure du départ, un paysan vint offrir de leur montrer un chamois captif. Nos jeunes filles avaient trop de fois manifesté leur curiosité à cet égard pour ne pas profiter de cette offre. On suivit donc le guide et l'on arriva bientôt à une petite cabane où un malheureux chamois était prisonnier.

Le pauvre animal enfermé dans une étroite cellule faisait vraiment peine à voir et tout le monde demandait pour lui un peu plus d'espace.

« Soyez certain, dit Marcellus, que si la pauvre bête avait un peu plus de place, son gardien n'en serait pas longtemps propriétaire. Cela me rappelle une curieuse anecdote racontée par L. Favre dans ses *Nouvelles jurassiennes*.

Un paysan de la Gruyère (charmante contrée alpestre du canton de Fribourg, connue par son bétail et ses fromages), revenant des champs après son travail, aperçut dans l'herbe, au milieu des prairies, un objet qui attira son attention. Cet objet, de couleur brunâtre, avait l'apparence d'un animal, mais il ne pouvait pas en déterminer l'espèce, tant la forme et la couleur s'éloignaient des types qu'il avait l'habitude de voir dans les champs. Il s'approcha avec précaution, et sa surprise fut grande en voyant se lever, à quelques pas devant lui, un fort beau chamois. Cet animal voulut s'enfuir, mais, malgré sa sauvagerie, ses jambes lui refusèrent leur service ; il fit quelques pas en trébuchant, puis s'affaissa de nouveau sur le sol. Ses yeux effarouchés, la souffrance que lui causait la présence de l'homme et qui se trahissait par des frémissements convulsifs, contrastaient avec son immobilité forcée. Évidemment, ce chamois était malade et surmené par les chiens.

L'homme profita de ces avantages, s'empara du quadrupède tout pantelant, lui passa autour du cou une corde qu'il avait dans sa poche, et le fit marcher, non sans peine et sans patience, jusque chez lui. C'était un spectacle étrange de voir ce libre habitant des hautes cimes, celui dont les bonds et la vigueur défient tous les obstacles, conduit en laisse comme un veau à l'abattoir.

Le captif fut mis dans une étable bien close, et, le même soir, cet événement extraordinaire fut le sujet des conversations autour du feu de la fromagerie, le rendez-vous quotidien des oisifs du village.

Au milieu de la discussion engagée entre ces habitués à culotte collante de cuir noir, vêtus de la jaquette à manches courtes, laissant voir les bras nus et vigoureux de ces montagnards, on vit arriver Joseph Chenaux, le plus habile et le plus adroit des chasseurs du pays. Il fut accueilli par de bruyants éclats de rire qui ne laissèrent pas de l'intriguer singulièrement.

« D'où viens-tu, ami Joseph? il y a longtemps qu'on ne t'a vu.

— Je viens de la montagne où j'ai fait un tour.

— Combien as-tu tiré de chamois cette semaine?

— Pas un seul ; ils semblent ensorcelés ; ils courent du Moléson au Vanni-Noir, de là au Foliéran, et puis va te promener! les voilà à tous les diables.

— Il ne faut pourtant pas être bien adroit pour en prendre un.

— Viens donc un peu essayer! Hier, j'en ai poursuivi un toute la journée; j'ai passé la nuit dans la montagne à bivouaquer; mes chiens n'ont pas cessé de le tenir sur pied et ne l'ont perdu qu'au bord de la Sarine; il doit avoir fait un long trajet à la nage.

— Ce pèlerin n'est donc pas un jeune de l'année?

— Non, c'est un mâle superbe dont les cornes ont près d'un pied de longueur.

— Eh bien, nous savons où il couche. »

Le chasseur regarda son interlocuteur de travers, haussa les épaules, puis se baissa et prit dans le feu, sous la grande chaudière pleine de lait, un charbon pour allumer sa pipe.

« Et pas bien loin d'ici, poursuivit l'autre, sans se déconcerter; on te le fera voir demain matin, si cela t'intéresse.

— Ah ça ! de qui est-ce qu'on se moque ici? dit le chasseur en enfonçant sur l'oreille, d'un vigoureux coup de poing, son chapeau de feutre.

— Tu as beau rouler de gros yeux cela n'empêche pas que

Pierre Pithoud a rapporté ton chamois ce soir chez lui, à moins que ce n'en soit un autre.

— Comment l'a-t-il tiré ?

— Il l'a tiré avec une corde, et il a eu autant de mal à le faire marcher que François Ferrier, lorsqu'il a conduit son cochon à la foire de Bulle. »

Ce rapprochement causa un éclat de rire général.

« Est-ce sérieux ce que vous me dites là ? dit Chenaux qui commençait à comprendre.

— Pardieu, quand tes monstres de chiens ont travaillé une pauvre bête pendant vingt heures, sans trêve ni repos, crois-tu qu'elle soit en état de danser une *coraule* (ronde villageoise du pays) de trois jours comme celle des seigneurs de Gruyère ? »

Dès qu'on lui eut fait le récit de cette étrange capture, le chasseur courut chez Pithoud. A la vue du chamois couché sur la paille, il put se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une mystification.

« Combien me vends-tu cette bête ? dit-il tout à coup.

— Ce n'est pas pour toi, l'ami ; les chamois tués, c'est ton affaire, mais les vivants, non ; je veux conduire celui-ci à Fribourg pour le montrer aux gens ; j'y trouverai honneur et profit.

— Songe que sans mes chiens, tu n'aurais pas pu le prendre.

— Je n'ai pas vu tes chiens, je ne les ai même pas entendus ; tant pis si tu as manqué ton coup. »

Si quelqu'un dormit mal cette nuit-là, ce fut Joseph Chenaux. Il vit en rêve les Alpes fourmillant de chamois cornus que sa carabine ne pouvait atteindre, mais que des vachers conduisaient en laisse avec une sonnette au cou.

Les jours suivants, tout le monde venait voir le chamois, auquel le repos et la bonne nourriture avaient rendu toutes ses forces. Pithoud préparait son char pour conduire son prisonnier au chef-lieu, et calculait d'avance les bénéfices qu'il retirerait de son expédition. Pendant qu'il graissait les roues du véhicule et qu'il le mettait en état, son fils Sylvain et sa fille Josette rôdaient autour de lui, cherchant à attirer ses regards.

— Père, dit Josette, puisque tu vas à Fribourg, tu m'achèteras une croix d'or comme celle de la Jeanne.

— Et à moi une chaîne de montre en argent, dit Sylvain; il y aura bientôt une bénichon (fête villageoise) à Albeuve, où je voudrais être brave.

— Tout cela est bel et bon, dit le père d'un ton confidentiel ; mais il y a dans les pâturages de la Val-Sainte la plus belle vache du pays... Il faut l'avoir d'abord, on songera plus tard aux chaînes et aux croix.

La veille du départ, il y eut une recrudescence de curieux autour du chamois, qui semblait excédé en voyant tant de gens autour de lui. Retiré dans un coin de la grange, derrière une sorte de barrière improvisée, la tête contre le mur, il refusait de regarder les visiteurs et ne mangeait pas les herbes savoureuses qui lui étaient offertes. Joseph Chenaux, retiré à l'écart, avait l'air de ruminer de vastes projets.

— Veux-tu me vendre cette bête ? dit-il enfin à Pithoud ; je t'en offre cent francs.

— Paraît que tu y tiens ? dit celui-ci d'un ton paterne.

— Oui.

— Eh bien, moi aussi.

— Comme tu voudras, dit Chenaux; mais tu devrais au moins recommander à ces gamins, qui importunent cette pauvre bête, de la laisser en repos ; cela m'étouffe de voir tourmenter les animaux.

— Et quand tu leur tires des coups de carabine, est-ce pour leur agrément particulier ?

— Cela, c'est autre chose.

Il parlait encore, lorsqu'il vit une ombre brune passer comme un météore au-dessus des têtes des spectateurs, franchir la porte de la grange, retomber avec un bruit sec, pour rebondir encore, et disparaître dans la campagne.

C'était le chamois, qui, profitant d'un instant favorable, avait fait un bond énorme et pris la clef des champs.

— Au revoir ! lui cria le chasseur d'une voix joyeuse ; on se retrouvera là-haut. Quant à toi, dit-il à Pithoud, adieu le voyage à



COMME UN MÉTÉORE, LE CHAMOIS PASSA AU-DESSUS DES TÊTES.

Fribourg, qui devait te rapporter honneur et profit. Si tu avais accepté mon offre, tu aurais cent francs de plus dans ta poche, et la satisfaction de m'avoir fait plaisir.

— Monstres de gamins ! dit Pithoud hors de lui ; c'est vous qui l'avez fait sauver !

Et il procéda à une distribution de calottes qui provoquèrent autour de lui un concert de pleurs et des cris frénétiques.

— Il n'y a pourtant au monde que les sauterelles et les puces pour faire de tels sauts, dit en manière de conclusion un vieux berger qui était resté muet jusqu'alors.

— Chacun vient de recevoir une leçon utile, dit le curé qui passait en cet instant, aussi bien les vieux que les jeunes ; souvenez-vous que la cupidité et l'égoïsme sont le contre-pied de la sagesse.

Pendant ce temps les préparatifs du départ s'étaient achevés et lorsque tout le monde revint à l'hôtel la voiture était à la porte.

Marcellus, Ernest et Henri avaient chargé leur havre-sac et tenaient à la main leur Alpenstock.

« Je voudrais vous accompagner, dit Paul Séverin.

— Non, la fatigue serait au-dessus de vos forces, répliqua Marcellus. Nous nous retrouverons à Thoune ou à Interlaken, comme c'est convenu.

— Et vous, où allez-vous? demanda l'artiste.

— A travers les monts et les neiges, au glacier du Tschingel, répondit Marcellus.

On s'adressa un dernier adieu.

La voiture s'éloigna. Marcellus et ses jeunes amis prirent le chemin des montagnes.

CHAPITRE XIV

PERDUS DANS LES NUAGES. — L'ORAGE DANS LA MONTAGNE. — LES MARMOTTES. — LE GLACIER DE TSCHINGEL. — LE CHASSEUR ACROBATE.

L'étape sera-t-elle longue aujourd'hui? demanda Ernest de Vibraye.

— Sept lieues environ, répondit Marcellus. Nous suivrons la forêt que nous rencontrerons à gauche et nous gagnerons la vallée de Lauterbrunnen. Nous aurons ainsi tourné la montagne, et nous aborderons le Tschingel de l'autre côté. C'est à mon avis, le plus grandiose, et celui qui impressionne davantage.

Après avoir longé des rochers escarpés qui dominaient un cours d'eau, il s'engagèrent dans une immense forêt de pins, où le sentier était à peine battu. Les branches étaient si serrées au-dessus de leurs têtes que l'obscurité était presque complète.

Ils marchaient en silence, et sans pouvoir se défendre d'une sorte d'oppression. Le terrain montait graduellement, par une pente tantôt douce, tantôt rapide. Puis, presque sans transition, ils se trouvèrent en face de pierres énormes, d'arbres déracinés qui formaient des barricades difficiles à franchir.

Enfin, ils cotoyèrent un précipice sur une espèce de gouttière si étroite, qu'il y avait à peine place pour poser le pied.

« Par quel infernal chemin nous avez-vous donc amenés? s'écria Ernest.

— Serait-ce la peine de venir en Suisse pour suivre les grandes routes? répliqua Marcellus. D'ailleurs, quelles difficultés réelles avez-vous rencontré? Nous avons, sans que vous vous en doutiez, monté à plus de dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous avons abrégé notre route de plusieurs lieues.

— Je vous fais des excuses et rends justice à votre sagesse, ô illustre maître ! » dit Ernest.

La route, d'ailleurs, était devenue plus unie et l'horizon s'étendait à perte de vue.

Mais insensiblement un brouillard s'éleva de la vallée et, en moins de dix minutes, enveloppa la montagne. En outre, des roulements de tonnerre se faisaient entendre au loin ; et les neiges, secouées par la tempête, se détachaient des sommets des monts, et tombaient en avalanches avec un bruit retentissant.

Ernest et Henri s'arrêtèrent, saisis d'un sentiment de frayeur.

« N'est-ce pas sublime? s'écria Marcellus. Un orage à cette hauteur, est un spectacle qu'il est rare de rencontrer.

— Cela peut être beau, en effet, mais cela n'est pas rassurant, fit observer Henri Dujardin.

— Qu'avons-nous à craindre? répliqua le savant. Nous sommes au centre de la scène, et dans une position telle que le péril ne saurait nous atteindre. »

Le brouillard montait toujours, et de gros nuages se traînaient le long des pentes, en donnant aux objets une couleur blafarde.

Bientôt les touristes furent entourés d'un voile sombre.

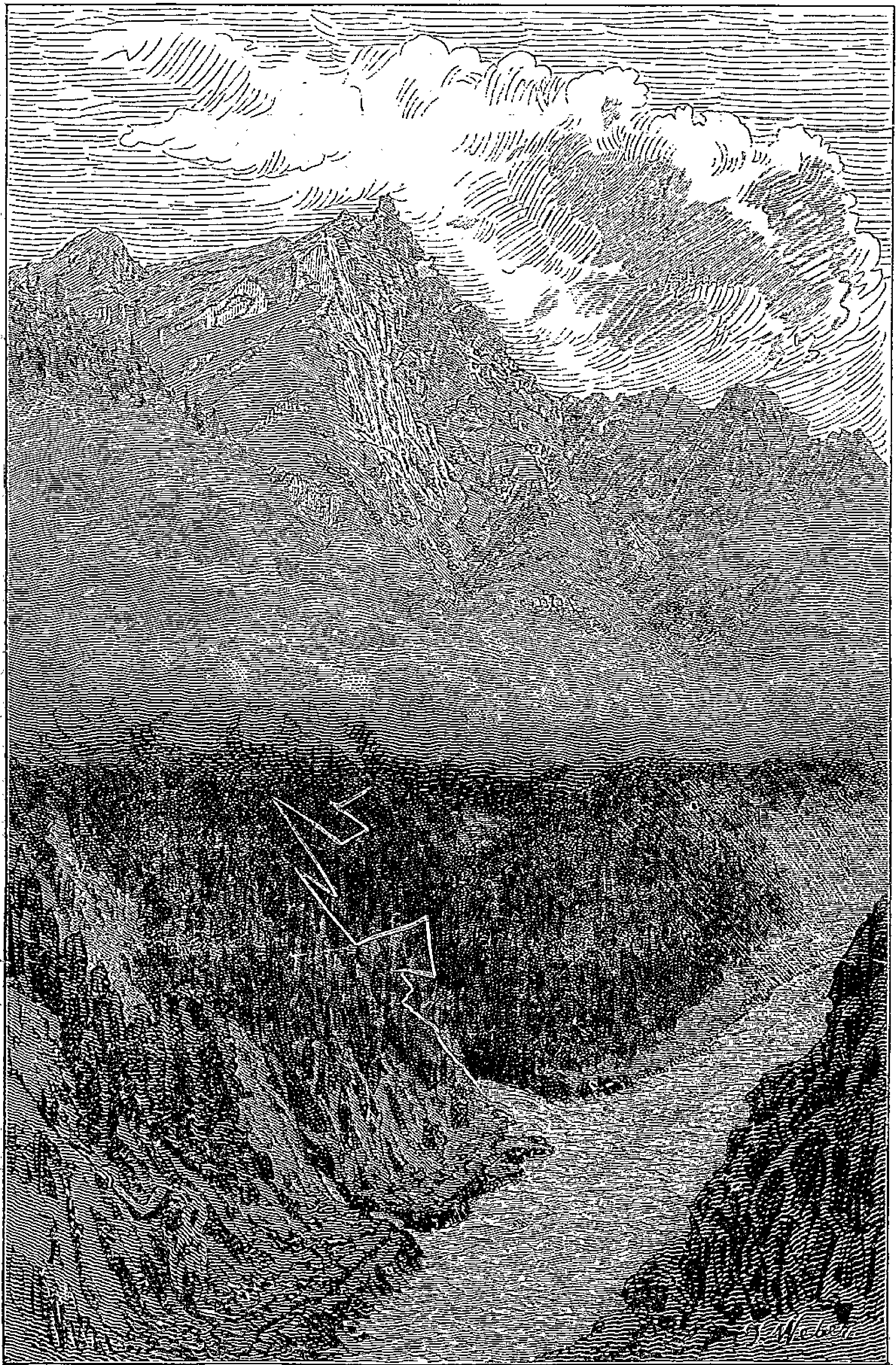
Ils pâlirent et s'arrêtèrent devant cette barrière d'un nouveau genre.

« Je serais venu en Suisse, rien que pour être témoin d'un pareil phénomène! s'écria Marcellus, avec enthousiasme. J'avais bien lu dans les livres qu'il se produisait parfois sur le Righi ; mais rien n'est comparable à celui que nous voyons. N'est-ce pas étrange! »

Etrange, en effet! à travers des tourbillons de vapeur, on distinguait les couleurs de l'arc-en-ciel, qui se réunissaient en une bande brillante et concentrique. Plusieurs autres arcs-en-ciel, aux teintes moins vives, se formèrent peu à peu, et les touristes se trouvèrent être le centre de cette circonférence. Chose singulière, ils voyaient leur image, parfaitement dessinée dans la vapeur : tous leurs mouvements, tous leurs gestes étaient reflétés comme dans un miroir. S'ils secouaient la tête, le cercle entier s'agitait.

Le phénomène dura plus d'un quart d'heure. L'apparition s'effaça

avec l'arc-en-ciel, et on ne vit plus qu'une couche de brouillard que le vent emportait au loin.



L'ORAGE DANS LA MONTAGNE

« C'est le mirage! dit Ernest.

— Oui, le mirage dont je vous ai donné l'explication, lors de notre ascension au Righi, répliqua Marcellus.

— Mais ce phénomène n'est-il pas généralement suivi d'un orage? demanda Henri Dujardin.

— Quelquefois, répondit le savant.

— Alors ne ferions-nous pas bien de hâter le pas? demanda Ernest de Vibraye.

— Pourquoi? dit Marcellus. Un orage sur les montagnes est un plaisir qu'on n'est pas à même de s'offrir souvent; si vous avez peur de la pluie, nous trouverons bien un coin de rocher pour nous mettre à l'abri. D'ailleurs, si l'orage suit la même direction que nous, ce serait vainement que nous essayerions de lui échapper. Nous sommes loin d'être au bout de notre étape, et il marcherait plus vite que nous.

— Alors, commandez, et nous obéirons! s'écria Ernest.

— Nous marchons depuis déjà longtemps, dit Marcellus; je sens mon estomac qui réclame, et il en est probablement de même pour vous : faisons une halte. »

Ils s'assirent sur la mousse et tirèrent de leurs sacs un poulet froid, du pain et une bouteille de vin, dont ils s'étaient pourvus, le matin, à l'hôtel.

Tout en faisant honneur au repas, Henri tournait la tête autour de lui, et paraissait inquiet.

« Qu'avez-vous? demanda Marcellus, qui observait ces mouvements.

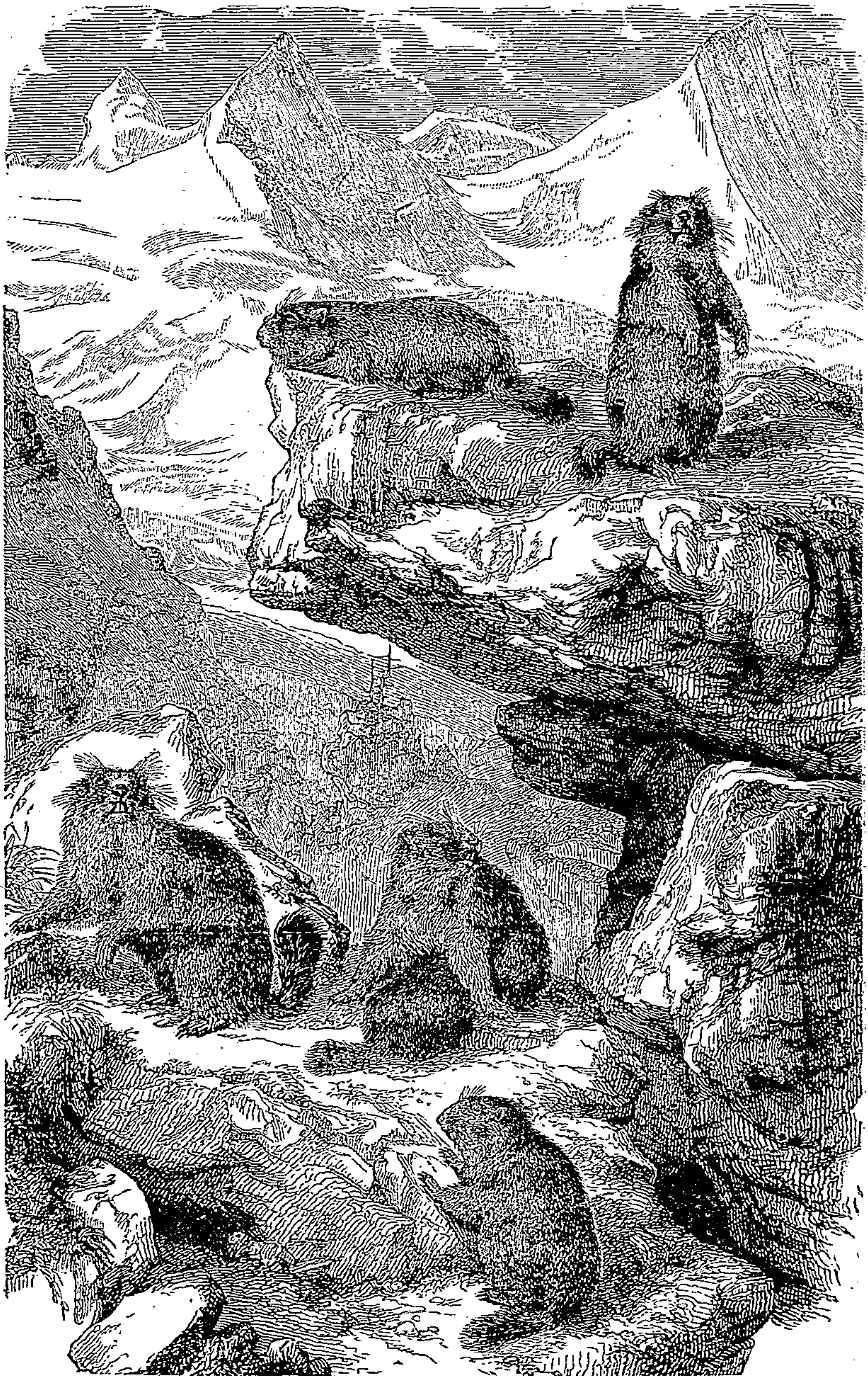
— Je crains qu'il n'y ait des vipères, vous n'entendez pas ces sifflements ?

— Parfaitement, dit Marcellus ; ce sont des marmottes.

— Tiens, c'est vrai ! J'oubliais que nous sommes au pays des marmottes, s'écria Ernest.

— Oui, répliqua Marcellus, nous sommes dans la patrie de ce joli petit animal qu'en France on nomme marmotte, dans le Vexin « mure ou montana », en Savoie « marmotta », dans l'Engadine « montanella », et « murmelthier » en Allemagne. Vous avez vu, sans aucun doute, des petits savoyards voyageant de ville en ville avec leur marmotte dont les tours amusent les enfants et même les grandes personnes.

— Est-ce que la chair en est bonne à manger ? demanda Henri Dujardin.



LES MARMOTTES

— Excellente, répondit Marcellus. Dès l'an mille, les moines de Saint-Gall en faisaient des plats délicieux.

— Mais quelles sont les latitudes, le mode de vie des marmottes? dit Ernest.

— La marmotte, répliqua le savant, est certainement l'un des traits les plus intéressants de la vie animale dans les Alpes. Quoique appartenant aux rôdeurs, elles diffèrent beaucoup des autres membres de cette famille. »

Destinées à une existence souterraine, les marmottes se contentent du petit coin d'herbe qui se trouve à proximité de leur trou, et elles savent se défendre avec leurs griffes et leurs dents contre leurs agresseurs.

Durant cette rude saison, pendant laquelle il leur serait impossible de trouver leur subsistance, la nature les protège par un sommeil léthargique, contre la faim et les ennemis qui en feraient leur proie, si elles sortaient dehors.

— De quoi se nourrissent-elles? demanda Henri.

— De végétaux, de ces herbes que les vaches aiment tant, et des œufs des petits oiseaux, répondit Marcellus. En captivité, elles dévorent des choux, des racines, des fruits, mais jamais de viande.

« En été, la vie des marmottes est très amusante, continua Marcellus. Au point du jour, les vieilles sont les premières à apparaître à l'entrée des trous. Elles avancent la tête avec précaution, écoutent, examinent les alentours, et puis s'aventurent à venir prendre leur déjeuner. Elles broutent le gazon tendre avec une rapidité incroyable, courant en avant, en arrière, et paraissent donner leur attention surtout aux bourgeons des petites plantes. Quand toutes ont mangé leur content, elles se couchent au soleil, mais toujours à proximité de leur trou. Le temps se passe à dormir et à jouer. A chaque instant, elles s'assoient sur leurs pattes de derrière, se nettoient et s'amusent entre elles. Mais la première qui distingue apparence de danger — un oiseau de proie, un renard, ou un homme, — fait entendre un sifflement, que les autres répètent, et toutes en un instant disparaissent.

Il n'est pas certain qu'elles postent des sentinelles, comme les chamois, mais elles sont moins que ces derniers exposées aux dangers, à cause de l'extrême finesse de leur vue, de leur odorat

et de leur ouïe. Le moyen le plus sûr de les prendre, en été, est de se servir de trappes.

— Ma foi, dit Ernest de Vibraye, je ne serais pas tenté d'en manger; je n'aurais pas fait tort aux plats des moines de Saint-Gall.

— Le fait est, répliqua Marcellus, qu'elles ont besoin d'être accommodées par un habile cuisinier. Leur chair, quand elle est fraîche, a une odeur si forte qu'elle cause des nausées à ceux qui n'y sont pas habitués. Aussi, les montagnards ont-ils soin de la fumer, quelques jours avant de la faire bouillir.

— J'ai lu quelque part que les marmottes servent de baromètre aux bergers, est-ce vrai? dit Henri.

— Il est certain, dans tous les cas, qu'on leur attribue cette qualité, répondit Marcellus. Si les marmottes font leur foin, le temps sera beau ; si elles s'agitent beaucoup, c'est qu'il pleuvra; si elles se serrent contre leurs trous plus que d'habitude, c'est que l'hiver sera dur et ainsi de suite.

— Mais comment s'arrangent-elles dans la terre? demanda Ernest.

« Durant l'été elles creusent leur habitation, et forment des passages qui ont quelquefois quatre mètres de long, et si étroits qu'on pourrait à peine y passer le bras. Ces galeries se terminent par une sorte de salle circulaire. Quant à la terre provenant de l'excavation, elles en jettent une partie au dehors, et foulent le reste, de manière à faire un chemin bien uni.

« Leurs habitations d'été sont souvent à une élévation de mille mètres au-dessus du niveau de la mer; mais vers l'automne elles en construisent d'autres beaucoup plus bas dans la montagne. Il est rare que cette habitation soit à plus de un mètre vingt-cinq centimètres sous le sol; mais, comme elle est destinée à abriter une famille d'au moins quinze membres, elle est très spacieuse.

« Le chasseur la découvre par l'herbe qui est répandue autour, et qui ferme l'entrée du trou, contrairement à ce qui a lieu pour les habitations d'hiver.

— Mais, dit Henri, cette herbe qu'elles amassent, est-ce qu'elle ne sert pas à leur nourriture.

— C'est ce que prétendent certains écrivains, répondit Marcellus. Il est possible, en effet, que lorsqu'elles viennent à s'éveiller soudainement, elles mangent l'herbe qui couvrait le sol de leur demeure.

« Vous savez ce que raconte Pline au sujet des marmottes des Alpes ?

— Oui, répondit Ernest de Vibraye, il prétendait que, pour porter les herbes dans leurs trous, l'une des marmottes se couchait sur le dos, et que les autres, après l'avoir chargée de paille, la traînaient, et que c'était pour cette raison que leur poil disparaissait.

— Cela peut sembler très drôle, dit Marcellus ; mais il suffit d'examiner, une minute, leurs trous pour savoir où vont leurs poils.

— C'est en hiver que je voudrais les surprendre, quand elles sont endormies, dit Henri.

— Vous trouveriez toute la famille serrée ensemble et plongée dans une profonde léthargie, répliqua Marcellus. Toutes sont roulées avec leur nez sur leur queue. Elles restent sept ou huit mois dans cet état, et la nature, toujours prévoyante, a pourvu à leur subsistance. Leur corps est organisé de façon à se nourrir, durant l'hiver, de la graisse accumulée pendant le beau temps. Pendant ce long sommeil, les marmottes respirent à peine ; la chaleur se retire des poumons ; tout le corps se refroidit. On a calculé que cet animal ne respire que 71,000 fois durant ces six mois de torpeur, tandis qu'il respire 72,000 fois en deux jours, quand il est éveillé.

— Mais, dit Ernest, si on mettait une marmotte dans une chambre chauffée, en hiver, dormirait-elle ?

— Ce serait pour elle comme si elle était en été, répondit Marcellus ; mais si le froid survenait, elle ramasserait tout ce qu'elle pourrait, se construirait un nid, et commencerait à dormir.

— Je vois, en somme, que ce petit animal est inoffensif, et ce serait un crime que de le détruire.

— Vous avez raison, répliqua Marcellus ; dans la plupart des cantons, il est défendu, et très justement, de le déterrer. Quand la nature protège, d'une façon si merveilleuse la vie d'une si jolie petite créature, on ne devrait pas se permettre de l'arracher de l'abri

qu'elle s'est creusé, pour la tuer. Elle a assez d'ennemis sans l'homme ; les aigles, les renards lui font une guerre incessante. »

Marcellus se leva et reprit son havre-sac.

« Les marmottes nous ont fait passer bien du temps, dit-il, et nous ne sommes pas au pied du Tschingel où nous coucherons. Ainsi en route ! »

Un vent frais souffla sur les montagnes, et de gros nuages qui s'étaient amassés lentement à l'horizon montèrent dans le ciel. Le soleil disparut ; mais l'air était si lourd, la chaleur était si étouffante que les jeunes touristes se traînaient péniblement.

« L'orage qui avait paru s'éloigner revient de notre côté, dit Marcellus. J'espère cependant qu'il passera à gauche ou à droite de la montagne et que nous n'aurons que le plaisir du spectacle.

— Voilà la pluie qui commence ! s'écria Henri Dujardin.

— Et le tonnerre et les éclairs qui vont jouer leur partie dans le concert ! ajouta Ernest de Vibraye. Malgré les assurances de notre cher professeur, je préférerais être à l'abri dans un châlet, au fond de la vallée. »

Marcellus ne répliqua pas.

Au bout de quelques minutes, le ciel s'embrasa d'une extrémité à l'autre ; les nuées s'entre-croisaient et se renvoyaient éclair pour éclair.

Le paysage, les rochers, les arbres s'éclairaient d'une lumière fantastique.

Les jeunes touristes s'arrêtèrent et pâlirent lorsqu'un éclair plus effrayant que les autres passa devant leurs yeux et fut suivi d'un coup de tonnerre qui ébranla la montagne.

— N'est-ce pas sublime ! s'écria le savant, avec enthousiasme.

— Sublime tant que vous voudrez, répliqua Ernest de Vibraye ; mais ce n'est pas rassurant.

— Sans compter que nous sommes déjà mouillés jusqu'aux os, ajouta Henri Dujardin ; et pas un coin où se réfugier !

— La pluie va cesser, dit Marcellus. Regardez au-dessus de nous, le ciel se découvre, le soleil va briller tout à l'heure ; et en bas, vers la vallée, voyez comme tout est sombre.

— En effet, s'écrièrent les jeunes gens; comme c'est extraordinaire!

— Ne vous avais-je pas annoncé que nous assisterions à un curieux spectacle! dit Marcellus. L'orage tombe; les nuages qui nous enveloppaient, il y a quelques instants, sont à présent au-dessous de nous. Vous avez entendu ce coup de tonnerre... d'où vient-il?

— C'est vrai, répondit Henri Dujardin, le bruit monte.

— Approchez-vous sur ce bois, continua Marcellus, et plongez vos regards dans la vallée.»

Ils virent au-dessous d'eux les nuages qui se heurtaient, qui s'entrechoquaient, comme dans un immense précipice.

Et le soleil qui brilla tout à coup d'un vif éclat rendit le tableau encore plus frappant.

« C'est beau! c'est beau! c'est grandiose! » s'écrièrent les jeunes touristes.

Le terrain devint argileux; il était détrempé par la pluie et s'attachait aux pieds. Aussi la marche était-elle extrêmement fatigante.

« Je n'irai pas plus loin, dit Henri Dujardin; je ne puis plus remuer les jambes.

— Moi aussi, je suis à bout de force, répliqua Ernest. Vous nous avez fait faire une rude journée, Monsieur Marcellus.

— C'est pour vous habituer à votre futur métier, répliqua le savant; vous en verrez bien d'autres quand vous serez à la tête d'une compagnie ou d'un bataillon. Malgré tout, ajouta-t-il, je vous rends justice : vous êtes courageux, et c'est plaisir que de voyager en votre société; d'ailleurs, nous voilà arrivés à Trachsellauinen.

— Et c'est là que nous bivaquerons? s'écria Ernest.

— C'est là que nous coucherons, à l'hôtel du Schmadribach; j'espère que nous pourrons nous y procurer un bon souper.

— Et un lit surtout, répliqua Henri Dujardin, quoique je me défie de ces noms en *bach* qui, à chaque instant, viennent vous rebattre les oreilles.

— Il y a une chute superbe aux environs, dit Marcellus, en

souriant. La solitude grandiose où elle est située, le sauvage panorama des montagnes et des plaines qui l'entourent, produisent sur le spectateur un effet véritablement saisissant. L'émotion rend encore le plaisir plus piquant.

— Comment cela? demanda Ernest.

— En haut est un pont qui traverse l'eau du glacier; il faut le franchir pour approcher de la chute, et pour s'y risquer on doit avoir la tête solide, voulez-vous voir cette cascade.

— Comment la nomme-t-on? demanda Henri Dujardin.

— La chute du Schmadribach, répondit Marcellus.

— Non, merci; demain, si vous tenez à nous y conduire, » s'écria Ernest.

Les jeunes touristes oublièrent leur fatigue en faisant honneur au souper assez maigre qu'on leur servit à l'hôtel du Schmadribach.

Le lendemain, il faisait à peine jour lorsqu'ils furent réveillés en sursaut.

« Levez-vous vite, cria Marcellus. Une société de touristes, accompagnée de guides, se rend au Tschingel; nous ferons route avec eux, je me suis arrangé pour cela. »

En dix minutes, Henri et Ernest furent équipés et prêts à partir.

« Auparavant, venez déjeuner, » dit Marcellus.

La journée paraissait devoir être superbe, et tous étaient d'excellente humeur, quoiqu'ils éprouvassent encore une certaine raideur dans les jambes. Mais, grâce aux recommandations de Marcellus, Henri et Ernest étaient parfaitement chaussés, — leurs pieds étaient à l'aise, et dès lors ils remplissaient la plus importante des conditions pour n'être pas arrêtés en route.

En quittant Trachsellauinen, dont le paysage mérite tout l'éloge que Marcellus en avait fait la veille, ils s'engagèrent dans un chemin assez mauvais et atteignirent l'*ober* Steinberg. De cette hauteur, la vue embrasse les montagnes et les glaciers imposants qui environnent la vallée de Lauterbrunnen.

« Tenez, dit Marcellus à ses amis, je vous ai parlé, hier soir, de la chute de Schmadribach; vous la voyez d'ici admirablement. »

Mais l'attention des jeunes touristes était tout entière du côté

des montagnes gigantesques qui se dressaient en face d'eux, jusqu'au *glacier inférieur du Tschingel*.

Leur étonnement était si grand qu'ils ne trouvaient pas une parole. D'immenses éboulements de rochers servaient de base à la montagne, et le glacier s'avançait jusqu'à leurs pieds.

Les guides, les touristes avaient fait halte.

Henri et Ernest regardèrent Marcellus avec inquiétude.

« Impossible d'aller plus loin, dit Ernest de Vibraye; la route est barrée. »

En effet, l'abord du glacier était défendu par une ceinture de rochers dont les parois verticales étaient absolument inaccessibles.

« Attendez, répliqua Marcellus à son ami; comme les autres feront, nous ferons. »

Les guides traversèrent la moraine qui bordait le côté gauche du glacier, et les touristes arrivèrent, à leur suite, mais non sans peine. au pied des rochers situés à l'ouest.

« Voilà notre échelle! dit Marcellus à ses amis.

— Où donc? demanda Ernest.

— Ce tronc de sapin que vous voyez, là-bas, debout, parallèlement aux rochers, avec des bâtons implantés à droite et à gauche.

— Et c'est par là qu'il faudra grimper! s'écrièrent Henri et Ernest, avec une sorte d'épouvante; c'est un chemin bon tout au plus pour des chats, des singes ou des écureuils.

— Des hommes le gravissent tous les jours, répliqua Marcellus; et comme vous avez, l'un et l'autre, profité de vos exercices de gymnastique, je suis persuadé que vous vous en tirerez avec honneur.

— Et vous, monsieur Marcellus? dit Ernest.

— J'étais jeune quand je fis cette ascension, répliqua le savant; mais le poids des années n'est pas encore si lourd que je sois obligé de rester en arrière. »

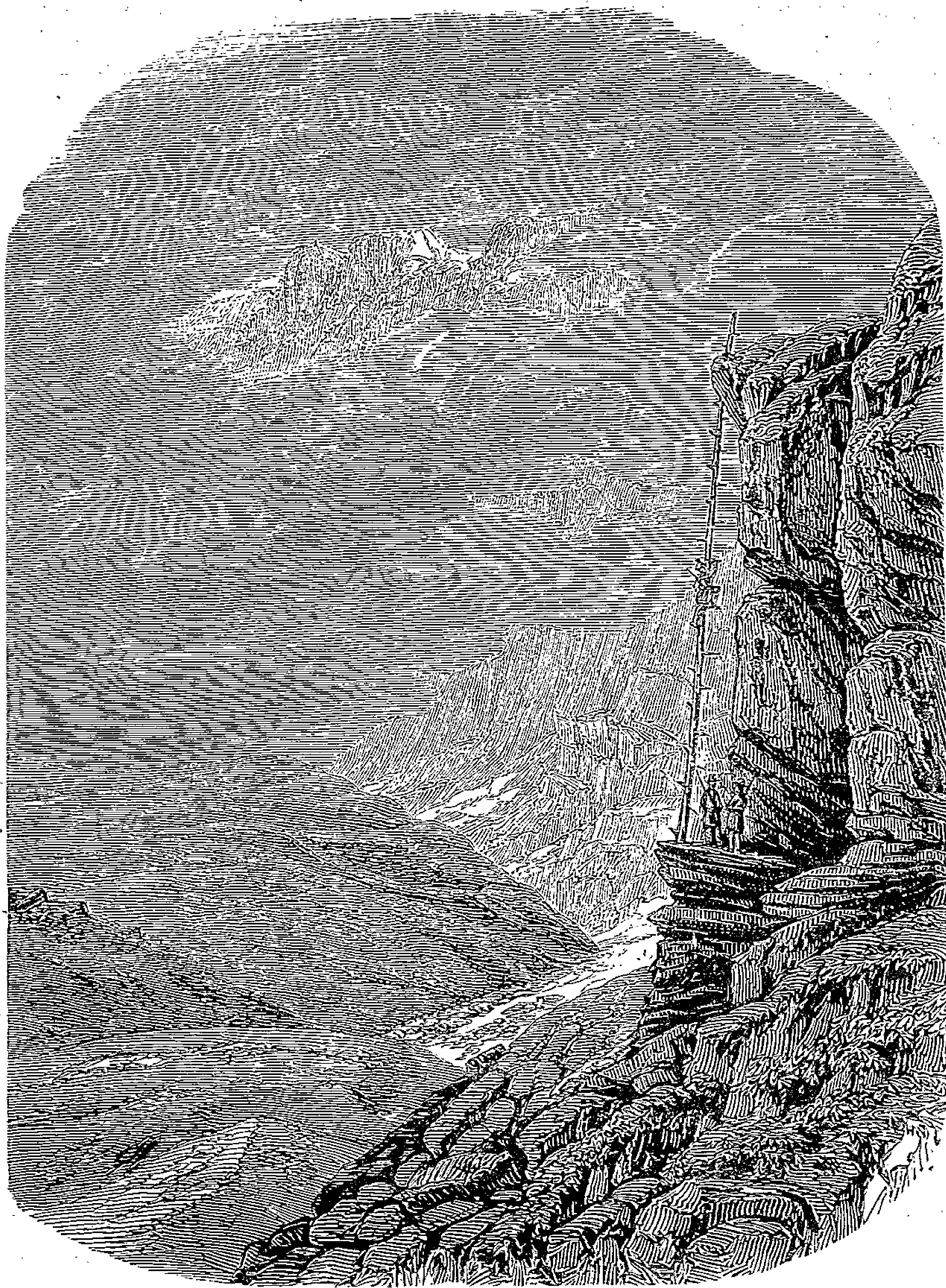
Soudain, l'un des guides étendit le bras, pour recommander le silence.

Les touristes s'arrêtèrent.

« Que se passe-t-il donc? demandèrent Henri et Ernest, à l'extrémité de la colonne.

— Vous ne voyez pas? « répondit Marcellus.

Un homme, équipé en chasseur des Alpes, ayant son fusil en



LE MAUVAIS PAS DE TSCHINGEL

bandoulière, escaladait l'étrange échelle, avec une agilité extraordinaire.

« Vous voyez que ce n'est pas difficile, dit Marcellus.

— Sans doute, pour celui qui en a l'habitude, répliqua Ernest de

Vibraye. Mais pourquoi n'avance-t-on pas? Cet homme n'était pas de notre société ?

— Non, répondit Marcellus, c'est un chasseur qui attend là les chamois que d'autres de ses camarades poussent de son côté. Les pauvres animaux ne trouveront pas d'abri et ils seront pris en arrière par leurs ennemis, et en avant par un précipice. »

Le chasseur, arrivé en haut de l'escalier, avait levé doucement la tête; puis, avec une vivacité soudaine, il s'était redressé et avait essayé de saisir son fusil. Mais avant qu'il y eut réussi, un chamois, lancé à toute vitesse, et aveuglé par la frayeur qu'il avait de ceux qui le poursuivaient, apparut sur le bord de l'abîme; son corps était tellement penché en avant qu'il était incompréhensible que le poids ne l'eût pas emporté.

La vue du chasseur le fit reculer; mais, après avoir jeté un regard en arrière, il se précipita avec une telle violence que le chasseur, qui ne s'attendait pas à cette attaque, reçut le coup en pleine poitrine. Une de ses mains se détacha de l'arbre, ses pieds quittèrent leur support, et il vacilla, suspendu dans l'espace.

Les spectateurs jetèrent un cri d'épouvante.

Mais le chasseur avait vite recouvré son sang-froid, et il parut si calme qu'on ne se serait pas douté qu'il eut couru un danger.

Quant au chamois, il était venu tomber au bas du rocher, où il s'était brisé.

Les chasseurs arrivèrent aussitôt et l'achevèrent.

« Pauvre bête! murmura Ernest, toute ma sympathie est pour elle!

— Je vois que le Tschingel est encore le lieu de prédilection des chasseurs! » dit Marcellus.

On procéda à l'ascension, et grâce aux précautions des guides, elle se fit sans accident.

Après avoir adressé diverses recommandations aux voyageurs, les guides ouvrirent la marche qui fut longue et pénible.

On n'avançait que lentement sur des éboulis, lorsque ceux des touristes qui tenaient la tête, poussèrent une exclamation.

Ils étaient arrêtés par des rochers qui, d'abord très escarpés,

finissaient par présenter des parois de quatre mètres de haut presque à pic.

Ce fut l'endroit le plus difficile et le plus périlleux.

Il y eut de l'hésitation parmi les touristes.

« Soyez tranquilles, dit l'un des guides à Ernest de Vibraye et à Henri Dujardin; nous connaissons ce passage, nous l'avons traversé cent fois, et l'imprévu n'est pas à craindre. Sur un glacier, au contraire, tout change dans l'espace d'une nuit : là où était une surface unie, on trouve, le lendemain une crevasse énorme. N'ayez donc pas peur, mes jeunes messieurs ! »

En effet, au moyen de cordes que les touristes se passèrent autour du corps, ils atteignirent le sommet du rocher.

Seul, un anglais glissa sur la paroi et tomba sur ceux qui le suivaient; mais les guides tenaient la corde, et ils le hissèrent, pour ainsi dire, jusqu'à eux.

Il n'avait que quelques meurtrissures aux genoux et aux mains.

« Vous avez blessé moa ! dit-il d'un accent de mauvaise humeur; vous tirer trop fort !

— C'est que vous êtes lourd, aussi ! répliqua l'un des guides, sur le même ton sérieux.

— Encore un peu de courage, mes enfants ! cria Marcellus, en rejoignant ses amis. Nous serons bientôt à notre première halte ! quand on a escaladé, le Tschgeltritt, il n'y a plus de montagne dont l'ascension ne soit relativement facile. Vous voyez que la gymnastique est une bonne chose ! »

Après une marche de trois quarts d'heure sur le gazon et sur des éboulis, on s'arrêta pour se reposer.

Sur ce point la vue était admirable.

Les guides pressèrent les voyageurs de continuer la route.

« Vous verrez toutes ces choses encore bien mieux de là-haut, dirent-ils.

— Allons, venez, » dit Marcellus, en arrachant ses amis à leur contemplation.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le Tschingelfluh, champ

de neige qui s'étend à perte de vue, et puis le glacier, sur lequel ils marchèrent à la corde.

Il y eut quelques chutes, mais pas un accident grave.

Enfin, après une montée lente et pénible qui dura plus de deux heures, ils arrivèrent au col de Tschingel, à une hauteur de 2824 mètres.

En se retournant, les touristes se virent en face de la masse si imposante du Gespaltenhorn, de la Jungfrau, et de la chaîne de montagnes qui s'en détache ; à gauche était l'*Eiger ;* à droite le *Gespaltenhorn*, aux flancs crevassés. Ils virent encore, à gauche, le *Mutthorn*, et les parois rocheuses de la *Blumlisap*.

Henri et Ernest ne distinguaient tout d'abord qu'une masse assez confuse de géants aux cheveux blancs ; mais grâce aux explications de Marcellus, les divers points et les caractères du paysage se dessinèrent plus nettement devant leurs yeux.

« D'ailleurs, ajouta le savant, nous verrons les montagnes de plus près, mais il y a, à propos de la Blumlisap, une légende.....

— Que vous allez nous raconter, s'écria Ernest.

— Voyons la légende ! » dit Henri.

Plusieurs des touristes présents s'étaient approchés, mais Marcellus n'était pas homme à se laisser intimider.

« D'abord, dit-il à ses jeunes amis, savez-vous la signification de ce mot Blumlisap?

— Sans doute, répondirent ceux-ci : « montagne des fleurs ».

— Bien, dit Marcellus. Donc, autrefois, dans un temps très reculé, les Alpes étaient couvertes de riches pâturages, de moissons et d'arbres fruitiers ; à la place de ces neiges étaient des champs cultivés, — où vous voyez des glaciers étaient des jardins remplis d'arbustes et de fleurs. Entre toutes les montagnes, il en était une plus belle, plus riche et plus glorieuse que les autres, qui mérita le nom de *Blumlisap*, c'est-à-dire de montagne des fleurs.

« La Blumlisap était le domaine d'un berger qui était riche comme un roi, qui possédait de superbes pâturages et de magnifiques troupeaux. Un soir, ou plutôt une nuit d'hiver, sa mère qui

était vieille, faible et pauvre, monta de la vallée où elle habitait, et vint frapper à sa porte. Mais au lieu de l'accueillir avec joie, le berger lui témoigna tant de fierté et d'arrogance, que son affection en fut blessée. Elle adressa à son fils des reproches et des observations ; mais celui-ci les prit mal et se laissa emporter à des paroles regrettables. Il s'oublia jusqu'au point d'appeler les hommes qui le servaient, et leur dit de mettre sa mère à la porte.

« La neige tombait et la bise soufflait fort.

« La pauvre femme pria son fils de lui donner asile, de lui accorder une place à son feu et à sa table. Mais le pâtre refusa. Alors, sa mère se retourna vers lui, et, se redressant, elle lui lança ces paroles :

« Malheureux ! Ta mère était venue te demander l'hospitalité et tu la repousses...... Sois maudit ! »

« Et aussitôt, elle redescendit vers la vallée, sans souffrance ni danger, tandis qu'une tempête se déchaînait sur la montagne et engloutissait le domaine de son fils.

« Voilà comment, ajouta Marcellus, depuis ce temps, il ne pousse plus de fleurs sur ce sol maudit, et pourquoi la neige qui le recouvre est l'éternel linceul de son ancienne parure. »

Beaucoup de voyageurs continuèrent leur route vers Kandersteg. La descente de ce côté est facile, à travers des champs de névé et des éboulis.

Marcellus et ses amis revinrent avec plusieurs des guides et quelques-uns des touristes à Trachsellauinen.

Le retour s'opéra heureusement ; mais tous étaient brisés de fatigue.

« Je demande grâce pour demain ! » s'écria Ernest, en rentrant à l'hôtel Schmadribach !

CHAPITRE XV

LES CHAMOIS. — UNE SITUATION CRITIQUE. — LAUTERBRUNNEN. — LE STAUBBACH. UNE EXPLICATION. — TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

« Eh bien, allons-nous visiter la chute de Schmadribach ? demanda, le lendemain, Marcellus à ses jeunes amis.

— Ne nous l'avez-vous donc pas montrée hier, lorsque nous escaladions le Tschingel ? répliqua Ernest de Vibraye. D'ailleurs je vous déclare que les jambes me refuseraient le service. Si vous voulez nous être agréable, mon cher professeur, vous viendrez vous asseoir avec Henri et moi sur le bord de ce torrent que voilà là-bas. »

Il faisait un temps superbe, le soleil brillait dans tout son éclat, et les touristes, étendus sur l'herbe à l'ombre, goûtèrent un tel bien-être, que la conversation devint peu à peu languissante. Chacun se laissait aller à ses réflexions et se livrait à ses impressions.

Marcellus fut le premier à reprendre la parole.

« A quoi pensez-vous ? demanda-t-il brusquement à Henri.

— A ce malheureux chamois que nous avons vu, hier, s'élancer par dessus le chasseur, et se tuer sur les rochers, répondit le jeune homme. Ce qui m'étonne, c'est qu'il se soit ainsi précipité dans le vide.

— Lorsque les chèvres se trouvent sur un pic d'où elles ne peuvent descendre, elles hésitent et perdent la tête, dit Marcellus ; mais il n'en est pas ainsi des chamois. Quand ils voient qu'ils ne peuvent ni avancer ni reculer, ils sautent résolument, comme vous avez vu, et se tuent. Quelquefois, cependant, ils se retournent avec une rapidité extraordinaire contre le chasseur, et, dans ce cas, ce dernier n'a de chance de salut qu'en se couchant à plat ventre,

pour que l'animal lui passe par dessus le corps. Vous avez remarqué que peu s'en est fallu que le chasseur qui était en haut de l'échelle ne fût renversé.

— Oui, et ce moment a été terrible, répliqua Henri.

— Mais il me semble que la destruction qu'on fait de ces animaux est si grande qu'ils finiront par disparaître prochainement, fit observer Ernest.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Marcellus, quoique les chamois aient bien d'autres ennemis que l'homme. Ils ont à compter avec les ours et les oiseaux de proie qui enlèvent les faons, puis enfin avec les avalanches.

— Comment, les avalanches? demanda Dujardin.

— Oui, les avalanches? répliqua Marcellus. Un troupeau entier est parfois enseveli ainsi, en une seconde.

— Tout cela tend à confirmer ce que j'avançais, fit observer Ernest. Le chamois ne sera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. »

Marcellus secoua la tête.

« Non, dit-il ; ces animaux sont beaucoup plus nombreux qu'on ne l'imagine, souvent un voyageur passe près d'un endroit où vingt chamois et plus sont couchés tranquillement, sans qu'il s'en doute. Selon toute probabilité ils dureront aussi longtemps que les montagnes. Même en supposant qu'on en tue en Suisse sept cents par année, ce qui est douteux, cela ne suffirait pas pour diminuer le nombre de ces intéressants animaux. Il ne faut pas oublier non plus qu'après tout c'est un commerce peu profitable et dangereux, et que le nombre des chasseurs diminue d'année en année.

— Tant mieux! s'écria Ernest. Cet animal n'est nullement nuisible et il est l'ornement des Alpes, où il est presque le seul être qui anime le paysage. Mais, en hiver, il est impossible qu'il reste sur les pics de montagnes ?

— Évidemment, répondit Marcellus, quand vient l'automne, et que la neige couvre les pâturages, le chamois descend progressivement jusqu'aux forêts supérieures, où il établit sa demeure. Ils s'établissent de préférence du côté du sud, où le vent balaie la neige ; mais ce qu'ils aiment par dessus tout, ce sont les grands

pins dont les branches tombent jusqu'à terre, et protègent l'herbe dont ils se nourrissent. Mais aussitôt que le printemps s'annonce, ils regagnent les cîmes et vivent moitié dans la neige, moitié dans la verdure.

— Ce qui m'a frappé chez ceux que nous avons été à même de voir, dit Henri Dujardin, c'est leur prestance, leur air vif et intelligent, la grâce de leurs mouvements.

— Oui, répliqua Marcellus, ils sont doués, en outre, d'une force musculaire extraordinaire, et d'une merveilleuse activité. A l'état de repos, ils se tiennent la tête baissée, les jambes ployées, et ont un aspect assez singulier. Mais, à la moindre alarme, une révolution s'opère dans leur nature. Leurs muscles se tendent et deviennent élastiques comme des ressorts d'acier ; ils fuient, bondissent avec la vitesse dont vous avez été témoins, à travers les rocs et les précipices. Ils s'élancent par dessus des abîmes d'une largeur prodigieuse, et tombent en équilibre sur des bords où il y a à peine place pour leurs pieds. Les chamois, en outre, ont la vie très tenace : ils parcourent des kilomètres avec une balle dans le corps, ou même sur trois pattes. Quand un de ces animaux est blessé, il se sépare du reste du troupeau, se retire dans une crevasse, lèche sa plaie incessamment, et guérit ou meurt sans profit pour le chasseur. En automne, la couche de graisse dont ils sont couverts entre quelquefois dans la blessure et arrête l'hémorrhagie.

— N'y a-t-il pas plusieurs manières de chasser le chamois? demanda Henri Dujardin.

— Sans doute, répondit Marcellus. L'empereur François-Joseph d'Autriche et le roi Victor-Emmanuel aimaient à chasser le chamois dans les montagnes du Tyrol et du Tessin; mais à mon avis, c'est une distraction trop fatigante pour qu'elle soit tout à fait du goût des empereurs. Les vrais chasseurs de chamois appartiennent aux classes peu aisées. Il faut pour ce métier des hommes robustes, accoutumés à se contenter de peu, connaissant les montagnes, les habitudes des animaux. Il faut, aussi, un coup d'œil prompt, une tête solide, une constitution qui résiste aux

éléments, et surtout, de la hardiesse et du sang-froid ; ce n'est pas assez que d'être bon marcheur et excellent tireur, il faut savoir grimper aussi bien et mieux qu'une chèvre. Car le chasseur de chamois se trouve quelquefois dans de terribles situations, et suspendu, comme on dit, par un cheveu.

— Il est évident qu'une grande habitude est nécessaire, même pour celui qui possède toutes ces qualités, fit observer Ernest.

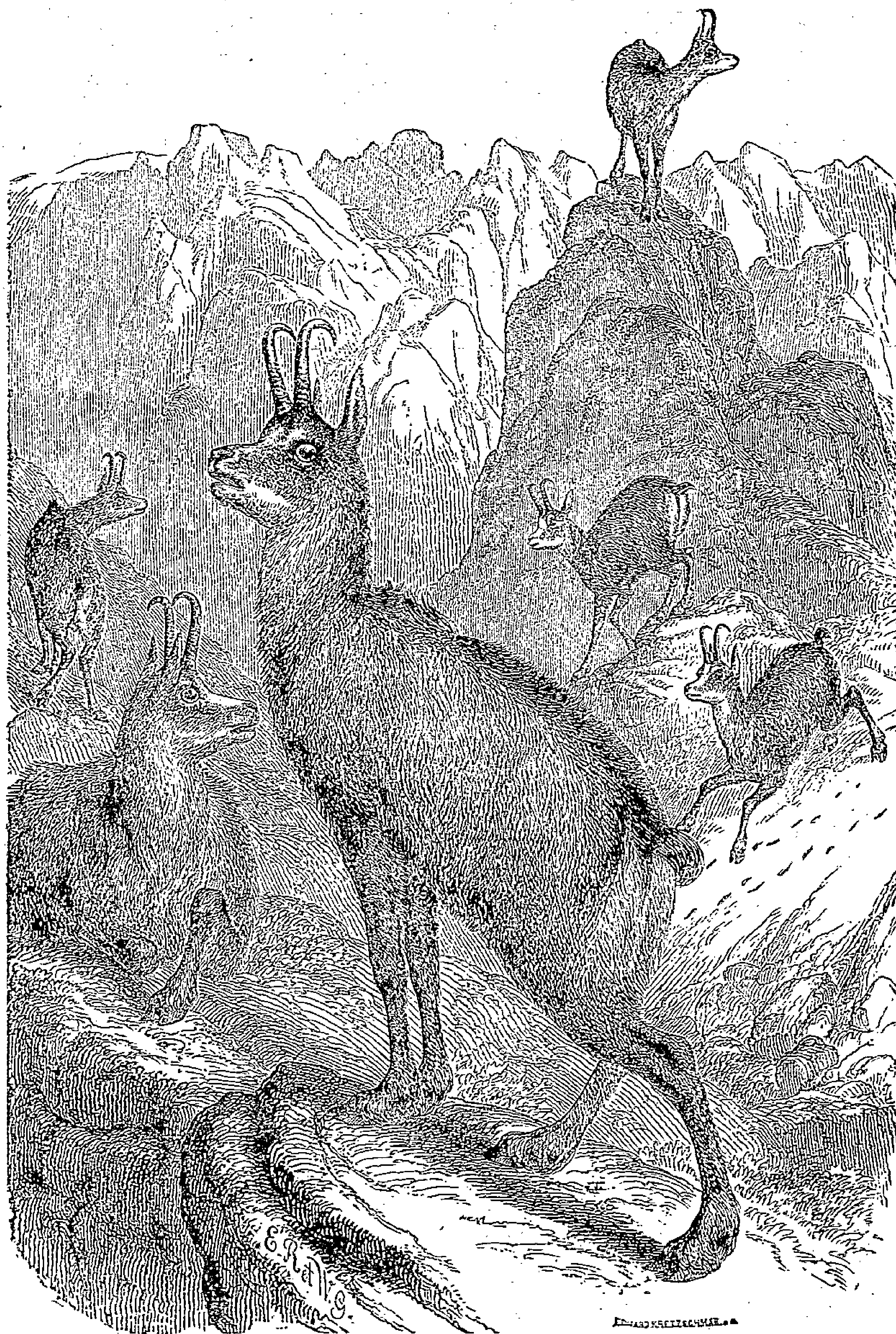
— Assurément, répliqua Marcellus. C'est ordinairement le soir ou avant le lever du jour que part le chasseur, continua le savant. Il connaît les endroits que fréquentent les troupeaux, et il règle ses mouvements en conséquence.

L'important est qu'il se tienne toujours sous le vent; car si la moindre brise va de lui aux chamois, ceux-ci découvrent sa présence et s'enfuient. Une façon très simple d'approcher du gibier est de revêtir des habits de berger, et de se mettre en embuscade avant l'aurore. Mais cela n'est possible qu'en automne, avant que le chamois n'ait été pourchassé et rendu plus que timide. Les chamois des forêts, qui sont plus fréquemment en vue de l'homme, sont plus prudents que ceux des montagnes, et ils savent distinguer, à une très longue distance, un berger d'un chasseur. Aussi le chasseur a-t-il soin de ne pas se laisser voir dans la vallée et il a la précaution de faire porter, d'avance, son fusil à l'endroit où il compte commencer la chasse. Quand il est à son poste, il choisit le moment où les pauvres bêtes se détirent après s'être éveillées, et de derrière le buisson qui lui sert d'abri, il vise le plus gros. Voilà, ajouta Marcellus, de toutes les manières de chasser le chamois celle qui est la plus sûre et la plus simple.

— Sans doute, mais elle n'offre pas les émotions et les péripéties que rencontre le chasseur lorsqu'il poursuit l'animal à travers la montagne, dit Ernest de Vibraye.

— Il n'y a pas, en effet, de comparaison à établir, répliqua Marcellus. Dans ce dernier cas, le chasseur, ainsi que vous en avez été témoins, est souvent entre la vie et la mort. Un regard jeté dans l'abîme au-dessus duquel il est suspendu, une pierre qui roule

et qui l'attire vers le précipice par une force magique, un buisson auquel il s'accroche et qui lui vient dans la main, voilà autant de



LES CHAMOIS

causes de mort, et pour échapper, il faut une présence d'esprit extraordinaire. Les faucheurs des Alpes et les chasseurs de chamois vous parleront tous du pouvoir d'attraction qu'exerce un objet

tombant dans l'abîme sur un homme debout près du bord. Il est irrésistiblement porté à regarder après la pierre, surtout si elle s'est détachée de la terre qui est à ses pieds ; et s'il cède à cette envie, il est infailliblement perdu. C'est pour cela qu'en pareils cas, les chasseurs détournent la tête, font face au rocher, et s'arrêtent un moment avant de continuer. Il me revient, à ce propos, à la mémoire, une certaine aventure...

— Voyons l'aventure, s'écrièrent les jeunes touristes.

— Cela se passait justement dans les parages où nous sommes, dans l'Oberland Bernois, dit Marcellus. Un chasseur, en poursuivant un chamois, avait sauté sur une projection de rocher d'ardoise, qui dominait un effroyable précipice. Voyant que la pierre, à demi pourrie, commençait à crouler, et qu'elle était impuissante à le porter, il se coucha sur le ventre, et avança ainsi, en glissant avec précaution. Avec une petite hache, il détacha la pierre friable qui était devant lui, et lentement, bien lentement, il continua son mouvement en avant. Après deux heures de travail, il remarqua une ombre qui passait sur le rocher près de lui. Il dressa la tête avec difficulté et vit un aigle qui planait au-dessus et manifestait l'intention de le pousser dans l'abîme. Le chasseur eut encore assez de sang-froid pour songer à se défendre contre ce nouveau péril. Avec les plus grandes précautions, il se tourna sur le dos, mit son fusil en position, en appuyant sa jambe contre une anfractuosité, et en avançant la moitié de son corps sur le précipice. Il attendit dans cette situation que l'aigle se fût éloigné, et après trois longues heures d'effort, il réussit à regagner la terre ferme.

— Évidemment les profits ne sont pas en rapport avec les dangers, et je comprends qu'il y ait moins de chasseurs qu'autrefois, dit Ernest.

— Mais, demanda Henri, le chamois que nous avons vu hier n'aurait-il pas pu s'échapper par le glacier du Tschingel? — La route ne lui était pas fermée de ce côté.

— Peut-être, répondit Marcellus. Mais ce qui est certain, c'est que ces animaux n'aiment pas à s'aventurer sur une surface glissante ; ils ont une préférence marquée pour les champs de neige.

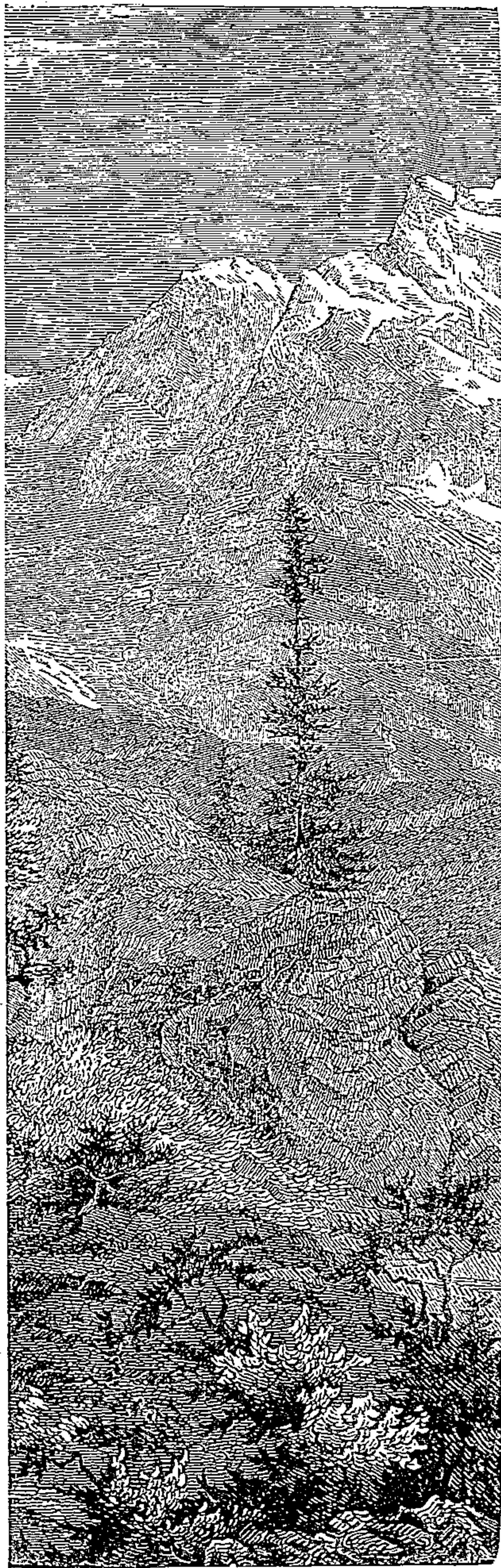
— Parmi les dangers auxquels sont exposés les chasseurs, vous ne comptez pas ceux qui naissent des jalousies et des rivalités entre concurrents, fit observer Ernest.

— Vous avez raison, dit Marcellus, quoique là, comme ailleurs, l'éducation ait beaucoup adouci les mœurs. Mais il fut un temps où ces rivalités donnaient lieu à des combats terribles. Saussure raconte qu'un jour, un savoyard blessa un chamois qui fut achevé par deux habitants du Valais. Le savoyard réclama le gibier comme lui appartenant; les autres prétendirent qu'il était à eux. Le savoyard céda devant leurs menaces, mais ce fut en nourrissant des pensées de vengeance. Il surveilla les deux hommes et s'assura qu'ils s'étaient retirés pour la nuit, dans un chalet abandonné. Profitant de l'obscurité, il passa son fusil par une crevasse, et il se disposait à faire feu quand l'idée lui vint que ces deux hommes, qui avaient commis un crime dans le canton, et qui étaient recherchés par la justice, pouvaient n'être pas prêts à mourir. Il retira son fusil, entra dans la hutte et raconta aux hommes quel danger ils venaient de courir. Ceux-ci le remercièrent pour sa générosité, et lui donnèrent un quartier de chamois.

— Et malgré tout, je m'explique la passion des montagnards pour cette chasse, dit Henri Dujardin; elle devient d'autant plus forte qu'elle a sa source, non dans l'amour du gain, mais dans l'émotion que causent les grands périls et la fierté qu'éprouve l'homme à les avoir vaincus. C'est un sentiment qui élève et anoblit l'âme.

— Comme tout ce qui est grand, répliqua Marcellus. Voulez-vous un exemple de cette passion? Un chasseur de Zurich avait eu une jambe amputée, à la suite d'une chute. Deux ans après l'opération, il envoya à son médecin un chamois qu'il avait tué, et il ajoutait dans sa lettre qu'il n'allait plus aussi bien avec sa jambe de bois, mais qu'il espérait encore accomplir plus d'une prouesse. Cet homme avait soixante-dix ans, quand il avait perdu sa jambe. Pendant qu'il voyageait en Suisse, Saussure avait un guide qui lui dit : « Il y a deux mois j'ai fait un heureux mariage; mon père et mon grand-père se sont tués en chassant le

chamois, et je suis persuadé que je périrai de la même manière. Cependant, vous m'offririez une fortune pour renoncer à la chasse, que je refuserais. »



Deux heures et demie, trois heures au plus suffisent pour se rendre de Trachsellauenen à Lauterbrunnen ; mais Marcellus et ses amis mirent deux jours entiers à faire le trajet.

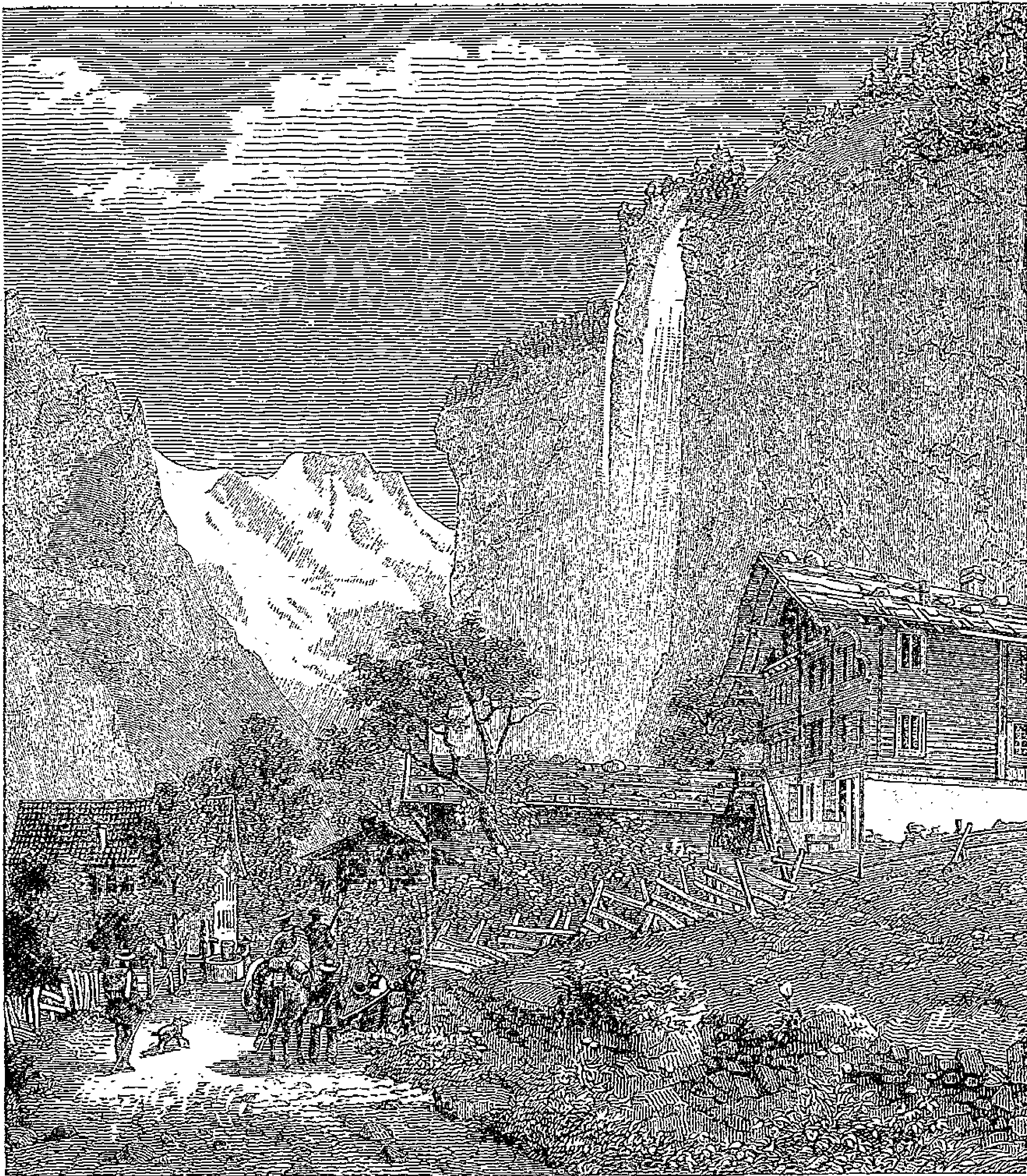
Le savant tenait à faire voir à ses compagnons la chute de *Mürrenbach*, dont la paroi de rocher a plus de sept cents mètres de hauteur ; puis celle du *Rosenbach*, qui jaillit d'un trou dans le roc ; et enfin, la chute du Trümmelbach.

Le soleil descendait derrière les montagnes, lorsqu'ils arrivèrent à Mürren, petit village alpestre.

Ils s'arrêtèrent saisis d'admiration en contemplant la vue grandiose qui se déroula subitement devant leurs yeux, sur un hémicycle de montagnes et de glaciers : l'Œger et le Mœuch, la Jungfrau, avec son manteau d'incomparable blancheur, les parois du Schwazemœuch qui s'abaissent à pic dans la vallée ; le Mittaghorn, le Breithorn, d'où sort le Schmadribach, et tous les géants de l'Oberland Bernois.

« Il nous faudrait quinze jours pour visiter seulement ces merveilles ! dit Ernest.

— Nous mettrons le temps nécessaire, répliqua Marcellus; mais si vous acceptez mon avis, nous irons directement à Interlaken. Là nous serons, pour ainsi dire, au centre de la circonférence, et par



LA CHUTE DU STAUBBACH

conséquent, plus à notre aise pour nous diriger sur les points les plus curieux.

— Accepté, ô illustre mentor! » s'écrièrent les jeunes gens.

Le lendemain, ils arrivèrent à Lauterbrunnen.

« Le village me paraît joli, avec ses maisons éparses, de chaque côté de la Lütschine blanche, dit Ernest Dujardin.

— Joli, oui, au mois de juillet; mais, en hiver, le soleil n'y paraît jamais avant midi, répliqua Ernest. Aussi, dans cette saison, la vallée, qui est à peine large d'un quart de lieue, doit-elle être affreusement triste.

— Marcellus m'a dit que nous irions voir la chute du Staubach, qui est la curiosité de l'endroit, pourquoi ne descend-il pas? demanda Henri.

— Il a des lettres à écrire, répliqua Ernest. A propos de lettres, ajouta-t-il, mon père m'a recommandé de voir, en passant à Lauterbrunnen, s'il n'y en aurait pas à mon adresse, *poste restante*.

— Allons nous en assurer, » dit Dujardin, en prenant son ami par le bras.

Il y avait une lettre, en effet, pour Ernest de Vibraye.

Le jeune homme ouvrit l'enveloppe et lut :

« Mon cher enfant,

« J'espère que votre voyage s'est continué sans accident, et que M. Marcellus a su le rendre intéressant. Nous nous disposions à quitter Thoune, lorsque le père d'Hélène m'a informé par un télégramme, qu'il allait nous rejoindre. Hélène lui a raconté l'accident dont elle a failli être victime à Chamounix, comment et par qui elle a été sauvée; son père tient à s'assurer, de ses propres yeux, qu'il peut être absolument tranquille sur son sort. Venez donc nous trouver à Thoune et nous reprendrons tous ensemble nos excursions dans l'Oberland.

« M. Séverin est tout à fait remis. Amitiés de tous à toi et à tes deux excellents amis. »

« Tiens, lis, » dit Ernest, en tendant la lettre à son camarade. Celui-ci la prit, la parcourut, et répliqua :

« Qu'allons-nous faire ? Partir, sans doute?

— Allons voir Marcellus, dit Ernest.

— Mes enfants, dit le savant, lorsqu'il eut pris communication de la lettre, rien n'est plus facile que de satisfaire M. de Vibraye. Nous monterons dans la voiture qui part d'ici deux fois par jour, et en deux heures nous serons à Interlaken; de là, en traversant le lac nous irons à Thoune en une heure. »

Le soir, en effet, ils arrivèrent à Thoune.

Ils furent surpris de la rapidité avec laquelle Paul Séverin avait recouvré ses forces et la santé.

Le jeune peintre, en apprenant la prochaine arrivée de M. Aubry, avait été tenté de prétexter des raisons urgentes pour retourner à Paris, et éviter ainsi de rencontrer le père d'Hélène.

Mais il repoussa cette pensée comme indigne d'un homme de cœur; quelques paroles qu'il échangea avec M. de Vibraye l'auraient d'ailleurs décidé à rester.

Ernest, dans une certaine circonstance, avait fait part à son père de l'exclamation qui avait échappé à l'artiste lorsqu'il avait accusé sa famille d'avoir causé sa ruine. M. de Vibraye, en rapprochant cet incident de plusieurs autres, était arrivé à cette persuasion, qu'il y avait là un mystère, et il s'était promis d'en avoir la solution.

C'était pour arriver à ce but, qu'il avait joint une lettre à celle qu'Hélène avait écrite à son père et qu'il avait engagé M. Aubry à passer par la Suisse, à son retour d'Allemagne.

« Et mademoiselle Julie du Housset, demanda Ernest à sa cousine; — elle ne s'est pas brisée sous le souffle du dernier ouragan?

— Des amis de sa famille que nous avons rencontrés ici ont proposé de l'emmener avec eux à Vevey et elle est partie, répondit Hélène.

— Dieu soit loué! s'écria le jeune homme; elle est un fardeau bien embarrassant en voyage.

— Ce n'est pas galant ce que vous dites là, Ernest.

— Dites que ce n'est pas aussi votre opinion, » répliqua son cousin.

La jeune fille sourit.

« A propos, reprit Ernest, et son père, et Dora que nous avons laissés à la Tête Noire, en avez-vous des nouvelles?

— Oui, répondit Hélène; Dora m'écrit que Jeanne va mieux et qu'ils devaient se rendre sous peu à Vevey. La pauvre fille s'ennuyait fort dans cette auberge où sa seule distraction était d'assister à l'arrivée et au départ des touristes allant de Chamounix à Martigny et vice versâ. »

Paul Séverin était occupé, le lendemain, à mettre la dernière

main à différents dessins, lorsqu'il reçut la visite de M. Aubry, qui était arrivé le matin même.

C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, assez distingué de manières, l'air franc et ouvert.

« Monsieur Séverin, dit-il, ma fille vous doit la vie, et moi, je vous dois le bonheur de posséder encore mon enfant unique, que j'aime, que j'adore. Permettez-moi de vous exprimer toute ma reconnaissace.

— Monsieur, répliqua l'artiste, vous vous exagérez le service que j'ai pu rendre à mademoiselle Hélène... le hasard a permis que je me sois trouvé là au moment de l'accident : un autre à ma place aurait fait de même.

— Hélène m'a écrit tous les détails, et je sais avec quelle générosité vous avez risqué votre vie, dit M. Aubry. Hélas! ajouta-t-il avec un accent de tristesse, vous avez prononcé tout à l'heure des paroles qui seraient bien cruelles si elles étaient pour moi un reproche mérité.

— Veuillez me pardonner, mais je n'ai absolument pas eu intention de vous offenser, dit Paul Séverin ; je ne vois pas comment...

— Vous n'ignorez pas, reprit M. Aubry, que j'accompagnais votre père lorsqu'il tomba et périt dans ce même précipice où ma fille a failli trouver la mort. »

Paul tressaillit; son visage se contracta.

« Je conçois l'émotion que vous cause ce douloureux souvenir, continua M. Aubry; mais je tenais à vous dire que, si je n'arrachai pas à la mort votre malheureux père, j'eus du moins la consolation de tenter tout ce qui était humainement possible de faire. J'accompagnai les guides qui descendirent dans l'abîme, fouillèrent dans toutes les crevasses; mais le torrent qui était gonflé par la fonte des neiges l'avait emporté jusque dans les profondeurs du glacier. J'eus la triste mission d'annoncer ce malheur à madame votre mère. »

Le jeune homme, après avoir écouté en silence, demeurait froid.

« Vous ne me croyez pas? demanda M. Aubry, frappé de son air réservé.

— Je vous crois, répondit l'artiste; un berger que j'ai rencontré

près du lieu de l'accident m'en a raconté toutes les péripéties.

— Eh bien alors? dit M. Aubry; pourquoi votre parole est-elle glacée? — Pourquoi votre main semble-t-elle éviter la mienne? Vous avez sauvé ma fille, et quand je vous exprime ma joie, ma reconnaissance, vous vous reculez de moi. Qu'est-ce que cela veut dire? Expliquez-vous. »

Un combat se livra dans l'âme de Paul, et pendant plusieurs secondes il garda le silence.

M. Aubry paraissait ne rien comprendre à ce qui se passait, et il suivait sur le visage mobile de l'artiste les impressions auxquelles il était en proie.

Paul fit un violent effort sur lui, et s'avança d'un pas.

« Monsieur, dit-il, vous avez fait cette remarque que ma main évitait la vôtre : c'est vrai.

— Monsieur! s'écria M. Aubry, dont le front se couvrit de la rougeur de la colère. C'est une insulte que vous m'adressez! Pourquoi? vous avez des motifs,... quels sont-ils! parlez... »

Paul Séverin demeura calme.

« Le sens de mes paroles dépendra de nos explications, répliqua-t-il. Si je me suis trompé, je serai tout disposé à vous faire des excuses et à regretter de vous avoir blessé. Mais, si je parle, ce sera sans détours, sans ménagements.

— Monsieur, dit M. Aubry, votre père était mon ami, et j'ai une profonde reconnaissance pour son fils. Il faut que vous ayez, en effet, des raisons graves pour tenir un pareil langage à un homme dont la vie a été toute d'honneur et de probité, et qui a le double de votre âge. Veuillez vous expliquer. »

L'artiste avait fait un mouvement à ces mots d'honneur et de probité.

« Monsieur Aubry, dit-il, vous étiez en relations d'affaires avec mon père, n'est-il pas vrai?

— Parfaitement, répondit le père d'Hélène.

— A la mort de mon père, vous étiez porteur de divers billets souscrits par lui, et que ma mère paya à échéance, continua Paul Séverin.

— Je n'ai pas appris, en effet, qu'il y ait eu des réclamations à cet égard, répliqua M. Aubry.

— Il ne pouvait y en avoir puisque les billets furent acquittés, dit l'artiste.

— Sans doute, où voulez-vous en venir? demanda M. Aubry.

— Vous reconnaissez que, de son côté, mon père était votre créancier pour une somme considérable, dont je ne saurais exactement déterminer le chiffre? dit Paul Séverin.

— C'est parfaitement exact, répondit M. Aubry. En consultant un carnet que j'ai à Paris, je pourrais dire le montant de ces créances.

— Vous avouez donc?

— Sans aucune difficulté, puisque c'est la vérité; ensuite? »

L'ombre qui obscurcissait le front de Paul Séverin commençait à se dissiper. Les réponses franches et droites de M. Aubry modifiaient peu à peu ses anciennes impressions.

« Alors, monsieur, dit-il d'un ton moins glacial, pourquoi ces créances n'ont-elles pas été payées? »

M. Aubry bondit.

« Comment, n'ont pas été payées! cria-t-il.

— Non monsieur, répliqua Paul Séverin; lorsque ma mère se présenta chez vous, ou plutôt chez votre agent, car vous étiez absent, on lui répondit simplement qu'on paierait lorsqu'elle produirait les billets, les actes, en un mot, les titres constitutifs de ces créances.

— Eh bien? demanda M. Aubry.

— Ces titres, continua l'artiste, ma mère ne les avait pas; elle n'avait qu'un papier sur lequel ils étaient mentionnés, avec le montant des diverses sommes.

— Ils avaient été perdus, égarés? dit M. Aubry, mais il me sera facile d'établir d'après mes notes personnelles le chiffre exact de la somme.

— Ils étaient au fond du précipice près de Chamounix! dit Paul Séverin, d'une voix vibrante d'émotion. Mon père les avait sur lui dans son portefeuille, quand il tomba.... »

M. Aubry fut saisi d'une sorte d'épouvante. Il se mit à marcher précipitamment, et son agitation était si violente que l'artiste en

fut effrayé. S'il avait conservé quelque doute sur l'innocence de cet homme, la vue de son émotion, de sa souffrance l'aurait convaincu.

Le père d'Hélène s'arrêta subitement, s'approcha de Paul Séverin, et dit d'une voix entrecoupée :

« C'est une situation terrible que la mienne, j'excuse les soupçons que vous avez dû concevoir... Je n'ai aucune preuve à vous donner, mais ma parole est celle d'un honnête homme. J'étais à une distance de plus de cinquante pas de votre père lorsque l'accident arriva.

— Je le sais, répliqua Paul Séverin ; le pâtre auquel j'ai fait allusion me l'a affirmé.

— C'est Dieu qui a permis qu'une pareille tache ne ternisse pas mon nom et ma réputation, dit M. Aubry ; je l'en remercie du fond de mon cœur. Il y a, ajouta-t-il, une autre question à laquelle j'espère vous donner une explication qui vous satisfera. »

Paul Séverin garda le silence.

« Après la mort de votre père, continua M. Aubry, je quittai l'Europe et me rendis dans diverses parties de l'Amérique, pour suivre des affaires importantes. Ce fut même à cette occasion que je demandai à M. de Vibraye de recevoir ma fille chez lui. Mon agent, qui était en même temps mon associé, avait pouvoir pour recevoir et payer en mon nom. Il ignorait, comme moi, la perte des titres que devait posséder votre mère, et je m'explique que les commis de la maison aient réclamé la production de ces titres. Mais soyez persuadé que si j'avais été informé... »

— Mais votre associé, fit observer Paul Séverin...

— Mon associé, dit M. Aubry en l'interrompant, j'ignore comment il a agi dans cette circonstance. Mais ce que je tiens à ce que vous sachiez, c'est que le montant des sommes dues à vous et à votre mère peut facilement s'établir et qu'il vous sera intégralement payé, avec les intérêts.

— Mais les titres? » fit observer Paul Séverin, dont le cœur battait avec violence.

Il était moins heureux de l'espoir d'être relativement riche que

de n'avoir plus à douter de l'honneur et de la probité du père d'Hélène.

« Les titres, répliqua M. Aubry, vous ne pouvez les présenter puisqu'ils sont dans le précipice ; mais j'ai mes souvenirs et au besoin les livres et mes notes. Cela suffira. »

Paul Séverin était vaincu; et cependant il était heureux d'avoir devant lui un honnête homme.

M. Aubry tira un carnet de sa poche.

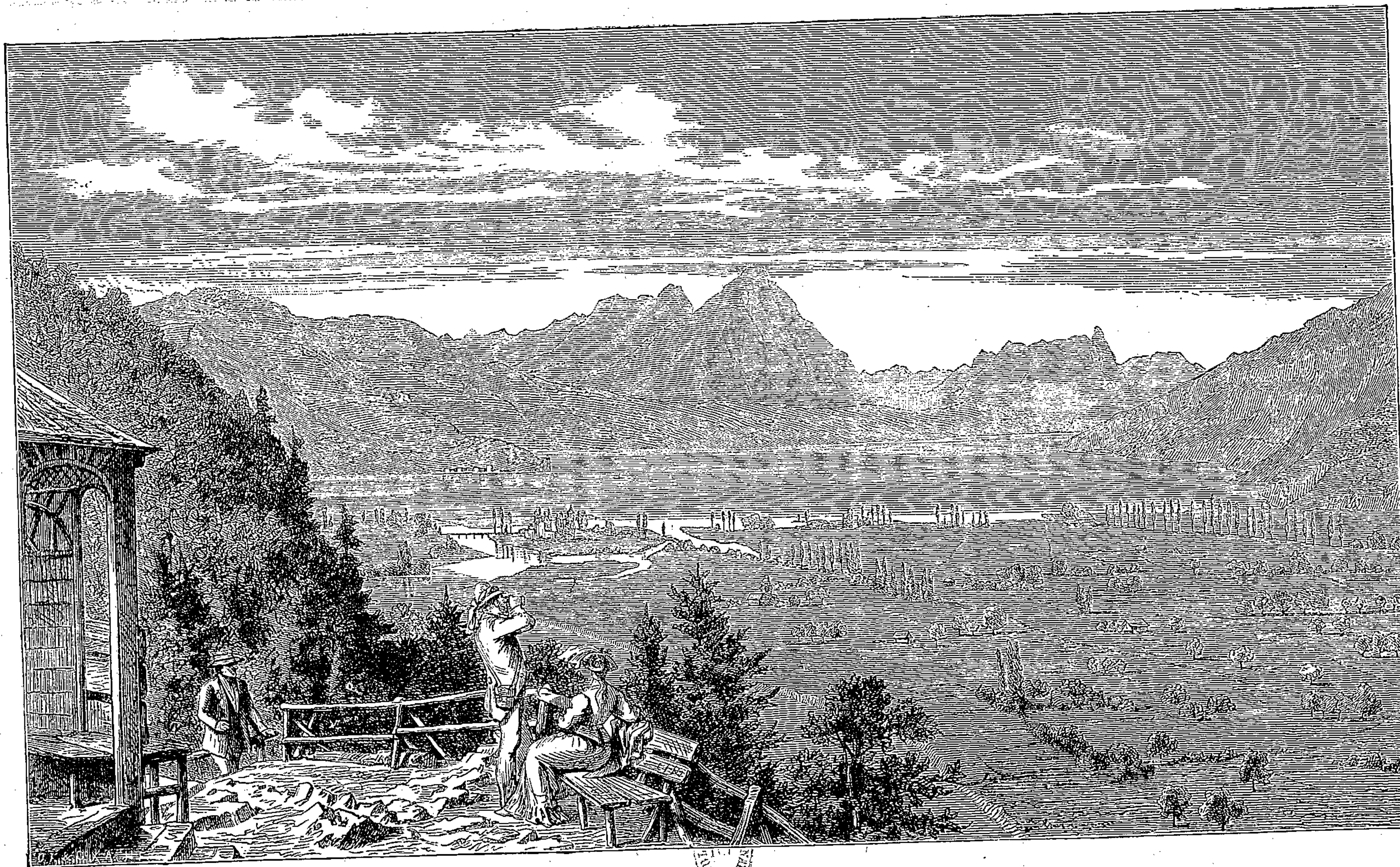
« Il est inutile d'attendre que nous soyons de retour à Paris, dit-il; je vais dès à présent vous signer un chèque de vingt-cinq mille francs.

— Merci, dit Paul, c'est inutile. Je ne doute pas de votre parole, à présent; pardonnez-moi les soupçons que j'ai eus à votre égard.

— De tout cœur, répliqua M. Aubry; vous avez dû bien souffrir!

— C'est oublié, à présent, » dit l'artiste.

Et il lui tendit la main.



LE LAC DE THOUNE, LE NIESEN ET STOCKHORN, VUS DE LA HEIMWEFLUE

CHAPITRE XVI

THOUNE ET SON LAC. — LES FIANCÉS. — LA GROTTE DE SAINT-BÉAT.
INTERLAKEN. — LE GIESBACH.

Une vive amitié parut s'établir entre M. Aubry et Paul Séverin. On remarqua qu'une sorte d'attraction les poussait l'un vers l'autre ; et, sans s'en expliquer la cause, Hélène était heureuse.

Mademoiselle Rivière avait exprimé son intention de retourner à Bâle, à présent que ses soins n'étaient plus nécessaires ; mais Paul Séverin lui fit promettre que, très prochainement, elle viendrait voir sa mère à Paris.

L'avenir était donc souriant ; la joie était dans les cœurs, et tous étaient disposés à mettre à profit les derniers jours qu'on devait passer en Suisse.

M. Aubry s'était gardé de parler à personne de son entretien avec Paul Séverin, mais on *sentait* qu'un sujet grave avait été discuté entre eux, à leur satisfaction réciproque.

« Henri, dit Ernest à son ami, M. Marcellus est avec M. Aubry et mon père ; nous avons la matinée devant nous, allons voir la ville de Thoune.

— Volontiers, partons, » répliqua le jeune homme.

Thoune n'a rien de bien remarquable, la rue principale présente cependant un genre de constructions tout à fait original : de chaque côté s'étendent des terrasses et des trottoirs, flanqués d'une double rangée de petites boutiques et de magasins les uns au-dessus, les autres au-dessous de terrasses. Les rives du lac sont très jolies. Beaucoup de rues sont anciennes, et les maisons, toutes en bois, ont un étage qui avance et forme une seconde rue en l'air, où l'on marche sous des tentes à l'abri du soleil ou de la pluie.

Deux heures suffirent aux jeunes touristes pour parcourir la ville. A leur retour à l'hôtel, ils trouvèrent tout le monde prêt à partir.

« Dépêchez-vous donc, leur dit Hélène; on n'attend plus que vous.



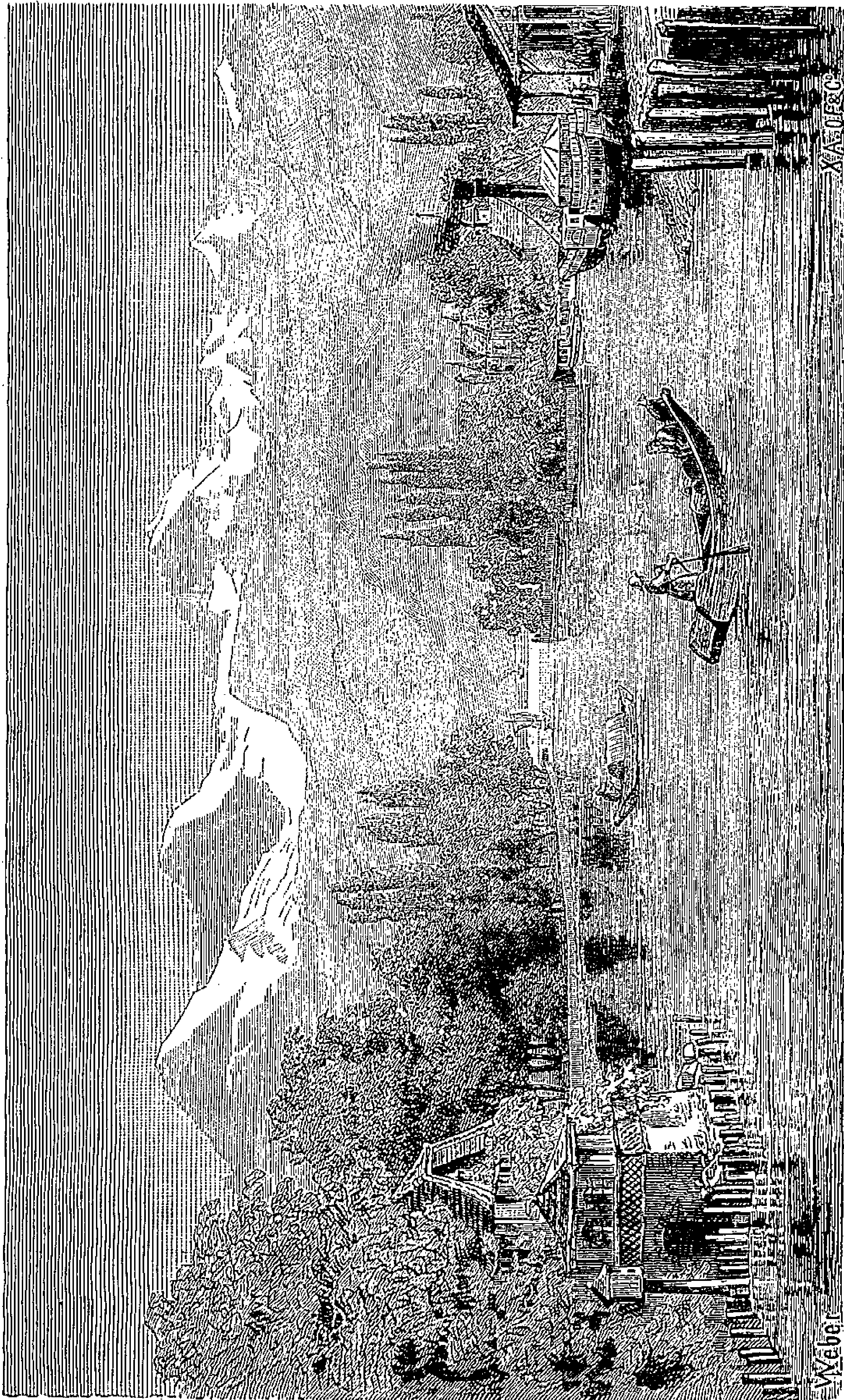
LA RUE PRINCIPALE DE THOUNE

— Où allons-nous? demanda Ernest de Vibraye.

— Nous ne vous le dirons pas, et vous aurez le plaisir de l'imprévu, » répliqua la jeune fille.

On prit le bateau et l'on remonta, pendant quelques minutes, l'Aar qui alimente les lacs de Thoune et de Brienz; à la station de Scherzlingen, on s'arrêta pour recevoir les voyageurs venus en che-

min de fer de Berne, et on entra dans le lac dont l'horizon ne tarde pas à s'étendre à droite et à gauche.



LA STATION DE SCHERZLINGEN SUR LE LAC DE THOUNE

Ce lac, long de trois lieues environ, et large d'une lieue, offre des aspects charmants, des points de vue frais et délicieux.

Paul Séverin dessinait, tandis que ses compagnons contemplaient le paysage et se communiquaient leurs impressions.

On passe à gauche devant une colline couverte de villas et de jardins ; des chalets sont enfoncés sous des ombrages ou disparaissent au milieu d'arbres chargés de fruits. Puis ce sont des vignes, des villages, des châteaux perchés sur des cimes escarpées, et, dominant le tout, de sombres forêts de sapins qui servent de rempart contre les avalanches.

A droite, à travers deux étages de montagnes, l'œil plonge dans les gorges profondes des vallées.

A mesure que le bateau glisse comme une flèche sur l'onde au bleu d'azur, le paysage prend un aspect plus sévère. Les rives deviennent escarpées, et, par intervalles, apparaissent à l'horizon les sommets neigeux du Faulhorn, de la Jungfrau et du Moine.

On aurait dit que le ciel voulait ajouter à la beauté grandiose du tableau. Des nuages noirs s'étaient étendus au-dessus des vallées, tandis que les glaciers resplendissaient et étincelaient sous les rayons du soleil.

« Nous allons avoir une averse, sinon un orage, fit observer M. de Vibraye, en faisant remarquer l'aspect sombre du temps.

— Tant mieux, répliqua Marcellus. Nous ne pouvions être servis plus à souhait. »

M. de Vibraye et M. Aubry regardèrent le savant, avec étonnement.

« C'est que vous ne connaissez pas encore notre excellent professeur, dit Ernest ; vingt fois déjà il nous a démontré que, ce que d'autres considèrent comme des ennuis ou des désagréments en voyage, est, pour un esprit intelligent, un avantage signalé.

— Je ne vois pourtant pas comment nous aurions à nous réjouir d'un orage, fit observer M. Aubry; nous n'aurions qu'un avantage, celui d'être traversés ou de descendre en bas. »

Le savant se contenta de sourire.

« M. Marcellus vous démontrera par les faits qu'il a raison, » dit Henri Dujardin.

Le savant fit remarquer à ses compagnons le château de Schadau, situé à l'endroit où la rivière débouche du lac, le Stockhorn,

avec sa cîme en forme de ruche et la pyramide du Niésen, s'élevant à droite et à gauche des vallées de la Kander et de la Simme.

Le bateau traversa le lac dans toute sa largeur et se dirigea au sud vers Spiez.

« Il y a une légende à propos de cette ville de Spiez, dit Marcellus; je vous la raconterai, lorsque nous aurons un instant de loisir. »

Ils passèrent près d'une hauteur rocheuse, la *nase*, qui s'avance dans le lac, et descendirent à la station de Darligen.

La pluie tombait à torrents.

Les touristes se réfugièrent dans une cabane, où ils furent retenus près d'une heure par l'orage.

« Voilà le moment de nous mettre en route, s'écria Marcellus, aussitôt que la pluie eut cessé.

— Vous nous aviez promis une légende, dit Hélène; vous allez nous la raconter, Monsieur Marcellus.

— Volontiers, mademoiselle, répondit le savant; ce sera peut-être un moyen de vous faire paraître la route moins longue.

— La légende, la légende! cria Ernest de Vibraye.

— Vous avez aperçu la ville de Spiez, dit Marcellus. Dans cette ville habitait une jeune fille qui était aimée d'un jeune homme de Merlingen, village situé de l'autre côté du lac. Tous les jours, ce jeune homme traversait le lac dans une barque, pour voir sa fiancée. Mais ses assiduités n'eurent pas l'assentiment des parents de la jeune fille. Des discussions eurent lieu, et celle-ci, désolée de la défense qui lui fut faite de jamais écouter l'homme à qui elle avait donné son affection, éprouva un noir chagrin. Elle devint triste, pâle, ne parlait plus, et ne songeait qu'à mourir. Dans un moment de désespoir, elle céda aux prières de son fiancé qui la sollicitait de quitter la maison paternelle. Un jour, le jeune homme partit pour Spiez où il arriva par une nuit obscure.

La jeune fille, qui était prévenue, l'accompagna et monta dans la barque.

« Ma famille nous attend, et ma mère t'accueillera comme la fiancée de son fils, dit le jeune homme.

— Nous n'atteindrons pas Merlingen, répondit la jeune fille. Dieu

n'aime pas les enfants désobéissants, et il nous punira ; nous aurons de l'orage.

— Nous serons arrivés avant qu'il éclate.

— Non; rappelle-toi que, dans ce même lac, Ulric, le dernier descendant de la reine Berthe, qui avait offensé Dieu, fut englouti le jour de son mariage, avec sa femme et toute sa cour. Je le répète, nous n'arriverons pas à Merlingen.

— Pourquoi ces sombres pressentiments ?

— Dieu me les envoie. »

La jeune fille s'agenouilla et pria.

Au moment où la barque s'éloignait du bord, la tempête se déchaînait avec une violence inouïe.

A travers les sifflements du vent, la jeune fille reconnut la voix de son père qui était accouru après elle et qui criait :

« Revenez, enfants ! Revenez, si vous ne voulez pas que Dieu vous punisse ! »

Mais la barque bondissait sur les vagues, et bientôt il devint impossible de la diriger.

Par instants, la jeune fille distinguait encore les appels suppliants de son père, que la tempête apportait jusqu'à elle.

Un coup de vent plus violent que les autres fit chavirer l'embarcation.

Le jeune homme saisit la jeune fille, la serra d'un bras contre lui, et de l'autre nagea vigoureusement. Deux fois il approcha du rivage d'où le flot le repoussa. Epuisé de fatigue, à bout de forces, il tenta un dernier effort et réussit à se cramponner à un rocher.

Des secours arrivaient; des voix amies lui criaient courage ! Il se croyait sauvé, lorsque la barque, que les vagues emportaient à la dérive, frappa contre lui et lui fracassa la tête.

Les deux fiancés disparurent dans le lac et jamais on ne retrouva leurs cadavres.

« Savez-vous qu'elle n'est pas gaie, votre histoire, Monsieur Marcellus, dit Hélène.

— C'est vrai, mademoiselle, répliqua le savant ; mais, comme vous ne désobéirez jamais à vos parents, elle ne doit pas vous effrayer.

— Enfin, on ne nous a pas dit où vous nous meniez? cria Ernest à Marcellus.

— A la grotte de Saint-Béat, répondit le savant.

— Saint-Béat ! voilà un nom qui m'est parfaitement inconnu, dit le jeune homme. A quelle occasion a-t-il été ainsi le parrain d'une caverne.

— Il nous faut remonter jusqu'au troisième siècle, dit Marcellus. En ce temps-là, un dragon avait établi sa demeure dans la grotte que nous allons voir tout à l'heure, et les habitants des environs vivaient dans l'épouvante. Il arriva qu'un jeune homme, de famille illustre, dont la conversion à Rome avait fait du bruit, vint prêcher le christianisme dans l'Helvétie. Il entendit parler du dragon, et d'un simple signe de croix, Béat, le prédicateur, l'obligea à céder la place et à disparaître. Béat choisit cette même grotte pour lieu de sa résidence, et continua à évangéliser le pays. Un miracle qu'il opéra ajouta à sa réputation de grand saint. Un jour que des bateliers refusaient de le conduire à Einigen, il ôta son manteau, l'étendit sur le lac et gagna le village sur cette frêle embarcation.

« La grotte près de laquelle saint Béat a expiré est, depuis ce temps, un lieu de pèlerinage, » ajouta Marcellus.

Le chemin devenait long, fatigant; mais avant que personne songeât à se plaindre, on arriva à la grotte.

Les touristes pénétrèrent à l'intérieur.

« C'est très curieux, et cela vaut la peine de faire le voyage, » dit Henri Dujardin.

Cette grotte de Saint-Béat est effectivement l'une des plus remarquables de la Suisse, par sa grandeur et les innombrables stalactites dont la voûte est couverte. Il y a deux cavernes contiguës, d'une profondeur encore ignorée; car les plus hardis n'ont encore avancé qu'à cent cinquante mètres environ dans l'intérieur.

Les touristes songeaient à se retirer et à gagner Interlaken, quand Marcellus les arrêta.

« J'ai tantôt exprimé l'avis que nous devions nous féliciter de

l'orage, dit-il; vous allez en avoir la preuve, en étant témoins d'un phénomène des plus singuliers. »

Tous le regardèrent avec étonnement, mais sans comprendre.

« Attendez, et écoutez! s'écria le savant.

Mais on ne voyait rien, on n'entendait rien qui justifiât ses paroles. M. Aubry commençait même à croire à une mystification.

Mais soudain tous prêtèrent l'oreille.

Un bruit étrange, mystérieux, semblable au crépitement d'une décharge de mousqueterie, résonna dans les profondeurs de la caverne.

C'était incompréhensible, et les voyageurs se regardaient avec stupéfaction.

« Ce bruit, dit Marcellus, est produit par l'eau de l'orage qui a filtré à travers les fentes des rochers, et qui va changer le ruisseau que vous voyez en un torrent impétueux. Cette détonation nous avertit que nous n'avons que juste le temps de nous retirer, » ajouta Marcellus.

Tous sortirent de la grotte, et moins de dix minutes après, la prédiction s'accomplit.

La caverne s'emplit et il en jaillit une masse d'eau qui balayait tout devant elle.

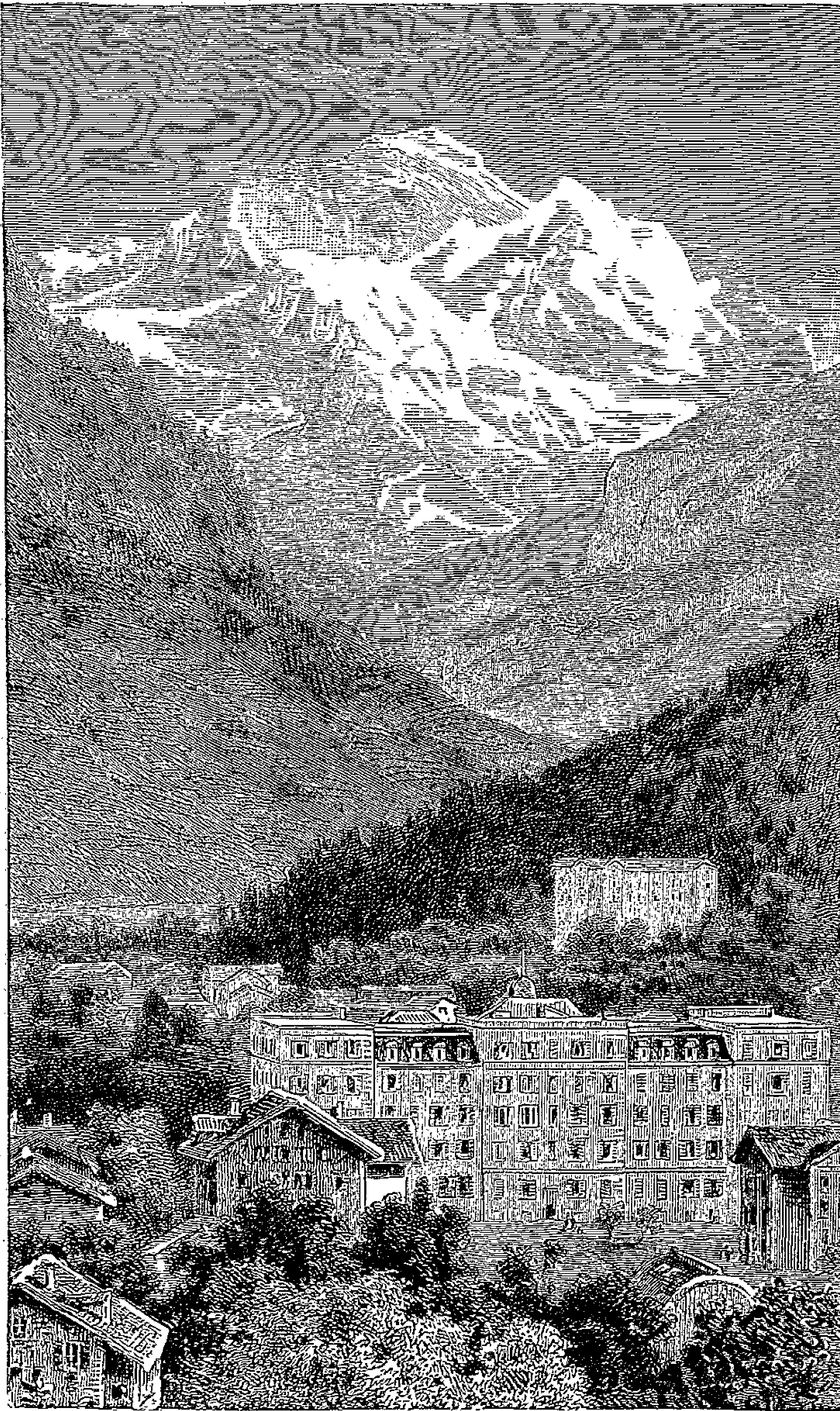
« C'est effrayant et sublime tout à la fois! » dit Hélène.

Pour se rendre à Interlaken, on traversa le lac en barque et l'on prit un petit chemin de fer à Deerligen; en dix minutes on fut arrivé.

Lorsque les touristes débarquèrent d'Aarmülhe où est le parc d'Interlaken, le soleil couchant prêtait au paysage un aspect enchanteur.

Interlaken, « entre les lacs », est une ville délicieuse, d'environ deux mille habitants, dans une situation remarquable. Ce n'est pas Nice avec ses flots bleus; mais dans le voisinage sont deux lacs qui contrastent l'un par sa grâce et sa beauté, l'autre par son air sombre et sévère. Comme à Nice, le climat est doux, même en hiver; et les étrangers viennent en foule y chercher le repos, la tranquillité et la santé. Les hôtels, qui sont au nombre de plus de trente, sont

pour la plupart grandioses et magnifiques. Le Hœheweg, qui est la



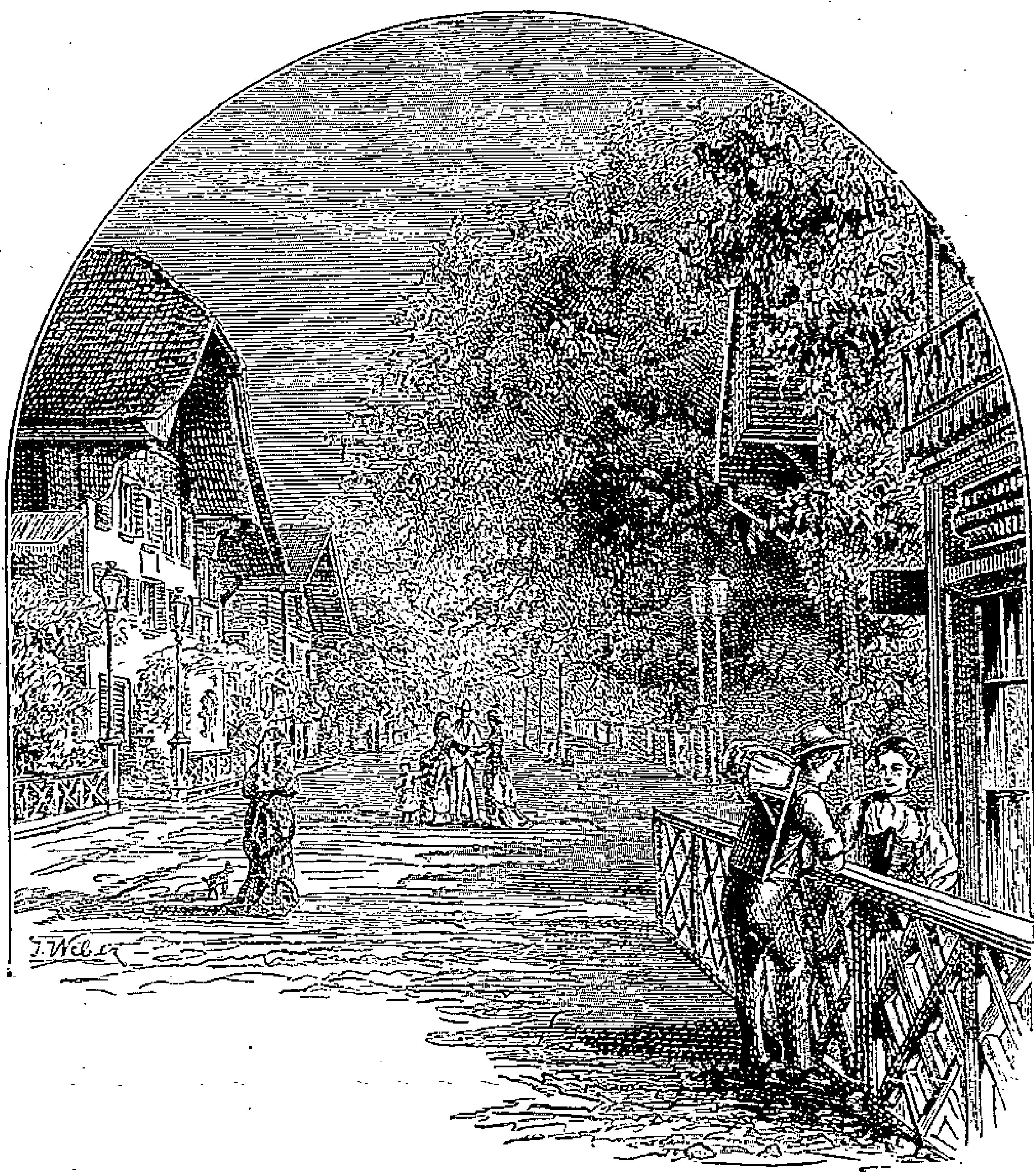
INTERLAKEN ET LA JUNGFRAU.

promenade préférée, est bordé de superbes noyers, et l'on y rencontre de très beaux magasins.

Des Anglais, des Américains, des Français et des Allemands s'entre-croisent dans les rues et dans les hôtels.

« C'est à croire que nous sommes à Paris ! s'écria Ernest de Vibraye, en se frayant un chemin à travers la foule.

— Interlaken est le rendez-vous des étrangers, dit Marcellus, de ceux qui viennent en Suisse pour n'y rien voir comme de ceux qui ont le sentiment du grand et du beau. Les esprits vulgaires, qui ne

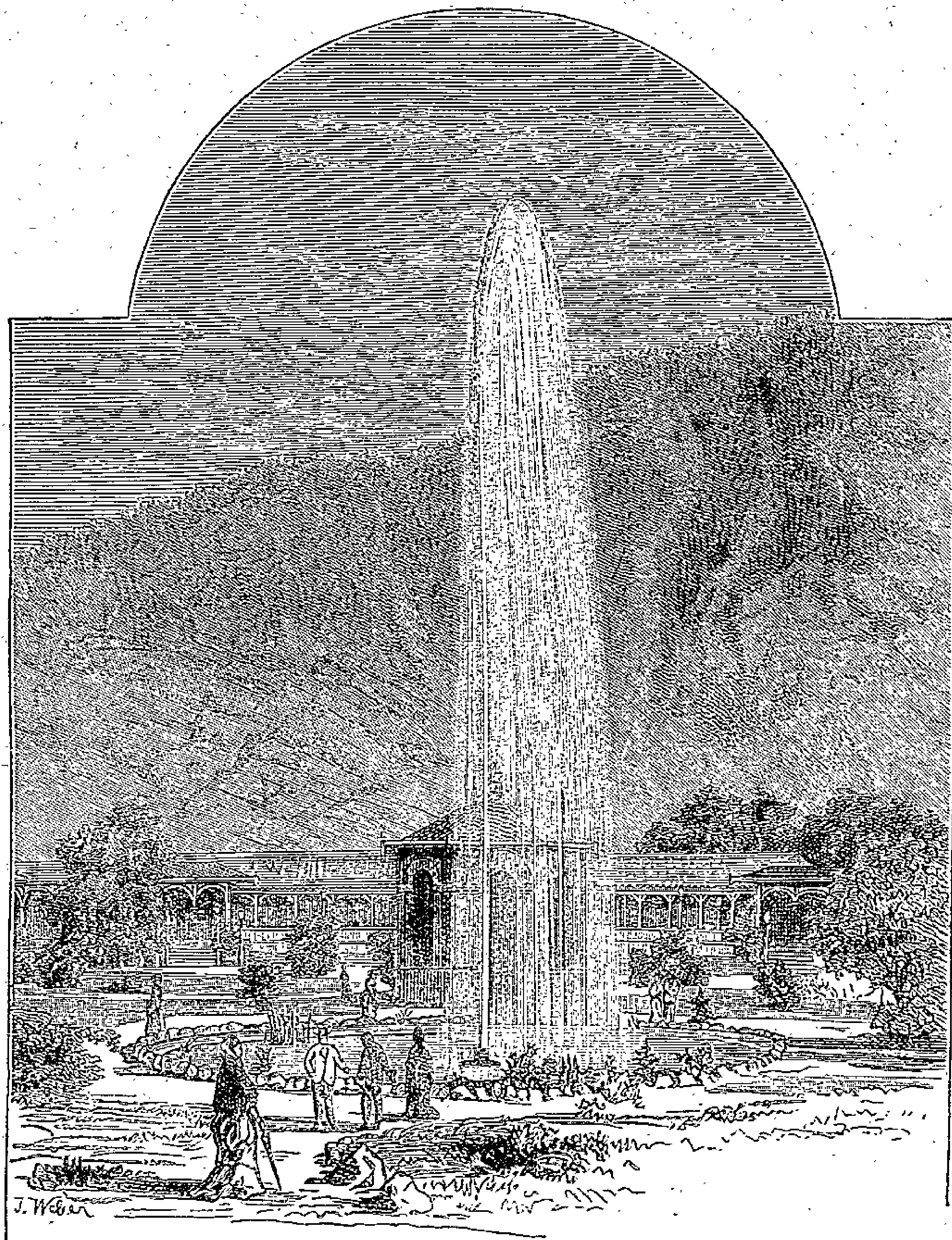


AVENUE DU HOHEWEG.

cherchent que leur plaisir, viennent se promener ici comme ils iraient au bois de Boulogne, et il leur suffira de pouvoir dire : « J'ai été en Suisse » ; quant aux véritables artistes qui sont amoureux de la grande nature, ils viennent à Interlaken parce que c'est un excellent point de départ pour faire des excursions dans les vallées et sur les montagnes de l'Oberland Bernois.

— Quels singuliers contrastes tout de même, fit observer Paul Séverin. Au-dessus de nos têtes l'oiseau de proie qui plane ou va regagner son aire, — à l'horizon les monts couverts de neige ou de glaciers, — le bruit des torrents, et à droite et à gauche de nous,

la civilisation, avec son luxe, son mouvement, et jusqu'à de la musique qui s'échappe par les fenêtres des maisons.



JARDIN DU KURSAAL.

— Voilà, en effet, la vie à Interlaken, pendant la saison d'été, dit M. de Vibraye.

— M. Séverin n'a oublié qu'une chose dans son tableau, fit observer M. Aubry ; c'est le bruit des avalanches qui roulent presque sans interruption.

— En vérité, voilà des voitures comme sur le boulevard des Italiens ! s'écria Henri Dujardin.

— J'espère que nous ne resterons pas longtemps ici, » dit Ernest de Vibraye.

Le même soir, après un excellent dîner, Marcellus, M. Aubry,

Hélène et Paul Séverin descendirent vers le lac de Brienz. La lune, en éclairant le paysage de sa lumière mate, prêtait aux objets une couleur fantastique. Non loin était la fourmilière élégante d'Interlaken, tandis que de la plaine qui dominait la surface, venaient des rumeurs inconnues et plaintives.

Paul Séverin et Hélène étaient sensibles à ces voix de la nature qui se font surtout entendre pendant les nuits tièdes et parfumées de l'été.

Leur émotion était profonde, et quoiqu'ils eussent à peine prononcé quelques paroles, cette promenade conserva une très grande place dans leurs souvenirs.

Le lendemain, les touristes firent une excursion aux chutes du Giesbach, ce torrent fougueux qui sort des flancs du Faulhorn. Ces chutes sont formées par une succession de cascades qui bondissent de la montagne et brillent au milieu de sombres rochers et d'une végétation luxuriante.

Il est possible de passer derrière l'une de ces cascades, et l'effet du paysage vu à travers les eaux est très curieux. Mais il y a à ce passage un certain danger, parce que, outre que la galerie est étroite, le bois sur lequel l'eau tombe incessamment pourrit vite et a continuellement besoin de réparations.

— Nous verrons l'illumination de la cascade, n'est-ce pas? demanda Henri Dujardin à Marcellus.

— Sans cela, nous aurions manqué le principal but de notre excursion, répliqua le savant; mais comme le spectacle ne commencera qu'à neuf heures et demie et qu'il en est six, je propose que nous dînions au grand hôtel neuf. Nous serons placés là aux premières scènes. En attendant que le repas soit servi, je vous demanderai la permission de m'asseoir, la course a été longue et je suis un peu fatigué. »

Marcellus se mit à une table devant l'hôtel, et ses compagnons suivirent son exemple.

Pendant qu'ils prenaient des rafraîchissements, des enfants avec des marmottes, des joueurs de cors vinrent solliciter leur générosité.

Les jeunes touristes remarquèrent surtout un garçon qui tenait

par une chaîne un superbe renard qui se trouvait très étonné de se voir au milieu de ceux qu'il considérait comme ses ennemis mortels.

« Est-ce qu'il y a beaucoup de renards en Suisse? demanda Ernest de Vibraye à Marcellus.

— C'est-à-dire qu'ils sont extrêmement nombreux sur les montagnes et dans les vallées, dans les forêts et dans les champs, malgré la guerre incessante qu'on leur fait, répondit le savant. Ils ont d'ailleurs une adresse remarquable pour échapper aux pièges; et ils ont toujours plusieurs terriers, dont l'un est situé à une haute élévation dans la montagne. C'est dans ce dernier qu'ils se réfugient quand ils sont serrés de près par les chiens.

— Cet animal a une grande ressemblance avec le loup et le chien, ne trouvez-vous pas? fit observer Henri Dujardin.

— En fait, il est cousin de l'un et de l'autre, répliqua Marcellus. Mais il a sur eux plusieurs avantages : il est plus élégant de formes, plus prudent; il calcule; son activité est prodigieuse. Doué d'une grande mémoire et d'une connaissance approfondie des localités, patient et résolu; également habile à sauter, à ramper et à nager, il semble réunir toutes les qualités d'un voleur de grand chemin. Et si nous ajoutons à cela son humeur joviale, sa froide impudence, il nous fera l'effet d'un véritable virtuose. Par sa ruse, par le choix qu'il fait de sa nourriture, par sa manière de chasser, par l'organisation même de ses yeux, il ressemble plus au chat qu'au chien. Je serais tenté de dire qu'il forme entre eux l'anneau de la chaîne. Dans tous les cas, le renard possède tous les vices de l'un et de l'autre, et avec cela, une telle universalité de talent qu'il est un des types les mieux doués de la création animale.

— Est-ce que les renards des vallées et ceux des montagnes forment deux variétés? demanda M. de Vibraye.

— Parfaitement, répondit Marcellus. Le renard des plaines a généralement une existence plus facile et plus agréable que celui des montagnes. Il a les raisins dont il fait une incroyable consommation, les abricots et les poires dont il est très friand, — sans compter les basses-cours, les lièvres, les perdrix.

Malgré son appétit qui le dispose à trouver tout bon, le renard

des montagnes a de rudes moments à passer lorsqu'il est obligé en hiver de creuser des trous d'un mètre de long à travers la neige pour retrouver son terrier. Il est bien obligé, alors, de descendre rejoindre ses camarades de la plaine et de chasser avec eux. Presque tous les matins, on reconnaît leurs traces autour des étables, et jusque dans les villages d'où les aboiements des chiens ne suffisent pas toujours pour les éloigner. C'est à ces époques qu'on peut se faire une idée de leur nombre, qui dépasse toute imagination.

— Les anciens comme les modernes ne l'avaient-ils pas choisi comme la personnification de la ruse? dit Ernest.

— Et c'est avec raison, car il est certainement l'un des animaux les plus astucieux, répliqua Marcellus. S'il est pris dans un piège et sérieusement blessé, il se gardera de trahir sa présence ou par des hurlements ou par des gémissements; il rongera, au contraire, tranquillement sa patte, afin de pouvoir s'échapper. S'il ne peut fuir, il aura recours à un stratagème, il simulera la mort; et bien des renards se sont échappés ainsi de la gibecière d'un chasseur. La puissance de la réflexion est telle chez cet animal qu'au moment même où on le découvre dans une basse-cour, et alors qu'il n'a d'autre moyen de salut que la fuite, il tuera deux oies en passant, et qu'il en emportera une dans sa gueule! Une poursuite acharnée lui donne occasion d'user des ruses les plus surprenantes. On en a vu courir pendant seize heures, sans perdre un seul instant leur présence d'esprit, et mettant à profit les moindres accidents de terrain, quoique une meute de chiens fût à leurs trousses. Il court sur les angles des rochers avec l'assurance d'un chat, saute d'énormes précipices sans se faire de mal, et ne s'engage jamais dans une impasse. Les renards d'Europe sont, sous ce rapport, beaucoup plus ingénieux que leurs frères d'Amérique.

— Une chasse au renard doit offrir bien de l'intérêt, fit observer Ernest.

— Oui, pour des chasseurs expérimentés, dit Marcellus. D'abord, le chasseur doit connaître tous les terriers de la montagne, dans une circonférence de plusieurs kilomètres, et sait, d'après l'état de la neige, s'ils sont occupés ou non. Ou il se porte près du terrier

avant le lever du jour et tue le renard à son retour de son expédition nocturne, ou voyant qu'il est absent, il lance ses chiens à la découverte, et le renard, en se dirigeant droit vers son refuge, vient tomber sous sa balle. Si le renard a déjà pénétré dans son terrier, ou s'il n'en est pas sorti à cause du mauvais temps, le chasseur bouche les issues, moins une dans laquelle il place un piège. Quoique le renard se condamne souvent à des semaines entières de jeûne, il faut bien qu'il finisse par sortir.

— Périr de faim en restant ou être tué en sortant, c'est une dure alternative, fit observer Henri Dujardin.

— On en a vu faire preuve d'un tel stoïcisme qu'ils se laissaient mourir d'inanition en face d'un appât qui leur inspirait des doutes, dit Marcellus.

— Mais, dit Ernest, les renards s'apprivoisent, et la preuve en est celui que nous venons de voir. »

M. Aubry, qui s'était chargé du soin de commander le dîner, invita Marcellus à se mettre à table.

A mesure que la soirée avançait, les curieux arrivèrent de plus en plus nombreux; ce fut au point qu'il y avait foule devant la cascade.

Tout à coup une fusée partit de la forêt, et aussitôt un spectacle féérique se produisit. Afin que l'impression fût plus vive on avait eu soin de laisser le public dans une obscurité presque complète, et le passage subit des ténèbres à une éclatante lumière éblouit les regards. Les cascades, les rochers couverts de mousse, les noirs sapins, apparurent embrasés de feux successivement roses, verts, bleus et rouges. Et les torrents ne cessaient de mugir, et les cascades continuaient leur bruit solennel.

L'émotion des spectateurs contenue éclata en exclamations, en hourras et en bravos.

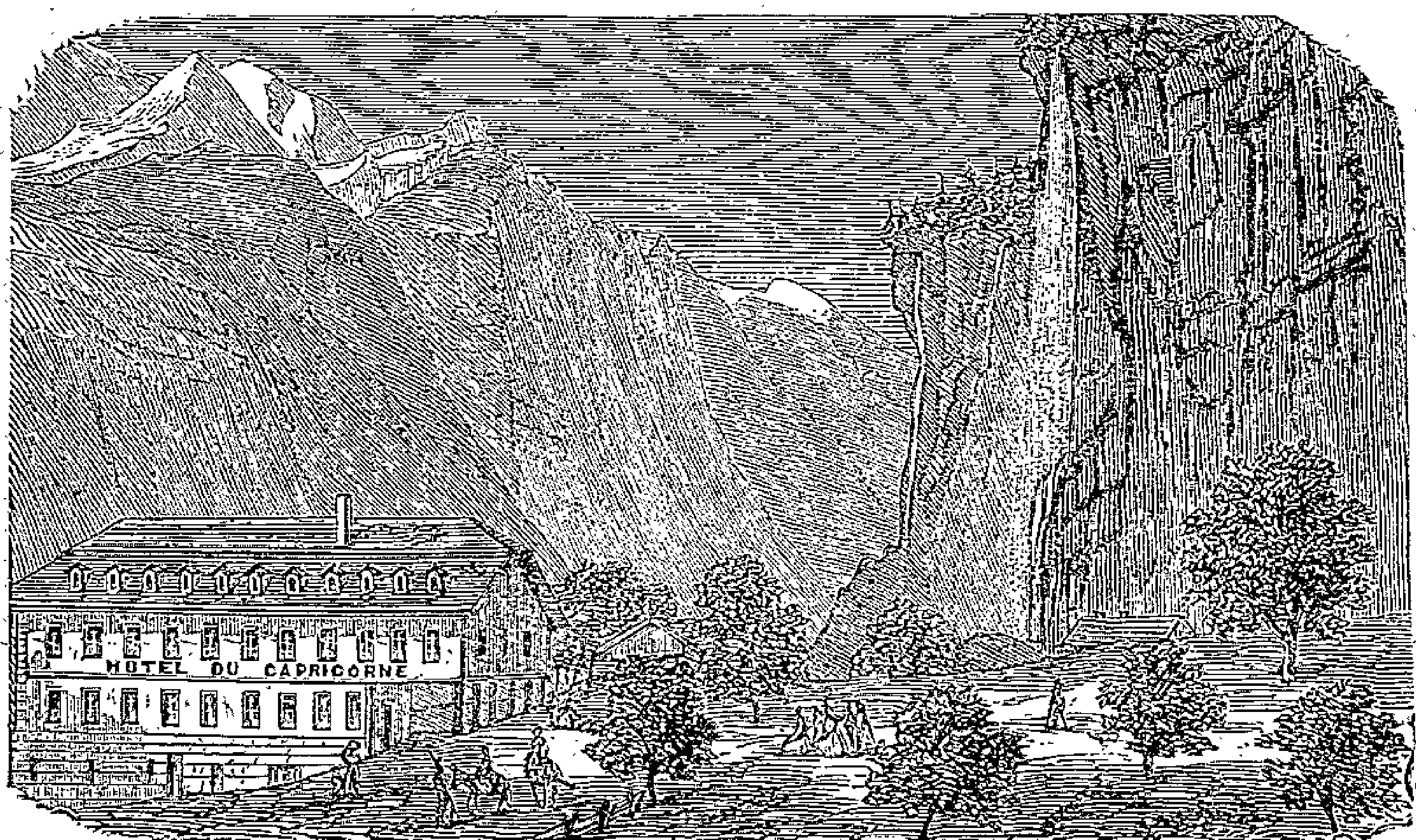
Puis, quand les dernières clartés s'éteignirent, tout le monde se précipita vers la station des bateaux pour retourner à Interlaken.

CHAPITRE XVII

LA WENGERNALP. — GRINDELWALD. — CASCADE DE LA HANDECK. — LE COURS DE L'AAR. — LE GLACIER DU RHONE. — LA FURKA. — LE PONT DU DIABLE.

La vallée de Lauterbrunnen est certainement l'une des plus délicieuses de la Suisse, et aussi l'une des plus vantées.

Nos touristes s'étaient mis en route de bonne heure, afin de n'avoir pas à supporter la grande chaleur de la journée.



CASCADE DU STAUBBACH

Hélène, son père et M. de Vibraye étaient en voiture, et ce fut pour eux une charmante promenade.

Il avait plu la nuit, et les gouttes d'eau brillaient et étincelaient sur les herbes et sur les fleurs dont étaient émaillés les pâturages.

Tout le long du chemin, devant eux, ils pouvaient contempler la Jungfrau, qui dressait vers le ciel sa tête blanche et couronnée.

A Lauterbrunnen, d'autres montagnes frappèrent leurs regards étonnés, — le Moine, avec son capuchon nuageux, le Breithorn, le Wetterhorn, ou pic des tempêtes, et l'Eiger.

En arrivant à l'hôtel du Capricorne, ils furent salués par Marcellus, Paul Séverin et leurs jeunes amis, qui étaient partis la veille, à pied, d'Interlaken.

« Eh bien, vous avez fait bon voyage? demanda Hélène.

— Admirable, répondit Paul Séverin; nous allons d'enchantement en enchantement.

— Nous étions passés par là, la semaine dernière, et je ne pouvais croire que c'étaient les mêmes paysages que nous revoyions, tant il est vrai que le moral a de l'influence sur les impressions, dit Ernest.

— Quel est donc le poète qui appelle les montagnes « ces sublimes apôtres de la nature, dont les sermons sont des avalanches »? demanda Hélène.

— Longfellow, mademoiselle, répondit Marcellus, voyant que ses jeunes amis gardaient le silence.

— J'aime cette idée, dit Hélène. Mais à propos d'avalanches, je n'ai pas eu encore occasion d'en voir, et j'espère que nous aurons ce plaisir en traversant la Wengernalp.

— Nous avons assisté à quelques-unes des chutes de neige en allant au Glœrnisch, dit Henri, C'est curieux, mais l'impression n'a pas été aussi forte que j'aurais pensé.

— A propos, Hélène, dit M. de Vibraye, sais-tu ce que signifie ce mot de Lauterbrunnen?

— Peut être ne trouverais-je pas l'expression exacte, répliqua la jeune fille; mais je crois que cela comporte l'idée d'eau ou de puits.

— Littéralement, cela signifie, rien que des fontaines, dit Marcellus, à qui M. de Vibraye avait adressé un signe de tête. Le mot est dérivé, sans doute, de tous ces petits ruisseaux qui tombent par dessus les rochers dans la vallée. »

A cinq minutes de l'hôtel est la chute du Staubbach, cascade beaucoup trop vantée, dont le nom signifie *poussière d'eau*, qui lui fut donné à cause de la hauteur considérable d'où elle se précipite et aussi parce que, étant composée d'un assez faible volume d'eau, elle se trouve emportée et dispersée par le vent, avant d'arriver jusqu'au bassin et aux prés qu'elle arrose.

On l'a comparée à la queue d'un cheval blanc flottant au vent. Vue de face elle ressemble à un magnifique voile transparent.

Le soleil était haut dans le ciel, lorsque nos touristes arrivèrent au Staubbach, et ses rayons formaient un bel iris brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ils redescendirent au village, Hélène, son père et M. Aubry montèrent à cheval et commencèrent l'ascension de la Wengernalp, précédés de leurs compagnons qui allèrent à pied.

Une excursion dans la Wengernalp n'offre pas de difficulté, et c'est une des plus agréables qu'on puisse faire. Chaque pas semble nous rapprocher de plus en plus de la Jungfrau qu'on a constamment devant les yeux et qu'on dirait être suspendue au-dessus de la route; et telle est sa hauteur colossale, que l'effet de la distance disparaît.

A moitié chemin est une petite auberge, qui était pleine de voyageurs de toutes les nations. M. Aubry réussit pourtant à se faire servir pour lui et ses amis un repas composé de chamois, de fraises sauvages et de crême.

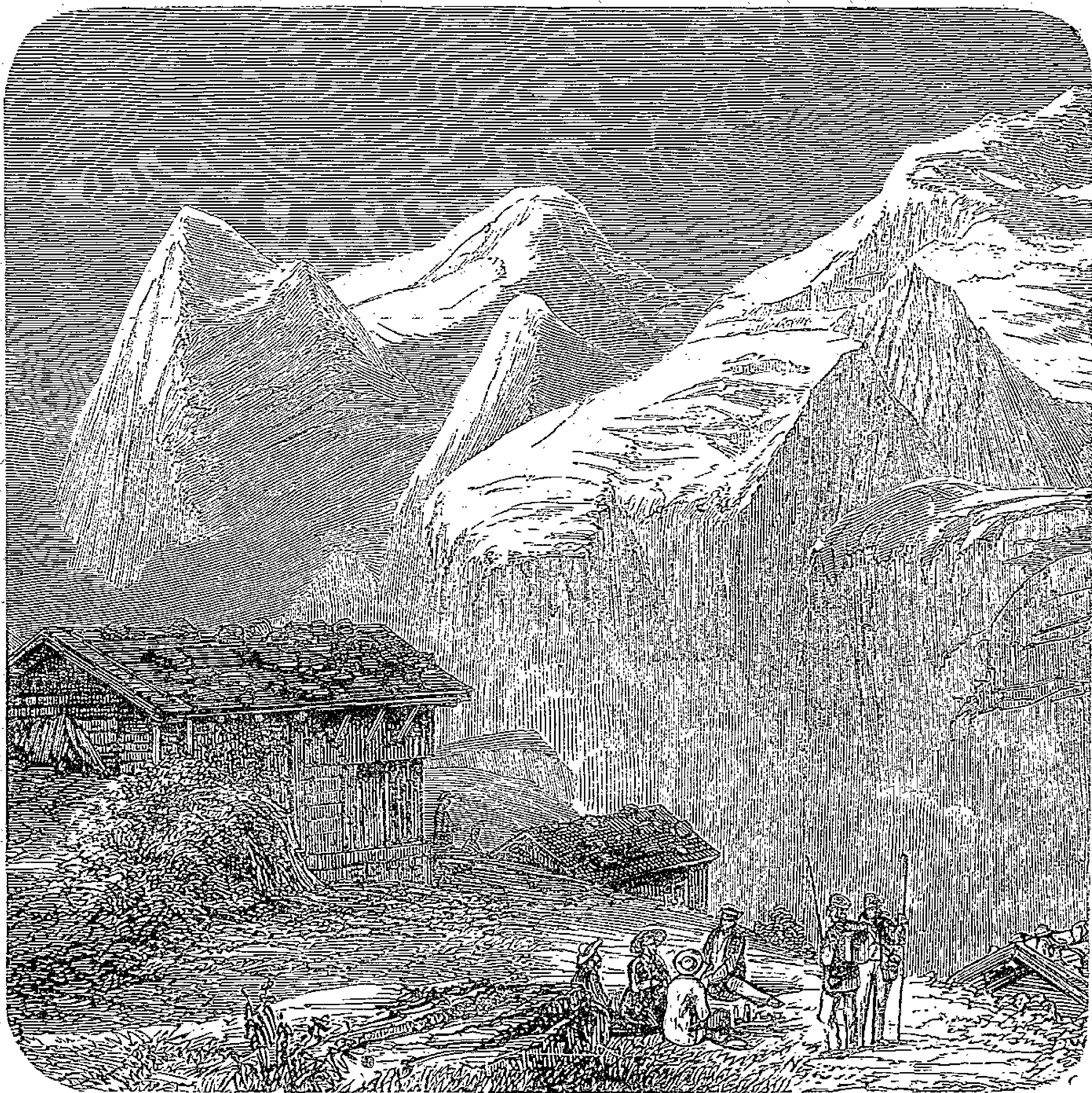
Ce point était le meilleur qu'on pût choisir pour voir tomber les avalanches, et Hélène déclara qu'elle ne s'éloignerait pas avant d'avoir assisté à un de ces phénomènes.

Ils se dirigèrent sur le bord d'un ravin, qui avait une vue directe sur la montagne, s'assirent sur l'herbe et attendirent bravement, en écoutant Marcellus qui discourait sur la nature et les habitudes de l'ibex ou bouquetin, cet animal si curieux qu'on ne rencontre que sur le sommet des plus hautes montagnes.

« Est-il plus difficile à prendre que le chamois? demanda Ernest.

— Ce que je puis vous affirmer, répondit le savant, c'est que cette chasse présente les plus grands périls. Elle n'a, d'ailleurs, que peu d'amateurs, et ils se trouvent dans le Valais. A l'automne, époque où l'ibex est gras, les chasseurs escaladent les montagnes occidentales, se dirigent vers le mont Rose, et, en se cachant des Italiens, pénètrent dans les Alpes du Piémont ou de la Savoie. Comme cette chasse est prohibée dans ces contrées, la ruse et la prudence sont nécessaires. Munis d'une faible provision de vivres,

ils traversent les hauteurs les plus inaccessibles, et dorment sur les rochers ou debout, après s'être attachés avec une corde, afin de ne pas tomber dans un précipice. On ne chasse pas l'ibex comme les autres animaux. Si le chasseur n'est pas au-dessus de lui



L'AUBERGE DE LA WENGERNALP

lorsque sa présence est découverte, il est inutile qu'il compte sur une occasion de tirer un coup de fusil. C'est pour cela qu'il faut qu'il soit, au point du jour, sur les cimes les plus élevées, afin de surprendre l'ibex à son réveil.

— Le plaisir du triomphe est payé cher, fit observer Paul.

— Oui, répliqua Marcellus, car à ces périls, il y en a cent autres à ajouter, sans parler des glaciers. »

En suivant la route de Grindelwald, Hélène eut occasion de se

rendre compte de la nature dévastatrice des avalanches : ils eurent, en effet, à traverser une forêt où les arbres avaient été littéralement hachés. Il ne restait plus que les troncs blancs et dénudés, qui avaient été brisés près de terre.

Les environs de Grindelwald sont magnifiques, à travers de verts paturages, au milieu de chalets pittoresques, de sapins, de montagnes et de glaciers. Mais, durant la plus grande partie de l'année, cette vallée ne peut être visitée par les étrangers; pendant sept ou huit mois, elle est littéralement ensevelie sous les neiges. A cause de sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer, élévation qui n'est pas moindre de 1150 mètres, la chaleur n'y est jamais bien forte, et les moissons, les fruits n'y mûrissent que très tard.

Des fenêtres de l'hôtel, nos touristes eurent une vue superbe des glaciers et de leurs icebergs qui s'élevaient comme une multitude de tours aux formes variées, et présentant les dessins les plus capricieux.

Après quelques instants de repos, ils se dirigèrent vers le glacier supérieur remarquable par un tunnel et une grotte de cristal, taillée entièrement dans la glace.

Sur leur route, ils passèrent devant un paysan qui, d'une espèce de corne faite avec du bois de sapin, tirait des sons extraordinaires. Les notes, d'ailleurs, très simples, étaient répétées par les échos des rochers, et revenaient claires et distinctes.

Le lendemain, lorsque Ernest et Henri descendirent de leur chambre, leurs compagnons avaient presque achevé de déjeuner.

— Paresseux ! cria Marcellus; vous êtes cause que nous allons perdre la meilleure partie de la journée ! Je vous conseille pourtant de faire provision de courage, et de vous préparer à la plus rude ascension que vous ayez tentée.

— Laquelle ? demanda Ernest de Vibraye.

— Celle du Faulhorn.

— Oui, je sais, s'écria Dujardin, un nom composé de deux mots, *horn*, qui veut dire pic, et *faul*, qui signifie pourri ; une montagne de schiste calcaire, noir, friable, d'où on a une vue superbe sur les géants de l'Oberland.

— Cinq heures d'ascension, ajouta Ernest. Nous avons lu cela



LES BOUQUETINS

hier soir, sur les guides. Mais, après avoir escaladé le Faulhorn, où irons-nous?

— Nous nous dirigerons vers Meyringen, répliqua Marcellus.

Les vacances approchent de leur fin, et il est temps que nous songions au retour.

— Nous avons encore douze jours d'entière liberté, dit Ernest de Vibraye, et il faut absolument que nous visitions la Via-Mala, et notre voyage serait incomplet si nous étions privés de ce plaisir. »

Marcellus était embarrassé; il regarda M. de Vibraye et M. Aubry.

« C'est que, dit-il, ce n'était pas compris dans notre itinéraire, et nous ne pourrions accorder à cette excursion qu'un examen précipité. Quel est votre avis, monsieur Aubry? demanda-t-il.

— J'aurais désiré rester neutre, répliqua le père d'Hélène, parce que mon opinion pourrait paraître égoïste.

— Comment cela? dirent ses compagnons.

— Des affaires importantes réclament ma présence en Italie. Mon intention est, en vous quittant, de me rendre dans ce pays; et, si vous allez jusqu'au Splügen.....

— Nous aurons le plaisir d'être quelques jours de plus avec vous, s'écria Ernest de Vibraye.

— Et tandis que vous feriez votre excursion, en vous dirigeant sur Coire et Zurich, j'irais régler mes affaires et nous nous retrouverions tous à Paris.

— C'est entendu, s'écrièrent tous les touristes.

— En ce cas, pas une minute à perdre, dit Marcellus. Nous prendrons des voitures pour franchir les longues distances, et nous serons obligés de négliger bien des points importants.

— En route donc, » crièrent les jeunes gens.

Le premier point d'arrêt fut la grande Scheideck (dos d'âne) où bêtes et gens déjeunèrent de grand appétit, vers midi on se remit en marche, et après avoir donné un coup d'œil au glacier de Rosenlauï on arriva, après une descente difficile et fatigante, aux cascades du Reichenbach. Tout le monde fut en admiration devant ces merveilleuses chutes de trois torrents réunis, mais le déjeuner était loin, et il fallait arriver à Meyringen, pour dîner... et se coucher.

La fatigue de cette journée était si grande que contre l'habitude

le repas fut silencieux; une demi-heure après tout le monde dormait.

Le lendemain, Marcellus, toujours le premier sur pied, réglait la note de l'hôtel lorsque Ernest apparut et lui dit :

« Mais je ne vois pas de voiture ; irions-nous encore à pied ?

— Mais bien entendu ; les deux mulets ne sont pas pour vous, et sept heures de marche par un aussi beau pays ne doivent pas vous effrayer. Du reste nous ferons halte à la Handeck.

— *All Right*, répondit Ernest, qui à force d'entendre les Anglais dire ce mot finissait par en prendre l'habitude. »



CASCADE DE LA HANDECK

Tout le monde fut bientôt rassemblé et la caravane se mit en route; la vallée, de pittoresque qu'elle était d'abord, devint bientôt sauvage. Aux pâturages et aux forêts succèdent des éboulements de montagnes, les sapins eux-mêmes sont plus rares et moins vigoureux, la grande voix de l'Aar parle seule dans ce désert imposant. On entend au loin le bruit de la chute de la Handeck, que l'on cherche en vain à travers les branches des arbres. Il faut quitter le chemin et prendre un petit sentier à gauche ; bientôt on arrive à l'extrémité de la paroi d'un rocher, d'où l'on découvre enfin l'une des plus belles cascades de toute la Suisse. L'Aar se précipite de 32 mètres de haut avec un fracas épouvantable entre deux parois de rochers à pic couronnés de sapins, dans un profond abîme où tombe en même temps que lui un torrent appelé l'Aerlenbach, du nom de l'alpe de ce nom, et dont les eaux blanches font quelquefois un étrange contraste avec les eaux grises du fleuve qui les emportent dans leurs tourbillons.

A mesure que l'on s'avance vers le Grimsel, le phénomène des

roches polies semble prendre toujours plus d'extension, et, comme la forêt n'en masque plus la continuité, on poursuit des yeux ces formes rondes et lisses, semblables à d'énormes cylindres entassés les uns sur les autres, jusque près du sommet des plus hautes arêtes. C'est un spectacle unique que celui de ces roches nues que les anciens glaciers semblent avoir vouées à une stérilité éternelle. A peine si leur poli permet à quelques maigres plantes, malheureuses prolétaires du règne végétal, de se déployer çà et là sur le pourtour des rochers arrondis en prenant racine dans leurs interstices.

L'hôtel de Grimsel était encombré de voyageurs. Les chambres ne sont que des cellules séparées par des cloisons de bois, de sorte qu'on entend le plus léger bruit des deux ou trois cellules attenantes.

Cet hôtel ressemble à tel point à un ancien monastère, qu'Hélène en fit l'observation.

— C'était, en effet, autrefois un hospice, répliqua Marcellus. Le *Grimselgrand*, l'ancien emplacement, n'offre que des rochers nus, dans les renfoncements desquels est amoncelée une neige éternelle, et çà et là pousse un peu d'herbe et de mousse chétive qui servent à nourrir une vache pendant un mois ou deux de l'année.

— N'est-ce pas dans ce voisinage que se trouve le fameux lac où périrent des milliers de Français et d'Autrichiens? demanda Ernest.

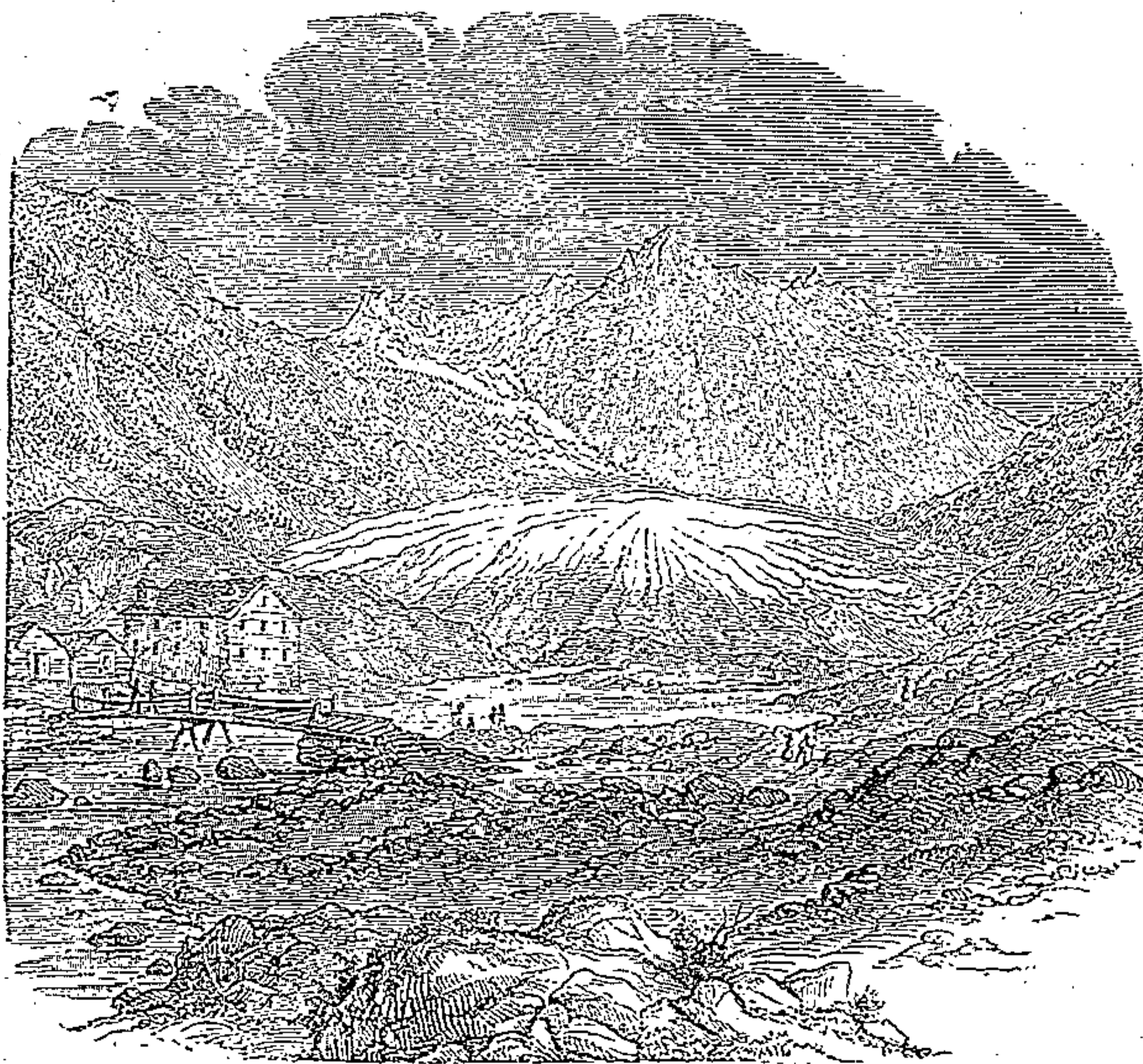
— Oui, *Todtensel*, ou lac des morts, répondit Marcellus. Il est situé un peu au-delà de la frontière des cantons de Berne et du Valais.

— Que se passa-t-il donc? demanda Henri Dujardin.

— Les Autrichiens, réunis aux Valaisiens, s'étaient retranchés sur le Grimsel; leurs avant-postes s'avançaient jusqu'au premier pont de l'Aar, au-delà de l'hospice de Grimsel. Toutes les tentatives des Français, qui avaient pris position à Outtannen, sous les ordres de Gudin, pour débusquer l'ennemi, avaient été infructueuses, lorsque le 14 août 1799, un paysan, nommé Fahner, conduisit une division française directement au Grimsel, par le *Nægelis Grætli*, chemin que jamais pied humain n'avait foulé, excepté,

peut-être, celui de quelque pâtre. Les Autrichiens, surpris, se retirèrent dans le Valais et dans la direction de l'hospice, après un combat opiniâtre.

Nos touristes gagnèrent ensuite, par une épouvantable descente, le glacier du Rhône. Qu'on se figure une immense cataracte, subitement changée en glace, s'élevant comme en terrasses sur une longueur de six lieues. C'est de ce glacier, qui a beaucoup reculé dans les derniers temps, que s'écoule un beau et grand



LE GLACIER DU RHONE

ruisseau, le *Rhodanus* des anciens, qui le faisaient sortir « des portes de l'éternelle nuit, au pied de la colonne du soleil ».

« Eh bien, je suis enchanté d'avoir vu la source de ce magnifique fleuve, dit Ernest de Vibraye; et je me donnerai le plaisir de pouvoir dire que je l'ai sauté à pieds joints. »

Il sauta, en effet, et ses compagnons l'imitèrent, tout en plaisantant.

« N'est-ce pas de l'autre côté de ces montagnes que se trouve aussi la source du Rhin? demanda Paul Séverin.

— Justement, répondit Marcellus. Il sort d'un rocher, devient aussi grand que le Rhône, traverse comme lui deux lacs, arrose

deux grands pays, et l'un et l'autre vont se jeter dans la mer par de vastes embouchures. »

Après une longue visite au glacier, les touristes déjeunèrent à l'hôtel du Glacier et prirent la diligence qui les conduisit à Andermatt par le col de la Furka, un passage ouvert entre deux cimes, qui lui donne l'aspect d'une fourche, d'où lui vient son nom.

Le lendemain matin, Marcellus dit à ses compagnons : « Nous avons deux heures devant nous avant que la voiture ne parte pour Disentis : si vous voulez, nous mettrons ce temps à profit pour visiter le trou d'Uri et le Pont du Diable?

— Le Pont du Diable avec sa fameuse légende! s'écria Ernest de Vibraye. Je croyais que nous en étions à vingt-cinq lieues au moins.

— Nous en sommes à une demi-heure de chemin au plus, répliqua Marcellus.

— Il serait, alors, impardonnable de passer si près de ce pont célèbre sans aller le voir, dit M. Aubry.

— Partons! s'écrièrent les jeunes gens. »

Au bout de quelques minutes de marche, ils entrèrent dans la vallée d'Uri. Cette vallée solitaire, de trois lieues de long et d'un quart de lieue de large, est couverte de pâturages arrosés par la Reuss, et entourée de hautes montagnes arides, en partie couvertes de neige. Les arbres et le blé n'y prospèrent guère. L'hiver y dure huit mois, et pendant les quatre mois d'été, on est souvent obligé de faire du feu.

Ils suivirent la route, qui descendait rapidement, passèrent près d'une chapelle, et arrivèrent au *Pont du Diable*.

Ils furent frappés de l'aspect grandiose du paysage. La Reuss, à trente mètres en dessus du pont, forme une chute splendide qui le couvre d'une fine poussière, et se précipite à une grande profondeur dans une gorge sauvage. Des deux côtés, les rochers sont à pic.

« Il y a un autre pont au-dessous, dit Marcellus, qui est le vrai *Pont du Diable*. Je vous conseille, ajouta-t-il, de prendre garde à vos chapeaux.

— Pourquoi? demanda M. Aubry.

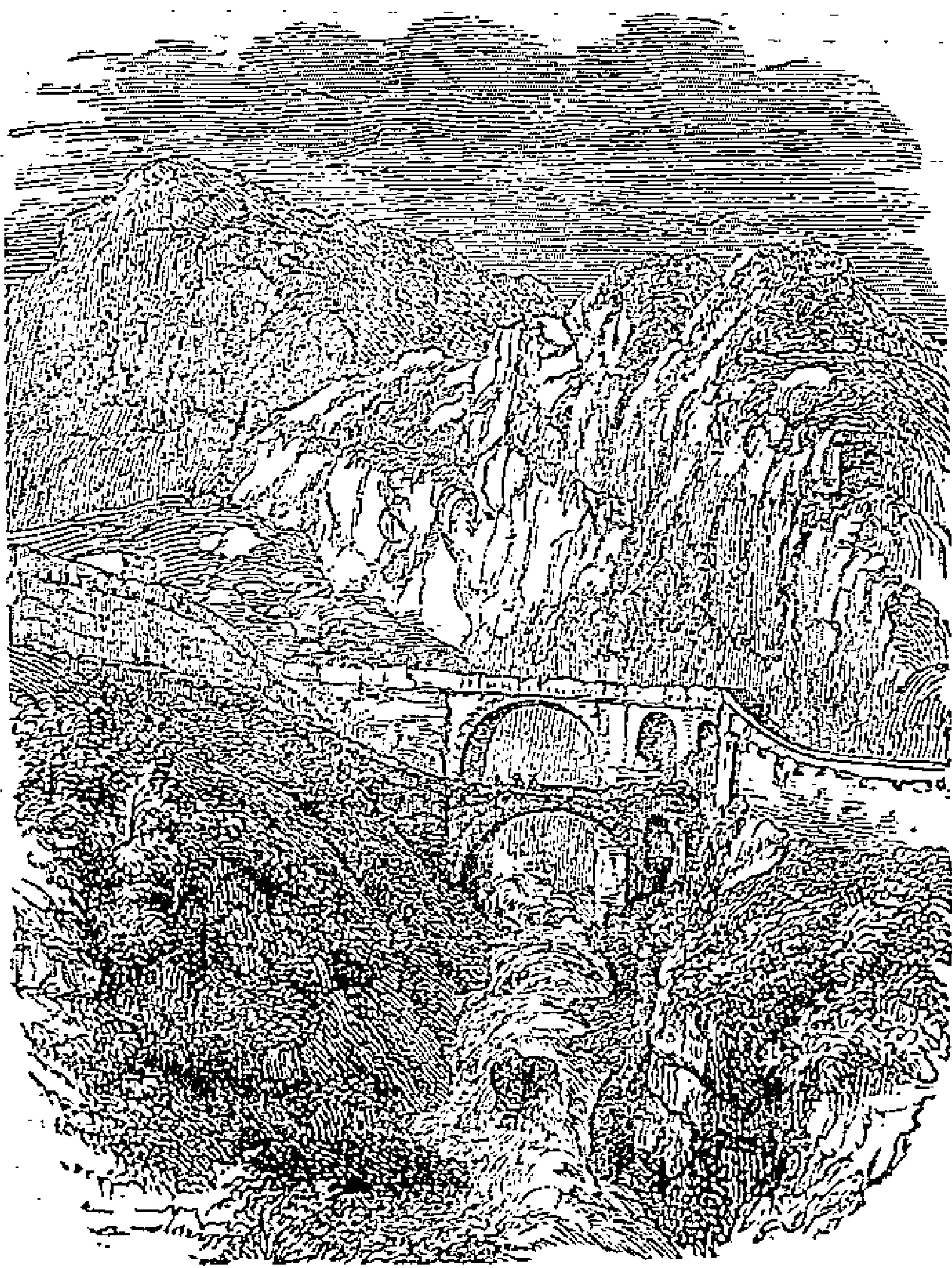
— Les habitants de la vallée assurent que ce pont est hanté par un lutin, le *Hutschelm*, qui en veut aux chapeaux.

— Je voudrais bien qu'il vienne prendre le mien! s'écria Ernest.

— Vous auriez tort de le mettre au défi, dit Marcellus; il pourrait vous prendre au mot.

— Je serais curieux de voir cela, répliqua Ernest; s'il veut... »

Il n'acheva pas. Un coup de vent violent arriva soudainement, souleva le chapeau du jeune homme, et l'emporta dans le torrent.



LE PONT DU DIABLE

Ses compagnons partirent d'un éclat de rire.

« Ne vous avais-je pas averti? dit Marcellus, croyez-vous à l'existence du lutin à présent? »

Tous portèrent instinctivement la main à leurs chapeaux.

« Je ne regrette pas l'épreuve, dit Ernest de Vibraye. J'achèterai un chapeau à Andermatt.

— Ce pont a été témoin de luttes acharnées, et, sous ce rapport, il ne peut qu'exciter chez nous un vif intérêt, fit observer M. Aubry.

— C'est vrai, répliqua Marcellus. Ce fut le 14 août 1799 que les Français attaquèrent ici les Autrichiens. Ceux-ci avaient pris une forte position près du pont, mais ne pouvant résister au choc des assaillants, ils firent sauter la petite arche latérale. Le passage fut ainsi coupé et des centaines de soldats tombèrent dans l'abîme.

— Et les Français se trouvèrent arrêtés ? demanda Henri.

— Du tout, répliqua Marcellus. Ils grimpèrent le long de la rive droite de la Reuss et forcèrent les Autrichiens à décamper pendant la nuit. Un mois plus tard, les rôles étaient changés. Souwarow, venu du Saint-Gothard, serrait de près les Français qui, à leur tour, défendaient le *Pont du Diable*. Ils avaient fermé le trou d'Uri avec

des blocs de rochers. Les obstacles furent enlevés et les Russes avancèrent jusqu'au Pont du Diable où ils furent exposés à un feu meurtrier. Savez-vous, ajouta Marcellus, combien il y avait de Français en Suisse pour soutenir la lutte contre plus de cent mille Russes et Autrichiens ?

— Moins de quarante mille, dit Henri Dujardin.

— Ils n'étaient pas vingt-cinq mille, répliqua Marcellus. Leur situation était critique, surtout lorsque Souwarow, vainqueur en Italie, arriva à la tête de ses légions, sur le théâtre de la guerre. »

Tout en parlant, ils étaient descendus jusqu'au Trou d'Uri.

Ce tunnel a beaucoup perdu de son importance depuis le tunnel du chemin de fer. Cependant, il continue à exciter la curiosité des voyageurs. C'est une galerie de soixante-quatre mètres de long et de trois mètres de large sur quatre de haut, taillée dans le roc.

« C'était un fameux homme que ce Souwarow, dit Henri.

— Son nom existe encore à l'état de légende dans ce pays, répliqua Marcellus. Mais, en somme, ce n'était qu'un barbare, d'une grande vigueur de caractère, d'une bizarrerie poussée jusqu'à la folie, mais sans aucun génie de combinaison. Les Russes étaient habitués, comme leur général, à charger en plaine et à la baïonnette. Aussi, quand ils se virent au milieu de neiges éternelles, qu'ils n'aperçurent autour d'eux que des roches et des précipices, quand ils se virent battus à Airolo par six cents grenadiers français, ils perdirent courage. Vous savez ce que fit Souwarow lorsque ses soldats manifestèrent des idées d'insubordination, et voyant l'inutilité de ses exhortations ?

— Oui, dit Henri Dujardin; on assure qu'il fit creuser une fosse, s'étendit dedans, sans vêtements et cria aux mutins : « Couvrez-moi de terre et abandonnez votre général. »

— Parfaitement, continua Marcellus. Et les soldats, honteux de leur conduite, le relevèrent, le prirent dans leurs bras et le supplièrent de les conduire à l'ennemi. Ils débouchaient dans la vallée de Maderan au moment où les Autrichiens s'emparaient du pont d'Amstey pour couper la retraite aux Français. Henri Dujardin, en

sa qualité de futur général, doit connaître cette partie de notre histoire, ajouta Marcellus.

— Ce que je sais, répondit le jeune homme, c'est que nos grenadiers enlevèrent le pont à la baïonnette, mais que, écrasés par l'artillerie, ils furent obligés de reculer ; c'est alors que le général Lecourbe saisit le fusil d'un soldat, se plaça à l'entrée du pont et jura qu'il y mourrait. Déjà les Autrichiens l'entouraient quand ses grenadiers, honteux d'abandonner leur chef, revinrent à la charge et mirent l'ennemi en fuite. Oui, continua Henri Dujardin, avec une patriotique animation, avec quinze cents hommes, Lecourbe arrêta les vingt mille Russes. Pendant toute la retraite, il marcha à pied près du dernier canon qu'il pointait lui-même sur l'avant-garde ennemie, chaque fois qu'elle s'approchait.

— Et il alla ainsi jusqu'à Brunnen, et donna à Masséna le temps et la possibilité d'écraser les Autrichiens à Zurich, reprit Marcellus. Vous savez comment le vieux Souwarow fut réduit à s'engager dans la vallée de la Muotta, et comment il commença cette fameuse retraite dans les cols les plus difficiles des Alpes?

— Les Russes eurent terriblement à souffrir, dit M. de Vibraye.

— Le froid était rude, répliqua Marcellus ; le bois manquait, et, pour entretenir le feu de bivouac, les cosaques brisaient leurs lances. L'armée, épuisée par la fatigue, décimée par les combats, mourant de froid et de faim, abandonnant son artillerie et ses malades, disparut de la Suisse.

— Elle laissait après elle un souvenir, une inscription que les soldats avaient gravée sur un rocher : « *Souwarow Victor* », dit Paul Séverin.

— Vous avez raison, répliqua Marcellus, et cette inscription, les français, maîtres du pays, dédaignèrent de l'effacer. »

Ils étaient de retour à Andermatt. La voiture les attendait, et ils se dirigèrent vers Disentis pour, de là, gagner Thusis.

CHAPITRE XVIII

DISENTIS. — LA VALLÉE DU RHIN. — REICHENAU. — THUSIS. — LA VIA MALA. LES RÉFLEXIONS DE MARCELLUS. — RETOUR A PARIS.

La première partie de la route se fit lentement. Les touristes mirent deux heures à gravir la montée qui aboutit au *Col* de l'*Oberralp*, où se trouve la borne qui marque la frontière des cantons des Grisons et d'Uri.

La vue des montagnes, la beauté du paysage avaient tenu éveillée l'attention des jeunes gens ; mais lorsque les chevaux ralentirent le pas, Ernest de Vibraye se renversa dans la voiture, et se laissa aller à un sommeil qui fut contagieux, Marcellus les réveilla à l'entrée de Disentis.

Disentis est un gros bourg de 1,300 habitants environ, qui possède une abbaye de Bénédictins. Au mois de mai 1799, l'abbaye et une partie du village furent brûlés par les Français ; et plusieurs habitants devinrent victimes de la fureur des soldats, parce qu'une compagnie de grenadiers français avait été massacrée pendant l'insurrection générale du pays, provoquée par les Autrichiens. Cet incendie fut désastreux pour la science, car la bibliothèque du couvent, détruite par les flammes, renfermait des objets précieux, entre autres une vieille chronique du pays depuis la fondation de l'abbaye, et un livre d'évangiles, apporté d'Écosse par Siegbert, le premier évangéliste de ces contrées. C'est près de là que s'opère la jonction du *Rhin-Antérieur* et du *Rhin-Moyen*. Comme il était impossible d'arriver à Thusis le même jour, on remit le départ au lendemain.

La route de Disentis à Reichenau, qui est à dix kilomètres seulement de Coire, est particulièrement intéressante. Cette vallée du *Rhin-Antérieur* est certainement une des plus belles de la Suisse.

« Ce mot de *Reichenau* ne vous rappelle-t-il pas un fait historique ? » demanda-t-il, en s'adressant à ses jeunes compagnons.

Ceux-ci hésitèrent, et gardèrent le silence.

« Comment, vous ignorez cet incident de l'histoire de l'un des souverains de notre pays ! s'écria Marcellus. Si mademoiselle Hélène ne craignait de vous faire honte, elle répondrait, j'en suis sûr.

— Voyons, Hélène, dit Ernest, prouvez à ces messieurs que notre ignorance n'est pas si coupable, puisque vous la partagez.

— C'est en quoi vous vous trompez, répliqua la jeune fille; car je sais que c'est là que, en 1794, Louis-Philippe d'Orléans, qui fut plus tard le roi Louis-Philippe, trouva un refuge, et...

— Oui, oui, je me souviens, s'écria Ernest de Vibraye, et qu'il enseigna les mathématiques dans une pension, sous le nom de Chabot. Je n'ignorais pas cette circonstance de l'ancien officier qui avait combattu à Valmy; mais c'est ce nom de *Reichenau* qui m'était sorti de la mémoire.

— Le duc avait-il une raison de se réfugier là plutôt qu'ailleurs? demanda Paul Séverin.

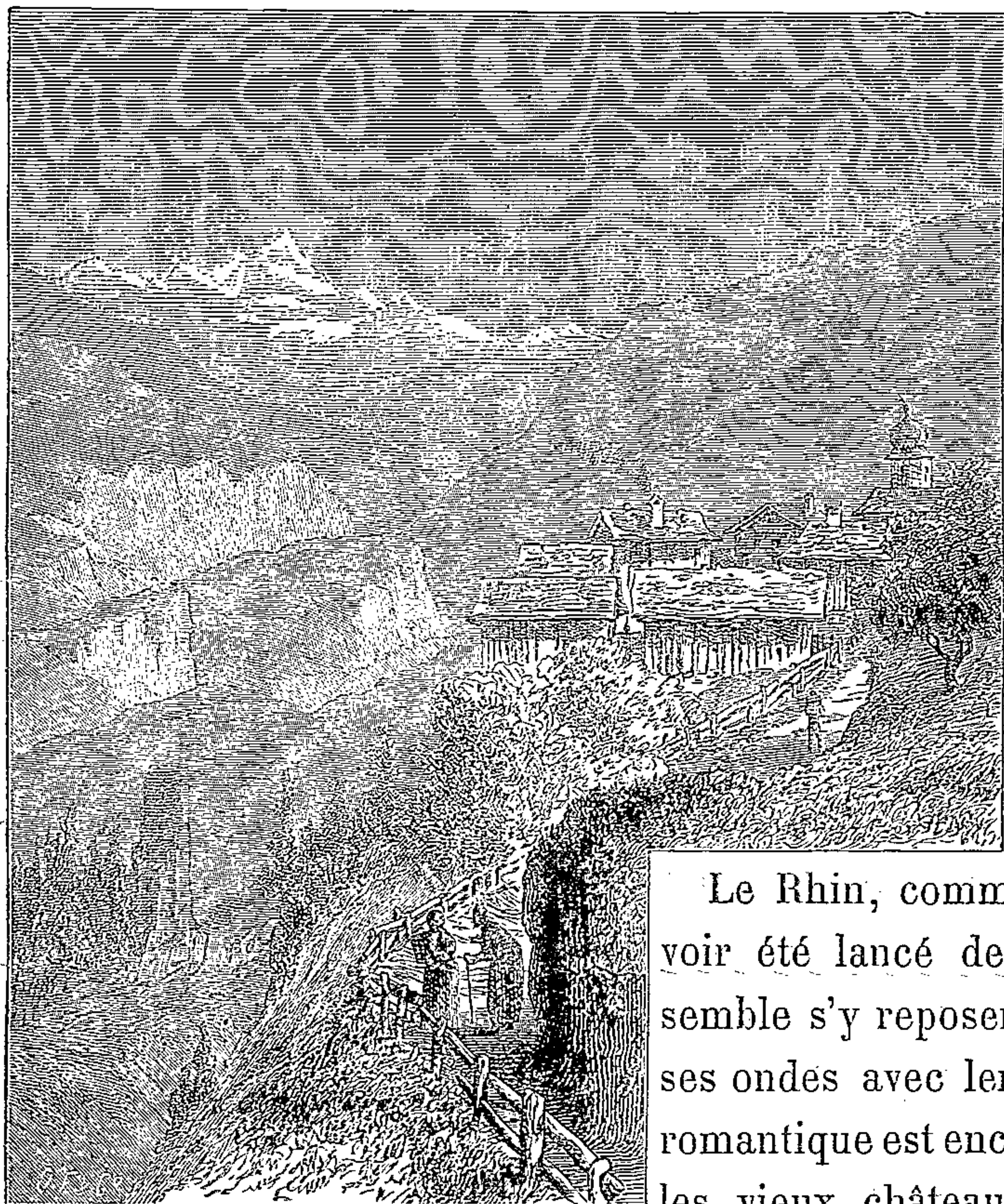
— Je ne le pense pas, répliqua Marcellus. Ce qu'il désirait, c'était d'échapper à ceux qui en voulaient à sa vie et de se soustraire à la tourmente révolutionnaire. C'est un nouvel exemple des vicissitudes humaines. Un jour, un jeune homme se présente au pensionnat et demande à être admis comme professeur ; il portait un petit paquet au bout d'un bâton, et c'était tout son bagage. Il tombait de fatigue, et inspira de l'intérêt par son extérieur à la fois simple et distingué. Aux questions qui lui furent adressées, il répondit qu'il se nommait Chabot ; et, les renseignements qu'il fournit ayant été jugés satisfaisants, il fut admis comme maître de littérature et de mathématiques; ses appointements furent de quatorze cents francs.

« Ce jeune professeur, qui avait emprunté ainsi un nom étranger, n'était autre que le duc de Chartres, Louis-Philippe d'Orléans, destiné à être roi, et à retourner mourir dans l'exil. Il demeura huit mois dans cette maison, aimé et estimé des élèves, qui

étaient à cent lieues de penser qu'ils avaient pour maître le futur souverain de cette nation qui, alors, épouvantait le monde. »

Ils descendirent de voiture et entrèrent dans un beau jardin, dont le propriétaire, M. Planta, conserve précieusement tout ce qui rappelle le souvenir de l'ancien professeur.

« A présent, à Thusis, » dit Marcellus, en remontant en voiture.



DISENTIS

Ils entrèrent dans la vallée de Domleschg, que la route suit sur la rive gauche du Rhin, et qui est l'une des plus verdoyantes et des plus jolies des Grisons.

Le Rhin, comme fatigué d'avoir été lancé de roc en roc, semble s'y reposer. Il promène ses ondes avec lenteur. Ce site romantique est encore animé par les vieux châteaux aux ruines imposantes.

On arriva à Thusis.

« Nous allons dîner, et on se reposera, dit M. Aubry.

— Et la *Via mala ?* s'écria Ernest.

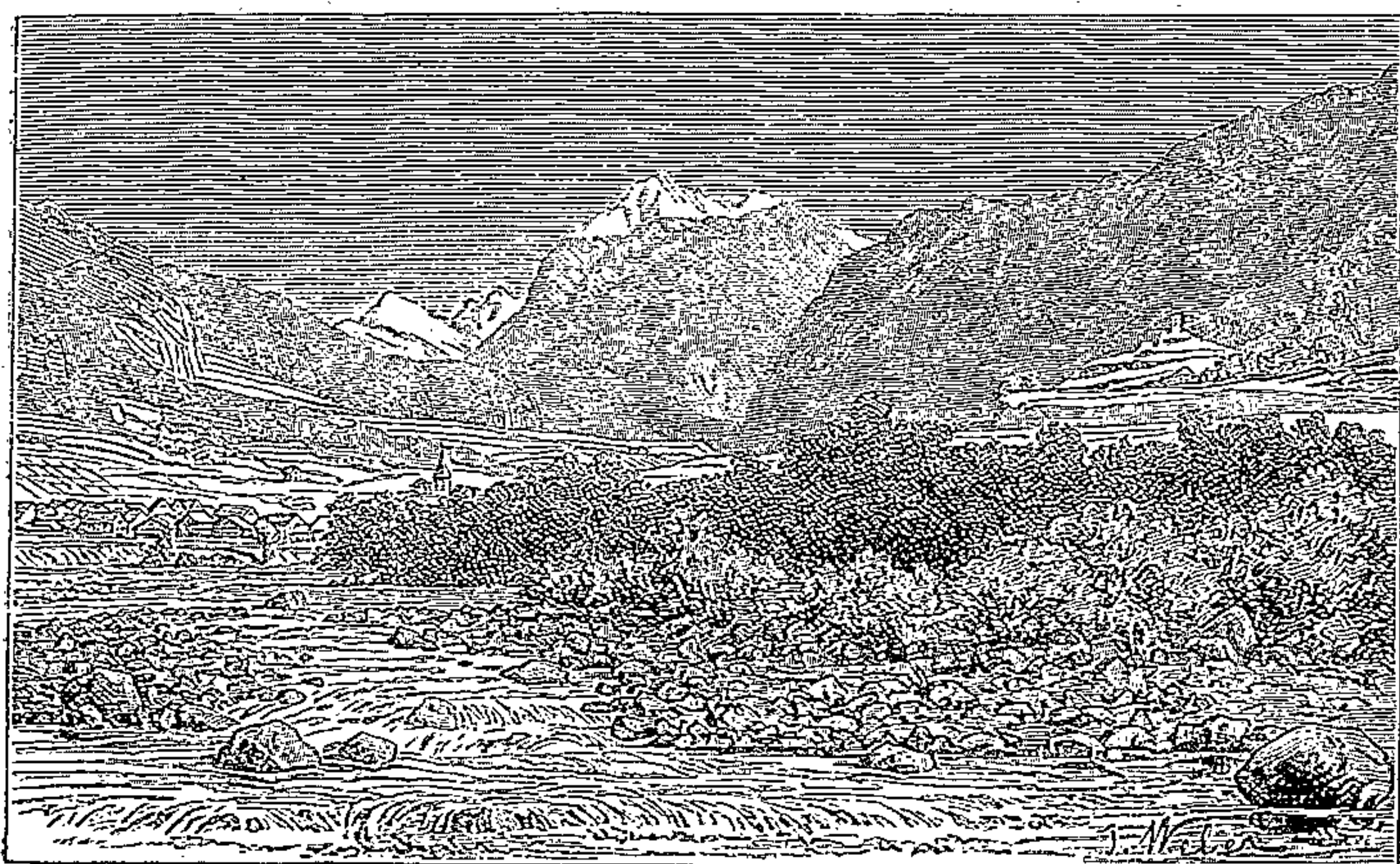
— Demain, répliqua M. Aubry, aujourd'hui nous n'aurions pas assez de jour, et nous sommes tous suffisamment fatigués. »

Le lendemain à huit heures tout le monde était réuni dans le salon de l'hôtel, et l'on se mit en route.

L'attention, au sortir de la ville, se porta sur la Nolla, qui des-

cend des gorges de Piz Beverin, et qui est le torrent le plus sauvage et le plus dangereux de toute la Suisse. Le plus souvent, un orage sur le Piz Beverin suffit pour enfler subitement cette rivière et lui faire prendre des proportions désastreuses. Le Rhin transporte les boues qu'elle lui amène jusqu'au lac de Constance. Des travaux d'endiguement ont été faits sur plusieurs endroits de son cours; mais les plus élevés ont déjà été comblés par les apports du torrent.

Du pont de la Nolla, la vue est splendide. Au fond se dressent les pentes nues du Piz Beverin, entre deux montagnes s'élèvent le châ-



LA VALLÉE DU RHIN

teau de Réalt, le plus vieux de la Suisse, et l'église Saint-Jean-Baptiste.

« Nous voilà presque au centre des *légendes chrétiennes*, dit Marcellus. Ce château de Réalt, que vous voyez là-bas, fut, assure-t-on, bâti par le roi étrusque *Rhâtus*, six cents ans environ avant Jésus-Christ, afin de dominer, de régner sur la vallée.

— C'est une assertion qu'il serait peut-être difficile de prouver, fit observer M. Aubry.

— Sans doute, répliqua Marcellus ; mais il est certain que des fragments d'armes de bronze qu'on a trouvés en travaillant la terre établissent la haute antiquité de ce fort. »

Après avoir contemplé la gorge de la Nolla, les touristes pénétrèrent sous les rochers d'où surgit le jeune Rhin et s'avancèrent sous les voûtes du *Trou perdu* dont l'entrée est gardée des deux côtés par les rochers du Johannisberg et du Crapteig. Un vent frais frappa leur visage et ils se trouvèrent dans une demi-obscurité. Des rochers raides, dénudés, se dressent de chaque côté, tandis que sur les pentes croissent de sombres sapins qui projettent leur ombre jusqu'au fond de la gorge. La route continue à monter, les rochers se rapprochent de plus en plus, et tout à coup, à un détour, on se trouve en présence d'un gouffre béant, au fond duquel mugissent les eaux du fleuve.

Puis, soudainement, la gorge s'élargit, et dans un charmant petit vallon apparaît le village de Rongellen.

« Nous venons de traverser le *Trou perdu*, dit Marcellus, et nous entrons dans la *Via mala*. »

La scène devenait de plus en plus sauvage, de plus en plus grandiose, les rochers paraissaient se rejoindre à une immense hauteur. On franchit une galerie faite pour protéger contre la chute des pierres et des avalanches, et presque sans transition, on se trouva en face d'un pont se courbant au-dessus de la gorge et conduisant sur la rive droite du torrent.

A une profondeur que n'atteint jamais un rayon de soleil coule le jeune fleuve, aux teintes sombres et noires.

Après avoir suivi, quelques minutes, la route qui serpente au bord du rocher on rencontre un deuxième pont jeté sur un gouffre encore plus effrayant que les autres.

De l'autre côté de ce pont, Marcellus arrêta ses compagnons.

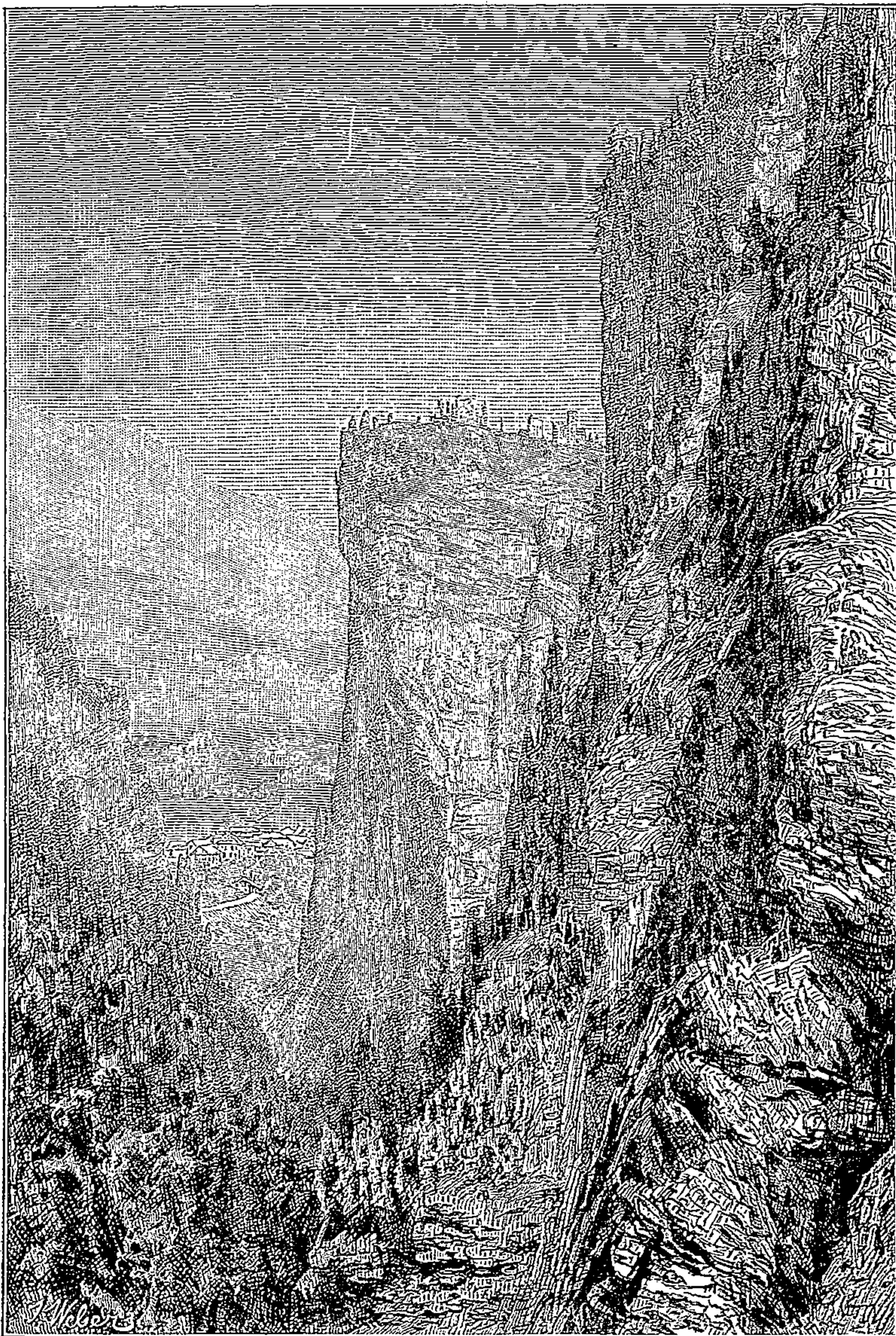
« Nous voilà au bout de la *Via mala*, dit-il, mais à l'endroit le plus curieux, le plus intéressant. »

Là, en effet, le torrent n'a pour son passage qu'une fissure du roc ; à droite comme à gauche, les parois s'élèvent à pic, des troncs d'arbres renversés sont arrêtés dans les anfractuosités, et leur masse épaisse dérobe à la vue le fleuve qui reparaît plus loin.

« C'est sublime ! s'écria Paul.

— Tellement sublime que j'ai le cœur tout serré, » répliqua Hélène.

Après avoir déjeuné dans un petit hôtel de la vallée de Schams, on rebroussa chemin.



HOHEN-RHÆTIEN VU DEPUIS LA VIA MALA

Lorsqu'ils approchèrent du pont de la Nolla, Marcellus signala à ses compagnons les ruines du château de Hohen-Rhætien.

« Ce château, dit-il, était habité par le bailli qui, vers le milieu

du xve siècle, fut la cause première de la délivrance du pays, comme Gessler l'avait été pour le pays d'Uri.

— Dans quelle circonstance? demanda Ernest de Vibraye.

— Voici, répliqua Marcellus : ce bailli étant entré à l'heure du dîner dans la maison d'un paysan qu'il haïssait, commit l'imprudence de cracher dans la soupe qui était sur la table. Le paysan le saisit à la gorge, lui plongea la tête dans le pot, en s'écriant : « Mange toi-même la soupe que tu as assaisonnée. » En même temps, il l'étrangla. Ce fut le signal du soulèvement général.

« Nous avons dit que c'est à Rhâtus, le roi légendaire des Etrusques qui, chassés de leur pays par les Gaulois, étaient venus s'établir dans les Grisons, qu'on devait la construction du château de Réalt ; c'est, assure-t-on, également à ce souverain qu'on attribue la fondation de Thusis. Mais on n'a que peu de renseignements sur ces temps reculés. On sait seulement qu'une voie romaine existait dans la montagne près du Heinzemberg et de Piz Beverin. »

Nos touristes employèrent la journée de repos qu'ils s'étaient accordée à visiter les sites curieux des environs, et surtout à se reposer, car la fatigue causée par toutes ces excursions successives commençait à devenir générale.

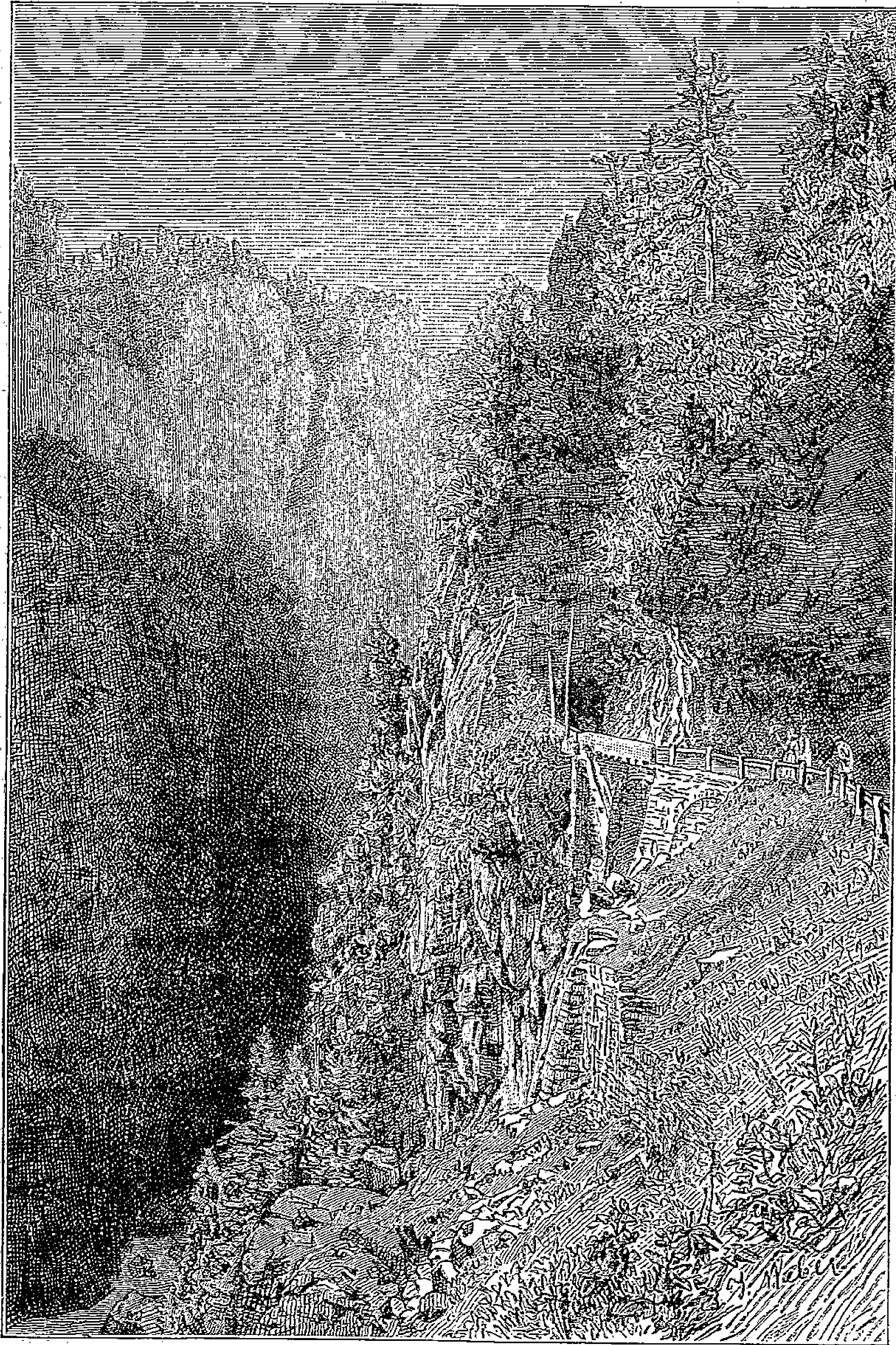
« Nous approchons de la fin de nos excursions, dit Marcellus, j'espère qu'elles n'auront pas été pour vous sans profit.

— Grâce aux explications et aux détails que vous nous avez donnés, répliqua Henri, mais vous nous avez bien dit ce que sont les Alpes : ce que je désirerais savoir, c'est comment elles se sont formées.

— Cette question vient à propos, répliqua Marcellus, elle ouvre la voie à une sorte de revue rétrospective que je désirais faire avec vous, et que vous comprendrez mieux à présent, que vous avez eu occasion de voir et d'étudier quelque peu la Suisse.

— L'époque de la formation des Alpes, répliqua Marcellus, tombe dans la période préhistorique, et il est probable qu'elle a duré des milliers d'années, si l'on en juge par les diverses formations primaires, secondaires et tertiaires. Au bout de cette période, de nouveaux

et immenses changements s'opérèrent. Les réservoirs se frayèrent un chemin du haut des montagnes à travers les rochers, et envahi-



LE TROU PERDU

rent les régions inférieures; d'autres se formèrent encore par les eaux réunies des torrents. Des chaînes de montagnes, soulevées par des feux souterrains, éclatèrent et se divisèrent en une multitude

de bras, — tandis que d'autres parties du pays montaient ou s'abaissaient tout doucement. Encore aujourd'hui, il est divers endroits où l'on peut suivre dans son cours l'histoire de cette formation. Cette révolution s'est calmée, ce qui n'empêche pas que, par intervalles, d'énormes changements s'accomplissent encore dans la structure des Alpes. Vous en avez vu de nombreux témoignages. Mais là où règne un désert de glace, on rencontre chez le peuple des traditions dans lesquelles il est dit qu'à ces mêmes places étaient autrefois des champs fertiles et des campagnes souriantes. »

Il y eut un moment de silence, et Marcellus reprit :

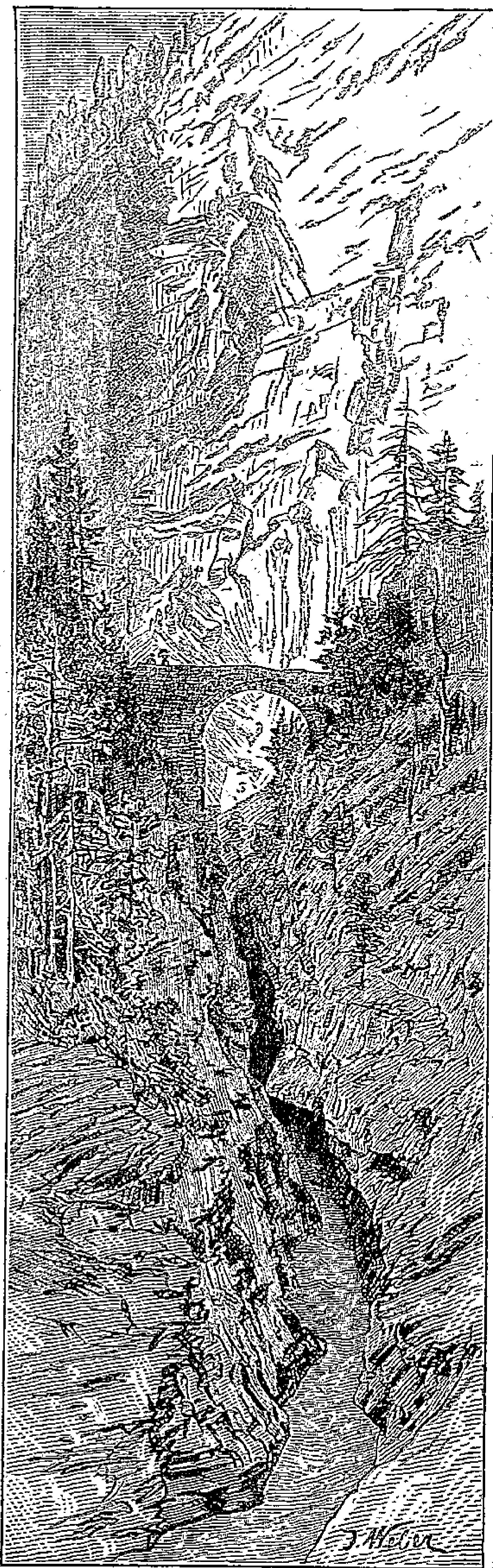
« Vous avez pu vous faire une idée de la façon dont sont distribuées les montagnes en Suisse ?

— Une idée vague, dit Ernest en souriant.

— La masse principale se trouve au sud, dit Marcellus, dans la chaîne des Alpes centrales, et surtout dans les deux chaînes gigantesques qui s'étendent du Mont-Blanc et du lac de Genève embrassant la vallée du Rhône. La chaîne des Alpes Bernoises, au nord, a pour centre le Finsteraahorn ; celle du sud, le Mont Rose. Au nord, une chaîne de montagnes primaires part du Saint-Gothard, de chaque côté du Tessin, tandis qu'à l'est, et du même point, courent les Alpes Rhétiennes, avec leurs nombreuses ramifications, inclinant vers le système du Rhône et de l'Inn, et envoyant de nouvelles branches dans diverses directions.

« Vous avez vu plusieurs des hautes montagnes de la Suisse, continua Marcellus ; mais il en est qui atteignent la hauteur gigantesque de 4000 mètres. Elles sont au centre de la chaîne, entourées de groupes moins élevés, et paraissent être la pierre fondamentale de la construction. Le plus haut parmi ces géants, est le mont Rose, avec neuf pics, dont le principal a 4224 mètres : il n'a que quelques centaines de mètres de moins que le mont Blanc. Il descend brusquement dans une muraille de glaciers, haute de 3000 mètres, à Macugnaga, et renferme des mines de fer, d'argent et de cuivre. Sur le sommet de la passe du Matterhorn, à 3500 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élève, comme dans une féerie des anciens temps, la plus haute forteresse d'Europe, la redoute de Saint-

Théodule, bâtie il y a 300 ans, par les habitants de la vallée de Tournanche contre les Valaisiens, et presque constamment cachée par les brouillards qui montent des vallées.



LE PREMIER PONT DE LA VIA MALA

« La chaîne du Dent et les pics qui se dirigent vers le nord peuvent être considérés comme une branche du mont Rose, continua Marcellus. On y trouve une pyramide, la dent Blanche qui a 4470 mètres de haut, et le cône du Weisshorn, qui a 4630 mètres.

« La seconde famille de cette classe de Géants est ensevelie sous les champs de glace, entre le lac de Brienz et le Rhône supérieur. C'est le groupe Finsteraarhorn, avec un grand nombre d'autres pics. Les principaux sommets, vous vous en souvenez, sont le Schreckhorn, l'Eiger, le Moine, la Jungfrau.

« La troisième famille, que nous verrons prochainement, est le splendide groupe de la Bernina, remarquable par la formation cristalline de ses rochers, par sa base étroite, et par ses pics encore très peu connus. Le plus élevé, le pic Bernina, fut escaladé, pour la première fois, en 1850; il a 4052 mètres d'élévation.

« La région des neiges a aussi une étendue verticale de 2800 mètres dans les hautes Alpes. C'est, comme vous le savez, des neiges éternelles; c'est à peine si l'on y découvre quelques signes de vie animale ou végétale. Les chalets ne se rencontrent pas à plus de 2200 mètres : quelques-uns, cependant, sur les Alpes Ber-

noises, sont à 2350 mètres, et il y a, sur le mont Rose, des huttes de bergers à 2700 mètres. C'est une erreur de dire, que l'habitation européenne la plus élevée soit l'auberge qui est au sommet du Faulhorn, car il y a sur le Stelvis un poste qui est à 2850 mètres, et l'hôtel d'été qu'on a construit sur la passe de Saint-Théodule est encore plus élevé.

« Ainsi que vous l'avez remarqué, poursuivit Marcellus, la surface de la région des neiges est formée de couches plus ou moins brusquement inclinées ; entre les arêtes sont des vallées semées de fragments de rochers. Il n'y a point de plateaux : simplement des bassins remplis de glace, et des ravins couverts de neige et de névé. Toute la région, spécialement celle au-dessus de 2800 mètres, forme, au cœur des Alpes, un district de glace et de neige, une longue chaîne fréquemment rompue, s'étendant dans une direction nord-est, du Mont-Blanc à l'Ortler Spitz.

« Vous me demanderez, peut-être, ajouta Marcellus, ce que l'homme a à faire là? Je vous répondrai en vous rappelant le désir que vous avez vous-mêmes d'escalader ces montagnes. C'est, sans doute, une fascination mystérieuse qui nous pousse à défier le danger, à nous traîner péniblement sur d'immenses glaciers, et à nous aventurer sur ces pics où l'on a à peine place où poser le pied, et où l'on est comme suspendu entre la vie et la mort.

« Doit-on croire que la gloire d'avoir été là est la seule récompense que l'homme attende de ses efforts ? Espérons plutôt que ce qui l'inspire, c'est le sentiment de ce pouvoir supérieur qu'il porte en lui et qui le pousse à triompher des horreurs de la nature : c'est le charme de mesurer sa puissance, et de voir ce que peut, contre l'opposition de la poussière, une volonté intelligente : c'est encore le désir de connaître le mystérieux rapport qui existe entre les choses de la création. »

Marcellus se leva, et ils se remirent en route.

« Quand a-t-on gravi pour la première fois le Mont-Blanc? demanda Ernest de Vibraye.

— Ce fut en 1786, répondit Marcellus. Ce fut un M. Paccard, de Genève, qui eut cet honneur. Depuis lors, ainsi que vous en avez été

témoins, l'ascension a cessé d'être une merveille. La Jungfrau fut escaladée, en 1811, par les frères Meyer, d'Aaran. Le mont Rose fut attaqué, pour la première fois, en 1819, par un M. Vincent, mais ce ne fut qu'en 1855 qu'un anglais atteignit le pic le plus élevé. Tous les autres sommets importants des montagnes ont été escaladés depuis la formation du fameux Club Alpin, dont les exploits surpassent, en audace, tout ce que l'imagination peut concevoir.

— D'après ce que j'ai observé, les ascensions ne seraient pas une tâche si difficile si les obstacles restaient toujours les mêmes, dit Henri Dujardin.

— C'est justement là qu'est le danger de ces ascensions, répliqua Marcellus.

« L'aspect d'une région se modifie sans cesse. Ainsi que les guides vous l'ont expliqué, où il y a un creux cette année, s'élèvera, l'année prochaine, une montagne, et l'on rencontrera des crevasses dans une route que l'on croyait sûre. Vous savez, aussi, ce que sont les ponts de neige, et comment, afin de ne pas se voir engloutir par la chute de ces ponts, les guides et les voyageurs s'attachent les uns aux autres, au moyen d'une corde passée autour du corps, afin que, si l'un tombe, les autres puissent le retirer. La négligence d'une pareille précaution a été cause de bien des accidents. De Saussure, en descendant de l'Aiguille du Midi, en 1786, tomba soudainement à travers la neige et resta à califourchon sur un mur de glace, les deux pieds pendant dans l'abîme. Son guide, Pierre Balmat, qui était derrière lui, éprouva le même accident. Il cria vite : « Restez tranquille, monsieur, ne bougez pas, ou vous êtes perdu. » Et alors, Balmat, sans faire un mouvement, dit à l'autre guide d'examiner quelle direction suivait la crevasse, et quelle était sa largeur. Lorsque celui-ci eut reconnu le terrain, il posa deux bâtons devant Saussure qui, en se soulevant dessus, réussit à sortir de sa position périlleuse. Pierre Balmat se tira d'affaire de la même façon.

— L'ascension des plus hauts sommets a dissipé bien des fables, fit observer Paul Séverin.

— C'est vrai, répliqua Marcellus. On prétendait, même dans des livres sérieux, que les voyageurs étaient, à ces hauteurs, exposés à

de grandes souffrances physiques. L'air, assurait-on, était quelquefois si raréfié qu'il devenait presque impossible de respirer. Le sang sortait par les oreilles, la bouche et le nez, et l'on parlait d'un mal de montagne qu'on disait ressembler au *mal de mer*. Vous savez par expérience qu'on n'éprouve rien de pareil aujourd'hui. Le grand inconvénient auquel on est exposé est une soif brûlante, et l'éblouissement causé par la réflexion du soleil sur la neige ; on y remédie, d'ailleurs, en faisant usage de lunettes bleues. Pour se rafraîchir, les guides se mettent dans le dos des balles de neige, et ils ne paraissent pas s'en trouver plus mal.

— Vous citiez tout à l'heure l'opinion de Von Tschudi, dit Henri Dujardin ; je crois qu'il a voulu flatter l'homme, en prêtant à ses actes un mobile aussi noble. Je suis tenté de croire qu'il y a dans ses témérités une forte dose d'orgueil.

— Il est préférable de chercher le bon côté en toutes choses, répliqua Marcellus. Mais ce qui est assez curieux, ce sont les moyens imaginés par les touristes des différentes nations pour prouver leur ascension. Généralement, ils construisent une pyramide avec des fragments de rocher, et placent dedans des bouteilles vides. Une page déchirée du journal, avec les noms des voyageurs, les dates, et des notes sur la température, etc., etc., est mise dans la bouteille que l'on bouche avec soin, et qu'on pose au milieu « de l'homme de pierre » à l'abri du vent, de la pluie et de la neige. Weilennemann trouva dans une bouteille semblable, sur le mont Rose, des rubans noirs et rouges, laissés par les frères Smyth. Il en coupa quelques petits morceaux qu'il envoya par la poste aux frères Smyth, comme preuve qu'il avait suivi leur exemple. Quand les « grimpeurs » sont préparés à célébrer leur ascension, ils plantent sur le sommet des drapeaux, en signe de prise de possession. Mais, comme ces trophées survivent rarement aux ouragans, qu'ils sont vite détruits par les pluies ou par l'électricité, Hugi eut l'idée d'en planter un en fer sur le Finsteraarhorn ; on le voyait au moyen d'un télescope, du Grimsel, quoique la distance soit de douze milles géographiques.

« Nous terminerons, continua Marcellus, par une anecdote, du

genre de celles que vous avez entendu raconter à Chamounix. Le proverbe dit que l'habitude familiarise avec le danger, les guides et les chasseurs de chamois en fournissent des preuves quotidiennes. Studer raconte qu'en descendant la Jungfrau, il laissa tomber son chapeau dans une crevasse dont la surface glacée était aussi unie qu'une tour. Elle se rétrécissait à mesure qu'elle descendait, et la paroi s'élevait verticalement, du fond de l'obscurité, couverte de stalactites. Le guide, dont le nom était Bannholzer, ennuyé de la perte du chapeau, dit qu'il voulait voir où il était, et, malgré toutes les observations, il se fit passer une corde autour du corps, et se laissa glisser dans l'abîme. Lorsqu'il fut à une certaine distance, il posa le pied sur un pilier qui menaçait de céder sous son poids, et aperçut le chapeau qui était plus bas. La corde que tenaient deux hommes en haut n'étant pas assez longue, il la détacha, et continua à descendre. Au bout de quelques instants pleins d'anxiété, on entendit un cri de triomphe : il avait recouvré le chapeau, et il le rapporta à Studer. Il avait descendu plus de 40 mètres et il assura que la crevasse continuait jusqu'à une profondeur incommensurable. »

Cette excursion de la *Via mala* fut la dernière qu'on fit dans les Grisons. Le lendemain, M. Aubry partit pour l'Italie, après avoir embrassé sa fille qu'il chercha à consoler, en lui promettant un prompt retour.

Au moment de monter en voiture, il tendit la main à Paul Séverin.

« Monsieur, lui dit-il, je n'ai point oublié que vous avez risqué votre vie pour sauver ma fille, et les quelques jours que j'ai passés avec vous m'ont donné occasion de vous apprécier.A revoir donc, et à bientôt, à Paris. »

Le départ de M. Aubry causa à tous une tristesse dont ils ne pouvaient se défendre. Hélène était absorbée par ses pensées, et Paul était rêveur. Leurs compagnons, qui devinaient la cause de leurs préoccupations, essayèrent de les distraire ; mais ils ne réussirent qu'imparfaitement.

« Allons, dit Marcellus, le moment est venu de reprendre le chemin de la patrie. N'attendons pas que le désir de quitter la Suisse nous soit venu : nous aurons plus de plaisir à la revoir plus tard. »

Ils gagnèrent Zurich par le plus court chemin, et de là prirent le chemin de fer pour Paris.

M. Aubry paya à Paul Séverin et à sa mère ce qui leur était dû, capital et intérêts. Cette question fut réglée avec une loyauté qui valut à M. Aubry l'estime de madame Séverin.

Et Hélène ? Avons-nous besoin de dire que ce que Marcellus avait prédit pendant la maladie de Paul Sévérin à Chamounix se réalisa ?

Six mois après son retour à Paris, elle fut mariée au jeune artiste qui est devenu un de nos peintres distingués.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.